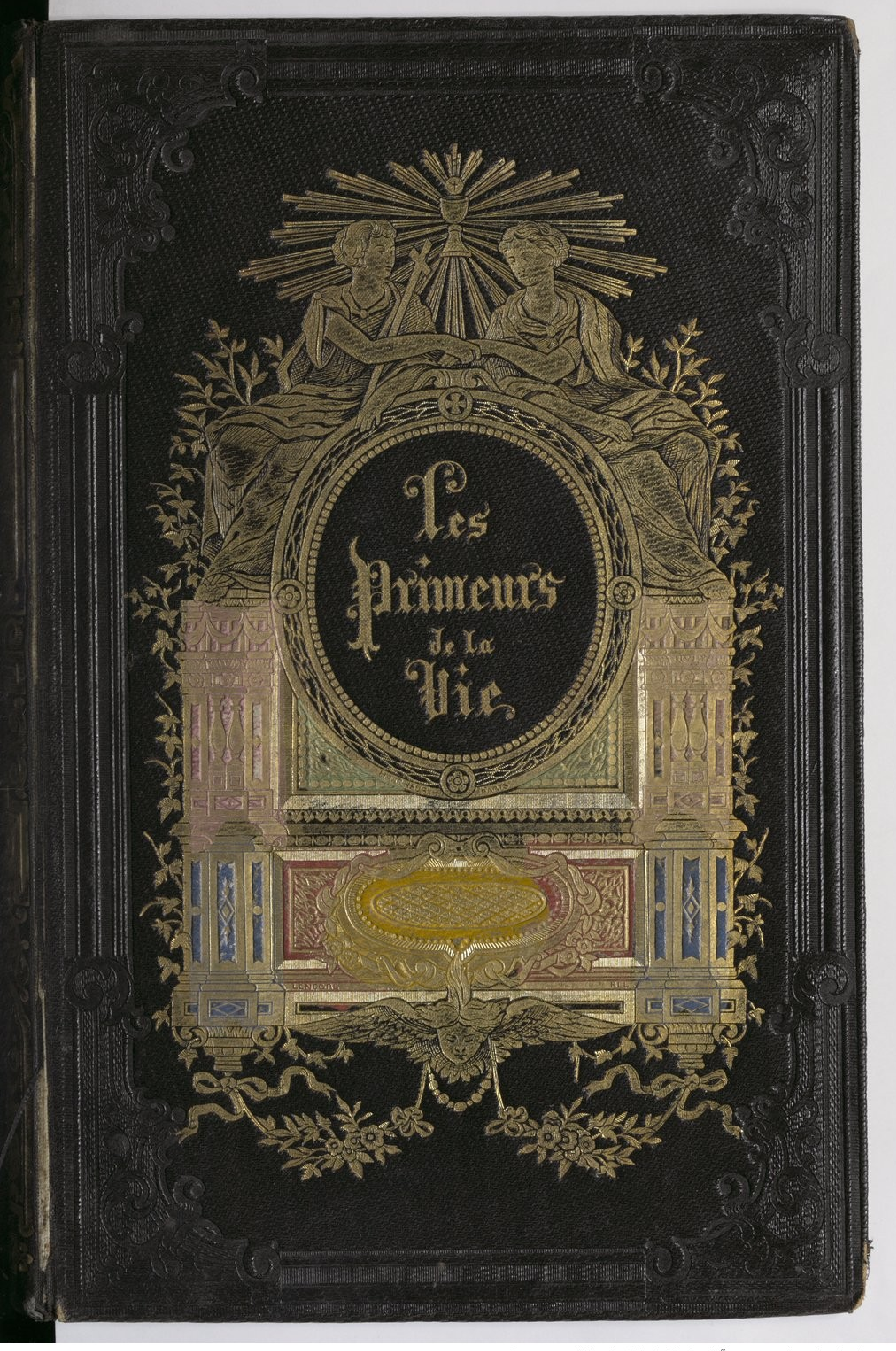
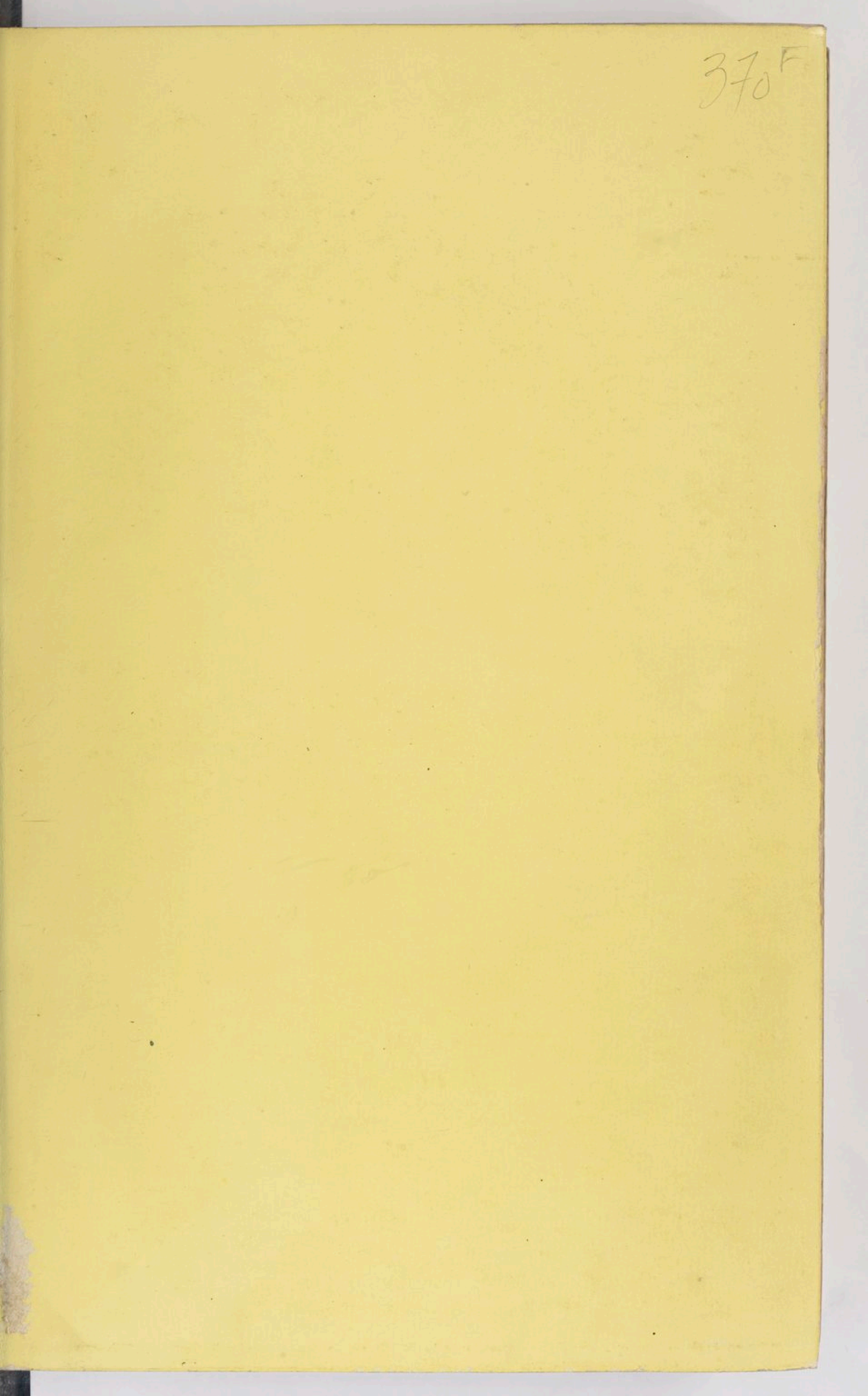
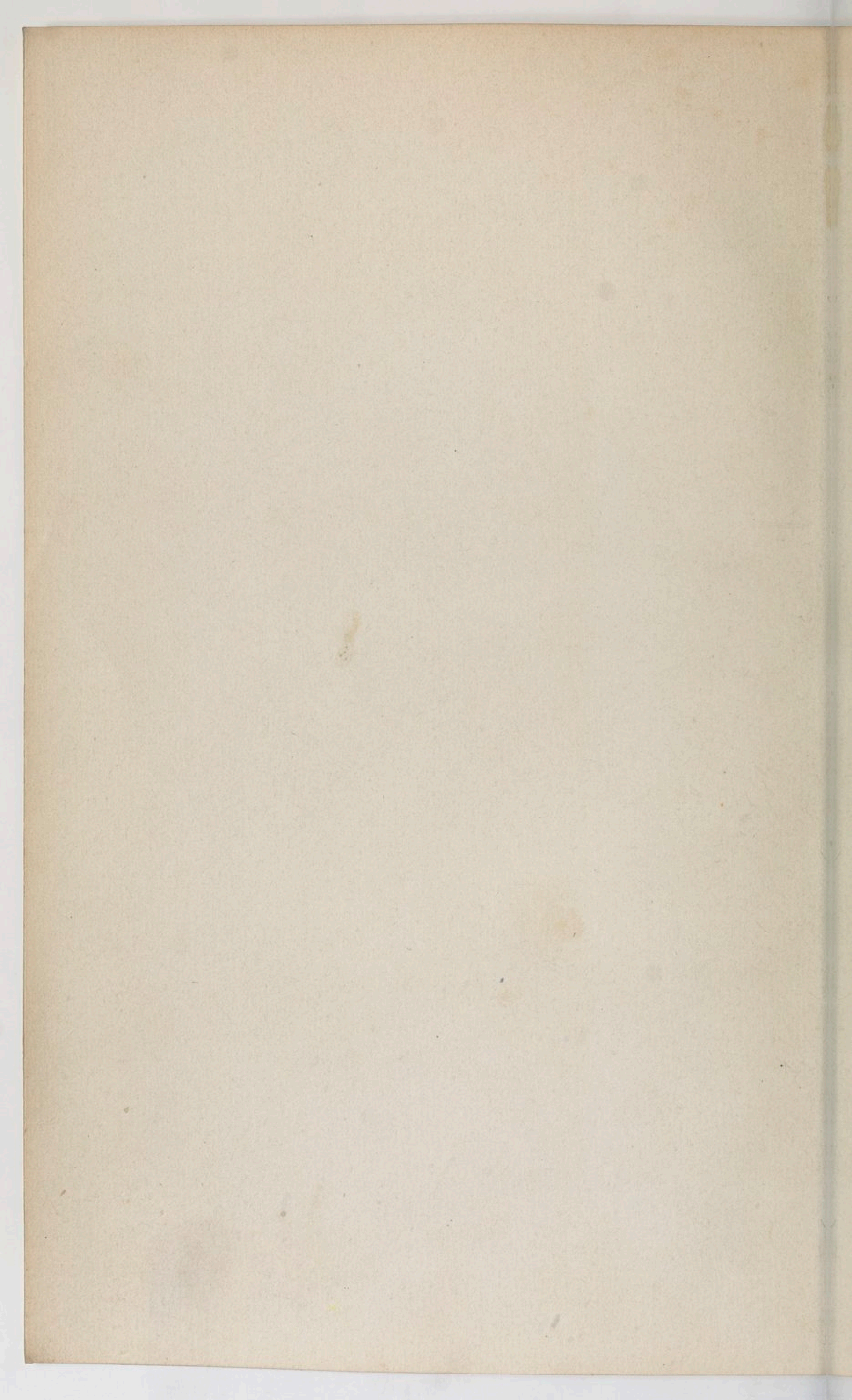
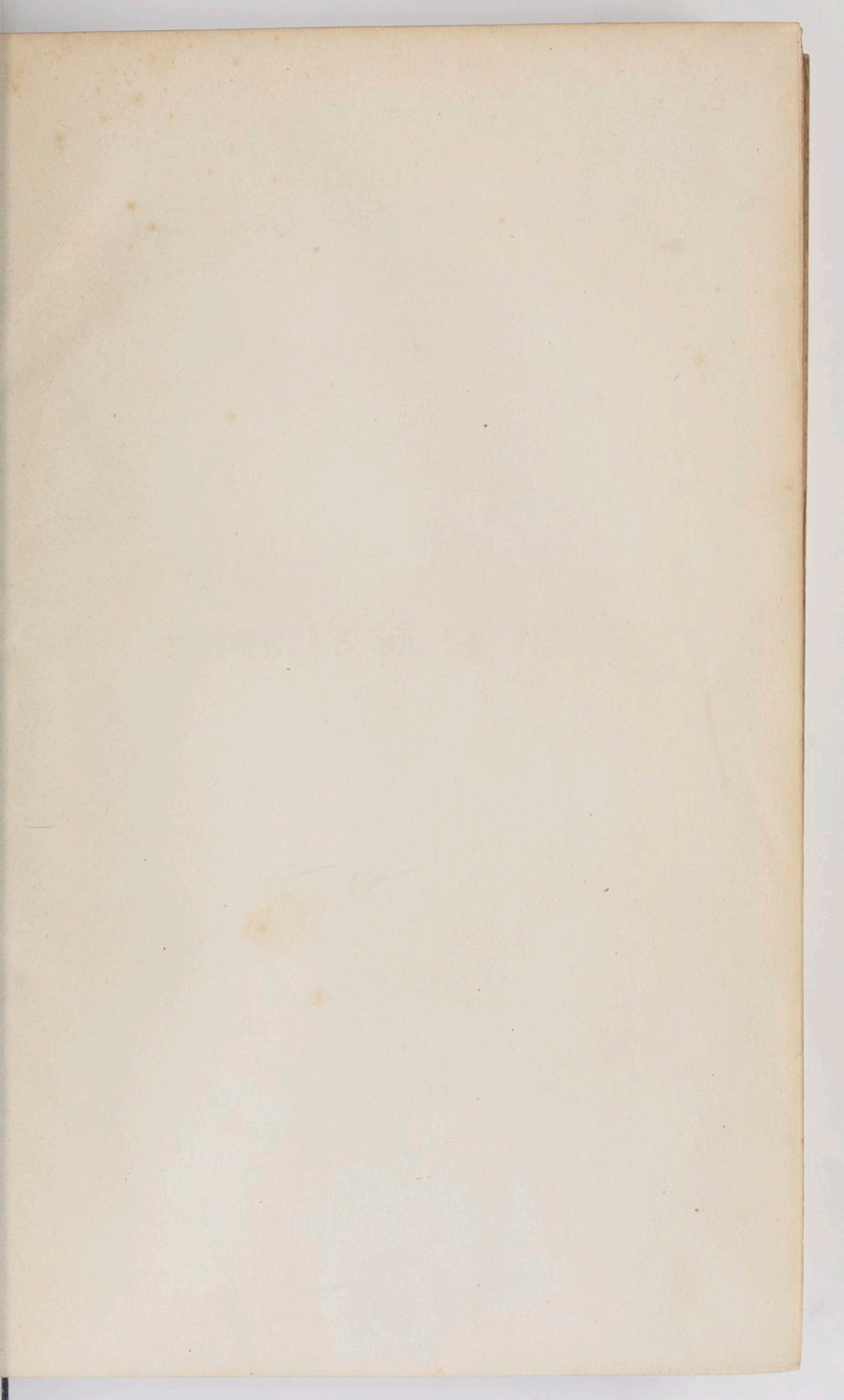
Les Primeurs de la vie, ou Bonheurs, joies et douleurs de la jeunesse, par Mme la Ctesse de Bassanville,...

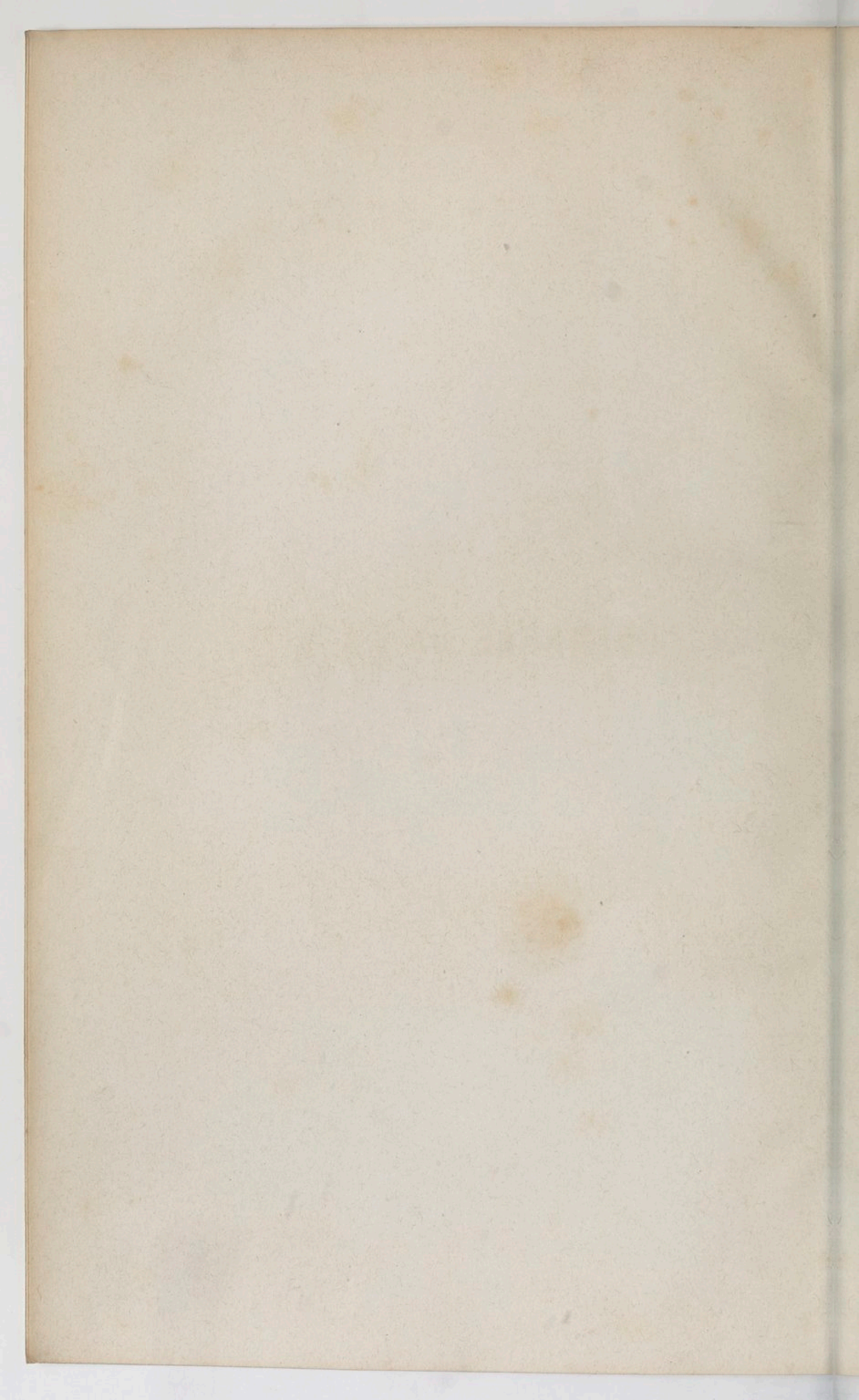



Les
Primeurs
de la
Vie







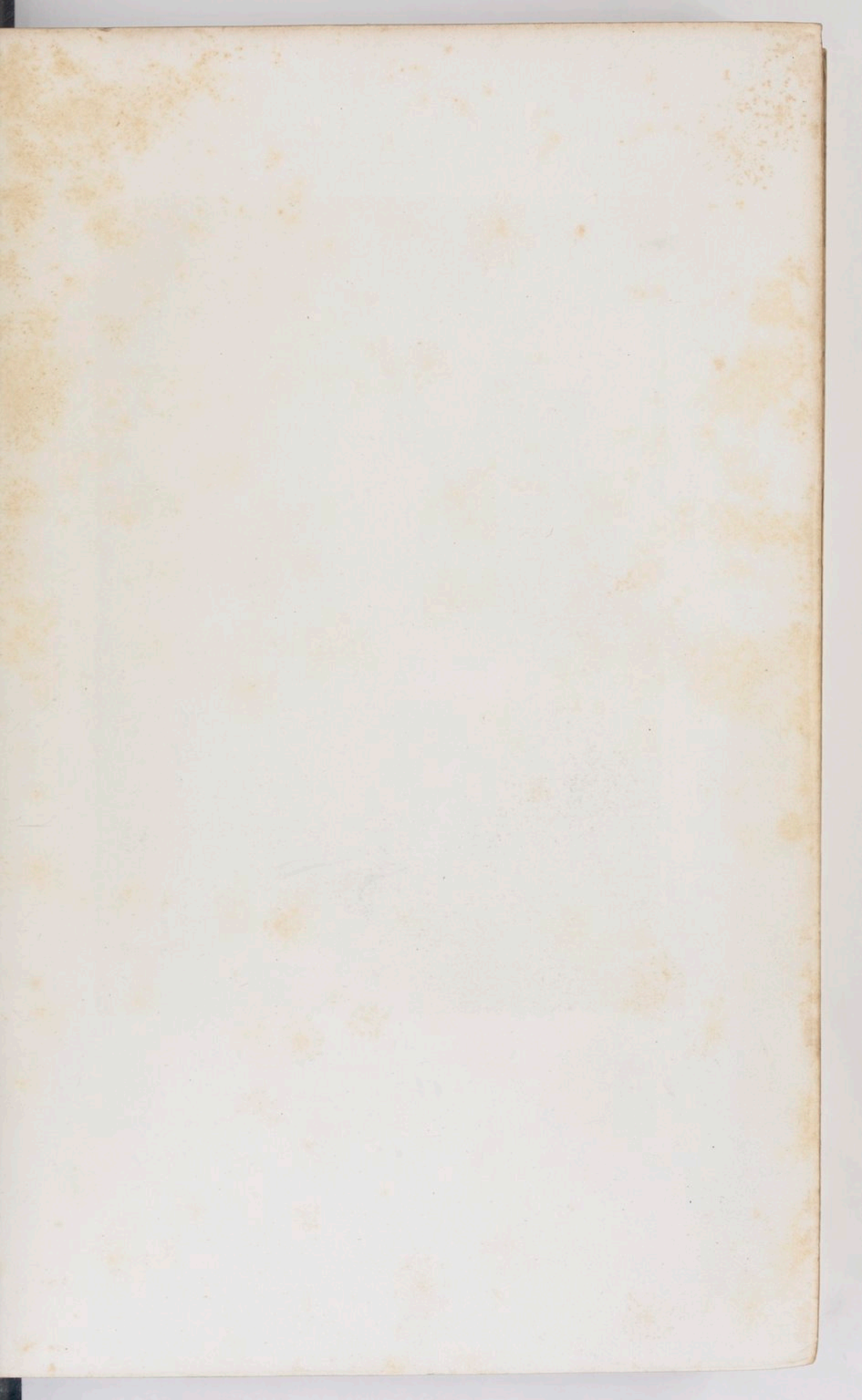


LES

PRIMEURS DE LA VIE.



IMPRIMERIE DE BEAU,
Rue de Paris, 80, à Saint-Germain-en-Laye.





Marie aperçoit debout à coté d'elle une femme
d'une beauté divine, tenant dans un de ses bras
un petit enfant au regard d'Ange...

LES
PRIMEURS DE LA VIE

OU

BONHEURS, JOIES ET DOULEURS
DE LA JEUNESSE,

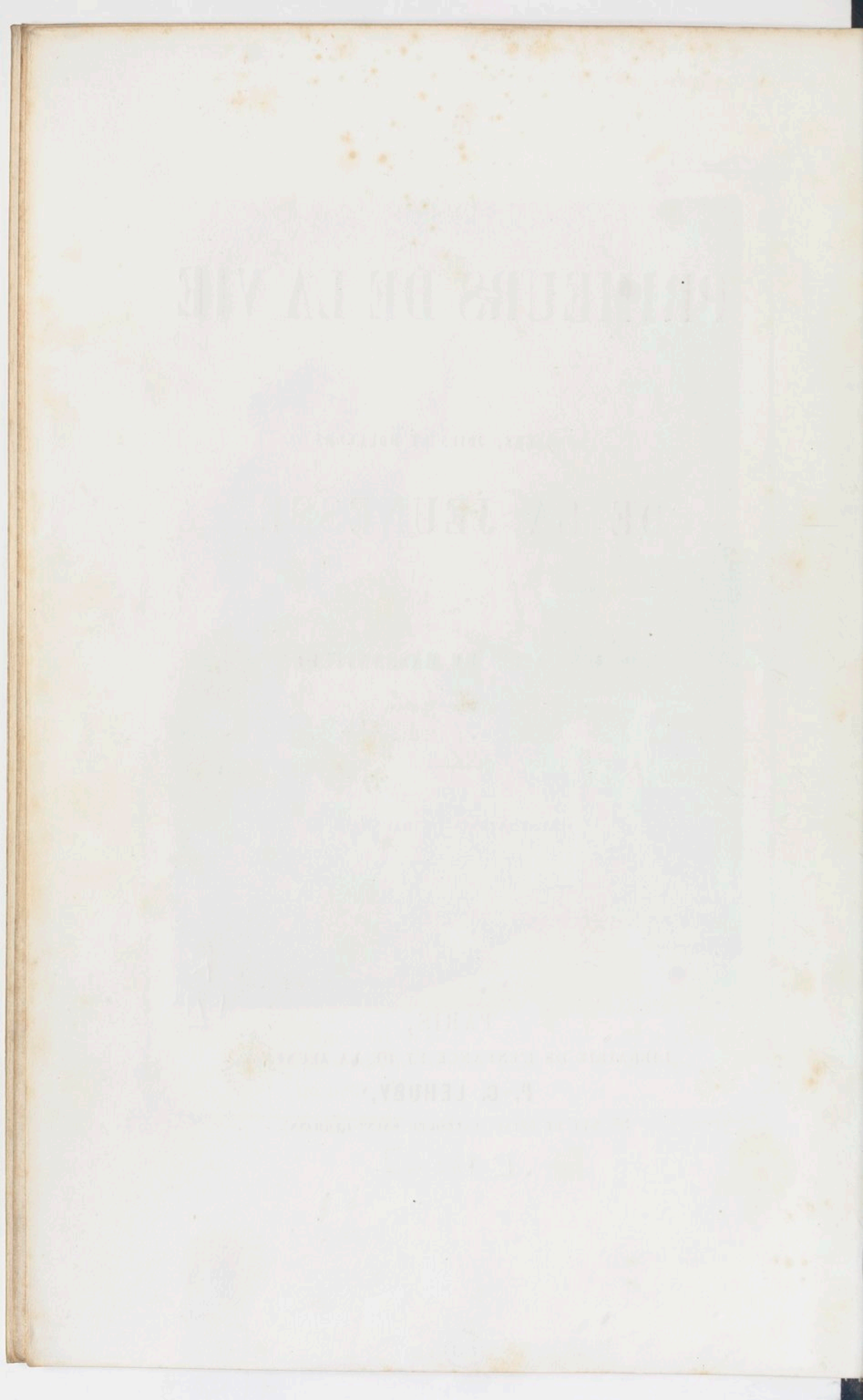
PAR

Mme LA Csse DE BASSANVILLE

(ÉLÈVE DE Mme CAMPAN).

ILLUSTRATIONS DE BAUNHEIM.

PARIS,
LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,
P.-C. LEHUBY,
55, RUE DE SEINE (FAUBOURG SAINT-GERMAIN).
[1854]



A Mademoiselle

BLANCHE DE VALDENUIT.

Je vous dédie ce modeste ouvrage, ma chère Blanche; acceptez, je vous prie, ce souvenir d'une amitié sincère et d'une estime profonde; car en parlant vertu, devoir et honneur, je pensais à vous, et je désirais donner à mon œuvre le reflet de ces qualités solides qui vous font chérir de vos amis et estimer de tout le monde.

A vous de cœur.

C^sse DE BASSANVILLE.

TABLE.

	Pages.
Dédicace....................................	V
Avant-propos	IX
La première Communion — ou la Vision du cœur (histoire véritable).............................	1
La première Pièce d'or — ou la Charité porte bonheur...	31
La première Montre — ou Dévouement et reconnaissance.	55
Le premier Ami — ou le Protecteur d'un grand homme..	81
La première Couronne — ou l'Imagination et la sagesse..	105
Le premier Secret — ou les Dangers de la curiosité.....	155
La première Partie de chasse — ou Étourderie et repentir.	205
Le premier Bal — ou les Dangers d'une mauvaise éducation.	231
Les premières Douleurs — ou les Débuts dans la vie......	251
Les premiers Devoirs — ou heureux Effets du bon exemple.	343

AVANT-PROPOS.

« Les primeurs de la vie,
» Jusque dans nos vieux jours,
» A notre âme ravie
» Se rappellent toujours. »

FRÉDÉRIC DE COURCY.

En mettant sous vos yeux, mes jeunes lecteurs, des événements imprévus venant marquer de leur sceau les divers débuts dans la vie des héros que j'ai choisis pour vous être donnés comme exemple, je n'ai fait qu'ouvrir devant moi le grand livre de l'expé-

rience; — tout ce que je vous ai dit est vrai; et ce ne sont pas, hélas! les tableaux les plus tristes que j'ai offerts à vos yeux innocents. — « Nul défaut ne saurait être petit, » disait un ancien philosophe; — il en est de même de nos actions; nulle ne saurait être faite à la légère, même celles qui nous paraissent devoir être le plus indifférentes.

Écoutez donc pour vous servir d'expérience les douces leçons de votre mère, puisez vos forces dans les saintes joies de la famille, et à l'abri des dures leçons de l'adversité, vous marcherez sans danger au combat sous ce bouclier sacré.

La vie, hélas! se partage en deux moitiés : — l'une pleine d'espérances qui ne doivent pas se réaliser, — l'autre livrée aux regrets du bonheur que nous n'avons pas su apprécier alors qu'il était en notre possession. — Mais ce qui nous a trouvés indifférents à une époque qui n'est plus prend sa magie dans le passé, car l'espérance et le souvenir ont le même charme et le même prestige — : l'éloignement. — Je ne veux pas dire pourtant que la jeunesse n'ait pas ses peines, et peines d'autant plus vives qu'elle sent toujours les avoir méritées, car sa conscience est un juge impartial et intègre qui lui dit encore la vérité; peines aussi qui lui semblent d'autant plus amères,

qu'elle se croit en droit de demander beaucoup à la vie; et cela parce qu'elle prend ses désirs pour des promesses, ses espérances pour une dette contractée par Dieu envers elle, dette qui devra lui être remboursée tôt ou tard!...

Mais vous avez tant de force en vous, mes jeunes amis, que vos peines elles-mêmes ont encore du charme et de la poésie, et que vivre seulement est sentir pour vous du bonheur. En un mot, vous êtes à l'âge où l'on a le plus de noblesse et de grandeur, à l'âge où les croyances sont vives et la foi ardente, à l'âge enfin où, avec une bonne conduite, le bonheur présent est complet et l'avenir peut conduire à tout.

Conservez donc bien précieusement, et le plus longtemps qu'il vous sera possible, cette fleur divine appelée jeunesse. Rejetez bien loin de vous cette plaie du siècle qui tend à vieillir même l'enfance. Étrange aveuglement que de vouloir ainsi user sa vie! que de secouer l'arbre en fleurs pour lui faireporter plus tôt des fruits sans saveur, surtout quand ces fleurs sont si fraîches et si parfumées, et surtout quand, d'elles-mêmes, elles doivent tomber si vite!

Effeuillez donc brin à brin, et en leur donnant à toutes un souvenir d'amour et de regret, ces fleurs

de votre bouquet de jeunesse, dont les primeurs sont si douces, et dont quelquefois les fruits mûrs sont si amers! Semez pour l'avenir, chaque jour l'amène avec lui ; et faites ainsi que dans votre vieillesse vous retrouviez encore quelques rameaux fleuris à la couronne que vous auront tressée et vos vertus et vos bienfaits.

LA PREMIÈRE COMMUNION

OU

LA VISION DU CŒUR.

Histoire véritable.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

J'avais été engagée par une jeune femme de mes amies à venir passer quelques jours avec elle à la campagne, et ce petit voyage avait pour but, beaucoup moins de me faire respirer l'air pur et frais des champs, que de me procurer la douce joie d'assister à la première communion de sa fille, charmante enfant que j'aimais comme si elle eût été mienne. Aussi avais-je répondu avec empressement à cette invitation.

La veille de ce grand jour, qui unit la créature à Dieu, non-seulement la pieuse enfant, qui se disposait à le célébrer avec toutes les joies de son âme, mais nous autres aussi, nous étions plongés dans un de ces doux recueillements qui semblent

vous détacher de la terre et vous élever vers la divine patrie promise aux cœurs vertueux, et tout naturellement notre conversation suivait le cours de nos pensées. Les douceurs de la religion, les consolations sans bornes qu'elle apporte toujours et à toutes choses, tel en était le fond, brodé plus ou moins bien par plus ou moins d'élégance et d'imagination, mais invariablement conservé et agrandi par l'expérience de chacun.

—Quant à moi, dit tout à coup une bonne et aimable dame qui n'avait point encore parlé, j'ai eu sous les yeux une preuve convaincante que la religion sincère, la religion de l'âme, est un moyen infaillible pour conserver la vertu et atteindre au bonheur dans la place, même la plus éloignée de ces deux choses, où la Providence ait pu nous mettre, et cela, malgré toutes les embûches que puisse tendre l'esprit du mal; et, si vous le voulez, je vais vous en raconter la curieuse histoire, histoire que je puis vous certifier véritable en tous points. —

La perspective d'entendre conter une histoire plaît toujours, surtout quand on la dit curieuse; aussi nous acceptâmes avec empressement la proposition qui nous était faite, et, entourant la dame, nous écoutâmes en silence ce qui suit :

« C'était vers 1809, à peu près; dans un pauvre village de la Basse-Bretagne, sur le bord de la mer, vivait un humble ménage de marins : Parnek, le

mari, conduisait une barque de pêcheurs, et sa femme, Yvonne, travaillait au *vareck*, petite plante maritime que les laborieux habitants des côtes ramassent sur les rochers, à la marée basse, et qui sert, soit à fumer les terres, soit à donner une soude très-utile aux arts et que l'on en obtient par la combustion. Le travail de ce modeste ménage balançait sa misère et le faisait vivre, sinon heureux, du moins tranquille, quand une forte levée d'hommes, dans laquelle fut compris le pauvre Parnek, vint enlever à Yvonne et son bonheur et son appui, la laissant sans argent, sans ressource, avec une petite fille de cinq ans à nourrir.

» D'abord elle tomba dans un profond désespoir, puis levant les yeux vers le ciel, seul appui des malheureux, et les reportant sur son enfant endormi à ses côtés, — Je travaillerai, dit-elle. — Yvonne avait du courage, elle se résigna ; mais ne voulant pas continuer à habiter un pays qui lui offrait peu de chance pour y gagner sa vie, et qui en outre lui renouvelait sans cesse les regrets du passé, elle partit un matin, emportant son enfant dans ses bras et un petit paquet accroché sur son dos, paquet renfermant son unique fortune, c'est-à-dire un peu de linge pour pouvoir en changer toutes les deux. Elle s'embarquait ainsi pour venir à Paris, endroit qui pour le villageois semble devoir être le paradis promis sur la terre.

» Le jour elle demandait l'aumône sur son che-

min, le soir elle obtenait un peu de paille dans la grange de quelque ferme, et cela souvent même après avoir partagé le souper de la famille, car elle inspirait, non-seulement la pitié, mais aussi l'intérêt, et ce dernier sentiment naissait à la vue de son précieux fardeau. La petite Marie atteignait cinq ans à peine, et rien de plus joli ne se pouvait voir : elle avait de beaux cheveux bouclés et dorés comme les épis de blé mûr, des jolis yeux d'un bleu semblable aux clochettes des champs, et une petite bouche toute rouge et toute ronde imitant une cerise. Aussi, ainsi que je viens de vous le dire, partout où Yvonne se présentait, on regardait son enfant et on lui faisait bon accueil.

»Moitié en mendiant, moitié en gagnant quelque argent dans les fermes où l'on consentait à l'occuper quelques jours, Yvonne arriva enfin à Paris. Ayant amassé en route une petite somme qui lui semblait une fortune. Elle trouva promptement à se loger dans une espèce de grenier qui lui parut un palais, puisque l'espérance y entra avec elle; puis, comme elle était intelligente et laborieuse, et que la petite Marie fit naître dans le cœur de ses voisines le même intérêt sympathique dont elle avait éprouvé les effets durant son voyage, elle obtint facilement du travail.

» D'abord tout alla très-bien dans le petit ménage. Yvonne passait les journées entières assise sur sa chaise et appliquée à son ouvrage, tandis que sa

gentille enfant cherchait à se rendre utile aux uns et aux autres; mais quand vint l'âge de la croissance pour Marie, la pauvre petite, habituée dès son plus bas âge à courir au grand air sur le bord de la mer et à travers les chemins, s'étiola à l'air vicié de leur pauvre logis, et comme une plante loin du soleil vivifiant, elle pencha la tête et tomba en langueur.

» Yvonne fut bien longtemps avant de s'apercevoir du changement qui s'opérait sur la douce figure d'ange de la pauvre enfant qui, dans la crainte d'affliger sa mère, souffrait en silence et se laissait mourir ; mais quand la vérité se découvrit à ses yeux, elle fut cruellement atteinte au fond de l'âme! car sous la rudesse et la grossièreté elle cachait un bon cœur et un amour sincère pour sa petite Marie ; aussi, oubliant tout, et travail et pratiques, elle courut éperdue pour chercher un médecin. Malheureusement celui-ci était un homme peu charitable, aussi quand il se fut aperçu et du dénûment du pauvre ménage et de la triste situation de l'enfant, il secoua la tête d'un air mécontent, ordonna quelques médicaments et ne revint plus.

» Yvonne, au lieu de voir dans la conduite de l'homme de l'art un procédé humiliant pour elle et un pronostic fâcheux pour son enfant, se persuada au contraire, tant l'espoir est doux au cœur! qu'elle s'était trop promptement alarmée sur la position de sa fille; aussi, tout en continuant à lui donner quel-

ques soins, elle la laissa libre de ses actions, et pour son compte reprit ses occupations journalières.

» Alors Marie avait atteint dix ans, et le bon curé de la paroisse, la voyant si chétive et si souffreteuse, et lui croyant peu de temps d'existence, avait permis qu'elle suivît les exercices de la première communion, afin qu'elle pût se disposer à recevoir le divin sacrement avec les autres enfants du quartier. Elle continua donc, autant qu'elle le put, à retourner au catéchisme, et jamais bon grain ne tomba sur un terrain meilleur! Pourtant la pauvre Marie, ignorante comme l'était sa mère, apportait peu d'intelligence aux instructions pieuses qui lui étaient données; mais elle y ouvrit son cœur, et Dieu y descendit.

» Pendant ce temps, loin de s'amoindrir, le mal qui dévorait la malheureuse enfant faisait chaque jour de nouveaux progrès. Quand elle était seule elle pleurait et souvent poussait des cris déchirants, tant les douleurs qu'elle ressentait étaient violentes; mais lorsque sa mère revenait auprès d'elle, la douce fille dévorait ses larmes et souffrait en silence. Ce fut à travers ces souffrances qu'elle se disposa au saint jour dont enfin le beau soleil vint à luire pour elle.

» Modestement, pour ne pas dire pauvrement, vêtue d'une robe blanche, Marie, comme un fantôme virginal, se traîna derrière toutes ses compagnes; car ses forces étaient épuisées, elle se sentait mourir! mais au pied de l'autel toute sa vigueur sembla lui

revenir, et ce ne fut que de retour dans son humble logis, qu'elle retomba sous le mal qui la déchirait et qu'une fièvre violente vint la forcer à se remettre dans son lit de douleur.

» En voyant la pâleur, en devinant la souffrance de sa fille, encore une fois la pauvre Yvonne pressentit la vérité : Marie, son enfant bien-aimée, mourait sous ses yeux frappée d'une consomption terrible ! alors encore elle oublia tout, travail, nécessités de la vie, misère, pour se fixer au chevet du pauvre ange qu'elle tremblait de voir s'envoler au ciel.

» Une nuit, fatiguée des soins incessants qu'elle donnait à sa chère malade, Yvonne se laissa malgré elle emporter par le sommeil ; la lampe fumeuse venait de s'éteindre, la chambre froide suintait l'humidité, et la petite martyre sentait redoubler ses souffrances. Tout à coup une lumière douce vient éclairer le pauvre grabat, un parfum divin se répand dans l'air, et Marie aperçoit, debout à côté d'elle, une femme d'une beauté divine, tenant dans un de ses bras un petit enfant au regard d'ange, et de la main restée libre une branche de roses blanches.

» — Je suis ta patronne, Marie, lui dit la sainte vision avec le plus doux sourire ; je te protége et je t'aime ! Sois toujours sage, sois toujours pieuse, remplis fidèlement l'engagement que le jour de ta première communion tu as pris au pied de l'autel, et tu viendras plus tard auprès de moi. En attendant je t'apporte la santé, sois guérie !...

» Et en prononçant ces mots l'ombre divine toucha avec la branche de roses les yeux fatigués de l'enfant, dont les souffrances disparurent aussitôt et qui s'endormit du plus profond sommeil.

» Peu d'instants après, Yvonne, sortie de la somnolence qui l'avait engourdie, rallume la lampe, s'approche du lit de sa petite malade, une tasse de tisane à la main, et reste saisie de joie en la trouvant plongée dans un repos doux et calme, au lieu de lui voir ce sommeil fièvreux que la maladie et la fatigue entraînent avec elles, et qui depuis si longtemps venait seul appesantir la paupière endolorie de la pauvre enfant.

» Depuis plusieurs heures le jour déjà brillait au ciel, quand Marie ouvrit les yeux ; en voyant sa mère, elle lui sourit joyeusement.

» — Je suis guérie, chère maman, lui dit-elle ; — et aussitôt elle raconte à Yvonne toute sa vision de la nuit.

» — C'est la bonne sainte Vierge qui a eu pitié de toi ; et si tu veux lui plaire tu seras toujours bien sage, — fit en souriant l'ouvrière, qui crut que sa fille avait fait un rêve.

» — Oh oui ! je serai bien sage ! s'écria l'enfant en frappant ses petites mains l'une contre l'autre, et puisque la sainte Vierge est ma marraine, je tâcherai toujours de lui plaire. —

» Et sous l'impression de cette pensée, la petite Marie, qui, songe ou vision, avait repris tout-à-fait

à la vie, chaque soir ne se couchait jamais sans dire avant de s'endormir :

» — Bonsoir, ma marraine ; j'ai été bien sage, tu es contente de moi, n'est-ce pas ? —

» Et tous les matins en se levant elle répétait encore bonjour à sa sainte patronne, lui promettant d'être aussi sage que la veille.

» Aimer et obéir était toute la religion de l'innocente enfant.

» Quand la convalescence de sa fille eut fait de rapides progrès, on conseilla à Yvonne de lui faire prendre beaucoup d'exercice, afin d'éviter une rechute ; car, disait-on, l'ennui et le manque d'air étaient, bien certainement, les uniques causes de cette langueur morbide qui avait failli conduire la pauvre enfant au tombeau. Effectivement, dans le grenier étroit qu'elles habitaient toutes deux, l'air et le jour entraient à peine, puisqu'une toute petite fenêtre à tabatière laissait seule glisser à travers son ouverture étroite quelques rares et pâles rayons du soleil reflétés par les toits voisins, et la petite Marie était comme une de ces plantes qui pour vivre ont besoin de chaleur et de jour et que l'obscurité et le froid étiolent et font mourir.

» L'ouvrière bretonne comprit bien toute l'opportunité du conseil qui lui était donné ; mais comment faire, hélas ! pour le suivre ? son temps, c'est-à-dire son travail, n'était-il pas le seul gagne-pain de toutes deux, et pouvait-elle le perdre en pro-

menades, quelque utiles qu'elles pussent être à la santé de sa fille? Pour les pauvres gens les minutes sont des heures; d'ailleurs c'était avec bien de la peine déjà que la laborieuse Yvonne arrivait, et cela tout au bout de la journée, à gagner les vingt-cinq sous strictement nécessaires pour leur existence de chaque jour. Puis, d'un autre côté, il lui répugnait complétement à laisser sa blonde et gentille Marie courir les rues et les promenades toute seule comme une petite vagabonde. La perplexité de la pauvre mère était donc bien grande!

» Sur le même carré qu'elle logeait la veuve Jalurot, femme de ménage et de confiance du directeur d'un des petits théâtres du boulevard. Ainsi que toutes les personnes de sa profession, la respectable veuve était quelque peu curieuse et bavarde; mais comme à ces défauts elle joignait un bon cœur, elle avait su promptement se faire aimer de ses voisines, surtout de notre petite héroïne qu'elle attirait souvent chez elle, le soir, quand elle rentrait de son ouvrage, et cela à l'aide d'un morceau de sucre, de chocolat ou de toute autre chaterie du même genre; et peu à peu elle-même s'était presque maternellement attachée à sa petite protégée; aussi plus que personne elle fut touchée de l'embarras de la mère et de la pâleur de l'enfant menacée de retomber encore malade faute d'exercice et d'air. Mais elle cherchait vainement comment elle pourrait leur venir en aide, elle, absente la journée entière, ce qui

rendait impossible tout son désir de promener sa petite amie, quand, après une nuit d'insomnie, une idée lumineuse lui traverse la cervelle. Se jeter à bas de son lit, et accourir auprès d'Yvonne fut pour elle l'affaire d'un instant.

» — Bonjour, voisine, fit-elle en entrant comme une avalanche, j'ai pensé à vous... j'ai rêvé à Marie, et me voilà. —

» Yvonne la regarda avec surprise, et Marie s'élança de son lit sur les genoux de la bonne femme, qui, après avoir soufflé un instant, comme pour donner plus de gravité à ses paroles, reprit aussitôt :

» — Vous êtes toujours triste, dame Yvonne, et la petite toujours pâlotte... Dam' ! ça s' comprend, y n' fait pas gai ici... le grenier des pauvres gens, c'est pas le palais des riches. Mais, bast !... j'ai trouvé l'moyen de vous rendre le contentement à vous, et les belles couleurs à la fifille ; et c'moyen, le v'là. Mon directeur, qu'est un ben brave homme, allez, a là dans son théâtre une classe de danse, ous qu'y a des enfants aussi ; j'vas lui demander de prendre Marie : il le voudra ben, j'en suis sûre, et là elle pourra gigotter ses p'tites jambes, c't'enfant, c'qui lui f'ra faire autant d'exercice qu'une promenade aux Tuileries ou aux Champs-Élysées. C'est-y pas vrai, ma fille, que tu r'deviendras rougeaude ?... —

» Marie jeta ses bras autour du cou de la bonne femme et l'embrassa pour toute réponse, tandis

qu'Yvonne la remerciait de tout son cœur de son heureuse idée.

» La mère Jalurot s'en retourna triomphalement chez elle pour se préparer à commencer ses opérations journalières, et le soir venu elle accourut toute joyeuse dans le grenier, où Marie et sa mère l'attendaient avec une grande perplexité.

» — Victoire!... victoire!... s'écria-t-elle en essuyant son front ruisselant de sueur et se laissant tomber tout essoufflée sur une chaise; victoire! Mon directeur, il a consenti à nous prendre, et demain nous entrons en danse. Mais va t'coucher, ma fille, et surtout dors bien, pour être fraîche et gentille demain matin, quand que j'te présenterai à ce brave homme de comédien. —

» Marie alla se coucher; mais dormir lui fut impossible! tant elle était heureuse à l'idée de quitter enfin la triste mansarde où elle s'était vue presque mourir. D'ailleurs, elle ne connaissait rien aux choses de la vie, et une classe de danse où elle devait rencontrer des compagnes de son âge semblait, à son imagination naïve, toute la réalisation du bonheur sur la terre. Aussi, avant le jour, voulait-elle déjà se lever, afin d'être plus tôt prête à partir, et ce fut à grand'peine qu'elle put attendre l'heure indiquée pour le rendez-vous. Enfin, huit heures sonnèrent à toutes les horloges des environs : la mère Jalurot l'appela, et toutes les deux s'acheminèrent vers le but de leur désir, c'est-à-dire vers le théâtre.

» Voilà donc Marie, la protégée du Ciel, lancée au milieu d'une troupe de jeunes filles et d'enfants sans éducation et sans mœurs; mais comme le fruit divin de la première communion avait germé dans son âme, sa pureté d'ange n'en fut point ébranlée. Elle arrivait au théâtre au moment où la classe commençait, dansait pendant les deux heures de sa durée, et aussitôt qu'elle était finie s'en retournait chez sa mère. Ses petites camarades voulurent la détourner de son exactitude à regagner ainsi le logis, et tantôt par les plaisanteries, tantôt par les brusqueries, cherchèrent à l'entraîner à courir avec elles; mais Marie résista à leurs caresses, à leurs menaces, à leurs exemples.

» — As-tu donc peur d'être battue? lui demandaient alors les petits démons.

» — Non, répondait simplement l'enfant, mais je ferais de la peine à ma marraine, la bonne sainte Vierge. —

» Et ses compagnes de rire de plus belle en la traitant de folle!... Pourtant c'était véritablement l'unique raison qui retenait Marie dans le droit chemin, car à peine si la pauvre innocente savait distinguer le bien du mal.

» L'exercice de la danse, puis la marche nécessaire pour aller à la classe et en revenir, rendirent promptement à l'enfant ses belles couleurs et une santé parfaite. Alors elle commença à aider sa mère dans les soins du ménage, puis elle fit du filet,

et bientôt put gagner jusqu'à quinze sous par jour.

» A cette même époque le directeur du théâtre, qui avait reçu Marie à sa classe de danse, touché de l'intelligence et de la gentillesse de cette charmante enfant, conseilla à la mère de profiter des heureuses dispositions de sa fille, pour la lancer dans la carrière dramatique. L'ouvrière, émerveillée de la perspective qui s'ouvrait devant elle, voulut suivre cet avis au plus vite; et comme elle apprit en même temps, par la mère Jalurot, que l'on avait besoin d'une très-jeune fille pour une pièce fort importante que montait le Cirque-Olympique, elle sollicita l'appui du maître de sa voisine, et arriva à faire engager Marie à ce théâtre, à raison de vingt sous par soirée.

» Ainsi placée, l'enfant comprit que l'avenir s'ouvrait devant elle. Aussi un matin, en se levant, elle dit résolûment à sa mère :

» — Maintenant que je deviens grande, il faut que je devienne savante, et je veux aller à l'école pour m'instruire.

» — Mais alors tu dépenseras de l'argent et tu n'en gagneras plus, répondit avec humeur l'ouvrière, à laquelle rien ne semblait plus inutile qu'acquérir de la science.

» — Si, ma mère, j'en gagnerai autant, reprit Marie, car je ferai du filet la nuit pour payer les frais qu'entraînera l'école; mais, ajouta-t-elle avec une certaine fermeté au-dessus de son âge, la bonne

Vierge veut que je sois savante, il faut donc que j'aille apprendre pour lui obéir. —

» Et ni prières ni menaces ne purent ébranler sa résolution : un amour sans bornes pour la sainte Reine des anges et une obéissance entière à ce qu'elle croyait ses volontés ; tels étaient les fruits que la première communion avait fait éclore dans le cœur de l'ignorante enfant : preuve toujours nouvelle qu'une âme pure attire à elle la bénédiction du Seigneur.

» A quatorze ans, notre héroïne était une grande et jolie fille, toujours sage et pieuse autant qu'intelligente et développée. Et comme son talent dramatique était devenu véritablement remarquable, on lui offrit un engagement très-avantageux pour un des théâtres en vogue de Paris ; ce qu'elle accepta avec empressement.

» Voilà donc l'aisance et le bonheur entrés dans le pauvre ménage. Marie voulut en profiter pour compléter une éducation que l'école avait ébauchée à peine. Elle prit des maîtres de toutes sortes, et l'étude devint le plus doux de ses passe-temps.

» Mais les jours heureux nous sont comptés d'une main avare ; et le Ciel, qui, sans doute, voulait éprouver le courage et la vertu de celle qu'il avait adoptée, ne lui laissa pas longtemps son doux repos, et vint la frapper de douleurs nouvelles. Yvonne tomba dangereusement malade : alors tout le temps et tout l'argent de sa fille furent employés à la soigner, et souvent même la pauvre Marie se refusait à dîner,

n'ayant plus chez elle que quelques pièces de monnaie nécessaires pour acheter les médicaments ordonnés par les médecins ; un morceau de pain lui suffisait pour toute sa journée et elle n'en était ni plus maussade ni moins soumise.

» — La bonne Vierge a bien plus souffert que moi, disait-elle à ceux qui voulaient la plaindre ; et pourtant c'était une sainte !.... —

» Ses camarades se moquaient d'elle et cherchaient à l'entraîner dans leurs folies et dans leurs plaisirs.

» — Amusez-vous, leur répondait-elle en souriant, c'est votre goût, vous en êtes les maîtresses ; mais quant à moi, j'ai une pauvre vieille mère malade à soigner ; mon devoir est d'être auprès d'elle, et vous-mêmes, vous me blâmeriez, j'en suis certaine, si j'agissais autrement. —

» A ces sages paroles les folles filles répondaient par une pirouette ou par une roulade, mais n'en restaient pas moins attachées à leur douce camarade.

» Pendant deux ans que dura la maladie d'Yvonne, Marie ne varia pas une minute dans sa conduite : le théâtre et le chevet de sa mère se partageaient et son temps et sa vie. Mais malgré tous ses soins l'objet de son amour lui fut enlevé, et elle resta seule sur la terre. A cette époque elle se trouvait sans argent, sans aucune ressource, les frais de la maladie ayant tout emporté avec eux, et ce furent ses compagnes,

qui l'aimaient tout en l'estimant, malgré que sa vie pure fût la critique de leur folle existence, qui se cotisèrent pour payer les frais de l'enterrement de celle que le Ciel lui avait si cruellement enlevée.

» Alors la jeune actrice venait d'atteindre dix-sept ans, elle était dans tout l'éclat de son talent et de sa beauté; et comme son engagement avait atteint son terme, elle obtint de son directeur et une augmentation de traitement et un congé de trois mois, dont le deuil de sa mère fut le prétexte; car la raison principale était son désir de renouveler sa première communion, et elle sentait que cela lui serait impossible en montant sur les planches.

» Aussitôt son congé obtenu, Marie alla trouver le bon abbé de G... digne ecclésiastique de sa paroisse, elle lui raconta toute sa vie, lui dit sa position et lui demanda de la confesser et de l'instruire. Le pieux abbé accueillit avec bonté cette nouvelle pénitente, développa son intelligence religieuse; mais lorsque Marie lui renouvela sa demande de communier, il lui répondit avec embarras :

» — Vous êtes au théâtre, mon enfant, et je ne peux prendre sur moi de vous administrer le divin sacrement. Mais voici une lettre pour un de nos supérieurs, vieillard indulgent et sage, qui peut-être voudra bien se charger d'une aussi grande responsabilité. Allez, ma fille, et que Dieu vous conduise.

» Effectivement, ainsi que l'avait espéré le bon abbé de G.. la pieuse croyance de la simple en-

fant toucha le vénérable ecclésiastique auquel il l'avait adressée, et Marie approcha pour la seconde fois de la sainte Table.

» Quand les trois mois de son congé furent expirés, la jeune actrice dut reprendre sa chaîne, et pendant quelques années encore elle continua à suivre la carrière que les circonstances avaient ouverte devant elle ; seulement depuis qu'elle avait renouvelé sa première communion, sa piété, sans être plus sincère, était plus éclairée, et à part les sacrements qui lui étaient interdits par sa position fausse, elle suivait tous les devoirs que la religion nous impose avec une dévotion profonde.

» Notre héroïne entrait dans sa vingtième année, quand un jeune homme d'une noble et artistocratique famille, touché de tant de sagesse et de vertus conservées à travers de si grands périls et des embûches sans cesse renouvelées, lui offrit sa main et avec elle un nom, une fortune et une position élevée dans le monde. Voici donc qu'un ciel sans nuage semble planer enfin sur la pauvre Marie ! car pendant plusieurs années elle se voit heureuse femme, heureuse mère, et heureuse chrétienne puisqu'elle a pu rentrer dans le giron de l'Église. Mais Dieu, qui éprouve ceux qu'il aime, lui retira sa main protectrice, et l'infortunée retomba encore dans de nouveaux malheurs.

» Une banqueroute dans laquelle fut entraînée la fortune de son mari était venue lui ravir sa position

nouvelle, et cela sans qu'elle le sût; car son mari, faible et bon comme tout cœur dévoué, n'avait pas osé lui faire l'aveu de son malheur, et lui laissait continuer les mêmes dépenses que lorsque la fortune souriait à tous ses vœux. Elle dormait ainsi sur le bord d'un affreux précipice.

» Un matin la jeune femme est réveillée par des créanciers avides, qui forcent sa porte pour saisir et faire vendre les meubles de l'appartement qu'elle occupait : pâle et saisie d'horreur, Marie vient de découvrir l'affreuse vérité. Que faire alors ? Doit-elle laisser réduire à la misère celui qui lui a donné un nom, l'être à qui elle a donné le jour ?... Puis d'ailleurs des dettes, n'est-ce pas le déshonneur ?... elle doit donc sauver le blason de son mari, le pain de son enfant ! elle prend aussitôt une noble et cougeuse résolution, et s'avançant avec dignité au milieu de ceux qui tenaient entre leurs mains l'avenir et l'honneur de sa famille,

» — Qu'aurez-vous, dit-elle, en vendant nos meubles ? presque rien ou bien peu de chose.. eh bien moi, je vous offre mieux que tout cela : je vous donne un plus sûr garant ; je rentre au théâtre, et pendant cinq ans, tous mes appointements vous seront fidèlement remis, hors une somme modique que je prélèverai chaque mois pour mon entretien nécessaire. —

» Touché de ce dévouement, chacun accepte avec empressement, et cela aux conditions les plus avan-

tageuses pour elle, les propositions de Marie, qui quitte aussitôt son riche appartement, vend ses voitures, son mobilier somptueux, renvoie ses domestiques, rentre au théâtre; et quoiqu'elle y obtienne un engagement brillant et lucratif, elle se résigne à vivre presque dans la misère, afin de ne pas manquer à la parole qu'elle a donnée.

» Pendant les années de bonheur et de joie qui avaient embelli les jours de notre vertueuse héroïne, une douleur intime, comme le ver caché dans la fleur, venait sourdement assombrir son ciel bleu. Cette douleur était l'impiété légère avec laquelle son mari la plaisantait sans cesse sur sa dévotion et sur sa croyance; et malgré toute la tendresse qu'il lui portait, elle n'avait jamais pu parvenir à le corriger de ce qui, à ses yeux, était un crime, quand arriva le désastre qui les frappait dans leur fortune. Alors, ce que ni les conseils, ni les prières, ni l'amour même n'avaient su obtenir, la résignation et la vertu de sa femme y réussirent, et M. de L. se dit que non-seulement une religion qui donnait tant de force et de courage devait être sincère et vraie, mais encore qu elle devait être aussi bien douce au cœur qui savait la comprendre; et il résolut de chercher à s'instruire, en lisant les Pères de l'Eglise.

» A cette époque un prédicateur célèbre, nouvel aigle de la chaire chrétienne, commençait à Paris les conférences et les prédications qui ont ramené

tant d'âmes vers le ciel : M. de L. fut un de ses plus assidus auditeurs. Alors la vérité l'éclaira, il se convertit entièrement, et le jour de la communion générale il se joignit à ceux qui eurent le bonheur d'approcher de la sainte Table.

» Marie aussi, la pauvre femme, avait suivi avec bonheur ces instructions pieuses, senti descendre en son âme les douces consolations qui en découlaient ; mais quand il lui fallut assister en étrangère à la touchante cérémonie qui unissait les pécheurs à Dieu, quand elle vit qu'il lui était impossible de s'unir à son mari en cette occasion suprême, elle, malheureuse excommuniée, son désespoir fut tel que, perdant toute autre pensée, quand, après avoir achevé sa messe, M. de R... quitta l'autel pour rentrer à la sacristie, elle fendit la presse et, se jetant à ses genoux, elle s'écria à travers les plus déchirants sanglots :

» — Et moi aussi, mon père, je veux communier, je le veux....

» — Pourquoi donc alors ne vous êtes-vous pas présentée à la sainte Table avec les autres fidèles ? — demanda M. de R... surpris d'une semblable exaltation.

» — Hélas ! mon père, c'est que je suis maudite... que je suis comédienne, répondit Marie en redoublant de larmes.

» — Le repentir amène le pardon, ma fille, dit M. de R... avec la plus touchante bonté ; revenez à

Dieu et il reviendra à vous; en un mot, quittez le théâtre, et l'Église vous ouvrira ses portes.

» — Quitter le théâtre !.. s'écria la jeune femme avec angoisse. Mais le puis-je, grand Dieu ?.. J'y suis rivée comme le forçat à ses chaînes. — Et voyant que le doute se peignait sur la figure du ministre de Dieu, elle ajouta aussitôt : — Voulez-vous connaître ma triste vie, mon père, peut-être alors aurez-vous pitié de ma position.

» M. de R... partagé entre l'intérêt pour le malheur de celle qui l'implorait et la crainte de ne trouver en elle qu'une imagination exaltée ou déréglée peut-être, lui répondit avec bonté :

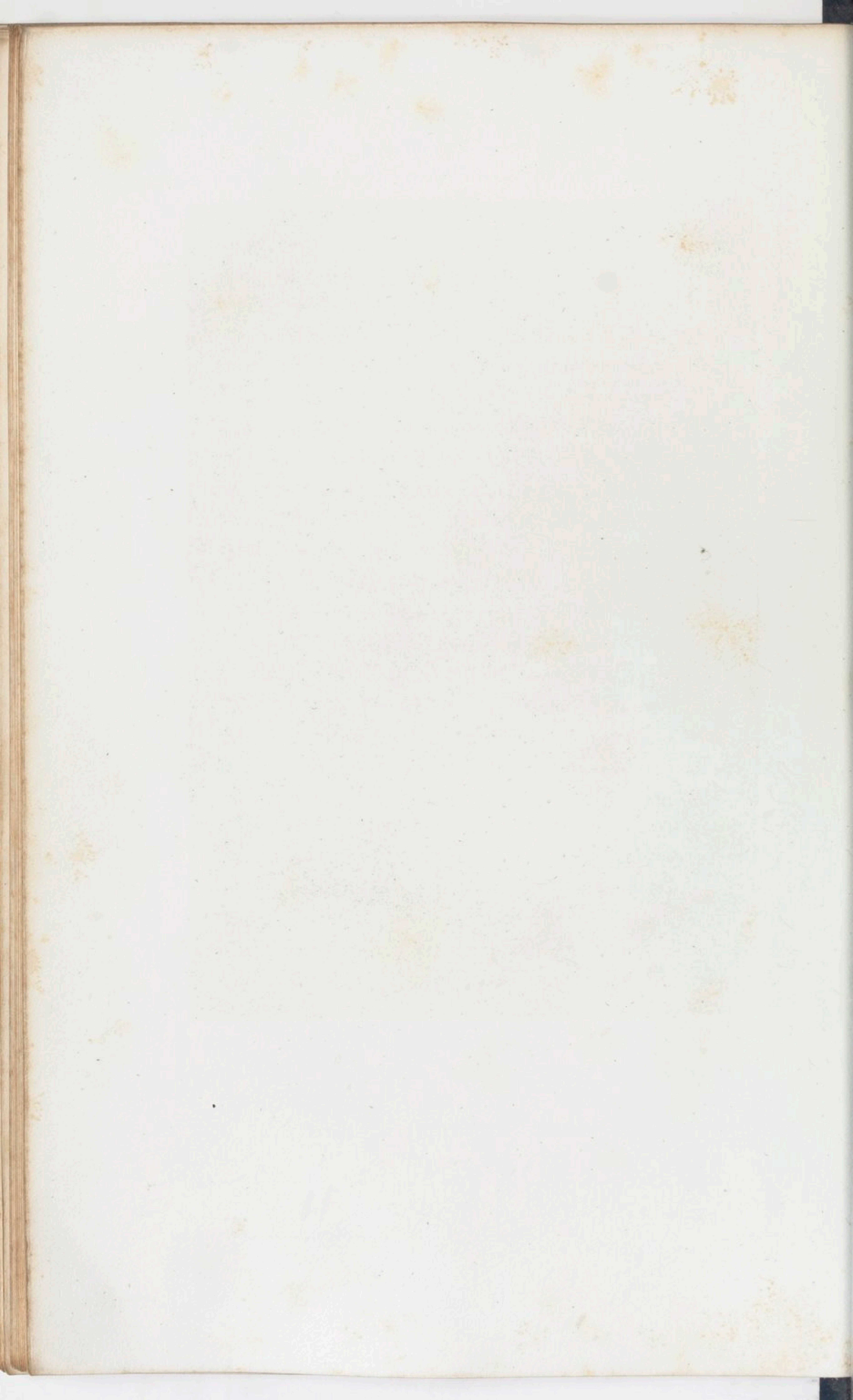
» — Oui, ma fille, oui, je veux vous écouter et vous soutenir de toutes mes forces, mais en ce moment une longue conversation ne me serait pas possible; revenez donc demain matin, et tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour vous servir, vous devez y compter.

» Le lendemain, ainsi que cela avait été convenu, Marie vint trouver le révérend père de R... et là elle ouvrit son cœur d'où elle laissa déborder toutes les peines, toutes les angoisses, toutes les vicissitudes, toutes les douleurs, toutes les misères dont elle avait été abreuvée depuis sa naissance, et à travers lesquelles la Providence l'avait fait passer pure et pieuse comme l'enfant sur qui veille avec amour une mère éclairée. En la suivant dans ces phases diverses si opposées à la pureté du cœur, le noble prêtre ad-



A ces paroles, Marie émue et tremblante, tomba a genoux devant ses Protecteurs, et ne sachant lequel d'entre-eux elle devait remercier.

Imp. Lemercier Paris.



mira les décrets tout-puissants de Dieu, qui, dans cette pauvre fille du peuple, devenue actrice par ignorance de la vie, avait voulu donner un si remarquable exemple de ce que peuvent la foi et la piété dans une âme droite et honnête.

» — Maintenant, dit Marie en achevant son triste récit, me voici encore vendue pour quelques années ; mais aussitôt que je pourrai être libre, je rentrerai dans la vie modeste de la famille et j'y supporterai, soyez-en sûr, mon père, avec courage et résignation la gêne, même la misère si elle doit m'atteindre, plutôt que de continuer à marcher dans une voie désapprouvée par le Ciel. Et à présent que vous connaissez toutes mes peines, ne voulez-vous pas me faire communier ? s'écria-t-elle en tombant agenouillée devant le prêtre.

» — Mon enfant, répondit M. de R... en la relevant avec une vive émotion, vous satisfaire n'est point en mon pouvoir ; et, croyez-le bien, j'en souffre autant que vous, car jamais âme plus digne de Dieu n'a cherché à se rapprocher de lui ; mais le premier de nos devoirs est l'obéissance, et des ordres supérieurs s'opposent à ce que je puisse vous accorder votre demande. Pourtant ne vous découragez pas, ma fille, ne perdez pas tout espoir, et comptez sur moi.

» Peu de jours après cette entrevue la jeune femme reçoit une lettre qui l'appelle auprès du noble et vénérable prélat qui tenait alors d'une main si ferme et si indulgente tout à la fois l'Église de Paris entière

sous sa direction éclairée. L'actrice étonnée se rend promptement aux ordres de l'archevêque. Monseigneur de Quelen l'accueille avec cette bonté paternelle, ces douces paroles qui savaient lui gagner tous les cœurs ; puis il l'interroge sur sa position, ses projets et ses désirs ; et Marie, entraînée, fascinée par cette indulgence presque divine, avoue avec confiance ses pensées, ses rêves et même ses espérances les plus folles ; et ce ne fut qu'après un long et confidentiel entretien que le saint archevêque congédia notre héroïne. Il lui avait donné des paroles de consolation, d'espérance même ; mais, hélas ! il n'avait pas promis de lui accorder ce qu'elle désirait plus que toutes choses au monde, le bonheur de communier. Aussi la pauvre Marie rentra chez elle si triste et si malheureuse, que le soir même une fièvre violente s'empare d'elle et en peu de jours la conduit aux portes du tombeau.

» Un matin, que la connaissance lui était revenue, et que, couchée sur son lit de douleur, elle cherchait à ramener sa mémoire vers les événements qui s'étaient succédé si rapidement, elle voit entrer et s'approcher d'elle une dame simplement vêtue, mais dont l'air digne et noble inspirait le plus profond respect : l'étrangère prend une chaise, s'asseoit auprès de la malade et attirant entre les siennes une des mains fiévreuses qui pendaient hors du lit :

» — Je suis, dit-elle, envoyée vers vous, mon enfant, par le vénérable prélat qui vous a reçue il y a

peu de jours, et je viens de sa part pour vous engager à prendre courage et patience. Guérissez-vous donc et espérez. —

» Marie, ne sachant comment s'expliquer cette visite et ces paroles, voulut interroger l'étrangère, mais celle-ci refusa de répondre à aucunes questions; et peu de minutes après y être entrée, elle quitta l'appartement. Heureusement l'espérance y resta après elle ! et notre jeune amie se reprenant à la vie, commença bientôt une heureuse convalescence. Une chose qui l'étonna encore fut d'apprendre que durant toute sa maladie un vieillard, que l'on croyait être un prêtre, venait matin et soir savoir de ses nouvelles ; mais comme elle avait complétement cessé d'entendre parler de l'Archevêque et que, la santé lui étant revenue, il était de son devoir de rentrer au théâtre, elle prévint son directeur et prit jour avec lui pour fixer la représentation dans laquelle elle devrait reparaître.

» La veille du jour qui avait été choisi par eux, Marie reçoit une lettre qui l'engage à se présenter le lendemain à sept heures du matin dans les petits appartements de madame la Dauphine.

» — Certainement, ceci est une erreur ! se dit l'actrice en tournant et retournant entre ses mains la lettre qu'elle venait de lire ; et son mari, à qui elle la montra, partagea complétement cet avis ; mais tous deux furent d'accord que la jeune femme devait se présenter à l'heure indiquée aux Tuileries, afin de

faire réparer cet étrange quiproquo. Le lendemain matin Marie se présente donc à l'endroit indiqué pour le rendez-vous ; mais le valet chargé de l'introduire, au lieu de l'écouter, la fait entrer dans un salon où il la prie d'attendre, et comme elle se perdait en conjectures, au bout de quelques instants elle vit venir non-seulement l'auguste fille de Louis XVI, mais avec elle le saint Archevêque et la noble inconnue qui s'était présentée pour la visiter durant sa maladie.

» — Eh bien ! mon enfant, lui dit monseigneur de Quelen avec le plus doux sourire, n'avais-je pas raison quand je vous faisais dire d'espérer ? suivez-moi pour vous préparer et vous aurez l'honneur de communier dans la chapelle du château, sous les yeux et auprès de la plus vertueuse de toutes les femmes. —

» A ces paroles, Marie émue et tremblante tomba à genoux devant ses protecteurs, et, ne sachant lequel d'entre eux elle devait remercier, elle éleva vers le ciel ses yeux remplis de douces larmes, en s'écriant :

» — O Marie, reine des anges, ma divine patronne, recevez mes actions de grâces ! —

» En la relevant, madame la Dauphine remit à Marie et son engagement rompu avec le théâtre, et un acte qui libérait son mari de toutes ses dettes Vous peindre la joie de l'heureuse libérée serait au-dessus de mes forces.

» Et depuis ce moment la bonté de ses protecteurs ne fut ralentie que par la mort; car même durant son long exil la sainte princesse n'oublia pas sa protégée; aussi la reconnaissante Marie disait-elle souvent:

» — Dieu doit avoir des vues sur moi, puisque, née fille du peuple, il m'a fait adopter par la première dame et le plus grand prélat de France. »

Nous remerciâmes vivement l'aimable dame qui nous avait raconté cette touchante histoire. Notre jeune première communiante surtout en paraissait fort émue, et sa mère, qui s'en aperçut, lui dit en la pressant tendrement sur son cœur :

— Tu le vois, mon enfant, la piété que l'on apporte dans le jour solennel où l'on s'unit à Dieu, a une influence sans bornes sur toute notre vie; recueille-toi donc, ma fille, élève ton âme vers le ciel pour obtenir de lui la protection qu'il a accordée à l'humble et pieuse fille de la pauvre et modeste Yvonne.

LA PREMIÈRE PIÈCE D'OR

OU

LA CHARITÉ PORTE BONHEUR.

LA PREMIÈRE PIÈCE D'OR.

A un quart de lieue de Fontainebleau, et donnant en partie sur la forêt qui entoure, comme d'une riche ceinture de reine, l'antique palais si plein d'historiques souvenirs, on aperçoit une magnifique propriété dont la belle avenue, en terrasse et plantée de tilleuls, conduit à un château d'une magnifique apparence : de grandes nappes d'eau servent de réservoir à des canaux qui se promènent dans tous les sens au milieu de ce domaine vraiment seigneurial. Le parc, d'une étendue immense, change d'aspect à chaque pas : ici c'est un jardin anglais, là un verger, là-bas de petites îles qui nagent comme des nids de cygnes à la surface d'une eau mourante; puis des collines artificielles, des grottes charmantes, des

allées pleines d'ombre et de mystère, des cabanes en coquillages au bord des pelouses vertes et fraîches. Enfin cette demeure quasi-royale semblait le paradis terrestre en miniature.

Un matin que la fraîche rosée perlait encore les herbes de ses brillantes gouttelettes si semblables à des pierreries, que les oiseaux à leur réveil chantaient leur hymne d'amour au Créateur, deux jeunes et jolies filles, de quatorze à quinze ans à peine, descendaient en sautillant sur la pointe du pied, comme pour éviter de mouiller leurs coquettes pantoufles, les marches du perron placé devant le château, tout en livrant au vent leurs cheveux à peine rattachés et leur petite bouche rieuse et vermeille.

— Décidément Lia, fit celle qui semblait avoir dû prendre l'initiative de cette sortie matinale, tu vois que tu as bien fait de suivre mon conseil; mademoiselle Mullois, notre vénérable gouvernante, dort encore du sommeil de l'innocence, et au moins nous pouvons respirer, tout à notre aise, le grand air, sans entendre à chaque instant une voix nazillarde qui nous crie : « — Mademoiselle, tenez-vous donc plus droite ; « — Mademoiselle, relevez donc vos cheveux; « — Mademoiselle, ne sautez donc pas comme un garçon, » et autres gentillesses de ce genre. Aussi je veux en prendre à mon aise ce matin.

Et tout en parlant ainsi, la mutine enfant bondissait, comme une jeune biche effarouchée, à travers les pelouses et même les fleurs qui se rencon-

traient sur son passage; tandis que sa compagne la suivait, bien moins pour imiter son exemple que pour l'engager, au contraire, à rentrer au bercail. Mais, tout en courant et en jouant, car à son tour Lia avait fini par sembler prendre plaisir à leur escapade, nos deux jeunes filles arrivèrent jusqu'à l'avenue s'élevant en terrasse sur la route qui conduit à Fontainebleau, et là, essoufflées et le front ruisselant de sueur, elles se laissèrent tomber sur un banc pour se reposer un instant à leur aise. Durant ce temps nous allons faire connaissance avec elles.

Non-seulement nos gentilles amies étaient sœurs, mais encore elles étaient jumelles, et pourtant il régnait entre elles une dissemblance complète. Lia, blonde, pâle, faible et douce, semblait une fleur charmante que le moindre souffle du zéphire peut briser; tandis que Valentine, au contraire, était forte, brune et jouissait d'une santé qui paraissait la mettre à l'abri de tous les orages. La même différence existait dans leur caractère : ainsi, autant Lia était bonne, soumise et dévouée; autant Valentine montrait d'orgueil, d'égoïsme et d'insubordination. Mais pour mieux les connaître, écoutons leur conversation, car maintenant qu'elles ont repris haleine elles laissent déborder leurs pensées. C'est encore Valentine qui commence à parler :

— Est-ce que tu es satisfaite de ce que ma tante nous a donné hier pour le jour de notre naissance?

fit-elle en avançant sa petite bouche de cerise de la façon du monde la plus dédaigneuse.

— Mais, oui, j'en suis enchantée ! s'écria Lia, dont les yeux brillèrent de plaisir ; c'est ma première pièce d'or, et je l'aime, pour sa primeur, comme un enfant chéri. Aussi, vois, ma sœur, elle ne m'a pas quittée depuis hier, la mignonne, elle a dormi sous mon oreiller, et maintenant la voici dans ma poche.

Et en achevant ces paroles, Lia prit entre ses doigts blancs et effilés et fit scintiller au soleil les reflets d'une petite pièce d'or toute neuve.

Valentine haussa légèrement les épaules.

— Que tu es enfant, ma pauvre sœur ! laissa-t-elle échapper de ses lèvres ; un rien te plaît, un rien t'amuse... je suis curieuse de savoir comment tu peux être aussi contente d'une misérable petite monnaie, nous à qui rien n'est refusé. Notre père est si riche !...

— Tu as raison, Valentine, notre bon père va au-devant de tous nos désirs ; pourtant il nous refuse une chose, et cette chose est de l'argent, et c'est peut-être parce que ma petite pièce d'or est du fruit défendu que je l'aime autant, ajouta-t-elle avec un fin sourire.

— Cela est pourtant vrai ! fit Valentine plus gravement, après avoir gardé quelques instants le silence ; et je ne m'explique pas, continua-t-elle, pourquoi papa, qui est si généreux, ne nous donne

jamais d'argent. Le comprends-tu, toi ma sœur?

— Eh! mon Dieu, ce mystère est bien simple à découvrir, dit Lia avec un joyeux éclat de rire. Il n'y a qu'à écouter ce que nous dit notre bon père à chaque instant : — « Vous êtes encore trop jeunes pour connaître le prix de l'argent, mes chères filles, c'est pour cela que je ne veux pas mettre entre vos mains, avant que vous ne sachiez vous en bien servir, cette arme à deux tranchants, qui peut faire ou tant de bien, ou tant de mal. — » Ne cherche donc pas des hiéroglyphes là-dessous, ma pauvre Valentine, et prends tout simplement les mots pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils disent. Mais, ajouta-t-elle plus mystérieusement, ma petite pièce d'or a déjà reçu une destination charmante.

— Laquelle?.. ne veux-tu pas me le dire?.. fit curieusement Valentine.

— Mais si, vraiment! répondit Lia avec gaîté : écoute ; j'ai vu cet hiver, dans un bal, une délicieuse guirlande portée par mademoiselle du Lédar ; j'en ai demandé une semblable, et mon père a fait la sourde oreille ; eh bien! ma chère petite pièce entendra mieux que papa, et dans quinze jours, pour la grande fête qui sera donnée au château, tu me verras coiffée comme mademoiselle du Lédar.

En entendant ces paroles, les yeux de Valentine jetèrent des éclairs, ses joues devinrent pourpres, et frappant joyeusement ses petites mains l'une contre l'autre, elle s'écria aussitôt :

— Et moi aussi, Lia, j'achèterai la même guirlande.. Quel bonheur!.. comme nous serons jolies toutes les deux!.. et que nos cousines seront contrariées!..

A peine achevait-elle ces mots, que Lia lui mit vivement la main sur la bouche, en lui disant tout bas et avec inquiétude :

— Chut... chut... tais-toi... il me semble que j'entends parler à côté de nous...

Et les deux sœurs, se serrant l'une contre l'autre, gardèrent le plus profond silence.

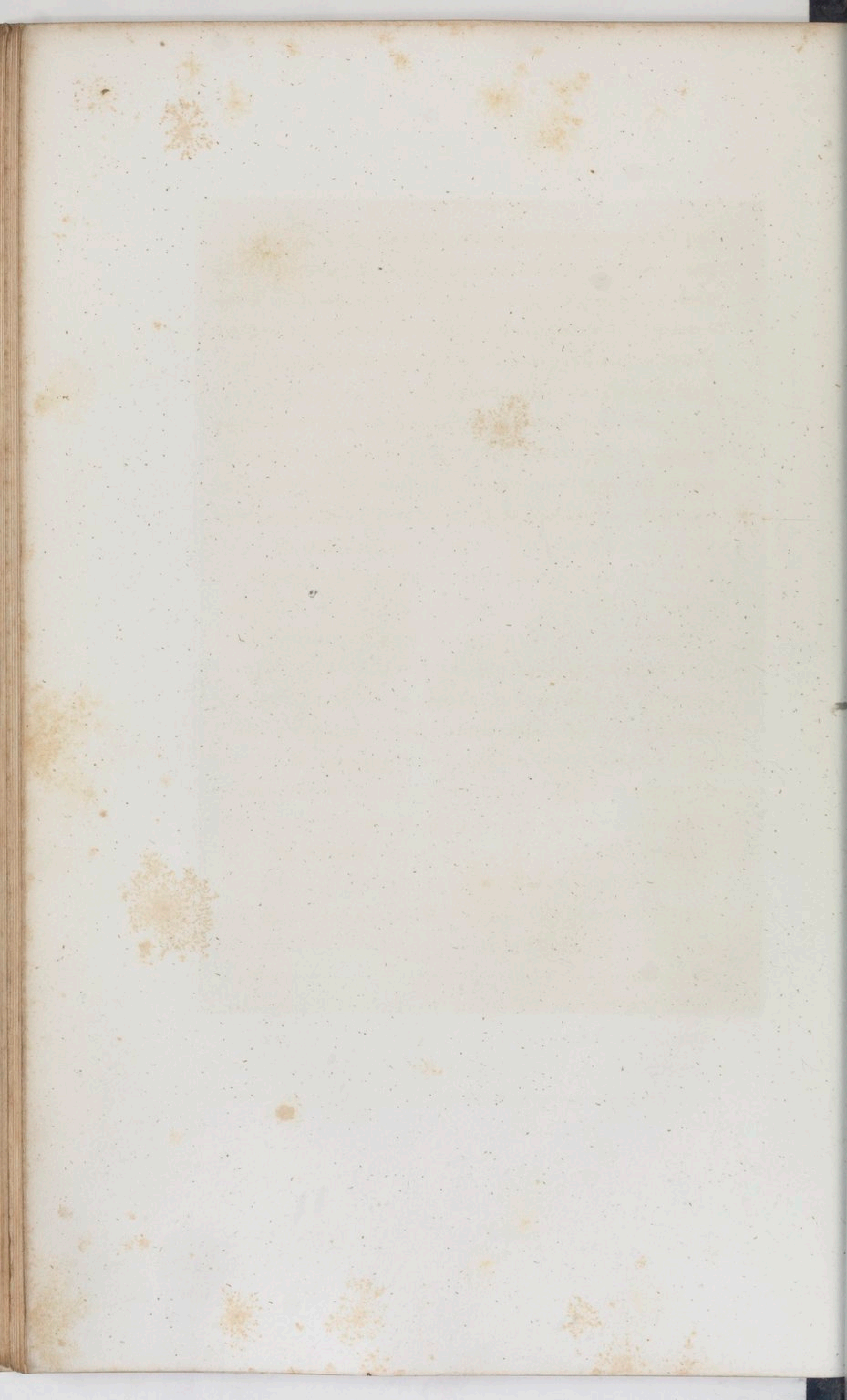
— Dieu le veut sans doute, mon enfant! disait une voix qui semblait fort émue, et il faut savoir se résigner à ses décrets divins.

— Mais, pourtant, grand-papa, il ne peut pas vouloir que vous mouriez de faim, ici, loin de toute âme généreuse.. répliqua une voix enfantine d'un petit ton mutin ; et vous voilà aussi pâle que ma pauvre maman, quand on l'a emportée de chez nous pour ne plus nous la ramener! — puis on entendit des sanglots.

Lia émue, et comprenant que c'était des malheureux et non des malfaiteurs qui se trouvaient près d'elles, s'élance du banc où elle était assise, et malgré Valentine, qui cherchait à la retenir, elle entr'ouvre les branches des tilleuls dont l'épais feuillage lui cachait la route, et, se penchant résolûment sur le bord de la terrasse, elle aperçut un vieillard dont les boucles de cheveux blancs re-



Oubliant ses projets et l'importance de la somme, elle fait un signe à l'enfant et lui jette sans regret sa pièce d'or dans la main.



tombaient sur les épaules, et qui, pâle et débile, pour ne pas tomber, s'appuyait d'une main sur un gros bâton, et de l'autre sur les épaules d'un petit garçon d'une dizaine d'années, dont la figure était couverte de larmes. Tous deux semblaient bien pauvres et bien malheureux.

A cette vue, le cœur de Lia se serre douloureusement, et oubliant et ses projets et l'importance de la somme qu'elle donnait ainsi, elle fait un signe à l'enfant et lui jette sans regret sa pièce d'or dans la main.

Ebloui d'une telle générosité, le vieillard la combla de bénédictions.

— Qui que vous soyez, s'écria-t-il en levant les yeux vers le ciel, je supplie Dieu de vous récompenser pour la bonne action que vous venez de faire ; car votre don nous sauve la vie, à mon petit fils et à moi, puisqu'il nous donne le moyen d'arriver à Paris, où nous devons trouver de l'ouvrage.. — Puis il ajouta, en voyant la charmante figure de la jeune fille, qui, ainsi encadrée par les branches fleuries du tilleul, semblait presque une apparition surnaturelle : — Mais qu'avez-vous besoin de mes prières?... n'êtes-vous point un des anges que le bon Dieu envoie pour me secourir ?

En entendant ces paroles, Lia se retira vivement.

— Eh bien ! tu as, en vérité, fait une merveille ! lui dit sèchement Valentine : donner une pièce

d'or au premier vagabond que tu rencontres !... Certes, papa a raison en te refusant de l'argent, car, avec ta stupide générosité, sa fortune n'y suffirait pas pour enrichir tous les passants.

— J'avoue, fit Lia en baissant la tête et comme honteuse de sa bonté, que la somme était forte ; mais je n'avais rien autre à donner, et si tu avais vu comme moi la vénérable figure du vieillard et la douce figure de l'enfant, à qui mon aumône sauvait la vie, tu te serais laissé entraîner comme moi à l'élan de ton cœur, et tu n'aurais pas calculé, non plus, de combien de pièces d'argent se compose une pièce d'or.

— Vraiment, ma sœur, tu parles comme un livre, s'écria Valentine, mécontente de la leçon qui lui était donnée.. mais en même temps, ajouta-t-elle avec un sourire narquois, tu fais preuve d'une philosophie fort grande, car il faut que tu dises adieu à la guirlande qui devait te rendre si jolie; et tu n'as pas l'air de te le rappeler non plus.

— Pour cela, tu as raison, fit Lia en partant d'un franc éclat de rire, voilà ma guirlande restée pour orner le pays des chimères : et pourtant je ne lui envoie pas le moindre regret... Je mettrai tout simplement ou un ruban ou des fleurs naturelles dans mes cheveux, et si je suis moins jolie que toi je ne serai pas moins joyeuse.

— Non pas, mon enfant, dit une voix qui sortait d'un bosquet près duquel se trouvaient assises le

deux jeunes filles, tu ne seras pas moins jolie que ta sœur, car tu auras la même guirlande qu'elle.

Et nos deux amies virent s'entr'ouvrir une touffe de feuillage, pour donner passage à M. Bonnet, leur père. Il semblait avoir entendu toute leur conversation, car il pressa tendrement Lia sur son cœur, et jeta un sévère regard à Valentine, mais sans lui adresser aucun reproche, et aussi sans lui faire aucune caresse.

Au bout de quelques instants, pourtant, il dit à Lia, et cela d'une façon si paternellement bonne qu'il n'y avait aucun mécontentement dans ses paroles :

— Je suis de l'avis de ta sœur, ma fille, tu as disposé bien légèrement d'une somme très-forte ; car une pièce d'or est quelquefois une fortune !.. — Et comme il vit un sourire sur les lèvres de Lia, il reprit plus gravement : — Oui, mon enfant, c'est la vérité que je dis là. . Tiens, regarde ce château, ces prés, ce parc magnifique, cette demeure en un mot que l'on dit princière.. Eh bien ! tout cela sort d'une pièce d'or !..

— O mon père !.. s'écrièrent en même temps les deux jeunes filles, ce que vous dites est impossible...

— Rien n'est impossible avec une bonne conduite, du travail et de l'ordre, interrompit M. Bonnet en regardant ses enfants avec une noble fierté, et pour vous faire mieux comprendre mes paroles

en y apportant une preuve à l'appui, ce soir, je vous raconterai l'historique de ma fortune si laborieusement acquise : tu verras, Lia, que je ne traitais pas une pièce d'or aussi légèrement que tu viens de le faire, ajouta-t-il avec un doux sourire. Mais pourtant, reprit-il, — et en parlant ainsi il jeta sur Valentine un regard empreint de mécontentement, — je préfère la charité exagérée qui part d'une belle âme, à la raison n'ayant pour source que l'égoïsme et la sécheresse du cœur.

Tout en devisant ainsi, M. Bonnet et ses enfants, qui avaient continué leur promenade, se trouvèrent en face de la grille qui séparait l'avenue de la grande route, et là ils virent le vieillard et son jeune guide cheminant avec peine, quoique le bonheur fût empreint sur leurs traits.

— Je veux achever l'œuvre que tu as si bien commencée, ma fille, dit l'heureux père à Lia, en lui montrant ses protégés ; va les chercher, conduis-les aux communs du château, et là, fais-les héberger jusqu'à demain, ils reprendront ainsi des forces pour continuer leur route.

M. Bonnet avait à peine fini de parler, que la jeune fille, comme une sylphide légère, s'était vivement élancée vers les deux malheureux ; tandis que Valentine, honteuse et embarrassée, ne sachant que faire ni quelle contenance avoir, restait les yeux baissés auprès de son père. M. Bonnet, pensant que la leçon devait avoir porté ses fruits, feignit de ne

pas s'apercevoir de sa gène, et lui parlant de choses tout-à-fait indifférentes et en dehors de la position du moment, rentra au château avec elle. Lia vint bientôt les y rejoindre, et, les yeux remplis de larmes causées par une douce émotion, elle leur raconta la surprise et le bonheur de ses chers protégés quand ils s'étaient vus ainsi commensaux de la maison.

Cette journée si bien commencée par l'une de nos héroïnes, s'écoula pour toutes les deux aussi tranquillement que celles qui l'avaient précédée : le travail, la lecture, la musique, la promenade vinrent à leur tour, et ce ne fut qu'après le dîner que, réunis ensemble au salon, elles purent obtenir de leur père l'histoire qu'il leur avait promise, quoique leur curiosité eût été assez vivement piquée pour leur donner, durant les heures d'étude, mille distractions dont leur grave gouvernante, mademoiselle Mullois, les avait très-sévèrement reprimandées.

M. Bonnet s'exécuta de la meilleure grâce du monde, et leur raconta ce qui suit :

« Je n'ai pas toujours été riche, mes enfants, il s'en faut ! Je suis le fils d'un pauvre paysan de l'Auvergne, et l'aîné de douze frères et sœurs ; c'est assez vous dire quelle misère regnait chez nous ; aussi, j'avais à peine atteint ma douzième année, quand mon père me donna une marmotte, sa bénédiction, et me mettant un écu dans la main, me dit gravement ces paroles :

» — Te voici un homme, Jacquot, tu dois donc

gagner ta vie. Va-t'en à Paris, c'est une grande ville où, quand on est bien sage, on fait fortune; sois honnête, laborieux, ménage l'argent que tu gagneras, et tu deviendras riche. Mais surtout ne mendie jamais, et fais toujours en sorte que l'argent que tu gagneras soit approuvé par ta conscience. »

» J'eus le cœur bien gros en entendant ces paroles; mais, comme mon père venait de me dire que j'étais un homme, je sus prendre le courage de cacher mon chagrin, et malgré les larmes que versait ma pauvre mère et les cris que poussaient mes petits frères, je quittai résolûment la chaumière qui m'avait vu naître et que je ne devais plus revoir! Mais quand je fus assez loin pour n'être aperçu de personne, je me retournai, lui jetai un dernier regard, et tombant à genoux j'éclatai en sanglots; puis je me relevai et commençai mon voyage.

» Me voilà donc tout seul sur la grande route, la larme à l'œil et le cœur bien gonflé.

» La première personne que je rencontrai fut une grosse fermière qui, avec son fils, jeune gars de mon âge, s'en allait à petites journées dans sa cariole pour gagner Moulins, où elle avait affaire. Elle m'aperçut sur le chemin, et ayant pitié de ma jeunesse et de mon récent abandon, elle me prit avec elle, pour ménager mes jambes et mon pauvre argent. La bonne femme aimait à

causer et à rire, aussi je repris bientôt ma gaîté, et je l'amusai beaucoup en lui chantant les chansons de mon village : ce dont elle me fit tirer profit, car lorsque nous nous arrêtions pour faire une halte dans quelque auberge ou cabaret, vite elle me faisait réveiller ma marmotte et m'engageait soit à chanter une chanson, ou soit à danser une bourrée de nos montagnes ; et elle savait si bien, par ses applaudissements, exciter la bonne humeur des voyageurs ou des buveurs de l'endroit, que quelques gros sous m'arrivaient toujours comme gratification et venaient augmenter mon petit pécule.

» J'en remerciai Dieu et ma protectrice du fond du cœur; aussi, lorsqu'il me fallut quitter cette excellente femme, j'en éprouvai un véritable désespoir. Elle aussi, ainsi que son fils, en ressentit du chagrin ; et voulant avoir de mes nouvelles, elle me donna une lettre de recommandation pour une de ses parentes, marchande de volailles habitant Paris, et glissa avec la missive une petite pièce de vingt sous que j'eus beaucoup de peine à accepter, me rappelant la recommandation de mon père : mais la bonne femme mit ma conscience à l'aise en me disant que ce n'était point un don, mais un prêt qu'elle voulait me faire; m'engageant à remettre cet argent, aussitôt que je pourrais le faire sans me gêner, à la personne pour laquelle elle me donnait un mot de recommandation.

» Me voici donc, encore une fois, tout à fait seul et abandonné sur la grande route; mais je me confiai à Dieu, qui a soin même des petits oiseaux, et la bourse légère, l'avenir devant moi, je marchai avec courage. Je continuai à faire ce que la bonne femme m'avait montré, c'est-à-dire à chanter et à danser partout où je voyais du monde réuni ; et cela me réussit assez bien, car j'arrivai enfin à Paris sans avoir entamé le petit écu que m'avait donné mon père.

» Une fois dans la grande ville je me crus perdu !.. et je ne sais pas ce qui serait advenu de moi, si la Providence ne m'avait pas pris en pitié.

» J'étais au milieu d'une grande promenade, entouré de petits garçons et de petites filles que j'amusais avec mes chansons et ma marmotte, quand soudain un cheval échappé qui s'avançait comme le vent vers nous, vint jeter la terreur dans mon jeune auditoire. Chacun de se sauver en poussant des cris déchirants ! seule, une petite fille blonde et rose comme un chérubin, sans doute glacée par la terreur, tombe à genoux en joignant ses petites mains et criant : — Ma mère !.. ma mère !..

» Hélas ! l'animal emporté allait l'atteindre avant qu'elle pût être sauvée par celle qu'elle appelait à son secours, quand, sans calculer le danger, je m'élance au-devant d'elle. Tout cela fut l'affaire d'un instant, et une ruade terrible qui me jeta

violemment sur la terre vint m'empêcher de réfléchir à mon action.

» Quand je repris connaissance j'étais entouré d'une foule aussi curieuse qu'émue ; mais la petite fille que j'avais sauvée avait disparu avec la personne chargée de la garder. Ce n'était pas sa mère, j'en suis certain : une mère eût voulu soigner elle-même le sauveur de son enfant !

» J'étais tout meurtri, mais heureusement je n'avais reçu aucune blessure grave, et je commençais à me remettre de ma terreur, quand hélas! jugez de mon désespoir ! je m'aperçus que ma pauvre marmotte, ma fidèle compagne, mon gagne-pain, avait du même coup été tuée à côté de moi. Je jetai un cri déchirant, et prenant la pauvre bête entre mes bras, je la couvris de baisers, comme si j'avais dû la ressusciter sous mes caresses.

» Chacun eut pitié de mon malheur, et une pluie de gros sous tombait autour de moi, lorsqu'une jeune dame, à la figure douce comme celle des anges, me glissa avec bonté une pièce d'or dans la main, en me disant d'une de ces voix qui vont à l'âme :

» — Tiens, petit, sers-toi de cela pour travailler, et le bon Dieu te protégera. — Et comme je voulus la remercier, je m'aperçus qu'elle avait disparu.

» Peu à peu la foule qui m'entourait s'écoula, et je demeurai seul avec ma monnaie et ma pièce d'or, me croyant riche comme un roi. D'abord une pensée du démon se présenta à mon esprit.

» — Comme je pourrais m'amuser, avec tout cet argent ! — me dis-je, en caressant dans le vide les mille plaisirs que jusque là j'avais enviés. Heureusement petit à petit mon esprit se calma, mon bon ange m'envoya le souvenir de ma mère, et je fus sauvé.

» La monnaie que j'avais recueillie me servit pour vivre, et la pièce d'or à entrer dans le commerce.. J'achetai quelques menus objets de mince valeur, des jouets d'enfants, de la bimbloterie, etc., et plaçant le tout sur une sorte de petite voiture que je louai à raison de cinq sous par jour, je me mis à parcourir Paris pour offrir ma marchandise aux passants.

» Mon jeune âge, ma gentille figure (alors j'étais rose, frais et blond comme un chérubin); tout cela me valut une sorte de vogue dans les quartiers où je passais ; aussi, bientôt j'eus non-seulement gagné assez d'argent pour renouveler ma marchandise, mais aussi pour pouvoir éprouver le bonheur d'envoyer des secours à ma pauvre famille. — Dieu regarde toujours en pitié les cœurs honnêtes ! — et le Ciel me protégea. J'augmentai peu à peu mon fonds de commerce, je fis l'acquisition d'une voiture plus grande, j'y mis des objets plus précieux ; bref, mes bénéfices croissant en raison de l'extension de mon industrie, j'en arrivai, au bout de quatre ou cinq ans, à pouvoir louer une boutique et m'établir marchand, et là, grâce à un travail constant, à une activité et surtout à une probité sans bornes, je ne tardai pas

à acquérir une certaine aisance. Ma boutique s'agrandit, mes relations s'étendirent, mon commerce s'accrut ; et quand j'eus le bonheur d'épouser votre mère, le petit Auvergnat Jacquot était devenu un riche négociant dont les marchandises parcouraient tout le globe.

» Mais quoique riche, mes enfants, je n'eus jamais la faiblesse de rougir de mon humble naissance ; mon père et ma mère sont venus mourir auprès de moi, j'ai établi mes frères et mes sœurs, et il n'est pas jusqu'à la bonne fermière qui a guidé mes premiers pas en quittant ma famille, à qui je n'aie envoyé un souvenir de gratitude. Aussi quand Dieu m'appellera à lui, j'espère qu'il ne me demandera pas un compte sévère de la fortune qu'il m'a accordée. »

— Vous voyez donc bien, ajouta M. Bonnet avec un doux et paternel sourire, que c'est d'une pièce d'or que sortent et ce château et nos richesses, et qu'il ne faut pas disposer légèrement d'une somme qui peut produire d'aussi grandes choses.

Lia et Valentine remercièrent avec effusion leur bon père pour l'intéressante histoire qu'il venait de leur raconter ; histoire qui les avait d'autant plus attachées encore, qu'il en était lui-même le héros ; et comme la soirée s'était fort avancée durant cette causerie, chacun bientôt regagna sa chambre, et peu de temps après le château tout entier fut plongé dans cette obscurité qui est le précurseur du repos.

Pendant que tout cela se passait au salon, le vieillard et son jeune guide, bien soignés par les domestiques, suivant les ordres que leur avait donnés leur jeune maîtresse, avaient été mis, pour y passer la nuit, dans une chambre inhabitée ordinairement, et située au-dessus d'une grange immense. Déjà la nuit était avancée, et tous deux, s'étant couchés de très-bonne heure, se disposaient à se lever dans le désir de reprendre leur voyage pédestre, afin d'éviter la chaleur du jour, quand tout à coup ils crurent distinguer un mélange de voix confuses montant de la grange jusqu'à eux.

Le vieillard, inquiet de ce que ce pouvait être, se coucha par terre; et mettant son oreille sur le plancher, il resta immobile, tout en faisant signe à son petit compagnon d'être attentif comme lui.

Plusieurs personnes paraissaient former un conciliabule, et les paroles furent bientôt assez distinctes pour qu'ils pussent parfaitement entendre ce qui se disait.

— Tout dort, murmura sourdement une voix; le moment est favorable pour mettre notre projet à exécution.

— Il n'y a pas assez longtemps que la dernière lumière est éteinte, reprit une autre; je crois qu'il serait prudent d'attendre encore.

— Eh bien, soit, attendons,.. dirent plusieurs voix en même temps;— mais es-tu bien sûr de l'en-

droit où M. Bonnet a mis la grosse somme qu'il a rapportée de Paris ?... demanda une autre voix... c'est qu'il y a du beurre dedans, mes enfants : deux ou trois cent mille francs, n'est-ce pas ?...

— Pardieu, si j'en suis sûr !... je l'ai guetté du haut de l'arbre durant toute la nuit dernière ; y croyait qu'y n'y avait que des oiseaux dans la forêt, il a laissé sa fenêtre ouverte ; aussi j'ai compté les billets doux, et j'ai assisté à leur enterrement.

Un éclat de rire général accueillit cette ignoble plaisanterie.

— Mais c'est pas tout de rire, fit une autre voix, il faut bien prendre nos mesures pour que notre entreprise ne puisse pas échouer ; c'est toi, *Brûle-Tison*, qui dois mettre le feu à l'aile habitée par le patron et sa famille ; — toi, *Grimpe-Toujours*, qui dois monter à la cachette des billets doux de madame La Banque.

— Et puis, comme il n'y a que les morts qui ne parlent pas, fit une voix avinée, en joignant à ses horribles paroles un éclat de rire féroce, ce sera nous trois, *Tête-de-Mort*, *File-Doux* et moi, qui pendant vos expéditions nous chargerons d'envoyer *ad patres* les maîtres et les valets, qui font tous *dodo* comme des innocents.

Le vieux mendiant et son jeune enfant retenaient leur haleine ; l'épouvante et l'horreur avaient glacé leur âme... Tout à coup le vieillard fit un

signe, et son petit compagnon se courba près de lui.

— Petit-Pierre, murmura-t-il, n'y a-t-il donc pas un moyen de sauver nos bienfaiteurs?...

L'enfant levait les yeux vers le ciel, comme pour reconnaître son impuissance, quand tout à coup sa figure brilla d'un vif éclat; une inspiration divine venait de l'éclairer...

— Fiez-vous à moi, fit-il; je me charge d'aller prévenir les habitants du château du danger qui les menace.

— Que Dieu te conduise, enfant! dit le vieillard attendri, en voyant Petit-Pierre ramper sur le ventre et s'élancer par la fenêtre comme un jeune chat sauvage.

Une fois dans le parc, l'enfant se glissa sur le gazon, de même qu'un serpent; et, moitié courant, moitié se cachant, il parvint ainsi, sans avoir été ni aperçu ni entendu par les scélérats complotant leur crime, jusqu'au corps de logis habité par les domestiques. Il les réveilla, leur apprit ce qui se tramait contre eux; et quelques instants après, tous, mais gardant le plus profond silence, étaient sur pied.

M. Bonnet, que l'un d'eux était allé prévenir, accourut les rejoindre, leur distribua des armes, et leur indiqua les divers postes qu'ils devaient occuper.

Cinq minutes étaient à peine écoulées depuis

que ces mesures avaient été prises, quand un léger bruit se fit entendre; puis on put distinguer les pas d'une personne qui s'avançait avec précaution et mystère, et, dans l'ombre, un individu qui déposait un paquet de sarments, auquel il se préparait à mettre le feu.

Trois coups de fusil partirent ensemble, et cet homme tomba sans pousser un soupir. Presque au même instant, et sur un signal donné, toutes les fenêtres du château se trouvèrent illuminées, et l'on aperçut quatre misérables, qui, se voyant découverts, se ruaient avec fureur contre les habitants du castel. Armés jusqu'aux dents, ceux-ci n'eurent pas de peine à les repousser; et trois déjà étaient étendus par terre, quand le quatrième, qui n'avait reçu aucune blessure, s'élança, un poignard à la main, vers la chambre occupée par les filles du maître du logis.

A cette vue, un cri d'effroi s'échappa de toutes les poitrines, et l'on allait s'élancer à sa poursuite, quand une détonation terrible se fit entendre, et on aperçut accourir le vieillard, portant entre ses bras Valentine évanouie; Lia et mademoiselle Mullois le suivaient, en le comblant d'actions de grâces.

D'abord on s'empressa auprès de la jeune malade; puis, quand elle eut repris ses sens, et que chacun fut plus calme, Lia raconta qu'au mo-

ment où sa gouvernante et sa sœur, réveillées par le bruit, se disposaient à aller rejoindre leur père, un brigand entra dans la chambre, et s'élançait vers Valentine pour la frapper d'un poignard qu'il tenait à la main, quand le vieillard, qui l'avait suivi, lui cassa la tête d'un coup de pistolet, et les sauva ainsi de la mort.

M. Bonnet, après avoir témoigné toute sa reconnaissance au bon vieillard, voulut le garder auprès de lui comme intendant du château : en outre, il désira se charger de l'éducation et de l'avenir de Petit-Pierre. Et quand le souvenir de cette horrible nuit leur revenait à la mémoire, l'excellent père disait toujours en souriant :

N'avais-je pas raison, mes enfants, quand je prétendais qu'une pièce d'or était un trésor? J'y ai trouvé une fortune, Valentine la vie, et nos sauveurs le bonheur ! Bénissons donc le bon Dieu, qui permet que du mal découle souvent un très-grand bien.

LA PREMIÈRE MONTRE

OU

DÉVOUEMENT ET RECONNAISSANCE.

LA PREMIÈRE MONTRE.

L'obscurité commençait à couvrir Fournassey, joli petit village des environs de Saint-Germain, malgré la lune qui se levait à la surface des eaux, teintes encore des derniers feux d'un beau soleil couchant : c'était l'heure de la veillée pour ceux qui se reposent, dans le plaisir, des travaux du jour ; mais l'heure du sommeil pour les villageois, les enfants et les vieillards. Sous la clarté douteuse d'un ciel étoilé, les tilleuls et les odorants acacias entremêlaient leur feuillage, et formaient une masse sombre et parfumée. Les chaumières disparaissaient derrière les touffes pressées de ces beaux arbres en fleurs ; en un mot, Fournassey ressemblait à un bouquet oublié sur le gazon.

Depuis longtemps déjà nul bruit ne troublait plus

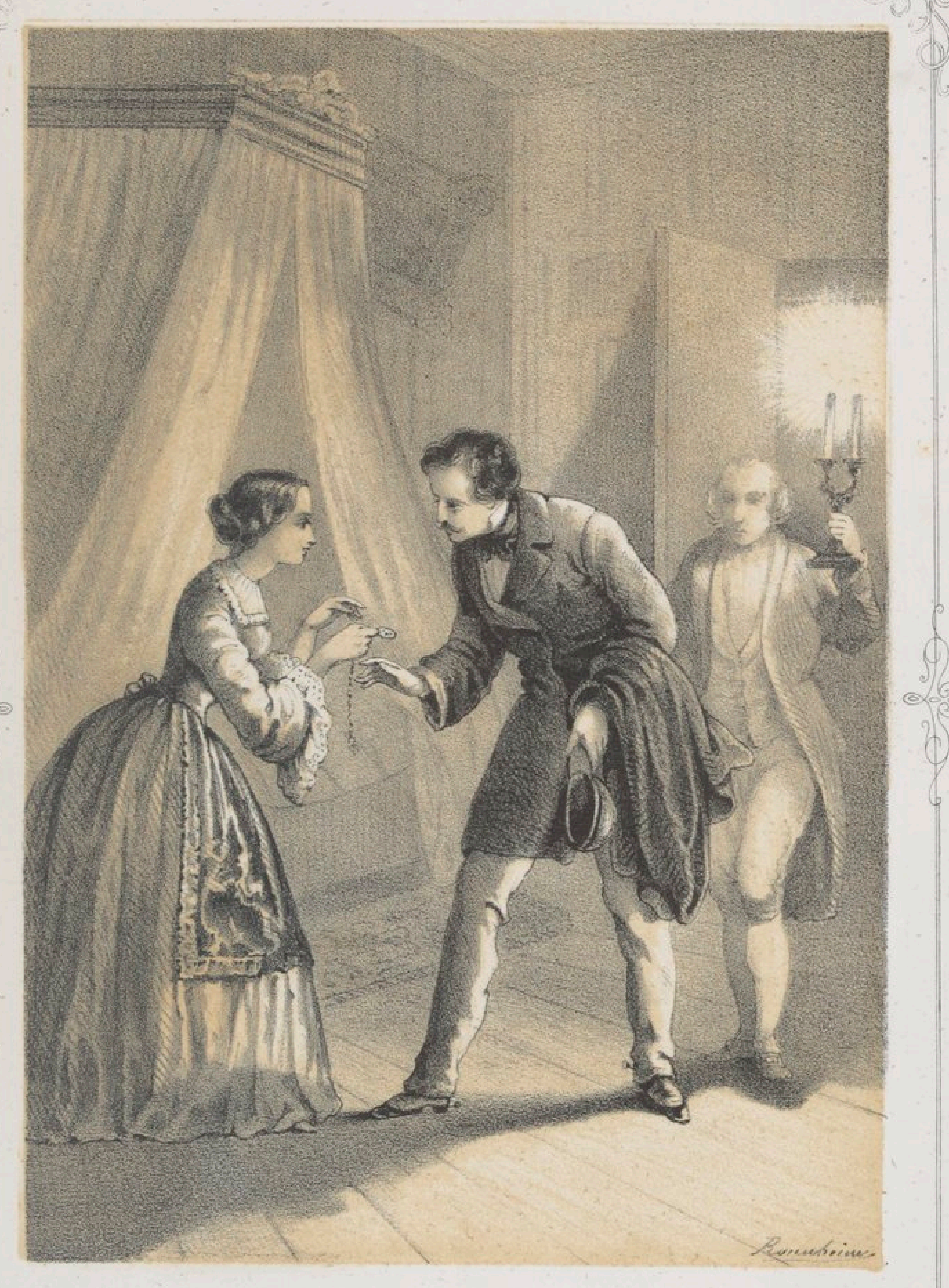
le calme profond des champs, lorsque le galop de deux chevaux résonna soudain sur le pavé de l'unique rue qui traversait ce gentil village. C'était un jeune homme, suivi d'un petit laquais, qui tous deux parcouraient avec rapidité cette espèce de route sinueuse qui devait sans doute les conduire au but de leur voyage.

Tout autre que notre jeune inconnu, se laissant subjuguer par la douceur de la brise et la poésie du paysage, eût converti sa course en une rêveuse promenade; mais, à la façon presque convulsive dont celui-ci aiguillonnait son cheval, on pouvait deviner aisément qu'il avait hâte d'arriver au terme de sa course. Aussi en un instant nos cavaliers eurent-ils franchi la rue montueuse du village, puis, après quelques détours, ils s'arrêtèrent enfin devant la grille d'une superbe maison de campagne. Le petit laquais y sonna discrètement; mais presque au même instant, et comme s'il eût été placé là en vedette, un vieux serviteur vint ouvrir.

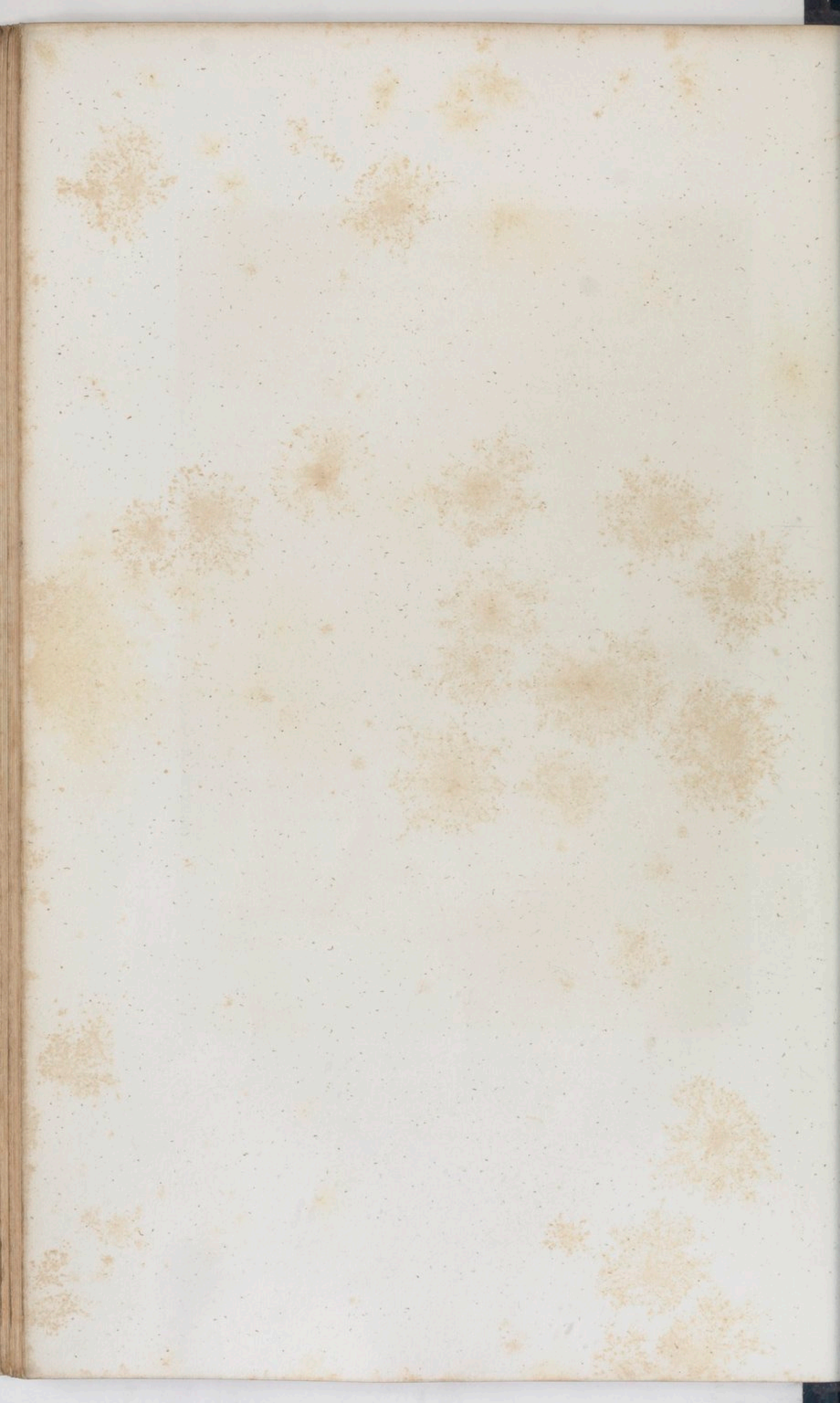
A cette vue notre jeune voyageur parut éprouver une vive contrariété.

— Mon oncle est-il déjà couché, que vous puissiez venir ainsi à ma rencontre, Germain? demanda-t-il avec inquiétude.

— M. le baron n'est pas jeune, et de plus il est souffrant, répondit Germain en secouant la tête d'un air chagrin; et vous ne devriez pas oublier ces deux choses-là, Monsieur Lionel.



Regardez un peu quelle heure il est; et d'un geste rempli de gentillesse, elle lui mit sous les yeux une délicieuse petite montre.



— Et ma sœur? est-elle couchée aussi?... fit Lionel en dissimulant la mauvaise humeur que venait de faire naître en lui la brève mais mordante leçon que lui avait donnée Germain.

— Mademoiselle vous attend, répondit celui-ci, et c'est pour lui faire plaisir que je suis venu ainsi au-devant de vous.

Dans ces quelques mots échangés entre le vieux serviteur et le jeune homme, un observateur eût deviné facilement une hostilité sourde, mais profonde. Aussi la conversation s'interrompit-elle aussitôt; Lionel, laissant son cheval à son domestique, marcha vivement vers la maison, et, en évitant de faire le moindre bruit, monta rapidement l'escalier qui le conduisait à la chambre de sa sœur. A peine la porte en fut-elle ouverte, qu'une jeune et jolie fille se jeta à son cou.

— Vous voilà donc enfin, méchant garçon! s'écria-t-elle; regardez un peu quelle heure il est. Et d'un geste rempli de grâce et de gentillesse, tout en secouant tristement la tête, elle lui mit sous les yeux une délicieuse petite montre qu'elle portait attachée à sa ceinture.

— Bientôt minuit!... s'exclama Lionel avec douleur... Et mon oncle est furieux contre moi, n'est-ce pas?... Puis tout à coup, et comme s'il eût été honteux de montrer ainsi son inquiétude à sa sœur, il reprit avec un sourire : — Mais qui donc t'a fait le joli présent de cette montre charmante?... C'est

un prince pour le moins, car elle est, Dieu me pardonne, enrichie de diamants; allons, raconte-moi tout cela, ma petite Bérangère.

Bérangère regarda son frère avec tristesse.

— L'histoire de ma montre et celle de la colère de mon oncle sont trop liées ensemble pour que je puisse les séparer. Écoute-moi donc bien attentivement, mon pauvre Lionel, car tout ton avenir est entre tes mains.

Lionel frappa du pied avec colère en entendant ces paroles; mais Bérangère l'attira vers elle, et, le faisant asseoir à ses côtés, elle lui dit avec une sévérité et une raison au-dessus de son âge :

— Ce n'est pas avec ces petites façons d'enfant gâté que tu répareras tes fautes, mon frère, mais en devenant un homme sérieux, et surtout en t'éloignant des amis qui te perdent. Tu as bientôt vingt-deux ans; il est temps, il me semble, de songer et surtout d'agir avec sagesse. Je te le répète encore, écoute-moi bien attentivement, pour savoir ce qui te menace.

Et vaincu par cette réflexion sensée, notre jeune fou se résigna à entendre le récit de sa sœur. Voici ce qu'elle lui raconta :

« J'étais hier toute seule dans ma chambre, occupée à étudier mon piano, quand mon oncle me fit dire de descendre auprès de lui. J'obéis aussitôt. Mais quand j'entrai dans le petit salon où il se tient ordinairement, il cacha précipitamment dans le ti-

roir de son bureau une lettre qu'il froissait entre ses mains, et je demeurai frappée de terreur en voyant l'air de mécontentement et de douleur qui régnait sur sa figure. Sans doute il s'aperçut de mon impression, car il essaya un sourire, et, me tendant la main, il me dit avec bonté :

» — Soyez sans inquiétude, Bérangère; je n'ai aucun reproche à vous adresser,... au contraire... Et tout en parlant ainsi, il marchait à grands pas dans le salon; tandis que moi, atterrée de ce que je voyais, et surtout de ce que je ne savais pas comprendre, j'étais tombée assise sur un fauteuil, où, du regard, je suivais machinalement sa promenade.

» Sans doute alors mon oncle oublia ma présence, car durant un temps assez long il garda le plus profond silence; puis il m'aperçut, je le crois, et tout à coup il s'arrêta devant moi.

» — Vous avez dû me trouver bien injuste envers vous, ma pauvre enfant, me dit-il d'une voix émue; mais pardonnez-le-moi, j'en suis bien cruellement puni : mon favori... mon bien-aimé Lionel... — comme on l'appelle, — votre frère enfin, est un mauvais sujet... est un joueur!...

» En entendant ces paroles, Lionel, j'oubliai et la terreur que me cause la présence de mon oncle et le respect que je lui dois, et je m'écriai, en devenant rouge de honte et de douleur de te voir accuser ainsi injustement :

» — C'est un affreux mensonge... et je m'étonne

que vous, qui lui servez de père, vous ayez pu y ajouter foi.

» — Hélas! ma pauvre enfant, reprit mon oncle avec douleur et sans se montrer mécontent de mes paroles, j'ai dit comme toi : — « Cela est un affreux mensonge; » — et il m'a fallu la preuve pour y croire... Veux-tu que je te la montre à ton tour?

» Et il s'avançait vers son bureau, sans doute pour y reprendre la lettre que je l'avais vu y enfermer, quand je l'arrêtai d'un mot.

» — Je vous crois, lui dis-je; mais Lionel est si jeune!... il y a donc tout espoir de le corriger encore...

» En m'entendant parler ainsi, le pauvre homme s'avança vers moi, me tendit les bras, et, m'attirant à lui, il me serra tendrement sur son cœur. Émue de cette caresse paternelle que je recevais pour la première fois, des larmes de joie s'échappèrent de mon cœur. Mon oncle s'en aperçut.

» — Je suis bien coupable envers toi, ma pauvre enfant, mais moins pourtant que je ne le parais. Écoute-moi, et tu me jugeras.

» Quand, après la mort de mon frère, votre pauvre père, je me chargeai de vous deux, malheureux orphelins sans fortune, je vous aimais également; mais plus tard, réfléchissant que Lionel était le dernier rejeton de notre famille, je me laissai prendre par l'orgueil, et résolus de faire de lui un parfait gentilhomme. A cet effet, des maîtres de

toutes sortes lui furent donnés : je m'amusai d'abord de ses progrès ; puis peu à peu je me pris à mon œuvre, et Lionel devint mon favori. Alors une guerre sourde se déclara dans mon intérieur. Germain, mon vieux serviteur, plus encore mon fidèle ami, car il m'a suivi dans l'émigration, et là nous avons vécu en frères, Germain, dis-je, te prit sous son affectueuse protection, et sans cesse me reprocha mon injustice. Mais, loin de me rapprocher de toi, cette opposition journalière m'en éloigna encore ; et j'en étais arrivé à te regarder comme une étrangère dans ma maison, quand je me vis frappé dans mes plus chères espérances. J'appris que ton frère était un joueur... Mon rêve d'avenir... de bonheur... était détruit... C'est alors que je pensai à toi, Bérangère, et je me dis que si tu étais telle que Germain te dépeint sans cesse à mes yeux, je remplacerai l'orgueil par le bonheur... Je rejetterai Lionel loin de moi, et je te déclarerai ma seule, mon unique héritière.

» — Oh! mon oncle!... mon oncle!... m'écriai-je en tombant à genoux devant lui, je serai pour vous une fille dévouée et heureuse ; mais n'éloignez pas Lionel, je vous en conjure ; et, croyez-moi, à nous deux nous le guérirons de ses folies de jeune homme, et nous en ferons le parfait gentilhomme que vous avez rêvé.

» Mon oncle, avant de me répondre, se prit à réfléchir durant quelques instants, puis voici ce qu'il

me dit avec une gravité qui montre une résolution bien prise.

» — Jusqu'à présent, sous le prétexte de faire son droit, à chaque instant ton frère vient me demander de l'argent pour prendre des inscriptions nouvelles : il doit venir demain encore, je lui en donnerai comme de coutume ; mais si, au lieu de s'en servir pour ce qu'il me dit faire, il en détourne la moindre somme pour jouer, je le jure sur l'honneur !... aussitôt je te marie et te donne ma fortune tout entière, et cela par contrat de mariage, afin de m'ôter le moyen de pouvoir lui pardonner jamais.

» Et sans me laisser le temps de lui répondre encore, d'un geste qui ne souffrait aucune réplique, mon oncle me congédia. Je ne le revis pas de la journée ; mais ce matin il est entré dans ma chambre, et de l'air le plus affectueux :

» — Bonjour, ma fille, me dit-il ; je t'apporte un petit bijou, qu'il est honteux à une jeune personne de ne pas avoir encore à ton âge ; car on pourrait croire que tu ne l'as pas mérité. — Et il me donna la montre charmante que tu viens d'admirer tout à l'heure. »

En écoutant sa sœur, l'émotion de Lionel avait été des plus vives, et sans doute pour la cacher il avait laissé tomber sa tête entre ses mains ; mais quand elle eut fini sa narration, Bérangère, inquiète de lui voir prolonger son silence, s'écria avec douleur :

— Tu me le promets, mon frère, tu ne joueras plus, n'est-ce pas?...

En s'entendant interpellé ainsi, Lionel leva vivement la tête, et honteux de voir ses sottises dévoilées aux yeux de sa sœur qu'il regardait encore comme une enfant, il répondit avec embarras :

— Tu ne peux comprendre ma conduite, ma pauvre Bérangère!... Ainsi épargne-moi tes conseils. On a des amis... on va avec eux... on est entraîné... On a peur, si l'on ne fait pas comme ils font, de passer pour un hypocrite... pour un sot...

— Comment! c'est par une mauvaise honte que l'on se perd?... s'écria Bérangère avec un étonnement mêlé de mépris... Mais sais-tu comment cette honte s'appelle, Lionel?... elle s'appelle lâcheté!...

— Oh! ma sœur, tais-toi, s'écria à son tour le jeune homme en relevant la tête comme le cheval à qui une main rude fait sentir le mors qui le blesse, tais-toi, ou tu ne me reverras plus...

— Il est de mon devoir de te montrer la route où tu marches, et le chemin qui te conduit à ta perte, fit la jeune fille avec dignité, et quoi qu'il puisse en advenir je remplirai ce devoir... Mais, ajouta-t-elle avec émotion, en te perdant, tu me perds aussi, mon frère; songes-y, c'est au nom de notre mère que je t'implore!... Rappelle-toi les paroles de notre oncle : — « Si Lionel joue encore, aussitôt je te marie... » — Et à qui me mariera-t-il, mon Dieu!

Lionel se prit à sourire, et serrant sa sœur entre ses bras :

— Je suis vaincu, ma Bérangère, fit-il les yeux pleins de larmes, car je devine ta bonne pensée sous cette plaisanterie. Ce n'est pas le mari, mais la donation entière de la fortune qui t'effraie. Ton cœur généreux m'a tracé mon devoir... et me voici corrigé pour toujours.. Demain mon oncle me donnera, ainsi qu'il l'a dit, de l'argent pour payer ma troisième inscription ; mais cette troisième sera la première, je lui en ferai l'aveu, et le premier jour que je viendrai je la lui remettrai acquittée... Seras-tu contente de moi, ma sœur ?...

— Oh ! oui, mon Lionel ! s'écria la jeune fille toute joyeuse... mais maintenant bonsoir, ami... il se fait tard... Adieu.

— Adieu, et dors heureuse, mon bon ange, car tu le mérites, ma sœur. En achevant ces derniers mots, Lionel s'éloigna.

Peu de jours après l'entrevue dont nous venons de vous donner les moindres détails, le vicomte de Gurgy et l'aimable et bonne Bérangère, sa nièce, quittèrent la campagne pour venir passer quelques jours à Paris, sous le prétexte d'importantes affaires à arranger : — sa présence était nécessaire en ce lieu, — avait dit le vicomte ; et pourtant, malgré toute la confiance qu'il inspirait à notre jeune amie, elle sentait instinctivement que la véritable raison de ce prompt départ devait être une surveillance

plus active sur le pauvre Lionel ; aussi Bérangère était-elle inquiète et troublée, et malgré la promesse formelle qu'elle avait reçue du coupable, il lui était impossible de dompter ce qu'elle regardait alors comme un pressentiment funeste.

Elle resta tout le premier jour de leur arrivée dans l'attente de la visite de son frère : — Lionel ne vint pas. — Heureusement M. de Gurgy ne parut pas s'apercevoir de cette absence, car non-seulement il fut lui-même hors de la maison une grande partie de la journée ; mais encore rien, sur sa figure, ne laissait lire ni le chagrin ni la colère. Le dîner fut donc aussi gai que si aucun de nos héros n'eussent eu une préoccupation poignante, et le soir, après avoir fait un peu de musique à son oncle, comme depuis leur réconciliation elle en avait pris l'habitude, Bérangère rentra dans sa chambre bien convaincue que ses craintes étaient chimériques, et que son oncle était occupé de toute autre chose que de s'inquiéter des actions de Lionel. Elle dormit donc avec un grand calme toute la nuit, et ce fut gaie et souriante qu'elle arriva rejoindre son oncle au moment du déjeuner.

Celui-ci lui fit le plus tendre accueil, puis tous deux s'étant assis, il lui parla de choses diverses, n'ayant aucun rapport ni à elle ni à son frère ; mais tout à coup prenant un air grave et sérieux, il lui dit :

— Écoute-moi, Bérangère, demain j'ai à dîner et mon notaire, homme de grand sens, et M. le

marquis de Prosny, homme d'une grande noblesse. Fais-toi bien belle; car je désire que tu leur plaises à tous deux. »

En entendant ces paroles, dont elle devina instinctivement le sens, Bérangère se sentit froid au cœur, et, laissant échapper la fourchette qu'elle tenait entre ses doigts, elle joignit les mains en jetant un regard suppliant sur son oncle.

M. de Gurgy ne parut pas s'apercevoir de la muette prière qui lui était adressée. Alors la pauvre enfant prit résolûment le courage d'entrer sans reculer au cœur de la question :

— J'ai cru que vous aviez pardonné à Lionel, dit-elle d'une voix aussi ferme que cela lui fut possible; et, vous le savez mieux que moi, mon cher oncle, un gentilhomme n'a que sa parole. »

Ce fut au tour du vicomte de rester interdit en entendant parler ainsi une jeune fille si timide toujours, si soumise jusque là, même à ses moindres caprices. Aussi répondit-il vivement :

— Votre leçon est mal adressée, Bérangère; envoyez-la à votre frère, qui a grand besoin d'en profiter, je vous assure!... »

La pauvre enfant eut le cœur saisi en entendant son oncle lui parler aussi durement qu'il le faisait par le passé; mais elle espéra avoir détourné l'orage qui menaçait son protégé, et elle accepta courageusement cette douleur. Alors, voulant connaître toute la vérité, elle lui demanda s'il avait vu Lionel.

— Non, je ne l'ai pas vu, et n'ai pas le moindre désir de le voir ! s'écria le vicomte en laissant échapper sa colère,... un paresseux,... un joueur,... qui déshonore mon nom,... et qui ferait passer après ma mort toute ma fortune entre les mains des usuriers,... des taverniers,... des marchands de chevaux et autres mauvais génies qui perdent les fils de famille !... Non !... mille fois non !... je ne l'ai pas vu... et je ne veux plus le revoir de ma vie !...

— Mon bon oncle, fit doucement Bérangère en voyant le vicomte plus calme après cette explosion, comment savez-vous que Lionel a manqué à la promesse qu'il nous a faite à tous deux ?

— Des amis m'en ont prévenu.

— Mais ces amis peuvent sinon vous tromper, au moins se tromper eux-mêmes... »

D'abord le vicomte garda le silence au lieu de répondre à Bérangère ; puis il parut accorder quelque confiance aux dernières paroles qu'elle avait prononcées, car il lui dit tout à coup :

— Tu as raison, mon enfant, quand on veut juger sans appel, il faut être impartial et accueillir toute preuve en faveur de l'innocence de celui qu'on croit coupable. Écris donc à Lionel qu'il vienne dîner aujourd'hui avec nous, qu'il m'apporte acquittée l'inscription pour laquelle il m'a demandé l'argent qu'il s'est engagé, *sur l'honneur*,

à employer à cet usage; alors j'avoue mes torts envers lui... et je lui rends toute ma tendresse. »

Le vicomte parlait encore quand un domestique entra et remit à Bérangère une lettre qui venait d'être apportée pour elle. Elle l'ouvrit avec indifférence, croyant à quelque invitation ou autre banalité d'usage; mais à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle pâlit affreusement et la cacha avec terreur dans son sein.

— Qu'est-ce donc que ce papier? demanda M. de Gurgy, à qui rien de tout cela n'avait échappé.

— Ce n'est qu'une lettre fort insignifiante, mon oncle, quelqu'un qui quête pour les malheureux du quartier,... — fit Bérangère en rougissant de son mensonge et baissant les yeux comme pour le cacher;... puis, quelques minutes après, elle demanda à son oncle la permission de quitter la table.

— Bérangère aussi me tromperait-elle?... se demanda, en la voyant sortir, le vicomte tristement préoccupé de cet incident, si léger en apparence. Je le saurai, et alors ni elle ni son frère ne seront plus rien pour moi;... je les abandonnerai... et les oublierai,... les ingrats!... »

Pendant que son oncle se livrait ainsi à ces tristes et injurieuses pensées pour elle, la pauvre Bérangère était rentrée précipitamment dans sa chambre, et là, après avoir mis avec vivacité le verrou qui l'enfermait loin de tous, elle se précipita à

genoux et éclata en déchirants sanglots ; puis, un peu plus calme, après s'être livrée sans lutte à sa violente douleur, elle essuya ses yeux pour lire encore la lettre terrible qui venait de lui apporter un nouveau malheur. Voici ce qu'elle contenait :

« Je suis un misérable, qui ne mérite ni pardon,
» ni pitié; malgré les promesses que je t'ai faites,
» ma sœur, j'ai joué l'argent que j'avais juré à mon
» oncle d'employer à prendre mon inscription. Et
» le ciel est juste, j'ai tout perdu, et plus encore
» même que je n'avais, c'est-à-dire mon honneur
» s'est englouti dans ce gouffre immonde que l'on
» appelle le JEU. Mes funestes habitudes... les per-
» fides conseils d'odieux amis, plus perfides encore!
» ont triomphé des bonnes résolutions que j'avais
» prises; et aujourd'hui que je vois mon crime, et
» qu'il me fait horreur, il est trop tard pour reve-
» nir... Je suis perdu!... Adieu, adieu, ma sœur...
» Ta généreuse tendresse ne m'avait inspiré que le
» repentir; maintenant, je connais la honte et le
» remords. »

— Que faire pour le sauver?... » s'écria la malheureuse enfant. Pour s'inspirer elle éleva les yeux vers le ciel et pria, et peu à peu elle reprit espérance; car Dieu a gardé l'espérance dans sa main pour la répandre sur les êtres souffrants qui l'implorent. Elle l'implora avec ferveur, et le Tout-Puissant lui envoya une goutte de cette rosée céleste qui releva son âme abattue. — Elle songea alors qu'un peu d'argent

pouvait les sortir de peine. Mais où en prendre?... En demander à son oncle était chose impossible. Comme toutes ces pensées agitaient douloureusement Bérangère, elle mit la main sur son cœur pour en modérer les battements, qui l'oppressaient et la faisaient souffrir; alors elle sentit sous ses doigts un objet qu'elle prit machinalement : — c'était sa montre... — Elle la regarda dans le premier moment sans la voir; mais peu à peu une idée, d'abord fugitive, devint bientôt plus lucide, et fit jaillir un éclair de bonheur de ses yeux.

— Tu es belle..., tu es ornée de pierreries..., tu vas sauver mon frère, ma charmante petite montre, — s'écria-t-elle en la couvrant de baisers.

Puis la réalité cruelle arrêta ce transport. Elle n'avait pas songé à ces mille nécessités de la civilisation qui jettent, à chaque instant, une foule de petits embarras à travers les plus grands désespoirs!...

— Mais, mon Dieu! à qui dois-je m'adresser pour la vendre, cette montre?... Je ne peux pas sortir seule..., et je ne veux mettre personne dans mon secret... Mon Dieu!... mon Dieu!... prenez-moi en pitié..... inspirez-moi pour que je puisse sauver Lionel!... »

Sans doute le Ciel accueillit sa prière; car aussitôt ses yeux brillèrent d'une force et d'une résolution soudaine; et après avoir cherché à rendre à sa figure le calme qui lui était habituel, elle appela Germain.

— Mon vieil ami, lui dit-elle en s'avançant vers lui avec la câlinerie la plus charmante, vous pouvez me rendre le plus grand de tous les services... le voulez-vous?...

— Si je veux vous servir, vous, ma bien-aimée Bérangère, fit le vieux serviteur, dont le visage s'illumina aussitôt d'un éclair de bonheur, pouvez-vous me le demander? vous qui me soignez comme si j'étais votre père... vous si... »

La jeune fille l'interrompit en lui mettant doucement la main sur la bouche.

— Eh bien! fit-elle, vous pouvez me récompenser aujourd'hui de ma tendresse et de mon respect pour vous, mon bon et vieil ami.

— Parlez, mon enfant, que dois-je faire?... je suis prêt. »

A ce moment, notre héroïne hésita à parler; mais chassant aussitôt son embarras, elle dit vivement :

— Il faut, mon bon Germain, aller vendre ma montre, et cela tout de suite. »

Le vieux serviteur la regarda comme s'il n'eût pas bien compris ces paroles; mais Bérangère les répéta d'une façon plus impérative. Seulement elle ajouta, et alors sa voix tremblait, et ses yeux étaient humides comme si les larmes s'y pressaient malgré elle :

— Et de plus, si vous m'aimez, Germain, il faut, quoi qu'il arrive, garder le secret le plus profond

sur cette action; jurez-le-moi, mon pauvre ami, mon repos et mon bonheur dépendent de votre silence. »

L'honnête serviteur voulut faire alors quelques questions à sa jeune maîtresse; mais elle se refusa à y répondre, et lui répéta si souvent et avec une conviction si grande que son bonheur était attaché à cette action, que moitié convaincu, moitié subjugué, le brave homme consentit à se charger de la mission mystérieuse que Bérangère lui avait destinée.

Aussitôt que Germain, emportant le précieux bijou, fut sorti de sa chambre, Bérangère écrivit à Lionel afin de lui dire, suivant les ordres de son oncle, qu'il était attendu pour dîner; mais comme elle voulait porter sa missive au vicomte et la lui soumettre, afin d'éviter à ses yeux tous soupçons de connivence entre elle et son frère, elle ne fit pas la plus légère allusion à la douleur nouvelle dont il venait de la frapper.

Six heures avaient à peine fini de sonner, et le domestique, ponctuel, comme on l'est toujours dans les maisons où règne l'ordre, ouvrait déjà la porte du salon pour annoncer que le dîner était servi, quand Lionel, les traits altérés, l'œil hagard, la toilette en désordre, entra précipitamment. Il s'avançait vers son oncle pour lui parler, sans doute; mais, plus prompte que la pensée, Bérangère s'élança vers lui et, lui faisant un signe rapide :

— Ne dis rien à mon oncle, murmura-t-elle de façon que lui seul pût l'entendre, et regarde à table sous ta serviette.

— Eh, mon Dieu! Lionel, demandait en même temps M. de Gurgy d'une voix sévère, pourquoi cette tenue, cette figure bouleversée?... Est-ce donc la joie de m'apprendre vos succès, et l'empressement de m'apporter votre inscription acquittée qui cause tout ceci?...

Heureusement l'annonce du dîner, prononcée à haute voix par le domestique, vint sauver au pauvre Lionel l'embarras de répondre sur-le-champ. Il s'inclina donc simplement et, voulant dissimuler son inquiétude, il offrit le bras à son oncle pour passer à la salle à manger, puis en s'asseyant à sa place, il releva vivement sa serviette, ainsi que sa sœur lui avait ordonné, et voyant un papier il le prit. C'était son inscription acquittée. Alors, comme pour répondre à la demande qui lui avait été adressée, il la remit à son oncle en tournant les yeux vers Bérangère voulant la remercier par son regard; mais que de reconnaissance et de promesses ce regard renfermait!...

M. de Gurgy ne vit pas ou feignit de ne pas voir la petite comédie muette qui se jouait devant lui; il félicita son neveu de la victoire qu'il venait de remporter sur lui-même, et lui traça en caractères de feu le danger qu'il aurait encouru s'il s'était laissé entraîner par la passion funeste du jeu,

comme sa conduite, jusque là, avait pu le faire craindre.

En écoutant son oncle parler ainsi, le pauvre Lionel était au supplice!... Les reproches, même les les plus violents, lui eussent paru moins durs à essuyer, que de s'entendre féliciter sur des succès qu'il n'avait point obtenus... sur une victoire qu'il n'avait pas remportée... Aussi, les yeux baissés, il écoutait son oncle comme un coupable entend prononcer son arrêt par son juge. Bérangère partageait la douleur et l'embarras de son frère, et le vicomte, entraîné sans doute par son sujet, en tirait sans cesse des conséquences nouvelles, quand tout à coup un grand bruit vint l'interrompre et un domestique, pâle et tremblant, se précipita dans le salon en s'écriant :

— Monsieur!... Monsieur!... on vient pour arrêter Germain!...

— Pour arrêter Germain!... s'écrièrent en même temps M. de Gurgy, Lionel et Bérangère; mais sous quel prétexte, grand Dieu!...

— Sous prétexte de vol.., Monsieur... fit le pauvre garçon en joignant les mains avec stupéfaction.

— De vol!... s'exclamèrent encore et le vicomte et Lionel, tandis que Bérangère, pressentant la vérité sans pourtant la comprendre, se sentait mourir d'effroi, et fermait les yeux pour ne pas voir le danger qui menaçait ou son fidèle confident ou son frère.

— Mais qui vient arrêter Germain ?... demanda M. de Gurgy qui avait repris un peu de calme.

— C'est un homme de la police, Monsieur ?

— Eh bien, priez cet homme de vouloir bien entrer ici pour me parler. —

Le domestique sortit, et, quelques instants après, un homme d'assez mauvaise mine, tenant Germain par le bras, entra dans le salon.

— De quoi accusez-vous mon vieux serviteur, Monsieur ? lui demanda gravement le vicomte.

— Je dis qu'il a volé,... et il ne le nie pas;... ainsi son affaire est claire, répondit le nouveau venu avec un rire méchant.

— Germain avoue avoir volé !... s'écria le vicomte.

— Je ne dis pas qu'il avoue,... interrompit l'homme de la police; je dis seulement qu'il ne nie pas,... voilà tout...

— Et que l'accusez-vous d'avoir volé,... je vous prie ?...

— Rien que ça,... excusez !... — et l'inconnu sortit de sa poche la montre de Bérangère : — voilà ce qu'il a été vendre chez un marchand; le marchand, pour se mettre en règle, est venu le dénoncer au commissaire de police, et le commissaire de police m'envoie pour l'arrêter s'il ne veut pas me dire d'où lui vient le bijou, et comme il n'a pas voulu parler, je l'empoigne, ce n'est pas plus malin que ça,... et je l'emmène,... adieu... —

Et comme l'inconnu allait entraîner Germain, Bérangère s'avança avec dignité devant lui :

— Cet homme est innocent, dit-elle d'une voix brève ; la montre est à moi, et c'est moi qui l'ai chargé de la vendre !... —

Ce fut au tour de Lionel à comprendre le mystère de sacrifice et de douleur qui se déroulait devant lui : il frémit jusqu'au fond de l'âme ; mais il voulut, avant de prendre un parti, attendre la fin de tout ceci, afin de savoir, non pour lui, mais pour sa sœur, ce qu'il devait dire. Il ne resta pas longtemps dans son indécision, car il vit son oncle bondir de fureur, s'élancer sur Bérangère, et, la faisant ployer à genoux devant lui, s'écrier d'une voix rude et vibrante :

— Malheureuse ! qui abusez de mes bienfaits pour suborner mes serviteurs !... qu'avez-vous fait de cet argent ?... Dites-le, ou je vous chasse à jamais de ma présence !...

— Chassez-moi, mon oncle, vous en êtes le maître ;... mais vous ne m'arracherez pas mon secret,... répondit Bérangère en se relevant froidement et marchant à grands pas vers la porte.

— Arrête-toi, Bérangère ! s'écria Lionel, qui s'élança vers sa sœur et l'entraîna rapidement devant le vicomte stupéfait ; et vous, mon oncle, ouvrez-lui vos bras, ajouta-t-il, car elle ne mérite que votre amour, et c'est un ange que Dieu vous a envoyé pour vous bénir. — Et sans qu'il fût possible à sa

sœur de l'interrompre, le coupable Lionel avoua et son crime, et l'action courageuse et noble par laquelle la généreuse enfant l'avait sauvé.

— Maintenant, adieu, mon bien cher oncle;... adieu, ma noble sœur... Je fuis cette maison que je ne suis pas digne d'habiter, s'écria le pauvre jeune homme en tendant les mains à Bérangère et éclatant en déchirants sanglots. —

M. de Gurgy comprit alors que le repentir du coupable était sincère.

— Je te pardonne encore, Lionel, lui dit-il; mais vois à quels dangers nous entraînent nos fautes... Pour te sauver, un vieux et honorable serviteur a été accusé de vol!... Ta sœur, à son tour, a failli être chassée de chez moi!... Ne l'oublie jamais, et sois honnête homme, car, tu le verras uu jour, c'est la seule route qui conduit au bonheur!... —

Puis attirant à lui Bérangère, il la serra tendrement sur son cœur en lui glissant doucement dans l'oreille :

— Je savais tout,... c'est une leçon que j'ai voulu donner à ton frère; pardonne-moi, mon enfant!...

— Oh! merci, mon père,... merci, ma sœur... Plus de jeu,... plus de faux amis,... s'exclama joyeusement Lionel; vous me l'avez fait comprendre tous deux, le bonheur est près de vous, aussi c'est près de vous toujours que je veux vivre désormais.

LE PREMIER AMI

OU

LE PROTECTEUR D'UN GRAND HOMME.

LE PREMIER AMI.

« L'amitié est le sentiment des grandes âmes ;
» c'est une bienveillance réciproque, une union
» de biens et de maux qui fait le charme et le bon-
» heur de la vie. »

« Paré des mains de la nature,
» Son visage brille sans fard;
» Ses yeux charment sans imposture,
» Son front s'épanouit sans art;
» Sur ses lèvres, avec les grâces,
» Siége l'utile vérité..... »

Un franc et joyeux éclat de rire vint interrompre René dans sa pompeuse tirade ; aussi en prit-il un accès de violente humeur, et secouant la tête, il se prit à dire fort brusquement :

— Il est tout simple qu'on se moque d'une chose que l'on ne sait pas comprendre, et j'avoue mon tort, de parler ainsi d'un noble et grand sentiment devant un fou tel que toi, Marcel.

— Merci du compliment! fit Marcel en continuant à rire. Puis il reprit plus sérieusement : Crois-moi, René, je saurais être au besoin un ami tout aussi solide que tu le serais, j'en suis convaincu, toi-même ; seulement nous possédons tous les deux de bien différents caractères : tu parles beaucoup de tes sentiments, et moi je cherche seulement à les prouver. Lequel vaut mieux, je te le demande?

— Ni l'un ni l'autre, dit à travers une bouffée de fumée de cigarre un jeune homme qui n'avait point encore parlé, et qui, étendu nonchalamment dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets, regardait d'un certain air de pitié les deux amis. — Ni l'un ni l'autre, je vous le répète, car dans le siècle où nous sommes, l'amitié n'existe plus que pour les sots ou pour les dupes, ce qui, à mon avis, est à peu près la même chose.

— Oh! Léon, pouvez-vous blasphémer ainsi?— s'écrièrent en même temps René et Marcel scandalisés de cette affreuse hérésie; tandis qu'un homme à cheveux blancs, à figure vénérable, qui composait, avec les trois jeunes gens, le quatuor réuni dans un élégant petit salon, et devisant après le déjeuner, se prit à lever les épaules moitié avec dédain, moitié avec douleur.

— Et quel âge avez-vous, s'il vous plaît, Monsieur le désillusionné? demanda-t-il à Léon.

Celui-ci se sentit rougir; et pour dissimuler son embarras, il répondit d'un petit ton fort dégagé :

— J'ai dix-huit ans, Monsieur le baron, mais j'ai déjà visité toutes les cours étrangères.

— Autrefois on croyait que les voyages formaient la jeunesse, il paraît qu'ils la déforment aujourd'hui, fit le baron en souriant; car vous y avez perdu en route, mon pauvre enfant, le don le plus précieux qu'ait pu nous accorder le Ciel, la confiance dans l'amitié. —

Léon fit un petit mouvement d'épaule fort significatif, quoique dissimulé. Le baron s'en aperçut pourtant, et bien loin de s'en blesser, il reprit toujours avec la même bonhomie :

— Vous accusez mes cheveux blancs de radotage, peut-être, et mon esprit de *positivisme*, nouveau mot bien ronflant créé pour vous déshériter de toute poésie; et cela parce que je me contente, au lieu de courir comme vous les grands chemins, de rester tout bonnement un gentilhomme campagnard, c'est-à-dire faisant valoir mes terres. Mais je n'ai pas toujours été ainsi, je vous prie de le croire : j'ai vu le monde de tous les pays; et si vous voulez que je vous dise à quoi peut servir l'amitié, je vais vous raconter le touchant dévouement du premier ami qu'a eu un de nos plus grands hommes du siècle; histoire, à mon avis, bien plus con-

cluante pour nous faire juger l'importance de cette affection divine que Dieu a mise dans le cœur, afin de nous aider à supporter les malheurs de la vie, que tous les portraits qui en ont été faits, soit en vers, soit en prose. —

Non-seulement Léon, mais aussi ses jeunes compagnons, acceptèrent avec empressement cette offre agréable, et chacun ayant allumé un cigare et s'étant installé dans un moelleux fauteuil, le baron raconta ce qui suit :

« Par un triste jour d'automne, où le brouillard enveloppait presque la terre comme dans son dernier linceul, une femme noble et belle, mais ayant passé la première jeunesse, était assise devant un métier à broder, placé tout à côté d'une des immenses fenêtres éclairant de la pâle lueur du jour un antique salon, salle de réception sans doute, d'un château bien plus antique encore. Tout à coup elle lève ses yeux qui étaient fixés sur son métier, tandis qu'un doux sourire illumine son visage : c'est que la porte en s'ouvrant vient de livrer passage à un jeune garçon de quatorze à quinze ans, à la figure intelligente et méditative, au superbe regard, et que cet enfant est son fils bien-aimé.

» — Vous allez rester auprès de moi aujourd'hui, Georges, n'est-ce pas, car le temps est trop maussade pour que vous puissiez vous aventurer à courir nos montagnes, comme vous le faites tous les jours

depuis votre retour auprès de moi? demanda-t-elle avec une tendre insistance.

» Georges s'avança lentement auprès de sa mère, car l'enfant marchait toujours ainsi pour dissimuler, autant que cela était en lui, une infirmité de naissance, — il était boiteux — lui prit la main sur laquelle il déposa un respectueux baiser, puis il lui dit :

» — Pardonnez-moi, Madame, si, malgré le brouillard, je vous abandonne encore! mais j'ai si peu de temps pour voir nos belles montagnes de l'agreste Calédonie, que je ne peux pas me lasser de les parcourir avant de les quitter.

» — Et moi, Georges, ne devez-vous pas me quitter aussi?... — murmura la pauvre mère en laissant échapper un soupir de son cœur.

» L'enfant n'entendit pas, ou feignit de ne pas entendre le triste reproche de sa mère; car il s'avançait déjà vers la porte qui conduisait au parc immense entourant le château comme d'un épais manteau de verdure, quand celle-ci lui dit avec inquiétude :

» — Vous emmenez Ralph, au moins, n'est-ce pas, Georges?...

» — Ralph m'attend au bas des marches, fit l'enfant avec un sourire de dédain; mais c'est plutôt pour ne pas me séparer d'un ami que j'aime, que dans l'idée qu'il peut me servir, que je l'emmène, je vous assure, Madame. Je suis grand, je suis fort,

je suis leste. — Et un douloureux regard qu'il jeta à la dérobée sur son pied infirme prouva que cette dernière parole était prononcée plutôt par orgueil que par conviction. — Que voulez-vous donc qu'il m'arrive, je vous le demande en conscience?... —

» La noble châtelaine sourit tristement pour toute réponse; et après avoir dit encore un dernier adieu à son fils, elle reprit avec découragement son ouvrage; tandis que celui-ci, après avoir appelé Raph, se mit résolument en route.

» Ralph, le premier ami, le compagnon fidèle de notre héros, était un dogue magnifique et d'une force extraordinaire. Entre l'enfant et l'animal une étroite amitié s'était établie; et dans le cœur du chien elle naissait de la reconnaissance, car c'était Georges seul qui le soignait, soit au château, soit à la ville, où l'animal suivait toujours son ami. Ainsi, à Aberdeen, Georges avait fait construire, sous de frais ombrages, une niche commode et solide où le chien n'avait à redouter ni le froid glacial des froides nuits d'Écosse, ni les rayons du soleil quand ils percent les nuages pour jeter sur la terre quelques reflets brûlants. A Édimbourg, Ralph partageait la chambre de son maître, et partout et toujours c'était de Georges qu'il recevait sa ration journalière; aussi, pour le fidèle animal l'enfant était-il son ami, son maître et sa providence.

» D'après ce simple mais fidèle portrait du compagnon de Georges, on comprend sans peine que

la mère inquiète ait voulu l'associer à son enfant.

» La journée entière se passa donc tristement pour la noble châtelaine, qui avait espéré conserver auprès d'elle le gentil fugitif, et qui s'était trouvée trompée dans son espoir. Aussi ce fut le cœur palpitant de joie qu'elle vit tomber la nuit, pensant qu'avec elle Georges allait enfin revenir; et le sourire glissa sur ses lèvres, la joie brilla dans son regard, quand un valet en riche livrée, ouvrant cérémonieusement les portes du salon, vint lui annoncer que le dîner était servi. Mais à peine fut-elle entrée dans la salle à manger que sa joie disparut, que son sourire s'envola... Elle s'y trouvait seule...

» — Lord Georges n'est donc point encore rentré? demanda-t-elle aussitôt.

» — Non, Milady, répondit respectueusement le domestique; mais devinant l'inquiétude dans les yeux de la pauvre mère, il ajouta avec empressement :

» — Peut-être Sa Grâce aurait-elle rencontré le jeune lord Sauton, qui chasse dans nos montagnes, et aura-t-elle ainsi été atardée.

» — Peut-être!... murmura la triste mère en cherchant à se convaincre, malgré son cœur, que ce nouvel espoir pouvait être fondé; car elle connaissait trop bien le caractère sauvage et orgueilleux de Georges pour croire qu'un jeune fat, comme l'était lord Sauton, pût jamais assez l'intéresser, ni l'amuser un seul instant, pour lui faire oublier les

égards qu'il devait à sa mère. Aussi ce fut vainement qu'elle chercha à manger, afin de faire passer le temps, qui lui semblait s'écouler et avec tant de lenteur et avec tant de rapidité pourtant, car chaque minute qui s'envolait dans le passé augmentait encore et ses inquiétudes et ses angoisses.

» Toute la soirée se passa ainsi à attendre vainement. Georges ne revint pas. Alors, quand l'horloge du château fit retentir son marteau d'airain pour annoncer la onzième heure, la malheureuse mère perdit la force d'attendre; elle sentit qu'il fallait ou agir, ou mourir... Et, rassemblant tous les domestiques du château, à qui elle fit prendre de grandes torches allumées, elle se mit résolument à leur tête, et partit avec eux pour parcourir les environs.

» Elle appelait Georges!... Georges!... L'écho seul répondait à ses cris; et elle n'entendait, au milieu du silence, que le sifflement du vent qui gémissait à travers les bruyères...

» L'énergie du désespoir soutint seule les forces de la pauvre affligée. C'était vainement qu'elle se déchirait les pieds aux morceaux anguleux des rochers, qu'elle laissait emporter ses vêtements par les ronces; rien ne pouvait l'arrêter, rien ne pouvait diminuer son courage; et le jour parut aux cieux, qu'elle marchait encore aussi rapidement qu'au moment où elle avait quitté le château. Alors elle s'arrêta tout à coup, et, se frappant le front :

» — Si, pendant que nous cherchons ainsi mon fils, il est rentré, se dit-elle, et qu'il soit à son tour inquiet de ma longue absence?... Oh! mon Dieu! ne lui laissons pas plus longtemps ce mal affreux, car l'inquiétude pour ce qu'on aime!... mais c'est la mort mille fois!...

» Et la noble dame reprit aussitôt le chemin de son antique demeure. Hélas! elle la trouva veuve toujours de celui qui devait en relever encore et le nom et les armes. Alors son désespoir ne connut plus de bornes, et, seule avec la bonne May Gray, la nourrice de son bien-aimé Georges, brave Écossaise qui l'avait tant de fois bercé au récit des sombres ballades du pays, récits qui exaltèrent, sinon firent éclore en notre héros ce caractère audacieux et entreprenant dont sont empreintes toutes les phases de sa trop courte existence, elle s'enferma dans son oratoire; voulant passer en prière tout le temps qui pourrait s'écouler encore avant qu'elle eût le bonheur de recevoir quelques nouvelles de son enfant. Mais ses forces étaient épuisées, et elle tomba dans un long évanouissement.

» Elle en fut tirée par les aboiements d'un chien.

» — Ralph!... s'écria-t-elle en ouvrant vivement la fenêtre.

» Effectivement, Ralph, tout couvert de terre et de ronces, s'élança dans la pièce où se trouvaient Milady et May Gray; mais loin de répondre à leurs caresses, à leurs paroles même, car la pauvre mère

lui demandait des nouvelles de son enfant, — il alla gratter à la porte pour se la faire ouvrir, et à peine lui eut-on obéi, que, rapide comme la foudre, il bondit jusqu'à la cuisine, prit un pain dans sa gueule et s'élança de nouveau à travers la campagne.

» Frappée de cette singularité, quoique sa fatigue fût extrême, la noble dame, suivie de ses gens, s'élança sur les traces du fidèle animal, et cette fois le chien répondit à l'appel de sa maîtresse, car il suspendit sa course et se mit à bondir devant elle d'un air joyeux, en la regardant avec bonheur, comme pour lui dire qu'il la conduisait auprès de celui qu'elle aimait.

» — Mon Georges vit... il me sera rendu! — s'écriait l'heureuse mère, en suivant son guide, le cœur joyeux ; tandis que celui-ci, la tête haute, l'œil brillant, semblait vouloir confirmer ces paroles.

» Au bout d'une demi-heure de marche environ, Ralph s'arrêta auprès d'une cataracte dont les bords réunis presque entièrement à leurs extrémités, mais séparés par une profondeur immense, présentaient aux regards effrayés un aspect capable d'inspirer, même aux plus hardis, un invincible effroi.

» Le chien descendit sans hésiter dans ce précipice béant : la pauvre mère voulut s'y élancer après lui, sans faire attention qu'elle courait à un trépas inévitable; mais malgré ses efforts, ses prières, ses ordres, ceux qui l'entouraient la retinrent résolûment.

» Alors elle se prit à appeler d'une voix déchirante son Georges... son fils bien-aimé... Une voix faible répondit : — Ma mère !...

» — Merci, mon Dieu !... merci !... — s'écria la noble dame en tombant à genoux et collant son oreille à terre pour mieux entendre cette voix chérie. Puis elle demanda à Georges de désigner l'endroit où il se trouvait. L'enfant répondit à tout avec un sang-froid et une précison bien au-dessus de son âge ; il ne restait donc plus qu'à aviser aux moyens propres à le sortir du gouffre.

» — Je m'en charge, dit un robuste montagnard, tenancier du château, qui s'était joint à la bande, et pourvu qu'on exécute mes prescriptions avec exactitude et promptitude, je réponds de rapporter sain et sauf le jeune lord à notre bonne dame, sa mère. — On devine qu'aucune voix ne s'éleva contre cette exigence.

» — Maintenant, continua Mac-Allan, tout fier de l'influence qu'il venait d'obtenir, qu'on aille prendre au château toutes les cordes les plus longues et les plus grosses que l'on pourra y trouver, à commencer par celle qui attache le beffroi du donjon ; moi, pendant ce temps, je vais chercher à causer avec Sa Grâce, afin que nous puissions bien nous entendre sur tout ce qu'elle doit faire de son côté pour nous aider à la sauver.—

» Et pendant que deux hommes couraient rapidement vers Aberdeen pour obéir aux ordres qui

venaient de leur être donnés, l'intelligent montagnard se glissa à plat ventre sur les parois de l'abîme, et se penchant du côté d'où la voix de l'enfant lui avait semblé venir, il commença à se mettre en correspondance avec le pauvre Georges.

» Une heure, ou plutôt un siècle, s'écoula avant le retour de ceux qui avaient été envoyés au château ; puis, une fois que les cordes furent apportées, il fallut encore un long temps pour les préparer, les attacher en échelons, c'est-à-dire avec de gros nœuds placés de distance en distance. Ces préparatifs achevés, Mac-Allan, avec tout le sang-froid d'un général d'armée qui comprend que de lui seul dépend le succès de la bataille, choisit les plus robustes de ses compagnons, remit entre leurs mains l'une des extrémités de la corde, tandis qu'à l'autre bout il attachait une pierre assez pesante pour l'entraîner jusqu'au fond de l'abîme, si c'était nécessaire, et il commença à laisser glisser le câble tout doucement en écoutant avec la plus grande attention le moment où la pierre arriverait auprès du pauvre englouti.

» Tout à coup la voix de Georges se fit entendre :

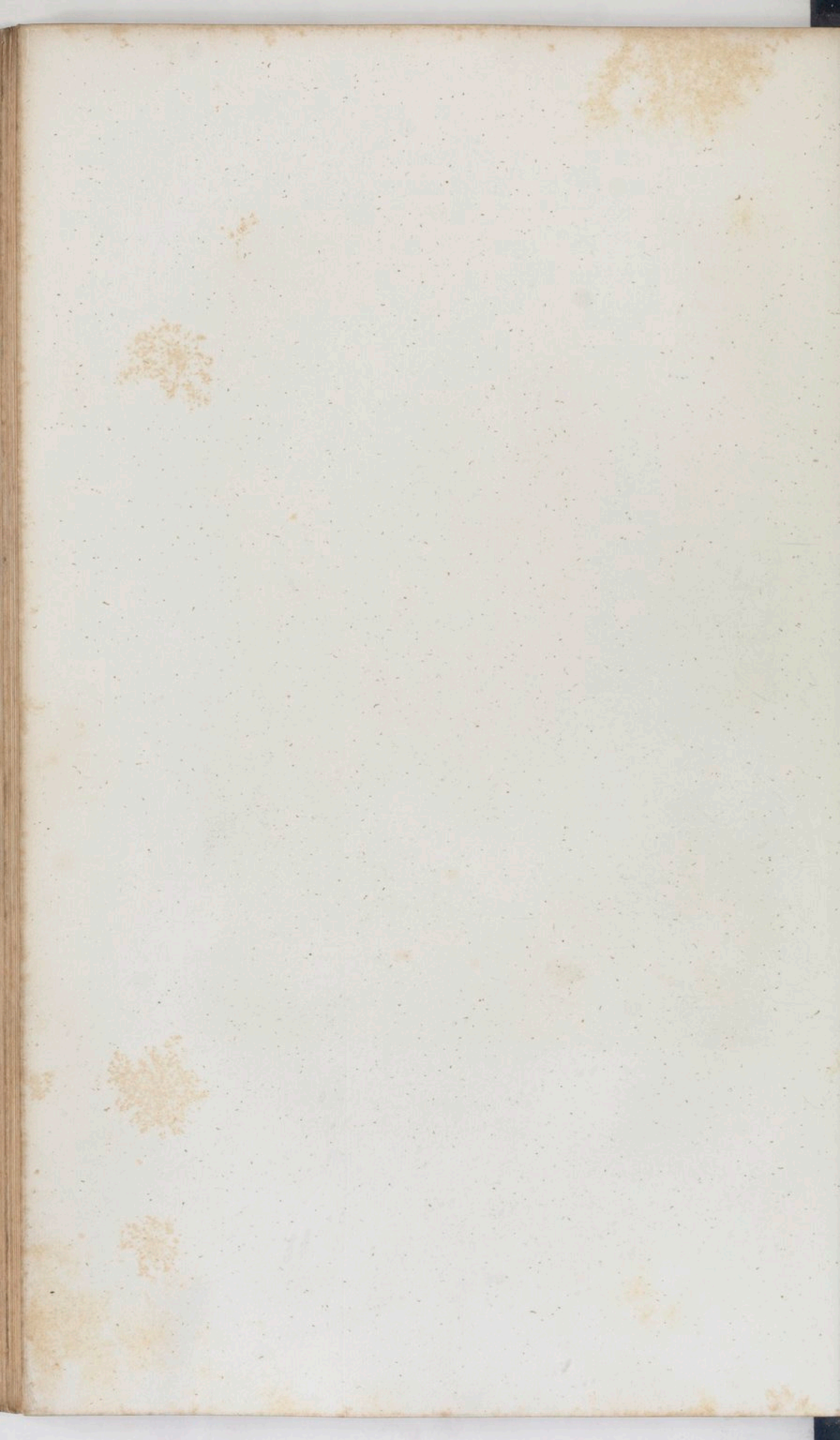
» — Je tiens la corde, criait-il, je vais monter. —

» Durant tout ce temps, la noble lady pressait la terre de ses genoux et de son front comme pour lui arracher sa victime, et tous les assistants attendaient dans un religieux silence, quand tout à coup la tête blonde de l'enfant parut au-dessus du gouffre.

» — Mon fils... mon Georges !... s'écria l'heu-



Quand Georges rouvrit les yeux, il était couvert de douces larmes et son fidèle compagnon . . . .



reuse mère en ouvrant les bras pour y recevoir son enfant... — Mais, ô terreur... ô désespoir ! En ce moment un vertige le prit, ses mains lâchèrent la corde... Un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches... C'en était fait du pauvre enfant, quand, plus rapide que l'éclair, Ralph s'élance vers son ami, saisit son bras dans sa large gueule et apporte l'enfant évanoui sur le sein de sa mère.

» Lorsque Georges rouvrit les yeux il était couvert de douces larmes, et son fidèle compagnon, le brave, l'intrépide Ralph, lui léchait les mains comme pour le remercier du bonheur que sa présence apportait à tous.

« Alors il raconta que, surpris par un épais brouillard, il s'était égaré dans les montagnes, et qu'il ignorait comment il tomba les pieds embarrassés dans les bruyères et roula dans un précipice.

» — J'allais sans doute, dit-il, me briser la tête contre les pierres qui en garnissaient le fond, quand je me sentis soutenu par mon habit : c'était le pauvre Ralph qui m'avait suivi dans ma chute, et qui, ne pouvant pas me sauver, me retenait au moins suspendu sur l'abîme. La présence de cet ami dévoué me rendit tout mon courage, et avec lui l'espérance. Je pensai à vous, ma pauvre mère ! j'invoquai Dieu, et, étendant les bras pour chercher un appui, je rencontrai quelques ronces grimpantes,... je m'y cramponnai avec toute la force que donne l'instinct de la conservation en lutte avec la mort !...

Mais jugez de mon effroi quand, le brouillard s'étant totalement dissipé, je me vis suspendu, avec quelques faibles tiges pour tout appui, au-dessus d'un gouffre dont mes yeux pouvaient à peine mesurer la profondeur !

» Alors je voulus essayer de remonter; mais, malgré tous mes efforts et l'aide intelligente que m'apporta le pauvre Ralph, non-seulement cela me fut complétement impossible, mais je m'aperçus encore que je risquais ma vie dans ces tentatives vaines. Que faire ?... que devenir ?... Mes forces s'épuisaient; d'un moment à l'autre mon faible soutien pouvait se rompre. Je songeai donc à descendre au fond de l'abîme, espérant y trouver quelque issue; et, rampant sur les mains,... me retenant à toutes les pierres,... je parvins enfin où je désirais arriver. Mais là une déception terrible m'attendait encore !... Le fond du gouffre était un trou immense, sans aucune issue;... j'étais enterré vivant,... perdu pour vous, ma mère !... et condamné à mourir loin de tout ami, privé de tout secours.

» A ces affreuses pensées mon désespoir fut sans bornes,... et je me jetai sur la terre en fermant les yeux, comme pour me cacher ainsi le danger. Une tendre caresse vint me montrer que j'avais été ingrat en me disant que j'étais déshérité de tout ami !... Ralph était auprès de moi !...

» Quand vint la nuit, le pauvre animal, craignant sans doute que je n'eusse froid, me couvrit de son

corps. Vous comprenez que le sommeil n'approcha pas de ma paupière, et combien furent longues et cruelles toutes les heures qui s'écoulèrent avant le retour du jour !... L'aurore parut enfin ;... mais avec elle une faim cruelle vint me déchirer, et vainement je cherchais autour de moi quelques feuilles à dévorer, quand Ralph bondit tout-à-coup, puis, s'aidant de ses dents,... de ses griffes,... grimpa le long des terres rocheuses qui m'avaient englouti, et disparut à mes regards. D'abord je crus qu'il avait entendu quelque animal qu'il voulait détruire, et que bientôt il allait revenir avec sa proie ; mais j'attendis vainement... Je l'appelai alors de toutes mes forces,... car, je l'avoue, j'eus peur en me voyant seul, et il me semblait que le danger réel ne commençait pour moi que du moment où Ralph s'était enfui. Avec lui il emportait et mon courage et mon dernier espoir !... ingrat que j'étais ! .. puisqu'il allait, au contraire, me chercher et ma mère et le bonheur !...

» Après avoir achevé son récit, Georges fut de nouveau couvert des caresses de sa mère ; mais il les partagea avec son fidèle sauveur, duquel, jura-t-il, à partir de ce jour, et quoi qu'il pût arriver, il ne voulait jamais se séparer.

» Et Georges tint parole ; car, devenu puissant et pair d'Angleterre, devenu plus que cela encore, le premier poète de son époque,... alors l'ami de Ralph s'appelait lord Byron,... il est une société

qu'il ne négligea jamais, ce fut celle de son chien; et quand il mourut, ce grand homme versa des larmes amères. Déjà en butte aux coups de la haine et de l'envie, il perdait son premier ami, celui qui jamais ne l'avait trahi et qui l'avait toujours aimé... »

Quand le baron eut achevé son récit, il y eut d'abord un hourra de remerciements ; puis Léon, ayant secoué la cendre de son cigare et sans doute son émotion avec elle, se prit à dire en souriant :

— Votre histoire est charmante, Monsieur, cela ne fait pas le moindre doute, mais elle ne prouve rien.

— Comment ! elle ne prouve rien !... s'écria le baron; elle prouve tout, au contraire, il me semble... Byron ne doit-il pas la vie à son ami?...

— D'accord !... mais cet ami était un chien, et je n'ai jamais douté des... chiens, je vous prie de le croire !...

— Ah ! Monsieur ne doute que des hommes, interrompit vivement le baron; voici qui est flatteur pour l'espèce humaine !... Puis il reprit plus gravement, en regardant Léon avec une bienveillance toute paternelle :

— Ne jouez donc pas ainsi avec la désillusion, mon jeune ami ;... prenez la vie comme elle doit être à votre âge, c'est-à-dire pleine de confiance, d'espérance et de joie; conservez le plus que vous pourrez cette fleur divine appelée jeunesse, et re-

jetez loin de vous cette plaie du siècle qui tend à vieillir même l'enfance. Étrange aveuglement que d'escompter ainsi l'avenir ! que de secouer l'arbre en fleur pour lui faire porter plus vite des fruits sans saveur, surtout quand ces fleurs sont si fraîches et si parfumées, et surtout quand d'elles-mêmes elles doivent tomber si vite !... Apportez aux autres ce que vous voulez recevoir d'eux ;... aimez les hommes si vous voulez qu'ils vous aiment !... Enfin je vous dirai, comme l'Évangile : « Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait ! » — Mais, grand Dieu ! s'écria le baron en riant, je commence par vous donner un triste exemple dans mes paroles, puisque je m'aperçois que je vous fais un sermon, et que j'ai toujours détesté en recevoir. —

Cette dernière partie du discours du baron fit revenir le sourire sur toutes les lèvres, et peu de temps après on se sépara en se promettant de se revoir.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis le dejeuner auquel avaient assisté nos amis, et le jeune comte de Gransseuil, que nous avons vu figurer sous le nom de Léon dans la discussion qui s'était élevée sur l'amitié, était tristement assis contre la fenêtre d'une belle et vaste chambre à coucher de l'hôtel des Princes, tandis que son regard morne errait avec découragement sur le monde qui se pressait dans la rue de Richelieu.

— Et personne, murmurait-il faiblement, per

sonne pour me donner un conseil, pour me servir d'appui au besoin ! mon Dieu, que l'isolement est une triste chose !.. —

Tout-à-coup il tressaillit... ouvrit vivement sa fenêtre... fit un signe à un jeune homme qui passait sur le trottoir, referma la fenêtre et se laissa tomber en poussant un soupir d'allégement sur la chaise où il semblait si découragé peu de minutes auparavant. — Quelques instants après, la porte en s'ouvrant livra passage à Marcel.

Les deux jeunes gens échangèrent d'abord les phrases ordinaires d'une politesse affectueuse, puis Marcel se prit à dire :

— Vous avez donc besoin de moi, Léon, que vous m'ayez si gracieusement appelé ? me voici tout prêt à vous servir.

— J'ai toujours besoin de vous voir, Marcel, dit le jeune comte en dissimulant son embarras sous un sourire, et j'ai profité de la bonne occasion qui vous faisait passer sous ma fenêtre pour vous obliger à me rendre une visite : me trouvez-vous trop indiscret ?... —

Marcel sourit à son tour, puis il dit avec une aimable bonhomie :

— Allons, soyez plus franc, vous vouliez me voir pour me parler de votre aventure du foyer de l'Opéra.

— Vous la connaissez donc ? s'exclama le jeune de Gransseuil.

— Parbleu ! qui ne la connaît pas ?

— Ah ! et qu'en dit-on ?

— Mais beaucoup de bien et beaucoup de mal, comme cela se fait ordinairement pour tout ce qui est public.

— Et quel est votre avis, Marcel ?..

— Mon avis est qu'un duel est toujours une terrible chose !.. et si j'avais un ami qui se trouvât dans votre position, je ferais tout au monde pour que cela pût s'arranger.

Léon se leva vivement et marcha à grands pas autour de la chambre.

— René est bien heureux d'avoir un ami tel que vous, dit-il tout à coup en s'arrêtant devant Marcel.

— Celui-ci le regarda avec surprise, puis il lui répondit simplement :

— René est si bon, si généreux, si dévoué, que tout le monde l'aime ! Et je fais comme tout le monde : ce n'est donc pas bonheur, mais justice.

— Oui,... oui,... je me rappelle, murmura Léon d'un air pensif : — « Donnez aux autres ce que vous voulez recevoir d'eux, — » c'est ce que m'a dit votre aimable oncle le baron, n'est-ce pas?...

— Le pauvre garçon a besoin de moi, et il n'ose pas m'en faire l'aveu, pensa Marcel ; il craint que je ne lui fasse payer son égoïsme... Pourquoi?... Je lui donnerai une bien meilleure leçon en le servant ; — et le brave garçon offrit franchement la main à Léon en lui disant :

— Vous êtes presque étranger à Paris, mon cher Léon ; et comme dans l'affaire malheureuse où vous vous trouvez engagé il n'est pas plus permis d'être imprudent que d'être pusillanime, nous consulterons mon oncle, si vous le voulez bien, et vous me chargerez de vos pleins pouvoirs.

— Vous, Marcel !... s'écria Léon ; oh ! non, je ne veux pas abuser de votre bonté qui vous entraîne. On ne peut accepter un pareil service que d'un ami ;... et... je n'en ai pas,... ajouta-t-il tristement.

— Hier, peut-être, vous n'en aviez pas ;... mais aujourd'hui je suis le vôtre !... fit Marcel en serrant avec affection la main du jeune comte, dont il s'était emparé.

— Vous ?... oh ! merci !... s'écria celui-ci tout ému, et répondant à l'affectueuse étreinte ;... et, je le sens, vous pouvez compter sur moi pour la vie !...

— Bravo !... bravo !... fit une voix joyeuse qui retentit tout à coup derrière les deux jeunes gens ; et je vois que vous commencez à comprendre que l'amitié n'est pas seulement réservée pour les chiens... — Un éclat de rire qui accompagnait ces paroles trouva de l'écho dans nos jeunes amis ; ils avaient reconnu le baron, et lui demandèrent avec empressement quel heureux hasard le conduisait ainsi auprès d'eux.

— Et vous avez parbleu raison en pensant que c'est tout simplement le hasard qui me fait vous rendre visite, dit celui-ci après avoir accepté le

fauteuil que lui offrait le comte ; je courais après Marcel, à qui j'avais besoin de parler ; on me dit qu'il vient d'entrer à l'hôtel des Princes, je suppose qu'il est chez vous, et j'arrive au moment où...

— Vous arrivez au moment où l'on a besoin de vous, cher oncle, — interrompit Marcel en souriant ; puis reprenant un air plus grave, il raconta au baron la position embarrassante dans laquelle se trouvait placé son nouvel ami, lui demandant pour celui-ci et conseil et appui dans cette occurrence difficile.

L'excellent homme accorda l'un et l'autre du fond du cœur, se fit répéter tous les moindres détails de la triste affaire qui était si inopément venu atteindre le pauvre Léon, le blâma de ses torts ; mais lui promit de faire tous ses efforts pour le sortir de peine.

La position honorable du baron, l'estime dont il jouissait, relevèrent aux yeux du monde le jeune homme dont il se déclarait le protecteur ; aussi les choses, s'arrangèrent-elles à la satisfaction de tous ; et Léon, ayant appris par expérience combien l'amitié est utile aux hommes, se promit de se rendre digne toujours des amis qu'il venait de trouver si heureusement dans ses peines, et de se conduire de façon à en acquérir de nouveaux, c'est-à-dire de mettre en pratique la maxime du sage baron : — « Accordez aux autres ce que vous voulez obtenir d'eux. — »

LA PREMIÈRE COURONNE

OU

L'IMAGINATION ET LA SAGESSE.

LA PREMIÈRE COURONNE.

PAUL CHAUVET A M. LAUVERNY.

« Monsieur,

» Vous serez peut-être surpris en recevant cette lettre ; mais la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée, plus encore l'entière confiance que j'ai dans la noblesse de votre caractère et dans la haute portée de votre esprit vous feront excuser ma démarche, j'en suis sûr, et me mériteront, je l'espère, le conseil que je sollicite de vous et dont j'ai si grand besoin !

» Je suis au moment de prendre une détermination qui peut être bien grave pour mon avenir, je le sais; et dans cet instant si critique pour moi, je

ne vois personne ici à qui je puisse ouvrir mon cœur pour demander de m'éclairer, de me guider au besoin. Mon père est, vous le savez, un modeste industriel de province qui en dehors de ses occupations routinières ne connaît rien des choses de la vie. Ma mère, bonne et sainte créature, a passé sa vie entière dans les limites étroites de la famille ; mes sœurs sont trop jeunes ; mes frères sont trop fous. Je reste donc seul avec mes pensées, mes désirs et mes espérances, et cela dans le plus charmant pays qu'un rêveur puisse choisir pour y porter ses songes.

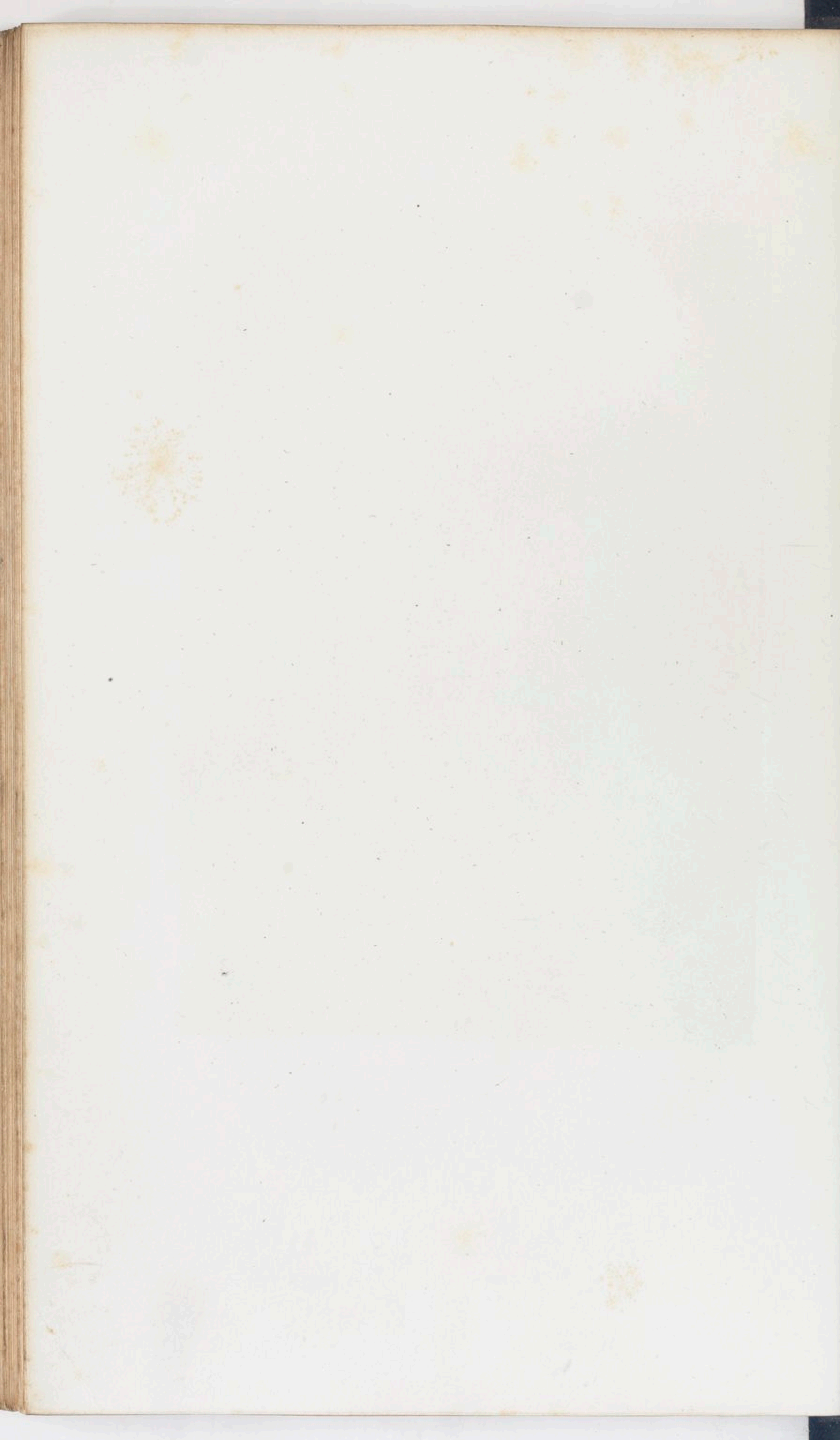
» Figurez-vous que l'usine de mon père est située dans un ancien village tapi tout au fond d'un petit val paisible, au pied touffu d'une montagne pittoresque, où règne un pêle-mêle adorable de vignes, de bancs de sable, de bocages et de rochers. Des chênes solitaires et des moulins à vent dominent cette montagne, qui serait sans eux d'un aspect morne et sauvage.

» On y voit le matin passer le moissonneur ou le bûcheron ; à midi le garde champêtre s'y repose et le corbeau y croasse ; le soir le troupeau de la ferme voisine s'y promène lentement au retour de l'abreuvoir ; mais quand les chênes frémissent, que les moulins tournent, la montagne endormie s'éveille comme par enchantement pour répondre aux rumeurs de la vallée, et à entendre le duo de la feuille qui chante et du roc qui mugit, on dirait



Au dessous est le lavoir autour duquel les lavandiéres rédigent la gazette de l'endroit à coups de langue et de battoir.

P. 108



deux joyeuses commères qui échangent leurs gais propos. Voilà, n'est-ce pas, Monsieur, une belle langue à étudier et qui doit laisser bien loin derrière elle le livre noir des cinq Codes ou les livres poudreux des savants ?

» Mais la montagne seule ne parle pas à l'esprit dans notre charmante retraite, car lorsque le vent s'apaise, quand les troupeaux sont rentrés, quand, en un mot, elle semble un désert, le regard descend aussitôt vers la vallée, et l'âme est doucement réjouie par un tableau charmant, richement encadré par la verdure flottante des vergers.

» D'un côté ce sont les enfants qui battent la campagne, les villageoises qui broient du chanvre, les jardinières qui arrosent leurs légumes ; puis au-dessous du cimetière qui est petit, mais profond, suivant le mot du pays, est le lavoir, autour duquel les lavandières rédigent la gazette de l'endroit à coups de langue et de battoir. Plus loin, à l'horizon du cimetière, comme pour montrer le chemin qui conduit au ciel, les yeux se reposent sur le svelte clocher de l'église ; plus bas, en descendant avec le ruisseau qui se joue à travers la prairie, on voit le petit mendiant qui lave ses pieds dans l'eau courante, ou les chevaux laborieux qui viennent y étancher leur soif. Éclairez tout cela par un beau jour d'automne, et demandez-vous, Monsieur, quel est le cœur qui resterait indifférent à ces admirables merveilles de la nature ?... quelle est l'âme qui ne

se sentirait pas emportée par de douces rêveries?... quel est l'homme, en un mot, qui ne se trouverait pas poète et qui ne serait pas inspiré à chanter les gloires de Dieu, au lieu d'abaisser son esprit à étudier la chicane ou la tenue des livres en partie double ?

» Là est toute mon histoire, là est toute ma pensée, là aussi est toute mon espérance!... Mais il faut que je remonte de plus haut, pour que vous puissiez me comprendre, Monsieur, et me donner, en parfaite sûreté, le conseil que je vous demande et dont j'ai si grand besoin; car je n'ai le bonheur de vous connaître que depuis mon entrée au collége, alors que vous veniez y voir votre fils, Roger, mon bon camarade, mon ami, et que vous nous demandiez toujours ensemble, et au parloir et les jours de sortie, afin de ne jamais nous séparer. Hélas! le temps et les circonstances ont été plus cruels que vous, et nous voici lancés tous les deux dans la vie avec des sillons bien différents à tracer. Roger est auprès de vous, à Paris, et l'avenir pour lui s'ouvre brillant et heureux... Tandis que moi, je suis tristement enfoui dans un village avec la survivance des affaires industrielles de mon père pour toute perspective... Écoutez-moi donc avec indulgence, je vous en conjure, et daignez me guider en dehors de cette vie froidement prosaïque où je verrais si rapidement emporter et ma jeunesse et mon bonheur.

» Durant les premières années que je passai au collége, ma nature paresseuse, car c'est ainsi que l'on appelle les rêveurs, me fit distancer par tous mes camarades. Pendant les heures d'études, au lieu de me farcir l'esprit de grec et de latin, je laissais ma pensée s'envoler librement sur un rayon de soleil et galoper à travers les espaces; aussi j'étais toujours en pénitence, et chacun me déclarait le plus mauvais élève entre tous. Mais quand je devins plus grand, que les études me semblèrent plus riantes, que je fus en littérature enfin, je me sentis vivre et je lus ma vocation dans mon âme. Car je suis né poète, Monsieur!... Voilà mon secret... voilà sur quoi je viens vous demander conseil!... Mais, je m'explique : ce n'est pas si je dois suivre la destinée charmante que m'a tracée la nature que je mets en question ici; c'est seulement *comment* je peux le faire sans mécontenter mon père ou lui causer du chagrin. Je crois d'ailleurs qu'il doit être quelque peu préparé à voir arriver ce changement dans ma vie. Voici sur quoi je base cette espérance.

» Vous avez dû savoir par Roger, que j'ai remporté le grand prix de littérature, c'était ma première couronne! Jugez, Monsieur, si j'ai dû être heureux et fier de la conquérir! et mon pauvre père était aussi heureux que moi, je vous l'assure, car lorsque je fus appelé, que les fanfares brillantes acclamèrent mon nom, des larmes d'orgueil, des larmes de joie couvraient sa figure, et inondèrent mon

front quand je vins cacher dans ses bras le bonheur de mon triomphe.

» Le jour même nous fûmes invités à dîner chez M. le préfet, toutes les autorités de la ville s'y trouvaient réunies, et pourtant je fus le héros de la fête. Placé à la droite de la maîtresse de la maison, chacun me félicitait à l'envi, et sur mes succès passés et sur mes succès futurs que l'on voyait à travers le prisme de la gloire et de l'immortalité. Eh bien ! loin de s'offenser de ces prédictions d'avenir, mon père souriait avec bonheur et me regardait avec ivresse. Il ne pouvait pas penser pourtant que l'immortalité... que la gloire... devaient sortir de ses usines !.. Et cependant depuis que nous sommes revenus ici, il n'est plus question que de me faire faire mon droit au plus vite, afin que je sois *propre à tout*, me répète-t-il sans cesse. Je n'ai pas encore osé aborder franchement la question avec lui, pour lui dire que nos projets sont complétement en désaccord ; que je veux être auteur et que je n'entends donc pas éteindre mon imagination, abaisser mon esprit à des études si fort incompatibles avec le but divin vers lequel je tends à m'élever ; mais je le fuis pour rêver à mon aise, et préparer dans le silence une œuvre immense qui pourra, d'un seul bond, me placer, je n'ose dire au premier rang, mais au moins tout près d'y parvenir. C'est une tragédie en cinq actes dont tout le plan et la première partie sont achevés et que je prends la liberté de joindre à ma lettre, afin

que vous puissiez juger par vous-même si mes prétentions sont justifiées. Dans ce cas alors, voilà ce que je désire de vous, Monsieur : c'est que vous soyez assez bon pour m'engager à venir à Paris avec Roger, et qu'une fois que je serai chez vous, vous vouliez bien écrire à mon père pour obtenir son assentiment à la carrière glorieuse que je veux embrasser. Alors, j'en suis certain, fort de votre approbation, vous n'éprouverez pour moi aucun refus. Mais avant de terminer cette longue lettre, qui est un épanchement de mon cœur, laissez-moi vous raconter une petite aventure qui m'est arrivée il y a peu de jours, et qui est venue corroborer encore et mes projets et mes espérances. Car pour les poètes la superstition est permise, n'est-ce pas ?..

» Je fus entraîné dans une partie de chasse à quelques lieues du pays que j'habite, nous étions là de joyeux compagnons et nous brûlâmes beaucoup de poudre sans faire grand mal au gibier, rassurez-vous. L'aîné de la bande avait dix-neuf ans, tout au plus, ce qui vous explique comment nous fîmes plus de bruit que de besogne. Le soir nous ramena au village où nous devions coucher ; je laissai à mes amis le soin du frugal repas et j'allai visiter les curiosités du hameau.

» L'angelus sonnait à l'église rustique ; les vendangeurs joyeux revenaient de leurs travaux ; les vendangeuses, assises sur leurs paniers tout au haut des voitures chargées de fruits, reines des campa-

gnes sur leurs trônes de pampres, se renvoyaient les éclats bruyants de leurs chants et de leurs rires ; le ciel était pur et calme, le soleil descendait lentement pour se cacher sous l'horizon des vastes plaines, tandis que quelques ramiers filaient comme des flèches égarées dans l'air bleu du soir.

» Les harmonies du jour qui s'éteint sont pleines de mélancolie ; aussi, pour rêver à mon aise, je m'éloignai de la route et j'allai m'asseoir sur un mur de clôture à hauteur d'appui. Je m'aperçus bientôt que ce mur entourait le cimetière du village et je pénétrai dans l'enceinte. Il y avait, çà et là, quelques pierres tumulaires cachées sous les ronces et quelques croix de bois rongées par le temps. — Dans les campagnes la mort n'a pas plus de solennités que la vie. — Cependant je remarquai au milieu de ces tombes modestes une touffe de roses blanches entourant une pierre sur laquelle était écrit le nom de Marie. Ce simple nom, sans épitaphe, sans phrases prétentieuses, sans rien autre chose que lui-même et les fleurs qui l'entouraient, me parut plein d'une douleur poétique qui m'impressionna vivement ; aussi je m'arrêtai devant cette tombe, et, m'étant laissé glisser à genoux sur le gazon, je tombai dans une rêverie profonde.

» Je ne sais depuis combien de temps j'étais ainsi, quand un bruit léger me rappela à moi-même, et je vis sortir, du milieu de ce bosquet funèbre, une femme vêtue de deuil, les yeux rougis, sans doute

par les larmes, tandis que ses lèvres étaient empreintes d'un sourire qui faisait froid au cœur. Elle tenait entre ses mains une couronne de roses, qu'elle venait d'achever, je le supposai du moins, car les fleurs en paraissaient fraîchement cueillies, et marchait en murmurant, plutôt qu'elle ne chantait, une romance dont je distinguai à peine quelques mots.

» En m'apercevant, elle s'arrêta aussitôt avec un mouvement d'effroi; puis, secouant la tête, elle me fit un geste amical.

» — Ah! c'est vous, me dit-elle, c'est vous que Marie attend; courbez votre front, voici la couronne de poete qu'elle vous envoie... Accordez votre lyre,... chantez sa gloire... Adieu.

» Et tout en parlant ainsi, la pauvre folle, — car je ne doutai pas un seul instant que ce n'en fût une, — déposa la couronne de roses sur mon front, et se sauva à travers les sentiers sinueux du cimetière. Après son subit départ, je restai encore durant quelques instants immobile, et, sous une impression de bonheur que je ne saurais vous dire, car je me rappelai cette antique croyance, que les fous sont les élus de Dieu et connaissent ses décrets tout-puissants. J'étais donc marqué du sceau divin!... Je devais donc être poete!... Je me levai, me découvris respectueusement, et, ramassant dans l'herbe un morceau d'ardoise qu'y avait apporté le vent, je traçai au-dessus du nom de Marie une invocation

à cet ange, et je déposai comme offrande sur sa tombe la couronne qui m'avait été donnée.

» En sortant du cimetière, je rencontrai le sacristain; il allaît le traverser pour rentrer chez lui; je l'arrêtai, et lui demandai quelques renseignements sur la pauvre folle.

» — C'est une bien brave dame!... et une bien douloureuse histoire que la sienne, me répondit l'honnête homme en hochant tristement la tête; tout le monde vous racontera ça ici, car ça a fait assez de bruit dans le pays; et si l'on n'en parle plus à la ville, on en parle au village... Ce que le bon Dieu veut, il le veut bien, allez!... —

» Je le retins résolûment par le bras, et, lui glissant dans la main une petite pièce de monnaie blanche, je le priai de satisfaire ma curiosité, qui, je vous l'avoue, Monsieur, était surexcitée au dernier point. Voici ce qu'il me raconta, ou à peu près...

» Madame de F..., veuve d'un officier de la garde royale, tué dans les journées de 1830, et n'ayant qu'une très-modique fortune, s'était réfugiée dans ce village. Faible et souffrante, et accompagnée, pour toute famille, d'une petite fille aussi faible et aussi souffrante qu'elle, elle avait acheté une simple maisonnette isolée où elle vécut triste et seule; car après la mort de son mari, qu'elle adorait, elle n'avait accepté la vie que comme un devoir, et la dévoua tout entière à son enfant. A demi brisée par le sort, elle se

rattacha aux espérances maternelles, dernières branches qui fleurissent dans la vie des femmes, alors que toutes les autres sont mortes ou desséchées.

» Élevée par sa mère, presque toujours seule avec elle, car, même enfant, Marie préférait aux jeux bruyants de ses petites compagnes les douces causeries de la maison, la chère créature n'eut pas d'enfance, elle devint jeune fille presque au sortir du berceau. Elle ignorait l'histoire des pays anciens et nouveaux, mais elle savait celle des plantes et des fleurs ; elle causait avec les étoiles dans le ciel ; elle venait chaque soir voir le soleil se coucher derrière les arbres ; son âme percevait toutes les beautés de la nature extérieure, s'épanouissait avec les bourgeons, chantait avec les oiseaux, en un mot répondait à toutes les harmonies du ciel et de la terre, et avec sa mère elle réalisait tous les charmes de la famille ; car elles coulaient ensemble une vie toute de tendresse et d'amour.

» Malgré cette espèce de sauvagerie qui éloignait Marie des autres jeunes filles de son âge, tout le monde l'aimait ici. Elle était si bonne, elle était si belle aussi !... Je vois toujours sa douce figure souriante et pourtant triste ;... sa charmante figure, qui semblait éclairée d'une mauvaise étoile, car elle était blanche ! blanche ! que ça faisait trembler... Enfin, elle avait ce quelque chose qui vient du ciel, et qui prouve qu'on n'est sur la terre que pour y passer un seul instant ; — et en parlant d'une voix

émue, le brave homme essuyait avec le revers de sa main une larme égarée sur sa joue.

» Madame de F... ayant toujours vu Marie ainsi se faisait illusion sur la santé de sa chère fille, aussi son désespoir fut-il horrible quand un matin la pauvre enfant, brisée par la fièvre, fut obligée de garder le lit... Et aussitôt elle appela à son secours le plus célèbre médecin de la ville voisine. M. Dubois est un brave homme, il accourut au plus vite... On ne résiste pas, voyez-vous, à l'appel d'une pauvre mère qui craint de voir mourir son enfant.

» Il questionna dans tous les sens la petite malade, tâta son pauvre corps, puis il déclara à la mère éplorée que c'était l'esprit de son enfant qui était souffrant, et que c'était lui qu'il fallait soigner; sans cela, qu'il ne répondait pas qu'elle vécût longtemps encore. Puis il s'en alla en recommandant la promenade, la distraction, et promettant de revenir.

» Après le départ du médecin, madame F... fut plus tranquille, et elle voulut suivre les conseils qu'il lui avait donnés; mais Marie, indolente et mélancolique, se fatiguait promptement et demandait à rentrer aussitôt qu'elle était sortie. La pauvre mère n'osait la contrarier. Aussi toutes les deux passaient-elles tristement leur vie dans leur modeste maisonnette. Depuis quelque temps pourtant madame F... avait remarqué que sa fille paraissait préférer l'entière solitude à sa présence, car elle la voyait s'en-

fermer seule dans sa chambre durant de longues heures, ce qui ne lui était jamais arrivé avant cette époque, et elle voulut en découvrir la raison. D'abord elle entendit Marie se promener à grands pas avec agitation,... parler haut et avec volubilité,... puis s'asseoir devant une table et écrire rapidement. — Qu'est-ce que ce pouvait être que cela ?...

» Elle en parla au docteur quand il vint la voir.

» — Emparez-vous de ces papiers, lui dit-il ; là sans doute est le mot de l'énigme. Quand le mal est connu, la guérison est bien plus probable. Aussitôt que vous les aurez, écrivez-moi, et je reviendrai. —

» Peu de jours après, madame de F... avait en sa possession un volumineux cahier de papier tout couvert d'écriture qu'elle avait eu l'adresse d'enlever à sa fille. Ils ne contenaient que des morceaux de poésie. Pourtant elle appela le docteur, ainsi que cela avait été convenu ; car lui aussi s'était attaché à la chère enfant. — Hélas ! Monsieur, il aurait fallu avoir le cœur bien dur pour ne pas l'aimer, voyez-vous !. . — Il lut attentivement tout ce qui était écrit ; puis il se prit à sourire :

» — Votre gentille Marie est poete, dit-il ; ça n'est pas une maladie qui soit dangereuse, il me semble !... Pourtant, comme ce genre de talent ne fait pas partie de ma science, je vais envoyer ces écrits à un de mes amis, auteur lui-même, qui est à Paris ; il me dira ce qu'il en pense. S'il pressent du talent pour votre fille, eh bien, vous la laisserez écrire ; ce

sera un *bas-bleu* de plus, voilà tout. Si, au contraire, elle n'a aucun mérite, alors nous la guérirons par le ridicule, et il n'en sera que ça. —

» Pauvre docteur ! il parlait ainsi dans toute la naïveté de son âme, et il ne savait pas qu'en agissant de la sorte, il conduisait lui-même le doux agneau qu'il voulait sauver sous le couteau qui devait le tuer.

» Il fit donc tout ce qu'il avait promis à madame de F..., et peu de jours après il revint triomphant à la maisonnette avec une lettre de son ami qui déclarait que les poésies de Marie étaient des chefs-d'œuvre, et qui la proclamait elle-même une dixième muse devant illustrer la France !... Hélas ! à cette nouvelle, l'orgueil de la tendre mère fut si grand qu'elle oublia la prudence et donna la lettre enthousiaste à Marie... De ce jour la pauvre enfant fut perdue !...

» D'abord la joie du succès sembla la transformer complétement ; ses joues se colorèrent, sa taille se releva, sa nonchalance fit place à une sorte d'agitation fébrile, et l'humble village où s'était écoulée son enfance lui parut trop étroit, trop petit pour renfermer sa gloire. Elle pria sa mère de la conduire à la ville, et madame de F..., qui ne savait rien lui refuser, y consentit aussitôt. Là Marie fut courtisée, entourée, adulée : la lettre du docteur avait couru les salons, et chacun s'empressait à l'envi autour de celle qu'on regardait alors comme la gloire du

département, si ce n'était même celle de la France. La tête de la jeune fille n'était point assez forte pour respirer impunément cet encens corrupteur ; aussi bientôt elle ne rêva plus que d'aller à Paris, afin d'assurer à jamais son triomphe.

» La faible mère consentit encore à ce nouveau caprice, et, après avoir réalisé ce qui lui restait de fortune, après avoir vendu quelques diamants et quelques bijoux, débris éparpillés de son ancienne splendeur qu'elle avait gardés pour sa fille, elles s'embarquèrent toutes les deux pour venir dans cette ville si terrible, et pourtant si enivrante qu'elle attire malgré le danger, et engloutit ainsi chaque jour de nouvelles victimes.

» Hélas ! Marie et sa mère furent du nombre de ces dernières ; car la pauvre enfant, au lieu de trouver à Paris le succès et la gloire qu'elle avait rêvés, n'y rencontra que la misère, la déception et le désespoir !... et ce fut blessée à mort qu'elle revint sous le toit paisible où s'était écoulée son enfance.

» Durant les premiers jours de son retour, la douce senteur embaumée des champs, le calme de la campagne, nous firent espérer que la vie de la mourante allait se rallumer encore ; mais tout cela n'était qu'une lueur fugitive et trompeuse, car, durant une nuit belle et pure, sans souffrance, sans agonie, l'âme de la jeune vierge s'envola vers Dieu.

» —La vie est le chemin de la mort, dit le proverbe. Marie a passé plus vite qu'une autre sur ce sen-

tier d'épines, elle avait les pieds trop délicats pour y marcher longtemps ; elle est retournée au ciel parmi les anges ; le bon Dieu l'a recueillie avec amour et l'a enlevée avec pitié de ce monde qui n'avait su ni la comprendre ni la garder. Depuis ce triste jour la pauvre mère est devenue folle. »

» Après avoir achevé ce triste récit, le brave sacristain me salua et continua son chemin.

» Ce fut, comme vous devez le penser, le cœur oppressé douloureusement que je retournai rejoindre mes camarades, et il ne fallut rien moins que leurs joyeux propos, et aussi l'espoir qu'avaient fait naître en mon âme les paroles de la malheureuse folle, pour dissiper peu à peu la triste impression sous laquelle je me trouvais placé. — Maintenant je juge avec sang-froid, et de tout ce récit je ne conserve qu'un regret pour la pauvre enfant qui n'a pas su comprendre la vie des femmes ainsi que Dieu a voulu la créer ; c'est-à-dire destinée tout entière aux joies saintes de la famille, aux modestes devoirs du foyer. Elle est sortie du sillon tracé par le ciel, et la foudre est venue l'atteindre ! Mais moi, Monsieur, je suis un homme !... et pour nous la vie est complète. Je suis également à ma place la plume ou l'épée à la main ; l'écrivain est le soldat de la pensée, et il y a aussi de grands devoirs à remplir, n'est-ce pas, quand on prend à tâche la mission d'éclairer ses semblables ?

» Voilà ce que je me dis pour me donner des forces dans la lutte que je vais entreprendre. Conseillez-

moi donc et soutenez-moi, je vous en conjure ; ce sera une bonne action à faire, vous le voyez. Je sais, Monsieur, que vous êtes une personne d'une haute intelligence, dont les avis sont tout-puissants même auprès des gens les plus éclairés ; quelques mots que j'ai entendu dire sur vous me font croire à vous sans appel. Jugez-moi donc comme vous jugeriez Roger, voyez jusqu'au fond de mon cœur, lisez jusqu'au fond de mon âme ; puis parlez, et vous serez obéi !.. d'autant que, j'en suis certain, vous ne me condamnerez pas à saper d'une main cruelle les fleurs du poète, pour les remplacer par les vulgaires travaux qui ne demandent ni intelligence ni pensées.

» Pardonnez-moi la longueur interminable de ce plaidoyer et agréez, Monsieur, l'assurance de tout mon respect. »

M. LAUVERNY A PAUL CHAUVERNY.

« J'ai reçu votre lettre et votre œuvre, mon cher enfant : pardonnez-moi la familiarité de ce titre ; mais le droit de haute et basse justice que vous m'y donnez sur vous-même m'y autorise, je le crois. Je les ai lus avec intérêt, et je viens vous dire en toute franchise mon sentiment sur toutes deux. Votre œuvre est bien. Votre lettre est folle !... Laissez-moi vous expliquer la portée que je donne à ces deux mots-là.

» Votre œuvre est bien, c'est-à-dire elle est suivant toutes les règles ; et cela n'est pas surprenant, puisque vous venez de quitter à peine les bancs où vous les avez apprises. Quel est le collégien fraîchement échappé de la férule qui n'ait pas sur la conscience soit une tragédie en cinq actes, soit quelque poème épique ou autre chose de ce genre ?... Est-ce une raison, celle-là, pour enfourcher le dada qui doit les conduire au Parnasse ?... Laissons donc

de côté cette composition, qui n'a d'autre mérite que de n'être pas mal, pour en arriver plus vite au point important, c'est-à-dire au but de votre lettre.

» Je vous ferai d'abord le reproche d'y parler d'une façon peu révérencieuse et tout à fait injuste de la position honorable qu'occupe Monsieur votre père ; si un étranger s'exprimait devant vous d'une manière aussi légère sur le respectable auteur de vos jours, le souffririez-vous, dites-le-moi ?... Non, j'en suis convaincu. Vous vous en sentiriez douloureusement blessé, et vous le feriez voir. Pourquoi donc alors vous permettriez-vous à vous-même ce que vous ne souffririez pas chez les autres, et de quel droit exigeriez-vous qu'on respectât votre père si vous ne commencez pas par en donner l'exemple ?... Apprenez, mon enfant, qu'à notre époque l'industrie est la reine du monde !... Et sachez bien que le bonheur pour vous sera de suivre les sages conseils qui vous sont donnés, de rester dans les douces joies de la famille, enfin de conserver toujours l'amour pour les montagnes de votre pays, pour le beau fleuve où vos coteaux se mirent.

» Et vous voulez rejeter tout cela pour être auteur ? dites-vous.... Mais la connaissez-vous, cette vie littéraire, que vous appelez follement de vos vœux ?... Connaissez-vous ces haines et ces rivalités terribles qui font de la carrière des lettres un véritable cirque où la lutte n'a jamais de trêve, où l'art s'efface à toute heure devant la personnalité de l'ar-

tiste? Pourrez-vous comprendre, avant d'y avoir été brisé, les exigences que cette vie de fer impose; existence qui tout entière est un combat? Et cela, c'est le côté du succès que je vous montre. Qu'est-ce qu'une vie où tous les grands sentiments n'aboutissent qu'à de grandes phrases, où l'on écrit au lieu d'agir, où l'on chante au lieu de combattre? La mission d'un homme sur la terre est d'être utile à son pays, à sa famille. Croyez-vous donc que la France ait bien besoin d'un poète de plus, et que votre famille grandisse à l'ombre de vos alexandrins?...

» Mais comme je préfère vous éclairer par des exemples plutôt que par des paroles, écoutez donc à ce propos une histoire qui vous sera profitable, j'espère; lisez-la patiemment et méditez-en la moralité. Elle est vraie, et, comme toute chose vraie, elle doit porter la conviction avec elle.

» Michel L... était le fils unique d'un riche fermier de la Touraine, mais non enfant unique, car quatre jeunes et jolies filles égayaient avec lui le logis paternel. Pourtant c'était le Benjamin de son père, et il n'est sorte de rêves ambitieux que le brave homme ne caressât avec amour pour l'avenir de son rejeton. Aussi, dès que Michel eut atteint l'âge d'étudier, on l'envoya à grands frais dans un des principaux colléges de Paris.

» Là, l'enfant étudia, tant bien que mal, le grec et le latin; mais ce qu'il apprit le mieux, ce fut à

mépriser l'honnête profession de son père. Il rougit d'être le fils d'un fermier, et sous divers prétextes se refusa toujours à aller passer les vacances dans sa famille, pensant rompre ainsi tous les liens qui l'attachaient à elle.

» La fin des études arriva pourtant ; mais avant, Michel remporta un grand triomphe : comme vous, Paul, il obtint cette première couronne qui vous rend si heureux et si fier. Lui aussi fut fier et heureux, lui aussi fut salué de cet encens de gloire et d'immortalité qui vous enivre et vous séduit. Et ce fut le cœur gonflé d'orgueil qu'il partit pour aller voir son père, afin de régler, disait-il, leurs intérêts, et de se faire assurer une pension nécessaire à ses projets et à ses études. Michel s'était senti poète ; il voulait être auteur.

» Quand notre jeune héros arriva au logis paternel, il sentit malgré lui son cœur se réveiller ; car c'était au fond une bonne nature, et ce fut avec une joie sincère qu'il embrassa et son père et ses sœurs, accourus à sa rencontre. Puis, le toit qui vous a vu naître a tant de charmes !... d'autant que la maison du fermier était la plus gaie du village. Elle était bâtie en pierres blanches, à l'ombre d'un clocher flamand, entre une belle draperie de verdure où s'ébattaient des familles d'animaux divers, tels que blancs canards aux plumes soyeuses, ou poulettes picorant dans les sentiers ; et un joli jardin, où les sœurs de Michel entretenaient avec coquetterie les

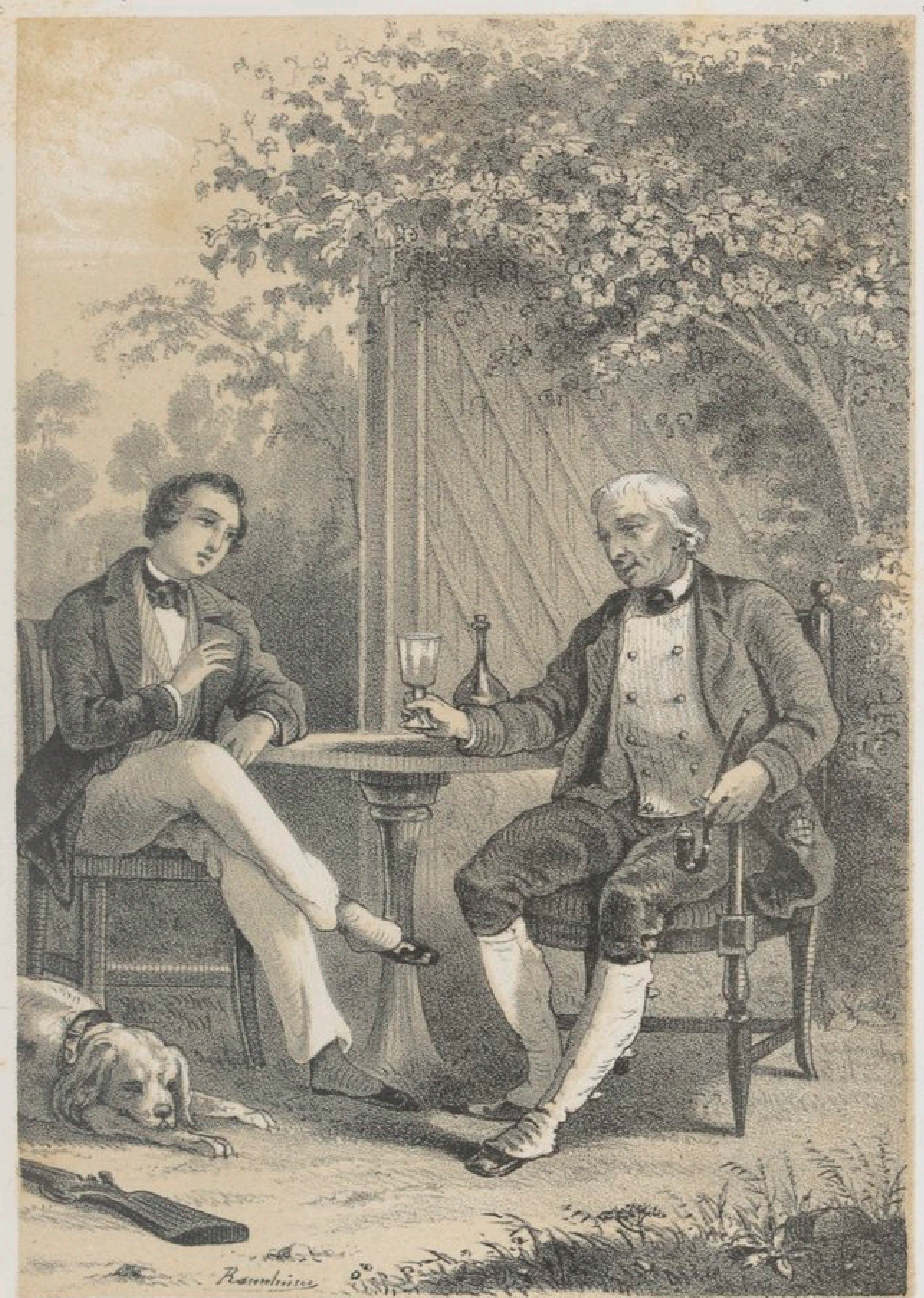
plus belles fleurs; en un mot, la vue de cette jolie maison, abritée par l'église comme un enfant par sa mère, remplissait l'âme de calme et de repos, et mettait en fuite les pensées mauvaises que le frottement du monde avait pu y laisser développer. Aussi, je vous le répète, le premier moment du retour de Michel fut donné tout entier au bonheur.

» Quelques semaines se passèrent donc en joies, en promenades, en chasses et en plaisirs. Mais peu à peu Michel sentit renaître ses anciens projets, et se décida à s'en expliquer avec son père.

» Un jour, par une belle soirée d'automne, le brave fermier était assis sous la treille de sa maison; il fumait sa pipe et buvait à petites gorgées du vin nouveau qu'il venait de faire. Michel était à ses côtés, triste et silencieux; un fusil et un chien reposaient à ses pieds, car il avait passé toute la journée à chasser dans la campagne; ses sœurs butinaient les fleurs de leur jardin comme de laborieuses abeilles. La soirée était sereine et embaumée, pourtant notre héros sentait un malaise et un vague ennui qui se mêlait à sa tristesse. Son père lui offrit du vin qu'il refusa dédaigneusement par un signe de tête; il lui parla de sa chasse, Michel ne répondit pas. Le brave homme acheva tranquillement sa pipe et sa bouteille, puis se tournant avec une touchante bonhomie vers son fils :

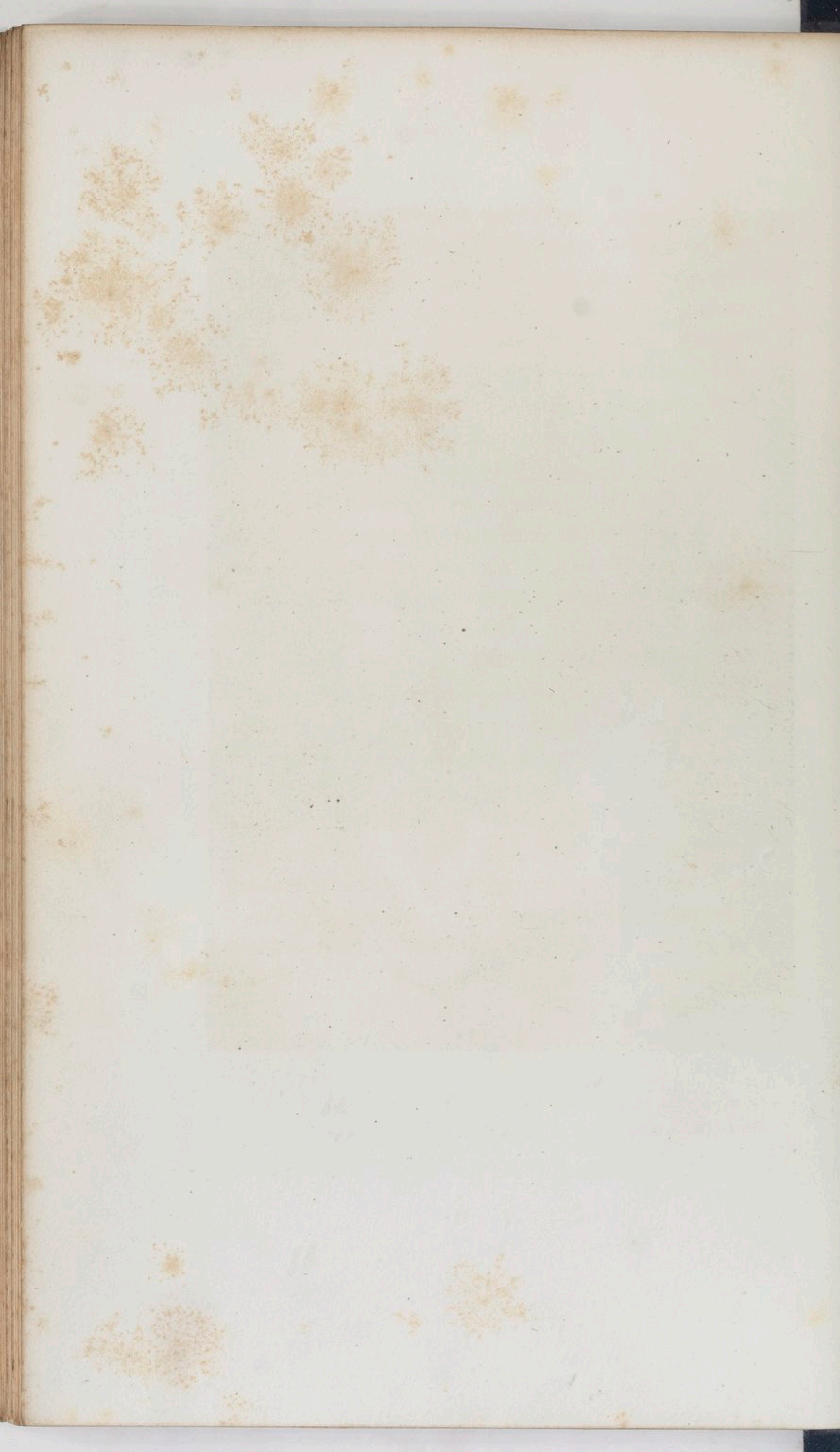
» — Mon garçon, lui dit-il, il est temps, je crois, que tu commences les études qu'il va falloir que tu

La Première Couronne



Un jour, par une belle soirée d'automne le brave fermier était assis sous la treille, Michel était à ses côtés.......

P. 128



suives pour assurer la haute position à laquelle je te destine. Tu es triste et tu t'ennuies, et la tristesse et l'ennui sont deux maladies honteuses chez un homme, puisque le travail et la confiance en Dieu l'en garantissent toujours... Tu vas avoir dix-neuf ans... toutes mes économies sont faites pour t'acheter l'étude de maître Gillois, le notaire de S... Il faut donc retourner à Paris la poche bien garnie, faire ton droit comme un honnête garçon que tu es, puis quand tu auras tes vingt-cinq ans accomplis l'étude de maître Gillois et sa fille t'appartiendront tous les deux. La première est excellente et rapporte beaucoup d'argent, la seconde est une belle et bonne fille qui s'entend au ménage, rieuse, économe et vaillante ; de plus, elle t'apportera de beaux et bons écus. Tu vois, mon garçon, que pendant ton absence ton père t'a bâti un avenir couleur de rose !

» La foudre fût tombée devant le pauvre Michel qu'il en eût été bien moins abasourdi qu'en écoutant cette longue tirade de son père. Lui successeur de maître Gillois !.. lui l'heureux époux d'une maritorne de village!... car c'est ainsi qu'il se dépeignait la pauvre fille du notaire, quelle chute pour ses projets poétiques... grand Dieu !...

» Michel aurait pu tromper son père, partir pour Paris la poche bien garnie, ainsi que l'avait dit le brave homme, puis, au lieu d'étudier son droit, se livrer au culte des muses ; mais la droiture de son

caractère s'opposa à une action qui lui parut déshonnête, et il préféra s'expliquer bravement, et détruire ce qu'il appelait les chimères villageoises du fermier, plutôt que de profiter de son erreur pour lui extorquer son argent. L'embarras, seulement, était comment dire la chose. Son père comprendrait-il ce que c'était que la poésie?... Après quelques instants de silence, Michel releva la tête.

» — Je ne veux pas être notaire, mon père, — dit-il, en entrant résolûment au cœur même de la question.

» Le brave homme le regarda de la façon du monde la plus étrange.

» — Tu ne veux pas être notaire?... répéta-t-il lentement, comme pour bien comprendre ces paroles qui lui semblaient si étranges; — tu ne veux pas être notaire,... dis-tu?

» — Non, mon père, je ne le veux pas, répondit Michel d'une voix brève.

» — Ah çà! tu es donc fou!... fit le brave homme qui sentait le rouge de l'indignation lui monter vers le visage, — et qu'est-ce que tu veux donc être alors?

» Je veux être poete... et je le serai! dit Michel en levant les yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de sa résolution.

» — Qu'est-ce que c'est que ça : poete? c'est donc une nouvelle place du gouvernement, demanda naïvement le fermier.

» Ce fut au tour de Michel à se sentir rougir;

mais cette fois c'était de la honte causée par l'ignorance de son père.

» — Un poète n'est point un employé de l'État, répondit notre jeune héros, en prenant un ton de pédagogue; c'est un auteur... un homme de lettres... un écrivain, enfin.

» — Et tu veux être un barbouilleur de papier comme ça ! s'écria le bon fermier qui partageait les préventions injustes que portent beaucoup de gens sur les littérateurs ; — mais sais-tu que c'est des paresseux... des meurt de faim... des pas grand'-cho-se, en un mot !...

» Michel fut effrayé de l'exaltation douloureuse qui se peignit sur les traits de son père en prononçant ces paroles. Il pensa que le coup avait cruellement porté, et ne voulant pas élargir la plaie, mais lui donner le temps de se cicatriser au contraire, il se leva brusquement et rentra dans la maison.

» Le lendemain et les jours suivants, comme d'un commun accord, le père et le fils évitèrent toute allusion à la discussion qu'ils avaient eue ensemble, et les choses semblèrent reprendre leur allure tranquille comme par le passé. Malheureusement hélas! c'était un feu qui couvait sous la cendre, il ne fallait qu'une étincelle pour faire éclater l'incendie, et elle ne se fit pas attendre.

» Un soir, comme Michel rentrait d'une longue promenade qu'il avait faite à travers la campagne pour y égarer ses pensées, il apprit que la femme

Robert, bonne villageoise qui l'avait nourri de son lait, était tombée très-dangereusement malade et désirait le voir pour l'embrasser avant de mourir. Aussi, sans balancer ni calculer sa fatigue, il se remit de suite en route, et cela, sans prendre même le temps de se faire seller un cheval. Pourtant la chaumière de sa nourrice était située à une grande lieue de la ferme de son père.

» D'abord, il suivit assez bien son chemin, puis, il y avait si longtemps qu'il n'habitait plus le pays, qu'il se trompa de route et s'égara : heureusement, presqu'au moment où il s'apercevait de sa faute, une lumière brilla à travers les arbres, et des aboiements retentirent avec furie autour de lui ; des chiens s'approchèrent en grondant, puis ils se mirent tout-à-coup à sauter devant lui d'un air joyeux et caressant. Évidemment il se trouvait en pays de connaissance, aussi il s'approcha de la maisonnette d'où sortait la lumière, frappa à la porte, et quand elle s'ouvrit il vit que la Providence l'avait conduit au but de son voyage.

» Il entra donc dans l'unique chambre où la pauvre femme qui l'avait reçu à son entrée dans le monde, était mourante sur son lit. Il alla s'asseoir à son chevet. Elle le reconnut à peine ; ses mains étaient déjà glacées, son œil terne, ses lèvres livides. Les enfants dormaient paisiblement dans la même chambre sous des rideaux de serge verte ; le mari, vieilli bien plus encore par la fatigue que

par les années, veillait seul sa compagne. La vie de nos paysans est si uniforme et si pure que le spectacle de la mort n'a pour eux rien de bien désolant ni de bien solennel ; c'est la fin de leur misère et le commencement du bonheur promis.

» De l'autre côté du lit de sa nourrice était assise une jeune personne que Michel reconnut aussitôt pour mademoiselle Mélina Duclos, fille du médecin de S... Mademoiselle Mélina était charmante, elle gardait en province toute la grâce mignarde des femmes de Paris, où elle avait été élevée. C'était une de ces natures blondes et aventureuses qui animent si poétiquement les romans de Walter Scott. Naturellement simple, bonne, généreuse, ce n'était que par caprice qu'elle devenait coquette ; naturellement triste et rêveuse, ce n'était que par boutade qu'elle devenait gaie et folle ; mais c'était toujours la Providence des pauvres et des malheureux, aussi était-elle adorée dans tout le pays. Hélas ! tant de qualités charmantes étaient gâtées par un vice, ou plutôt un ridicule terrible. Mademoiselle Mélina était romanesque..., et cela au plus violent de tous les degrés.

» Elle n'avait point de mère, la pauvre enfant ! son père, tout entier à ses occupations, la laissait toujours seule, et le temps qu'elle ne passait pas auprès des malades, ce dont elle s'était fait une mission, au lieu de l'employer aux soins de l'intérieur, au bien-être du logis, elle l'employait à lire

des romans. Elle avait dix-neuf ans, et son cœur, fait pour les douces joies de la famille, devint bientôt un chaos confus ; la modeste maison de son père se transforma en vieux donjon, elle s'imagina qu'elle était châtelaine, et attendit le damoisel de ses rêves, pensant que le Ciel le lui devait comme dédommagement de ses ennuis.

» Michel salua avec courtoisie sa charmante compagne, et apprit d'elle que sa pauvre nourrice était malade depuis tout un grand mois, mais qu'on avait pensé, seulement il y avait quelques heures, à appeler le médecin ; que son père était venu aussitôt, et que trouvant la maladie si grave et si avancée, après avoir fait quelques prescriptions importantes qu'elle venait d'apporter elle-même, il avait conseillé d'aller chercher le curé du village, ce qu'une voisine, qui se trouvait là, s'était chargée de faire au plus vite.

» Et quelques instants après que mademoiselle Duclos eut raconté toutes ces choses, Michel vit effectivement arriver le vieux pasteur.

» Mademoiselle Mélina et lui se mirent à genoux auprès du lit de la mourante, et ils écoutèrent avec recueillement et respect la prière des agonisants, que le bon prêtre psalmodiait avec une émotion pieuse et touchante. Michel m'a dit bien souvent, — car vous comprenez, Paul, que l'histoire que je vous raconte ici est celle d'un ami qui me fut bien intime, n'est-ce pas ? — Il m'a dit bien souvent donc,

qu'il ne croit pas avoir vu durant toute sa vie une scène plus profondément triste que ne fut celle-là.

» Les enfants qu'on avait réveillés et qui s'étaient levés pour assister aux derniers moments de leur mère, contemplaient d'un air endormi et stupide ce qui se passait autour d'eux. Le vieux Roger seul versait au pied du lit des larmes silencieuses ; la lampe venait de s'éteindre ; un morceau de suif brûlait dans le goulot d'une bouteille en coulant sur une table, couverte encore des restes du souper rustique ; deux tisons rapprochés fumaient dans l'âtre, tandis qu'un gros chat noir, à demi couché dans les cendres, semblait absorbé par une contemplation mélancolique devant les braises du foyer ; des mouches volaient lourdement dans l'air épais de la chambre et venaient en bourdonnant se heurter aux mains ou au visage des assistants ; au dehors on entendait des mugissements plaintifs qui partaient des étables ; les chiens aboyaient à la lune qui s'approchait de l'horizon, et le vent qui fraîchissait sifflait tristement à la porte, et mêlait ses murmures aux cris perçants des chouettes et des orfraies.

» Après que la cérémonie des prières fut terminée la malade ayant désiré rester seule avec son pasteur, mademoiselle Duclos et Michel se retirèrent tous les deux. Tous deux durant quelque temps devaient suivre le même chemin, ce qu'ils firent en causant d'une façon grave et austère, car ils avaient

subi chacun l'influence de cet épisode lugubre; pourtant peu à peu la causerie s'éclaircit légèrement, et Michel, qui le premier avait secoué le linceul glacé qui enveloppait son âme, donnait audience aux pensées poétiques que le contraste du calme de la nature avec la scène douloureuse à laquelle ils venaient d'assister faisait naître dans son esprit, et débita sans doute de fort jolies choses à sa compagne, car celle-ci tout interdite s'arrêta pour le mieux entendre. Fier d'être écouté ainsi, notre héros se lança à perte de vue dans l'espace, chanta la lune, les étoiles, le soleil.. Bref il résulta de tout cela que mademoiselle Duclos le déclara un grand homme incompris, haussa les épaules de pitié sur la sottise du brave père qui voulait ternir la blancheur des ailes du jeune poète dans la poussière fangeuse d'une étude de notaire, et l'encouragea de toute la force de son âme à secouer le joug barbare de l'auteur de ses jours pour arborer la lyre de l'immortalité.

» Il n'en fallait pas tant pour tourner la tête faible de Michel; aussi dès le lendemain il se leva avec le jour et s'en alla trouver résolûment son père. Le bonhomme travaillait tranquillement dans son jardin. En voyant approcher son fils, il leva la tête et s'appuyant sur sa bêche, il lui tendit tendrement la main. Michel à cet accueil sentit son cœur se serrer; mais, comme sa résolution était sérieusement prise, il entra aussitôt en matière et chercha à faire com-

prendre à l'honnête fermier que le bonheur et le profit devaient l'accompagner dans la carrière qu'il ambitionnait si fort. Celui-ci secoua la tête avec doute.

» — Ecoute, garçon, dit-il, je ne suis pas un savant et je n'entends pas grand'chose à tes paroles ; mais je sens là — et il mit la main sur son cœur — et le cœur d'un père ne le trompe jamais! que tu vas faire une sottise. Donne-nous ta vie à nous qui t'aimons tant! Si tu la jettes au vent, tu la perdras malheureusement. Je ne connais rien à tes ambitions, à tes projets, à tes espérances ; mais ce que je sais, c'est que depuis que tu te retires de nous ton âme est triste et misérable. Cruel enfant, tu as le bonheur sous la main, et tu aimes mieux courir après des chimères !...

» Michel résista à ces douces paroles, comme il s'était cabré contre l'affectueux accueil que lui avait fait son père, et il lutta avec acharnement ; le fermier, fort de son droit, ne voulut pas céder. Il était aussi entêté, le brave homme ! et la discussion passant à l'état de querelle, il déclara à Michel qu'il pouvait quitter la maison, si cela lui convenait, mais qu'il ne devait plus attendre de lui ni argent ni secours. Notre héros était fier ; cet ultimatum le blessa cruellement : aussi une heure ne s'était pas écoulée, qu'armé de son paquet il grimpait dans la voiture qui devait le conduire à Paris, but de son désir et de ses rêves. Je ne dois pas oublier de vous

dire qu'une bourse assez rondelette lui avait été glissée, avant son départ, par ses sœurs au désespoir.

» A son arrivée à Paris, Michel qui ne connaissait la grande ville qu'à travers le parloir du collége, et qui s'était laissé dire que les poètes mangeaient des fèves dans les greniers et que le génie buvait de l'eau dans les mansardes, ne voulant pas sortir du programme, loua une petite chambre mansardée sur la place de l'Estrapade, vécut en véritable anachorète, et se mit courageusement à composer un énorme volume sous le titre pompeux de *Fleurs de ma vie*.

» Une fois cet ouvrage terminé, Michel sentit que, pour réussir, une protection lui devenait de la plus haute importance ; pour l'obtenir il frappa à toutes les portes, et toutes les portes se fermèrent devant lui ; il se présenta à toutes les célébrités de l'époque, qui, à la première visite, le comblèrent de protestations de zèle, lui firent les compliments les plus superbes, mais qui, à la seconde, furent invisibles pour le pauvre solliciteur, qui de leur vue n'emporta qu'une illusion détruite, celle que le talent, ou plutôt la littérature était misérable, pauvre et affamée ; car il avait remarqué avec stupéfaction que toutes les célébrités de l'époque habitaient des logis bien coquets et bien riches et ne buvaient de l'eau qu'avec une sobriété extrême. Les *Fleurs de ma vie* se promenèrent donc dans tous les antichambres des écri-

vains, des romanciers et des journalistes, et revinrent à son auteur sans avoir été lues par personne.

» Michel vivait pauvre et seul dans sa mansarde. Il commençait à souffrir cruellement, mais il sentait que cette souffrance était née par sa faute et il se résignait. D'ailleurs à dix-neuf ans on est fier de sa première douleur, comme on le serait d'une première victoire; on est fier comme un enfant qui revêt sa robe virile. Le jour il courait pour placer son livre; le soir il travaillait, étudiait les littératures anciennes et modernes, et ne s'endormait que bien avant dans la nuit. Mais alors Dieu avait pitié de lui et lui envoyait en songe la vénérable figure de son père, les visages souriants de ses sœurs et le calme heureux de la ferme.

» Désolé et surpris de son peu de succès, Michel accusa son siècle d'ingratitude, et tomba dans la vulgarité des génies méconnus. Dans le fond de son cœur il blasphéma contre les puissances littéraires, leur reprochant avec amertume d'être âpres et rudes aux talents qui bourgeonnent. Et il avait tort, Paul; car si on peut reprocher un défaut aux autorités littéraires du jour, ce n'est point de ne pas encourager les humbles efforts en ménageant le vent et la pluie au duvet des âmes naissantes, mais c'est bien plutôt celui de sourire gracieusement à la faiblesse, et d'encourager l'impuissance par des caresses menteuses.

» A force de recherches, notre poète incompris

eut enfin le bonheur de rencontrer un éditeur, brave homme qui, inspiré par la confiance que Michel avait en lui-même, consentit à lui ouvrir l'avenir en imprimant son livre. Mais, hélas! le succès ne vint pas couronner l'œuvre, et les *Fleurs de ma vie* tombèrent dans le gouffre béant où se perdent tant de fleurs de ce genre.

» Michel avait trouvé un grand charme à écrire son premier ouvrage; alors l'espérance conduisait sa plume. Mais maintenant qu'il avait échoué, il se sentait sans force et sans génie. Tout ce qu'il avait de bon, tout ce qu'il avait de beau en lui, il l'avait jeté à pleines mains dans son livre, et personne n'avait su le comprendre, et personne n'avait su l'apprécier. Malédiction sur lui !..... mais aussi malédiction sur ce siècle infâme! qui ne se sent de cœur que pour l'argent, d'âme que pour de l'or!... Que faire maintenant?... que devenir?... Car enfin il fallait vivre!... L'enfant prodigue songea un instant à faire appel à l'indulgence de son père; mais le génie du mal chassa cette bonne pensée, et le démon de l'orgueil l'emporta. Michel se résolut à continuer la lutte. Il courut tous les bureaux des journaux pour y demander de l'ouvrage : partout les places étaient prises; il fit des petits feuilletons pour la province, gagna quelques sous à grand'peine. Enfin, l'année de son séjour à Paris n'était pas encore entièrement écoulée qu'il se trouvait criblé de dettes, et ne savait comment sortir des

embarras inextricables où il s'était follement jeté...

» Alors, afin qu'on ne pût pas dire qu'il était un *travers* poétique auquel il n'eût point sacrifié, Michel pensa sérieusement au suicide. Il avait vu, pensait-il, toutes ses espérances se flétrir et tomber une à une. Méconnu de son siècle, il résolut de ne point survivre à la chute de ses illusions. Il vendit tout ce qu'il possédait en livres, habits, linge, etc., et avec la faible somme qu'il en retira acquitta quelques dettes, écrivit à son père une lettre d'adieu et de regrets touchants, de remords véritables ; il alla la jeter lui-même à la poste et revint au logis, où l'attendait un pistolet chargé jusqu'à la gueule.

» Comme il en appuyait la bouche glacée sur sa tempe brûlante, il entendit une douce voix de femme qui chantait un air avec lequel sa mère l'endormait dans son enfance, et qu'il avait chanté lui-même bien souvent. A ce souvenir, la main qui tenait l'arme fatale se prit à trembler, puis elle s'abaissa lentement, puis enfin le pistolet tomba sur le carreau, et Michel demeura machinalement appuyé contre l'embrasure de la fenêtre, par laquelle il voyait en face, à une petite mansarde ouverte, la sirène, la grisette ou l'ange dont la douce mélodie lui arrivait comme un écho lointain de ses jeunes années.

» — Décidément, se dit Michel en sortant de sa rêverie et repoussant du pied l'arme mortelle qu'il avait abandonnée, il est trop difficile de se tuer avec

un pistolet, la moindre émotion vous fait trembler la main, et vous expose à vous défigurer, rien de plus. Le poison sera un auxiliaire plus commode; je mourrai donc par le poison, allons en chercher chez l'apothicaire.

» Et Michel prit son chapeau, et sortit.

» C'était par une magnifique journée d'été; tout Paris étincelait au soleil; et machinalement, et sans s'en rendre compte, notre héros prit le chemin le plus long pour arriver au but de sa course fatale. Il se promena sur les quais et sur les boulevards; il rencontra des régiments qui défilaient, musique en tête, sur le pont Royal; il s'arrêta pour contempler, d'un côté, les marronniers des Tuileries, dont le vent balançait les masses de verdure, de l'autre, la Cité, que dominaient les imposantes tours de Notre-Dame, puis étourdi, fatigué par les baïonnettes luisantes reflétant les rayons du soleil, le bruit des clairons, les aigrettes qu'agitait la brise, les calèches qui volaient vers le bois, les femmes sveltes et légères qui couraient, comme les bergeronnettes, sur les pavés brûlants; les jeunes gens qu'emportaient leurs coursiers fougueux; ennuyé de tous ces bruits, de tous ces spectacles qui lui faisaient sentir bien mieux encore son isolement et sa misère, Michel revint sur ses pas, et après avoir fait l'emplette qu'il désirait, c'est-à-dire un petit paquet d'arsenic que, même sous le prétexte de rats dévastateurs, le pharmacien lui livra à grand'peine, il

rentra encore une fois dans son pauvre logis pour mettre fin à sa triste existence.

» Cette fois la mansarde d'en face était fermée, la nuit couvrait le ciel, aucune distraction nouvelle n'était à craindre ; aussi ce fut avec le plus grand sang-froid qu'il délaya dans un verre d'eau la poudre mortelle et la but avec le courage de Socrate ; puis il s'étendit sur son lit pour y attendre la mort... Alors je ne sais quel secret amour de la vie lui traversa le cœur ; il pensa au dévouement de son père,... à la tendresse de ses sœurs ;... il revit ses chères campagnes,... il respirait le parfum de ses jardins fleuris,... et des larmes de désespoir s'échappaient par torrents de ses yeux... Il se sentit défaillir, il appela du secours,... personne ne vint... Il allait donc mourir, et mourir seul,... sans une main amie pour lui fermer les yeux,... et tout cela par sa faute,... par son crime...

» Alors il songea à Dieu ;... il frémit en pensant au compte terrible qu'il aurait à lui rendre ;. . il se dit que le suicide était une lâcheté, une honte ;... que l'homme qui se tuait était aussi impardonnable que le soldat qui avait déserté son poste au moment du combat ;... il voulut prier, joignit les mains en élevant les yeux vers le ciel ; mais à ce moment des tranchées affreuses vinrent lui déchirer l'estomac ; le poison commençait son œuvre mortelle... — Le malheureux poussa des cris déchirants en appelant au secours ;... tout-à-coup la porte s'ouvre

avec violence, et il se trouve dans les bras de son père.

» — Michel !... mon enfant !... s'écria le malheureux vieillard en voyant son fils pâle et haletant sur son grabat,... qu'as-tu ? dis-moi... J'ai appris ta misère,... je suis venu,... tu ne vas plus souffrir ;... tu seras poète,... tu seras tout ce que tu voudras... Mais parle-moi,... dis-moi où tu souffres ;... parle donc, malheureux !... car tu me rends fou d'effroi !...

» —Mon père !... pardonnez-moi, dit le malheureux enfant en cherchant à dissimuler sa souffrance,... j'ai douté de vous,... je vais mourir,... je me suis empoisonné !...

» — Toi mourir !... mon fils !... mon enfant,... mon espoir !... mon seul bien ! — s'écria le pauvre père en se redressant et levant les bras vers le ciel, comme pour l'appeler à son aide...

» Puis, s'apercevant qu'il était seul et impuissant à porter secours, d'un bond il s'élança hors de la chambre, et courut pour chercher un médecin. La Providence lui vint en aide, car il en rencontra un promptement, ce qui lui permit de revenir au plus vite auprès de son coupable enfant.

» Pendant l'absence du pauvre père, le poison avait fait des progrès effrayants, et à son retour il trouva le malheureux Michel dans une crise terrible. A cette vue déchirante, le fermier, croyant n'avoir plus rien à attendre des hommes, tomba à

genoux pour invoquer celui qui seul pouvait sauver son enfant.

» Pendant ce temps, le médecin s'approcha du moribond, lui tâta le pouls, l'observa avec la plus grande attention, puis, se prenant à sourire :

» — Allons, dit-il, cette fois nous en serons quitte pour la peur, mon jeune ami ; vous avez pris une forte dose d'éméthique, et rien de plus !... Le brave pharmacien, à qui vous vous êtes adressé, a sans doute deviné votre projet, et il a voulu vous donner une bonne leçon... Dieu veuille qu'elle vous profite ! —

» En entendant ces mots, en voyant le sourire narquois qui les accompagnait, je ne sais si ce fut la honte ou la joie qui d'abord envahit mon cœur ; mais je n'eus pas plutôt jeté les yeux sur mon père, que le bonheur domina toute autre pensée en moi : il était si heureux, le brave homme !... »

— Mais je m'aperçois que ma plume vient de commettre une indiscrétion et vous apprendre que c'est moi qui suis le héros de cette ridicule histoire. Eh bien ! je ne le renierai pas, mon cher Paul, et vous comprendrez bien mieux ainsi comment je suis instruit des faits que je vous raconte. — Mais nous retournerons, si vous le voulez bien, à mon récit, qui, je l'espère, ne vous intéressera pas moins maintenant que vous connaissez Michel.

« Ainsi que l'avait fort bien dit le docteur, je fus promptement hors d'affaire, et, après avoir acquitté

toutes mes dettes, mon père voulut me ramener avec lui, ce que j'acceptai avec le plus grand plaisir. En arrivant devant notre maisonnette, en revoyant mes sœurs, leur jardin si coquet, leur sourire si affectueux, je sentis des larmes de joie s'échapper de mes yeux, et ce fut du plus profond de mon cœur que je remerciai Dieu de m'avoir rendu ce bonheur doux et paisible dont j'avais cherché si follement à m'exiler.

» Avez-vous jamais lu sans attendrissement, dans la très-véridique histoire du héros de la Manche, ce chapitre qui vous raconte le moment où l'honnête Don Quichotte revient au gîte après sa première excursion?... Il rentre roué de coups, et s'arrête au milieu de sa cour à contempler mélancoliquement ses plates-bandes de fleurs et de légumes, ses canards qui barbotent dans la mare, sa nièce et sa gouvernante qui ravaudent leurs bas sur le seuil de la porte.

» C'est que, voyez-vous, mon ami, ceci nous figure au parfait, d'un côté la poésie qui est allée courir les champs et qui rentre au bercail éclopée, n'en pouvant plus et tirant de l'aile; et de l'autre, l'humble vie qui est restée à la maison au milieu des occupations modestes, et qui n'a point exposé son repos, et, bien plus encore, son honneur !

» Mais le dernier mot n'était pas encore dit pour moi : une nouvelle épreuve m'attendait au logis; épreuve d'autant plus terrible que jusqu'ici je n'a-

vais eu à lutter que contre les déceptions et la misère, et qu'alors c'était le succès qui volait vers moi à toutes voiles. En un mot, j'étais allé chercher vainement la gloire à Paris, et elle m'attendait au village.

» Mon modeste ouvrage, *Fleurs de ma vie,* si fort dédaigné dans notre grande et terrible ville, plus dédaigneuse qu'une reine, plus capricieuse qu'une courtisane, avait eu un grand succès en province; et aussitôt qu'on apprit mon retour au pays, toutes les Sévignés d'alentour s'empressèrent de m'accabler d'invitations; tous les Mécènes des villes voisines voulurent me visiter; enfin tout ce que la contrée avait d'élégant, de savant, de lettré, accourait en charaban, en patache, en carriole, à pied, à cheval, en litière, pour échanger quelques paroles avec moi.

» Qui fut bien étonné de cela?... Mon père d'abord, puis moi ensuite, je peux vous en faire la confidence, quoiqu'il se glissât bien tout doucement dans le fond de mon esprit que cet enthousiasme n'était que justice, et que peut-être méritais-je mieux que cela encore.

» — Eh quoi! me disait-on de toutes parts, vous voudriez enfouir un talent aussi beau, un génie aussi remarquable dans la vie étroite et mesquine de la province!... Vous n'y songez pas, jeune homme! il faut, au jeu de vos grandes ailes, un air plus vaste et plus âpre. Laissez à l'alouette cacher son nid dans nos sillons; l'aigle plane sur les montagnes.

Oubliez-vous que le génie est une mission divine, qu'en le laissant dormir vous manquez aux volontés du Ciel?... — et une foule d'autres balivernes du même genre.

» De tout ceci il résulta que mon père et moi nous tombâmes dans une profonde tristesse; lui, le bon et digne homme, craignant d'avoir mis une entrave, par ce qu'il appelait alors son entêtement, à la carrière brillante dont il entendait parler ainsi; et moi, parce que ma pauvre vanité d'auteur, avec toutes ces sornettes, et charmée agréablement par l'encens qu'elles lui avaient brûlé sous le nez, retrouvait ses pensées de génie incompris et d'ingratitude du siècle! Pendant quelques jours, nous nous évitâmes au lieu de nous rapprocher, dans la crainte de laisser échapper les regrets qui nous étreignaient si cruellement le cœur. Mais un matin, que nous nous rencontrâmes tous deux seuls dans le jardin de mes sœurs, mon père s'approcha de moi et me tendit affectueusement la main; je me jetai dans ses bras, et tous deux nous sentîmes nos cœurs déchargés; nos joues étaient mouillées de larmes, la glace était rompue!...

» — Garçon, me dit tendrement ce bon père, j'ai eu tort envers toi, j'ai empêché ton bonheur, me le pardonnes-tu?... Je vais réparer ma faute : pars pour Paris, puisque c'est là que tu dois briller; l'argent ne te manquera plus; et alors la gloire viendra, et tu seras heureux, toi!...

» Un moment j'eus la pensée d'accepter cette offre généreuse; mais le soupir douloureux qui avait accompagné ces derniers mots : « Tu seras heureux, toi!... » réveilla mon bon ange endormi, et me montra le dévouement sans bornes de celui qui sacrifiait ainsi sans murmurer ses convictions, ses espérances et sa joie, à l'idée seule du plaisir qu'il pouvait causer à son enfant ingrat. Alors je sentis se réveiller en moi la droiture et l'instinct du devoir.

» — Non, mon père, non, vous n'avez eu aucun tort; c'est moi, moi seul qu'il faut blâmer; et les fausses louanges dont je suis assailli en ce moment ressemblent à cette fumée épaisse qui s'échappe en tourbillonnant, et que le vent le plus léger dissipe sans qu'il en reste la moindre trace. J'ai appris, et cela à mes dépens, aussi j'en suis bien convaincu, que le bonheur était ici, près de vous, et dans les conditions que vous avez rêvées. Je vais donc commencer mon droit; pour réparer le temps que j'ai perdu, je travaillerai avec courage, et je mets toute ma gloire dans l'espérance que vous me direz un jour : « — Michel, je suis content de toi!... »

» Il m'est impossible de vous exprimer, Paul, quelle fut la joie de mon père en m'entendant parler ainsi. Il me serrait sur son cœur, me couvrait de baisers et de larmes; les paroles lui semblaient impuissantes pour me dire combien il était heureux!... Et je l'étais aussi, moi!... D'abord il y a un plaisir

très-grand dans un devoir rempli; puis, dans les actions importantes de la vie, il ne faut jamais prendre de demi-mesure; on souffre autant que pour une résolution sérieuse, et on ne se sent pas satisfait de soi-même. Tandis que je venais de brûler mes vaisseaux, de briser ma lyre, en un mot de renier la poésie pour toujours,... et jamais je ne me suis repenti de la sage résolution que, dans un moment d'entraînement, j'ai prise.

» Je fis mon droit, je devins notaire; j'épousai, non la fille de maître Gillois, elle était mariée alors, mais une charmante femme modestement élevée et qui fait le bonheur de ma vie; j'ai de jolis enfants, une belle fortune; mon père est mort en me bénissant pour la joie dont j'ai comblé sa vieillesse; mes sœurs sont honorablement mariées autour de moi; enfin, nous avons cette vie heureuse et sainte de la famille, qui est le seul vrai bien de ce monde, et la poésie est le doux passe-temps de mes heures perdues.

» Croyez-vous maintenant, Paul, que je puisse être un bon avocat dans la cause que vous me priez de défendre et que j'ai tant de raisons pour attaquer?... Mais hors cela, mon jeune ami, je suis entièrement à votre service.

» Adieu, Roger se joint à moi pour vous envoyer les plus affectueux souvenirs. »

PAUL CHAUVERT A M. LAUVERNY.

« Monsieur,

» J'ai bien tardé à vous dire quelle impression j'ai éprouvée à la lecture de la simple histoire du pauvre Michel, histoire qui pouvait, qui devait être la mienne, si j'avais donné un corps, une âme, aux rêves trompeurs qui me berçaient.

» D'abord, je vous l'avoue en toute honte, j'ai été plus blessé que touché de la leçon paternelle que vous me donniez en me faisant compter, avec toute la générosité de Notre-Seigneur à saint Thomas, les plaies saignantes de vos illusions détruites, et mon orgueil se sentait humilié d'une comparaison qui assimilait votre muse à la mienne. Vous voyez combien je me sens coupable, Monsieur, puisque, pour expiation, je me condamne à vous ouvrir mon cœur, à vous raconter ma sottise. — Mais peu à peu le bon sens m'est revenu; je me suis mis à la place de Michel, je me suis vu seul, pauvre, repoussé

de tous dans ce désert de pierres enfumées que l'on appelle Paris, regrettant les doux soins de ma mère, pleurant les saintes joies de la famille et le soleil de mon pays. Alors je me suis senti plus tendre pour les chers êtres qui m'entourent. J'ai compris tout l'amour que j'avais pour eux ; tout celui qu'ils avaient pour moi et j'ai remercié le Ciel et vous, Monsieur, l'un du bonheur qu'il m'avait accordé, l'autre des biens qu'il m'a appris à connaître.

» Mais quand vint le moment de prendre une résolution sérieuse, de faire ainsi que vous avez fait : de briser ma lyre, de couper les ailes d'or de mes inspirations poétiques ; j'ai hésité, j'ai eu peur, et sans courage pour le bien comme pour le mal, je me sauvais durant toute la journée, battant la campagne avec un fusil sous mon bras, un chien sur mes talons, sans autre but que celui de fuir mon père, ou plutôt de me fuir moi-même ; car je me refusais même le plaisir de la rêverie, et j'arpentais les bois en chantant pour me distraire, et souvent aussi, comme dit Sterne, en pleurant pour me consoler.

» Cet état de choses, vous le comprenez sans peine, Monsieur, ne pouvait pas durer longtemps ainsi sans altérer ma santé. Aussi je changeais à vue d'œil, ce qui inquiéta vivement mes chers parents, et un matin, au moment où j'allais sortir pour commencer mes courses vagabondes, ma mère entra dans ma chambre, elle m'embrassa tendrement, puis m'attirant doucement vers elle me fit

asseoir à ses côtés sur ma couche en désordre.

» — Qu'as-tu, mon enfant? me dit-elle de cette voix qui porte au cœur; es-tu malade... es-tu coupable ?... me voici ou comme ton médecin, ou comme ton confesseur. Qui pourrais-tu choisir pour l'un ou l'autre qui vaille une mère ? —

» Je balbutiai d'abord, répondis des mots sans suite, puis peu à peu, gagné par cet amour maternel, si tendre qu'il semble que ce soit un reflet de celui de Dieu, j'épanchai mon cœur dans le sein de ma mère. Je me sentis plus fort alors et je lui lus votre lettre tout entière.

» — Et à quoi t'es-tu décidé, Paul, me demanda-t-elle avec un tendre sourire?

» — A rien encore, ma mère, et c'est cela qui me fait souffrir, répondis-je avec découragement. Je ne sais pas vouloir... et ne me sens de courage ni pour le bien ni pour le mal. —

» Ma mère prit alors votre lettre et, la parcourant rapidement du regard, elle s'arrêta à un passage qu'elle me montra avec le doigt. — « Dans les actions importantes de la vie, disiez-vous, les demi-mesures sont une chose funeste ; elles vous donnent autant de douleur qu'une résolution franche et courageuse, et ne vous laissent aucune consolation après elles. » — Monsieur Lauverny a raison, mon enfant, ajouta-t-elle, tu souffriras beaucoup moins quand tu seras franchement décidé à nous quitter. — Le sang-froid qu'elle avait affecté ne ré-

sista pas contre ces paroles, et la pauvre femme éclata en sanglots en me serrant convulsivement sur son cœur comme pour m'enchaîner auprès d'elle.

» Qui pourrait rester sourd à la sainte prière d'une mère? — Je fus vaincu!... et m'engageai irrévocablement à suivre la carrière à laquelle me destinait mon père, et comme vous, Monsieur, de ce moment je fus heureux!... La vie me semble belle, l'avenir me paraît couvert d'un ciel d'azur. J'ai suspendu ma couronne au-dessus du portrait de ma mère; puissé-je, comme vous, en retrouver dans l'âge mûr encore quelques rameaux en fleur... En un mot, je rêve vos succès puisque j'ai eu les mêmes luttes.

» Voilà encore de l'orgueil... Pardonnez-le-moi, je vous en prie, ce sont, je vous l'assure, les dernières étincelles d'un feu à peine éteint qui se meurt sous la cendre... Je me dispose à partir pour Paris, pour y commencer mon droit; je vais travailler avec courage, et ma plus douce récompense sera d'aller auprès de vous et de Roger apprendre la vie et le bonheur.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de mon profond respect et de ma sincère reconnaissance.

» PAUL. »

LE PREMIER SECRET

OU

LES DANGERS DE LA CURIOSITÉ.

LE PREMIER SECRET.

Valentine de Vaudoncourt avait été privée par la mort, dès l'âge le plus tendre, des soins et de la sollicitude de sa mère. Fille unique du comte de Vaudoncourt, ancien général sous la Restauration, maître d'une belle fortune, elle était le but de toutes les pensées de bonheur qu'il rêvait dans ce monde, et elle avait dix-huit ans lorsque l'affaiblissement de sa santé décida le général à l'enlever aux plaisirs de Paris, au bien-être de leur intérieur, pour la conduire sous le ciel bienfaisant de la Provence. Les conseils des gens de l'art se trouvaient unanimes. Valentine semblait alors une plante trop fragile, trop délicate, pour nos latitudes froides et humides, il lui fallait les tièdes haleines du midi.

Notre héroïne réunissait en elle tous les charmes

de son âge, et la douceur de son caractère, la timidité de son maintien venaient augmenter encore sa grâce naturelle. En un mot, la Providence s'était plu à parer son cœur de toutes les qualités les plus aimables, et le physique répondait au moral. Ce n'était point une de ces poupées de salon dont tous les effets, tous les mouvements sont calculés ; mais elle avait en elle quelque chose de simple, de frais, de modeste, de pur comme ses dix-huit ans, qui charmait et entraînait vers elle. L'éclat de ses grands yeux, bleus comme l'azur du ciel, était tempéré par de longs cils noirs, ses traits réguliers rappelaient les vierges de Raphaël, son sourire celui des anges, en un mot, elle eût été parfaite, si un défaut malheureux n'était venu porter son ombre au milieu de toutes ces lumières divines ; et ce défaut était l'indiscrétion. Elle commettait parfois des légèretés, des inconséquences de paroles que son repentir lui faisait pardonner, mais qui n'en laissaient pas moins leurs traces funestes.

» Et pourtant son père lui répétait sans cesse que l'indiscrétion est une chose qui entraîne après elle les plus graves conséquences ; que si le hasard ou la confiance rend dépositaire d'un secret, il faut savoir le garder comme on garderait l'objet le plus précieux, enfin que la retenue, le tact, l'appréciation délicate de ce que l'on peut dire et de ce qu'il faut taire, sont les premiers bienfaits d'une bonne éducation.

Hélas! ajoutait-il, on ne rencontre que trop souvent dans le monde de ces gens, bavards impitoyables, allant de cercle en cercle, répétant tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent; parlant le plus volontiers de ce qu'ils ne connaissent pas, jugeant, critiquant tout sans avoir jamais rien vu, rien étudié, et jetant inconsidérément, sur le tapis de la causerie légère, un mot, une phrase, calomnie ou malheur, mensonge ou vérité, d'où dépend, quelquefois, le repos ou le bonheur d'une famille tout entière!...

Ce fut par une de ces matinées d'octobre si belles qu'elles semblent défier les mauvais jours que le général et sa fille arrivèrent à Toulon; mais laissons Valentine nous raconter elle-même ce qu'elle appelle *ses impressions de voyages*, journal qu'elle s'amuse à écrire afin de fixer ses souvenirs et conserver ses impressions, dit-elle.

Toulon.

« Comme nous venions d'arriver à Toulon, l'escadre de la Méditerranée, commandée par le brave amiral Tréhouart, sortait de la rade pour se rendre dans le Levant. Mon père, qui voulut me faire voir manœuvrer une flotte de guerre, me conduisit sur la jetée, et le spectacle qui s'offrit à mes yeux me causa une impression qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. A l'aspect de ces immenses citadelles

flottantes qui venaient de s'ébranler à la voix d'un homme, et qui s'avançaient majestueusement dans l'espace, je me sentis transportée d'un noble orgueil et, dans un élan de pieuse reconnaissance, je remerciai Dieu d'avoir donné à sa créature, en compensation de sa faiblesse, cette puissance du génie qui asservit à ses desseins les éléments les plus rebelles et les forces inertes de la matière.

» Le touriste le plus indulgent ou le plus enthousiaste fera difficilement entrer Toulon au nombre des belles villes de France. Ses rues étroites, ses maisons sans élégance sont ce qu'elles étaient quand elle fut assiégée par le duc de Savoie. Sur le sommet de la côte on voit les blanches murailles du fort Lamalgue et les créneaux du petit Gibraltar, qui gardent encore l'empreinte des premiers boulets lancés par la main adolescente, mais déjà irrésistible, du jeune Bonaparte.

» Mais si la ville de Toulon est laide, son port est, m'a dit mon père, le plus magnifique port militaire de la France; et, effectivement, il faudrait plus d'un volume pour énumérer toutes les merveilles que renferme cet admirable établissement. La porte seule, ou plutôt l'arc triomphal, qui en ferme l'entrée, suffirait, par l'élévation de son style, par le nombre et la richesse de ses ornements, à défrayer l'admiration la plus exigeante... Mais à quoi me servirait de faire ici la nomenclature de toutes ces magnificences que j'eus à peine le temps

de voir, et qu'il me serait impossible de décrire!

» . . . .

» Me voici revenue d'une promenade bien triste et bien touchante tout à la fois! je veux parler du bagne. Ce matin, je disais à mon père qu'une chose qui m'attristait et désenchantait la ville de Toulon, à mes yeux, c'est que, comme Brest, elle sert de prison aux malheureux forçats.

» — Oui, ma fille, me répondit-il, ici, comme à Brest et à Rochefort, se trouvent rassemblés des misérables qui ont violé les lois de la société et de la nature, des hommes qui se sont perdus dans tous les excès, dégradés par toutes les dépravations!...

» — Oh! ne soyez pas si sévère, mon bon père, interrompis-je avec émotion, et comme si un pressentiment eût marqué ces paroles, car peut-être parmi ces malheureux s'en trouve-t-il d'innocents?

» — Certainement, ma fille, fit-il plus doucement, il y en a quelquefois; mais les exemples en sont bien rares! et les gens qui, victimes d'un concours fatal de circonstances étranges, n'ont pu, malgré leur repentir, se soustraire aux justes rigueurs de la loi, une fois au bagne, heureusement on les reconnaît promptement et on les sépare des autres, continua mon père, on les place soit comme employés à l'hospice, aux écritures, à la comptabilité, ou enfin on les laisse se créer des ressources par leur industrie: et quelquefois, je te l'assure, on rencontre dans ces forçats de très-habiles ouvriers,

car la patience et le temps leur permettent d'accomplir les ouvrages les plus remarquables.

» — Oh! mon bon petit père, m'écriai-je, que je voudrais voir ces malheureux et contribuer à alléger leur misère par l'achat de ces ouvrages !. — Et mon père, toujours disposé à exaucer les désirs de son enfant, s'empressa de me conduire visiter le séjour de ces pauvres galériens.

» Ce qui frappe tout d'abord en entrant dans ce séjour du remords et du crime, ce sont deux pièces de canon chargées à mitraille, un cupidon appuyé sur une ancre, et l'image du Dieu mort pour nous qui se trouve dans toutes les salles des condamnés. Du reste, l'aspect de ces lieux n'a rien qui soit attristant à l'œil, et si le costume de ces hommes ne venait rappeler à la pensée leur misérable condition, on se croirait aussi bien dans un immense atelier occupant des ouvriers en grand nombre. On remarque dans ces criminels toute l'activité des gens libres ; l'ordre le plus parfait règne dans les moindres détails ; en un mot le travail est partout obligatoire ou volontaire, et la résignation et l'espérance aident autant à la discipline que la contrainte et la rigueur.

» Quelques moments à peine après celui de notre entrée au bagne, le commandant entouré de plusieurs personnes fit défiler devant lui les prisonniers ; — nous nous mêlâmes au groupe.

» — Déferrez le n° 862 ! cria-t-il tout-à-coup. —

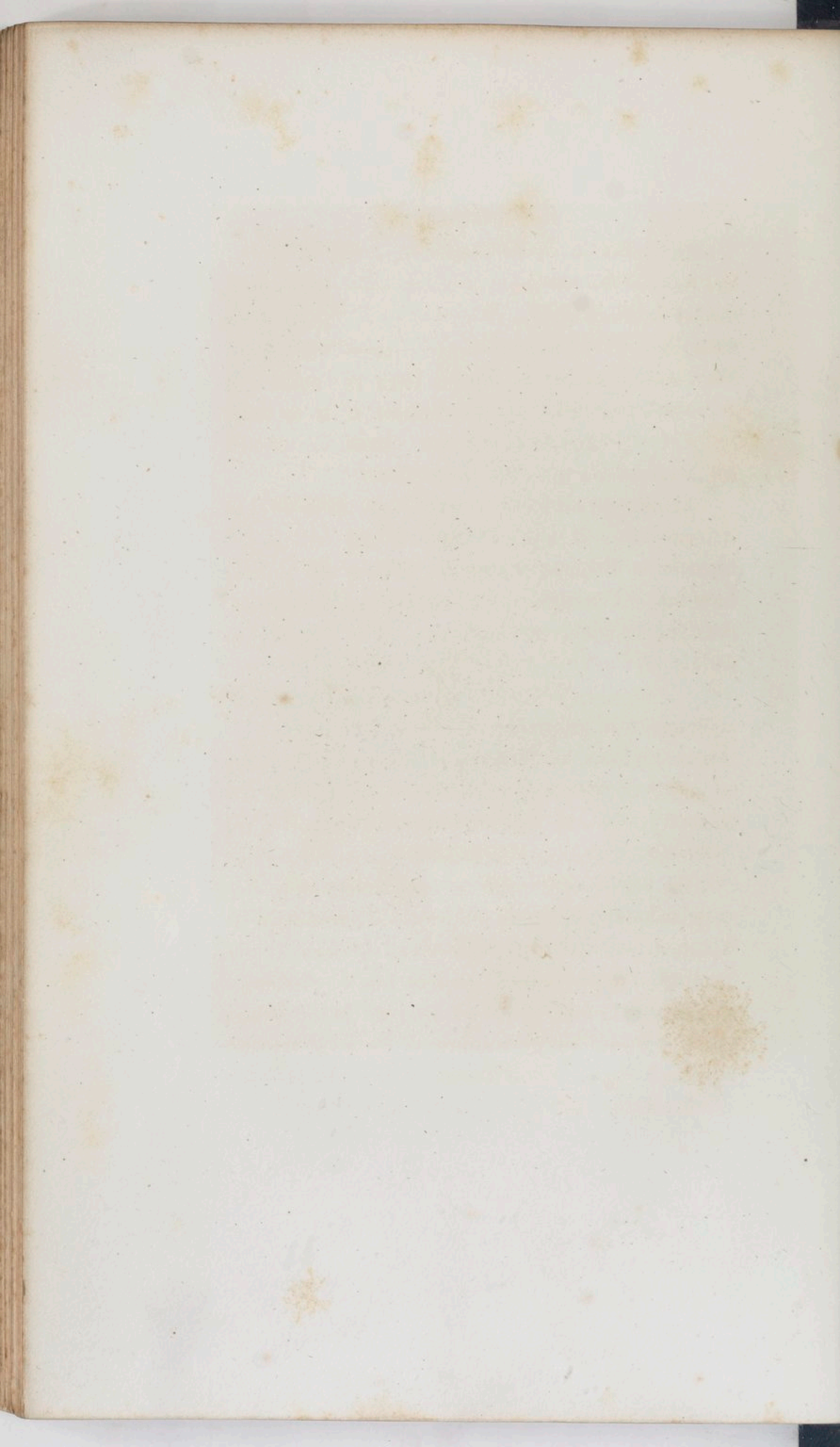
Le Premier Secret



Imp. Lemercier, Paris.

Il serait tombé sur la terre de toute sa hauteur, si sa femme ne lui eut ouvert les bras. . . . .

P. 162



» Et quand cet ordre eut été exécuté, au grand étonnement des forcats et même de celui qui en était l'objet, le commandant fit signe à ce malheureux de sortir des rangs, et déployant un papier qu'il tenait à la main, il lui annonça que la clémence royale, en considération de sa bonne conduite et du repentir qu'il avait manifesté depuis son entrée au bagne, lui faisait remise du reste de sa peine.

» En entendant cette heureuse nouvelle le condamné pâlit, ses yeux se fermèrent, ses genoux fléchirent, et il serait tombé sur la terre de toute sa hauteur, si sa femme, qui accompagnait le commandant, ne lui eût ouvert les bras pour le recevoir sur son cœur.

» — Marianne, ma bonne Marianne ! s'écria-t-il en éclatant en sanglots.

» — Eh bien, oui, c'est moi, mon pauvre homme, répondit la dévouée créature en sanglotant de joie à son tour, et voici nos enfants, les chers petits, qui priaient Dieu chaque jour de leur rendre leur père.—

» Et les pauvres enfants entouraient déjà leur père de leurs petits bras innocents et couvraient ses mains et son visage de baisers et de larmes. C'était trop d'émotion pour le pauvre libéré ! il riait et pleurait à la fois, appelant chacun de ses enfants par son nom, les dévorant tous du regard, et les caressant de ses mains tremblantes, comme pour se bien persuader que son bonheur n'était point une illusion mensongère.

» Mes chers, mes bien chers enfants, disait-il d'une voix entrecoupée de larmes; mon Dieu, qu'ils sont jolis et bien portants!.. regarde-les donc ces bons petits anges.... ils aiment leur père... Ils ignorent encore ce que c'est que le mépris.. Mais comment as-tu donc fait, ma pauvre Marianne, pour les élever si bravement toute seule ?.

» — J'ai travaillé, et le bon Dieu a béni mon travail, répondit simplement la bonne paysanne.

» — Oh! oui, le travail ! voilà ce qui sauve,... voilà ce qui nourrit ,... murmura douloureusement le condamné pour voiler la rougeur qui lui était montée au front. Oh! pourquoi n'ai-je pas fait comme toi, Marianne? Dieu pourtant m'avait donné la force et la santé...

» — Oublions le passé, interrompit vivement la pauvre créature; tu as assez souffert, Jacques, pour être corrigé de tes défauts; et maintenant que te voilà libre, tu as un bon état, et, avec l'aide de Dieu, tu répareras nos malheurs, j'en suis sûre.

» — Oh oui! je le voudrais!... s'écria Jacques en levant les yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de sa résolution courageuse; mais qui consentira à m'employer maintenant ?... quel est l'atelier dont les portes s'ouvriront devant le galérien de Toulon ?... — Et, en proférant ces tristes paroles, le malheureux laissa retomber sa tête sur sa poitrine avec les marques du plus profond désespoir.

» Cette sombre exclamation fut suivie d'un long silence, interrompu seulement par les sanglots du condamné et les baisers de ses enfants ; la bonne et dévouée Marianne elle-même semblait accablée devant la perspective d'un avenir sur lequel elle n'avait point encore arrêté ses regards, et ne trouvait plus une parole pour chercher à calmer la douleur terrible de son mari. Mon père s'approcha alors de ces pauvres gens, et dit à Jacques, en lui remettant un papier sur lequel il venait de crayonner quelques mots à la hâte :

» — Monsieur le commandant vient de m'apprendre que vous êtes fileur de soie, et croit pouvoir répondre de votre bonne conduite. Eh bien ! si vous désirez sincèrement, comme je le pense, vous réhabiliter par le travail, prenez ce billet, il est adressé à un de mes amis, je lui écrirai plus longuement aujourd'hui même; c'est un homme de bien, qui vous donnera une place dans ses ateliers, et qui oubliera complétement votre passé, s'il voit en vous un ouvrier laborieux et un homme de cœur. —

» A la joie inexprimable qui se peignit sur le visage du condamné, mon père, prévoyant une nouvelle scène d'attendrissement, m'entraîna avec rapidité, car ces émotions étaient trop violentes pour ma faible nature, et me fit commencer ma promenade à travers ce triste séjour. Le premier galérien qui vint au-devant de nous avait, malgré son habit, une douce et honnête figure sur laquelle

semblaient peints le courage et la résignation ; il nous offrit d'acheter quelque chose à une jolie petite boutique où il vendait ses ouvrages; nous acceptâmes avec empressement : alors il nous conduisit vers une espèce de baraque en bois, pleine de toutes sortes d'ouvrages en coco, en corail, en ivoire et en ambre; et tout cet étalage représentait un échantillon curieux de l'industrie du bagne.

» Ce forçat *marchand* est de la catégorie de ceux qu'on appelle les *éprouvés ;* sa bonne conduite, depuis sa mise aux fers, a attiré sur lui la bienveillance et l'intérêt des surveillants, et ses chefs ont adouci, autant que les réglements le permettent, les rigueurs de sa position. Sa figure est bonne, prévenant tout d'abord en sa faveur, et je suis convaincue que la faute qu'il a commise est le résultat d'un moment de délire ou de fatalité. D'ailleurs sa barbe et ses cheveux blanchis avant l'âge, ses traits fatigués par la douleur, ses yeux rougis par les larmes, accusent de terribles souffrances !... Aussi, malgré son affreux bonnet rouge et sa lourde chaîne, le regardais je bien plus comme un pauvre affligé que comme un misérable criminel, et, pour lui témoigner, autant que je le pouvais, l'intérêt sympathique qu'il me faisait éprouver, je fis de nombreuses emplettes à sa petite boutique. Mon père me dit alors que, si je débutais ainsi, le contenu de ma bourse ne suffirait pas pour toute ma promenade. Je me pris à sourire :

» — Qu'est-ce que ça fait que j'achète là ou ailleurs ? lui répondis-je ; ici il y a de très-jolies choses, et, comme j'ai promis à madame de Serlay de lui rapporter des merveilles de mon voyage, j'en fais emplette, cher papa. —

» En entendant prononcer le nom de madame de Serlay, le pauvre galérien se trouble, pâlit, les mains qu'il tendait vers moi sont saisies d'un frisson subit, et il se peint sur son visage une émotion indéfinissable. Je le regarde avec surprise,... avec terreur même... Alors il s'écrie en levant sur moi ses yeux baignés de larmes :

» — Vous connaissez madame de Serlay, ma belle demoiselle ?... oh ! comme elle est bonne ! n'est-ce pas ?

» — Vous aussi vous la connaissez? fis-je, au comble de la stupéfaction.

» — Si je la connais !... si je connais madame de Serlay !... répondit le forçat avec exaltation ; demandez-moi plutôt si je connais le remords, le désespoir et la misère !... Et ma fille !... ma pauvre fille !... — et, en prononçant ces mots, des sanglots déchirants s'échappèrent de sa poitrine brisée.

» De plus en plus surprise, je voulus questionner le malheureux condamné ; mais d'abord il lui fallut un grand temps pour se calmer un peu, puis, au moment où il allait commencer sans doute sa confidence, car je l'interrogeais fort adroitement, un garde-chiourme vint maladroitement l'interrompre pour le faire rentrer.

» Mon père avait assisté en silence à toute cette petite scène ; puis, quand nous fûmes seuls, il me gronda ; mais comme il sait gronder, le bon et cher père !... Pourtant il prétend que j'ai été curieuse,... indiscrète,... que j'ai volé un secret... Mais quel secret, mon Dieu ! puisque je ne sais rien ?... Il m'a dit de plus que je devais le renfermer dans le fond de mon cœur, et jamais, quoi qu'il arrive, n'en parler à personne, surtout à madame de Serlay, que j'aurais l'air d'interroger, ce qui serait du plus mauvais goût, puisque, si elle avait voulu me faire une confidence, à moi son amie d'enfance, elle n'eût pas attendu que je vinsse la forcer à cela.

» Tout ceci est vrai, peut-être, et mon père peut avoir raison en cela comme en toutes choses ; mais ça n'empêche pas que ce qu'il appelle un secret me pèse, et que je donnerais tout au monde pour en avoir la clef. »

» . . . .

Barcelonnette.

« Je reprends mon journal interrompu depuis bien longtemps ; mais il est difficile d'écrire quandon est toujours à courir et par monts et par vaux. Nous voici arrêtés pour quelques jours à Barcelonnette afin de nous reposer ; mon père craint que j'en aie besoin, et ce n'est heureusement qu'une mesure de

prudence, car ma santé est redevenue aussi brillante que possible. Rappelons donc mes souvenirs.

» Après avoir quitté Toulon, nous traversâmes sans nous arrêter une foule de petites villes chères aux archéologues, mais fort peu intéressantes pour les ignorantes de mon espèce qui prennent sans sourciller une amphore pour un pot au lait et une médaille carthaginoise pour un vieux sou; et nous arrivâmes à Seyne, petit village fort dédaigné par l'histoire, mais qui avait pour nous un attrait que n'offrent pas les cités les plus célèbres : c'est là que commence à s'ouvrir, à travers les masses gigantesques des Alpes françaises, cette admirable vallée de Barcelonnette que les étrangers viennent visiter de bien loin, et dont les Français savent à peine le nom. Ainsi est faite l'espèce humaine, sa main ne se tend que vers les objets qu'elle ne peut atteindre.

» Nous arrivâmes à Seyne à la tombée de la nuit, et en véritable caravane, car en route nous avions été ralliés par une quinzaine de touristes anglais qui s'étaient joints à nous; mon père connaissant assez intimement lord G... le chef de la bande. Mais hélas! que notre déconvenue fut grande! quand nous apprîmes que la seule auberge du pays était déjà envahie par d'autres voyageant! Nous frémissions à la seule idée de devoir passer la nuit à la belle étoile, quand heureusement plusieurs bons villageois munis de lanternes, et suivis, je pense, de tous les enfants de la contrée, vinrent nous sup-

plier d'accepter un asile dans leurs chaumières.

» Mon père accepta, et pour lui et pour moi, leur offre généreuse avec la plus grande reconnaissance; mais nos compagnons anglais, formalistes comme toujours, opposèrent quelques difficultés à cette proposition hospitalière ; une vieille lady surtout, qui tenait dans ses bras, et avec une sollicitude toute maternelle, un horrible perroquet déplumé et un affreux king-charles, déclara formellement qu'elle ne se mettrait en communication avec les villageois que lorsqu'ils lui auraient été régulièrement présentés ; mais comme je lui fis observer que ses chers animaux pourraient souffrir du froid des montagnes, elle finit par céder à cet argument péremptoire ; puis un coup de vent glacé qui s'abattit au même instant sur notre troupe, décida le reste de la bande. Alors, précédés de nos hôtes, nous nous acheminâmes au plus vite vers les modestes chalets où nous devions attendre le lever du soleil.

» Je ne tardai pas, pour ma part, à rendre grâces du fond de mon cœur à l'hospitalité des bons habitants de Seyne ; car la porte de la chaumière où nous avions trouvé un abri, mon père et moi, était à peine fermée derrière nous, qu'une de ces tourmentes soudaines, si fréquentes dans les hautes régions, se déchaîna avec fureur sur la vallée.

» Un vent horrible, arrachant tout à coup des hautes cimes les nuages qui s'y étaient amoncelés,

les roula avec un fracas effroyable à travers les sinuosités de la montagne; un déluge d'eau, de neige et de grêle s'échappa de leurs flancs déchirés, et les torrents, grossis en quelques minutes, se précipitèrent hors de leurs lits, entraînant dans leur course impétueuse d'énormes cailloux, des pins séculaires et des blocs de rochers. Le tonnerre, répercuté par les mille échos des Alpes, mêlait ses formidables éclats aux grondements plus sourds de la tempête, et dominait de son imposante voix cette scène de confusion et de désordre.

» Malgré la présence de mon père auprès de moi, j'éprouvai, je l'avoue, une grande terreur. La chaumière, battue par le vent et ébranlée par les coups de tonnerre, craquait et faisait eau de toute part, comme un navire secoué par la mer en furie. Les carreaux de papier huilé qui garnissaient les fenêtres avaient été déchirés en mille pièces, et les rafales qui s'engouffraient dans notre chambre menaçaient à chaque instant d'éteindre et de briser contre le plafond la lanterne qui y était suspendue. Tout cela me faisait, malgré moi, pousser des cris de détresse; aussi mon père, voyant qu'il essayait en vain de me calmer, m'offrit-il de descendre tous deux auprès de nos hôtes pour savoir si nous courions un danger réel, ou si de semblables tempêtes étaient ordinaires dans ces contrées. J'acceptai cette proposition avec empressement.

» Nous décrochâmes donc notre lanterne et nous

descendîmes à la hâte l'escalier de bois qui conduisait à la salle basse occupée par toute la famille. Je m'attendais à trouver ces braves gens agenouillés sur la terre et priant Dieu pour se recommander à lui ; quelle ne fut donc pas ma surprise de les voir étendus fort paisiblement sur leurs lits de feuilles sèches ! Ils dormaient, et les ronflements sonores qui s'échappaient de leur ample poitrine semblaient un audacieux défi jeté à toutes les fureurs de la tourmente.

» Mon père me les montra de la main, et se prit à sourire. N'était-ce pas la meilleure réponse contre toutes mes terreurs ? Je baissai la tête en rougissant de ma pusillanimité, et, toute honteuse, je remontai avec lui dans notre chambre, où je me jetai sur mon lit, espérant m'endormir ; mais, malgré cette espèce de fanfaronnade, je ne pus fermer l'œil que lorsque les derniers grondements de la tempête eurent expiré dans le lointain.

» Le lendemain, au point du jour, notre petite caravane se mit en marche, et, si j'en excepte le duel grotesque qui me divertit si fort, nous arrivâmes sans encombre à Barcelonnette. Ce duel, le voici.

» Nous étions à peu près aux trois quarts de la route, quand nous aperçûmes une famille de montagnards assise en rond et prenant un modeste repas sous un bouquet de mélèze, tandis qu'au pied d'un arbre gisaient, pêle-mêle, une balle de col-

porteur, un triangle d'acier, une vielle et une caisse de bois blanc, sur le couvercle de laquelle dormait très-paresseusement une marmotte.

» Ces bonnes gens se levèrent dès qu'ils nous aperçurent, et nous saluèrent en nous souhaitant un bon voyage; mais, comme l'endroit qu'ils occupaient était un de ceux que nos guides avaient choisis pour faire une halte, nous nous arrêtâmes et nous établîmes de notre mieux sur l'herbe, tandis que l'on déchargeait les mulets et que l'on vidait à terre les paniers renfermant nos provisions. Par discrétion, les montagnards s'étaient rétirés à l'écart, et se disposaient à se remettre en route sans avoir achevé leur collation. Je fis remarquer ce mouvement à mon père, qui courut aussitôt vers le chef de la famille, et l'invita à prendre place au milieu de nous avec sa femme et ses enfants.

» A cette offre, et surtout à la prière que fit mon père d'agrandir le cercle pour y recevoir ces braves gens, plusieurs Anglais firent la grimace, notamment la vieille lady aux animaux ; mais lord G..., le plus important de tous, s'y étant prêté de la meilleure grâce du monde, force fut à ses compatriotes de l'imiter ; et la famille montagnarde fut admise à *l'honneur* de manger avec nous.

» Pendant tout le repas la conversation fut presque uniquement défrayée par le chef de la famille, que nous ne nous lassions pas d'interroger sur les travaux et le genre de vie des paysans de la contrée,

et il nous racontait les choses du monde les plus intéressantes ! quand tout à coup des sifflements aigus et des aboiements plaintifs vinrent porter ailleurs notre attention ; en même temps la vieille lady poussa un cri déchirant, et s'élança comme une flèche vers l'endroit où étaient déposés les bagages des montagnards. Nous la suivîmes tous, et à notre grande hilarité nous déceouvrîmes que cet étrange bruit était occasionné par un duel furieux engagé entre la marmotte et l'ignoble roquet ; ce dernier mordait à belles dents son adversaire, qui, avec une vivacité singulière chez un animal de cette espèce, ripostait par des coups de griffes très-vigoureusement appliqués.

» Il paraît, du reste, d'après le rapport qu'après la bataille nous fit un de nos guides, que l'affreux kings-charles avait eu les premiers torts, ayant traîtreusement et lâchement profité du sommeil de la marmotte pour lui ronger le bout de la queue ; vilaine action dont il portait la pénitence sur ses oreilles ensanglantées.

» La noble lady, scandalisée de nos éclats de rire, se jeta entre les combattants comme les Sabines entre Romulus et Tatius, et à peine fut-elle parvenue à les séparer et à arracher son favori aux griffes terribles qui le menaçaient, qu'elle tomba à moitié évanouie sur le gazon. Alors la gaîté disparut ou du moins se cacha sous les soins que nous nous empressâmes de lui rendre, tandis que le montagnard,

un peu confus de cette scène dont il s'accusait d'ê-tre la cause, se dépêcha de réunir son bagage et de prendre congé de nous. Une poignée de main que lord G... et mon père échangèrent avec lui au moment où il se mettait en route, dut le convaincre que nous ne lui gardions pas rancune pour l'incartade de sa marmotte.

» Ce fut la seule aventure digne d'être racontée qui nous arriva avant notre entrée à Barcelonnette.

» Cette ville doit son origine à Raymond IV, comte de Provence, qui la fonda au commencement du XIIIe siècle, pour opposer un rempart aux invasions du dauphin du Viennois, et qui lui donna le nom qu'elle porte, en souvenir de Barcelonne, où il avait passé les plus heureux jours de sa jeunesse.

» C'est un endroit charmant ; mais à la condition qu'il n'y ait pas d'hiver, car la saison du froid doit être affreuse dans ce pays !...

» . . . .

Avignon.

« Nous voici maintenant à Avignon ! — Hier, le soleil allait se coucher, lorsqu'après avoir contourné une petite colline qui s'avance comme un promontoire dans le lit de la Durance, nous découvrîmes tout à coup cette ville charmante, assise sur la rive gauche du Rhône, dont elle semble de loin vouloir

arrêter le cours : l'antique cité gauloise se dessinait crûment sur un ciel de feu, avec ses tours crénelées, les mille flèches de ses églises et les sombres mâchecoulis du château des papes, majestueuse forteresse qui semble posée comme une couronne murale sur le front de la cité souveraine. Ainsi, dès ce premier moment, le grand aspect d'Avignon répondait complétement à l'idée que je m'étais faite d'une ville qui, la rivale de Rome au moyen âge, fut, pendant le séjour des papes, la capitale du monde chrétien, le foyer des lumières et le centre de la politique européenne.

» Le nom d'Avignon, à ce que m'a dit mon père, composé de deux mots celtiques, signifie *dominateur du fleuve*. Cette ville était déjà grande et populeuse avant la conquête de Jules César ; elle s'était enrichie par son commerce avec Marseille, dont elle était l'entrepôt. Lors de la grande invasion des Barbares, elle subit diverses vicissitudes, et fut ravagée plusieurs fois si complétement, qu'à peine a-t-elle conservé quelques vestiges des nombreux monuments dont l'avaient embellie les Césars. Pendant deux siècles, Avignon fit partie du royaume de Bourgogne; puis, après le démembrement de l'empire carlovingien, elle fut incorporée au comté de Provence; mais au XIIe siècle, lorsque éclata le soulèvement général des communes du Midi, cette importante cité fut une des premières à conquérir son indépendance. Elle se constitua en

république, se fortifia contre ses ennemis du dehors, se créa des relations et des alliances, et osa tenir tête au roi de France Louis VIII, qui vint l'assiéger avec une armée de cinquante mille hommes. Les Avignonais se défendirent avec une intrépidité héroïque! — Forcés de capituler après un siége de quatre mois, ils se virent enlever leurs armes, leurs institutions municipales, leurs libertés et leurs franchises; et leur territoire fut, une seconde fois, réuni au comté de Provence.

» Cependant, malgré tant de désastres, une nouvelle ère de prospérité et de gloire allait s'ouvrir pour Avignon : le pape Benoît XI était mort; son successeur, Clément V, qui avait été élevé au trône pontifical par l'influence du roi de France Philippe le Bel, redoutant le séjour de Rome, que ses ennemis cherchaient à soulever contre lui, se décida à établir sa résidence à Avignon. — C'est dans cette ville qu'il décréta l'abolition de l'ordre des Templiers. — Jean XXII et Clément VI préférèrent aussi le séjour d'Avignon à celui de Rome. Le dernier de ces pontifes proclama même hautement sa volonté d'en faire à jamais la capitale du monde chrétien, et il acheta la ville et son territoire au prix de 80,000 florins, de la reine Jeanne de Naples, héritière du comte de Provence.

» Cette résolution, toutefois, ne devait pas être respectée par ses successeurs. Urbain V forma, et Grégoire XI réalisa le projet de reporter à Rome le

siége de la Cour pontificale, et depuis cette époque jusqu'à la révolution de 1793, qui la réunit à la France, cette ville fut gouvernée par des légats à la nomination des papes.

» Comme toutes les villes que le moyen âge nous a léguées à peu près intactes, Avignon a un aspect triste et sévère, et malgré cet inconvénient, les étrangers, en la parcourant, éprouvent un charme singulier et indéfinissable : tout y est beau, grandiose, imposant, même le fameux pont où « *tout le monde y passe*, » comme dit la chanson, et sur la construction duquel on raconte cette légende :

» — *En l'an* 1177, un jeune berger de douze ans, appelé Bénézet, né dans les montagnes du Vivarais, entendit un jour, pendant qu'il gardait les brebis de sa mère, une voix céleste qui lui ordonnait de bâtir un pont sur le Rhône, en face d'Avignon. Le pauvre enfant se mit aussitôt en marche pour obéir à Dieu, et après mainte aventure miraculeuse il arrive enfin dans la ville qui lui a été désignée, se rend à la cathédrale, et, interrompant l'évêque qui prêchait en ce moment, il annonce à haute voix la mission dont il est chargé.

» Les assistants indignés se récrient contre celui qu'ils jugent fou ou sacrilége; les plus exaltés s'en emparent, et le conduisent chez le viguier pour le faire condamner à être fouetté par la main du bourreau. Ce viguier était alors un homme dur et cruel, nommé Béranger ; il interroge, tout en le menaçant,

le petit Bénézet, qui lui répond, sans s'émouvoir, qu'il a reçu l'ordre de Notre-Seigneur Jésus-Christ de bâtir un pont sur le Rhône.

» — Quoi ! s'écria le viguier en colère, un vil berger comme toi prétend construire un pont sur le Rhône, et faire ce que les plus grands hommes, même Charlemagne, n'ont pas accompli !... Eh bien ! ajouta-t-il d'un air ironique, je suis prêt à croire à ta mission, mais à la condition que tu porteras d'ici au fleuve la pierre qui est dans la cour de mon palais.

» Le jeune berger se recommande à Dieu, et plein de confiance dans sa toute-puissante protection, descend aussitôt dans la cour du palais, charge sur ses épaules une pierre, dit la légende, que trente hommes forts auraient eu de la peine à soulever, et, suivi de la foule émerveillée, il porte son prodigieux fardeau jusque sur les bords du Rhône. Cette pierre fut la première du pont devenu si célèbre, et qui fut commencé le même jour et promptement achevé non-seulement par le petit berger, mais aussi par un grand nombre d'ouvriers, payés avec les offrandes que la sainteté publiquement reconnue de Bénézet lui attira de toutes parts. —

» Je voyage ainsi d'une délicieuse façon ; je m'instruis, je m'amuse et je reprends à la vie. Que mon père est bon ! qu'il est attentif, qu'il est tendre ! une mère ne pourrait pas l'être davantage en vérité ! et si ce n'était la rencontre que j'ai faite de ce forçat de Toulon, rencontre qui, malgré moi, me

préoccupe et m'inquiète, je n'aurais que des souvenirs doux et agréables des trois mois que je viens de passer ainsi.. Mais qu'a donc voulu dire cet homme en me demandant si je connaissais madame de Serlay?.. Allons, je ferme bien vite mon journal, car je me sens encore curieuse!...

» . . . .

Tarascon.

« Le bateau à vapeur qui nous conduisit d'Avignon à Tarascon était encombré de voyageurs; chaque village du comtat était représenté dans cette foule par quelques-uns de leurs habitants; toutes ces bonnes gens, hommes, femmes, enfants, vieillards, riaient, s'interpellaient et se bousculaient sur le pont avec la vivacité de leur nature méridionale; quelques groupes moins agités, mais non moins bruyants, chantaient à pleine poitrine des cantiques en langue provençale. Je ne comprenais rien à tout ce tapage, qui me paraissait inusité, même en Provence, et j'en demandai la raison à une espèce de dame qui se trouvait assise à côté de moi; mais je ne fus pas beaucoup plus savante quand elle m'eut répondu avec un accent des plus prononcés et un sourire fort humiliant pour mon amour-propre.

» — Eh mais! c'est aujourd'hui la Tarasque!...—

» Et ce renseignement, fort peu satisfaisant, me fut répété par tous ceux qui m'entouraient et accompagné du même sourire.

» Ennuyée de tout cela, je me levai pour aller trouver mon père et lui demander ce que c'était que cette Tarasque dont on m'assourdissait les oreilles ; mais il était aussi ignorant que je l'étais moi-même. A ce moment j'avisai le capitaine du navire qui s'avançait vers nous.

» — Demandez-lui des renseignements, dis-je à mon père, il nous les donnera sans doute, car il doit être obligeant par intérêt, si ce n'est par nature, et d'ailleurs c'est son état d'instruire les voyageurs. —

» Mon père consentit à me satisfaire, et nous nous approchâmes tous deux du capitaine.

» — Monsieur, dit-il à celui-ci, seriez-vous assez bon pour nous apprendre ce que c'est que la Tarasque ; nous en sommes fort intrigués, ma fille et moi ? —

» A cette question le capitaine se recula de deux pas et nous lançant un regard de travers, accompagné d'un mouvement d'épaules fort significatif :

» — Monsieur est Parisien ?... dit-il à mon père en le toisant d'un regard intraduisible.

» — Oui, Monsieur, répondit celui-ci, sans se laisser déconcerter par cette attaque, que le brave homme croyait des plus formidables ; je suis Parisien, ma fille est Parisienne, et, je vous le répète,

nous sommes très-curieux, tous les deux, de savoir ce que c'est que la Tarasque.

» — Eh bien ! apprenez, Monsieur, que les Parisiens ne m'ont jamais fait *poser*, reprit le *loup de mer* en essayant de donner un air féroce à son honnête figure, et je connais Paris comme la Canebière de Marseille où je suis né ; j'ai demeuré quinze jours dans la rue des Trois-Écus...

» En entendant ces paroles burlesques il me fut impossible de retenir un bruyant éclat de rire, ce dont le capitaine fut si scandalisé qu'il nous tourna le dos au plus vite, nous laissant fort ébahis, et tout aussi ignorants à l'endroit de la Tarasque. J'en pris bravement mon parti et me réfugiai à l'arrière du bateau, où, les coudes appuyés sur le bordage, je m'amusai, deux heures durant, à voir couler l'eau bleue du Rhône et à admirer la fraîche verdure de ses bords.

» Nous arrivâmes enfin à Tarascon, mais la foule de bateaux qui se pressaient dans le port nous empêcha longtemps de débarquer. Tous ces bateaux qui descendaient ou remontaient le Rhône étaient pavoisés de drapeaux, de rubans, et remplis de joyeux campagnards en beaux habits de fête. Le pont suspendu qui joint Tarascon à Beaucaire était aussi chargé de gens de tout âge, de tout sexe et de toute couleur, se hâtant vers la ville. J'admirai ce mouvement ; mais j'étais en même temps très-profondément humiliée, pour mon père et pour moi,

que nous fussions les seuls à ignorer ce que c'était que cette fête.

» Dès que notre bateau eut touché le quai, nous fûmes, littéralement, lancés à terre par nos compagnons de voyage qui se répandirent tumultueusement sur le port et de là dans les rues étroites qui y aboutissent. Force nous fut de suivre le torrent ; et, poussant les uns, poussés par les autres; étourdis, moi du moins, par l'infernal charivari, toujours croissant, des chants, des galoubets, des tambourins et des cors de chasse, nous arrivâmes jusque sur une place où s'élève, à demi ruiné, le château des anciens comtes de Provence. Là je vis un homme détacher sans façon du mur, avec lequel elle semblait faire corps depuis des siècles, une énorme pierre sur laquelle il se hissa; puis, comme il y avait encore de la place, il nous offrit, à mon père et à moi, de la partager avec lui, ce que nous acceptâmes avec le plus vif empressement, et, ainsi juchés, nous attendîmes l'explication de l'inexplicable énigme.

» Notre attente ne fut pas longue ! Bientôt, en effet, une grande trouée se fit à l'extrémité de la place, et une procession, composée de tous les pénitents de la ville et des paroisses environnantes, se dirigea, en chantant des psaumes, vers la grande porte du château. Derrière les pénitents, marchaient les corps de métiers avec leurs insignes et leurs bannières déployées, puis la confrérie des mariniers, suivie

elle-même d'un nombreux cortége de jeunes et jolies filles couronnées de fleurs, et vêtues de robes blanches rattachées par des ceintures bleues flottant au vent.

» Ce cortége était divisé en deux groupes égaux; l'intervalle qui les séparait était occupé par une jeune vierge, vêtue de blanc comme ses compagnes, couronnée de fleurs comme elles, mais de plus portant sur sa tête un long voile aux plis onduleux et une ceinture couleur de feu au lieu de l'avoir également d'un bleu céleste. D'une main elle tenait une branche d'olivier, de l'autre elle menait en laisse un énorme dragon orné de deux ailes rouges et fixé sur une planche à roulettes. A la vue du monstre, la foule poussa un hourra terrible ! tous les yeux flamboyèrent, tous les poings fermés se tendirent ; et ce cri retentit, répété par mille bouches, échos de poumons formidables :

» La Tarasque!..... la Tarasque!..... la Tarasque!..... —

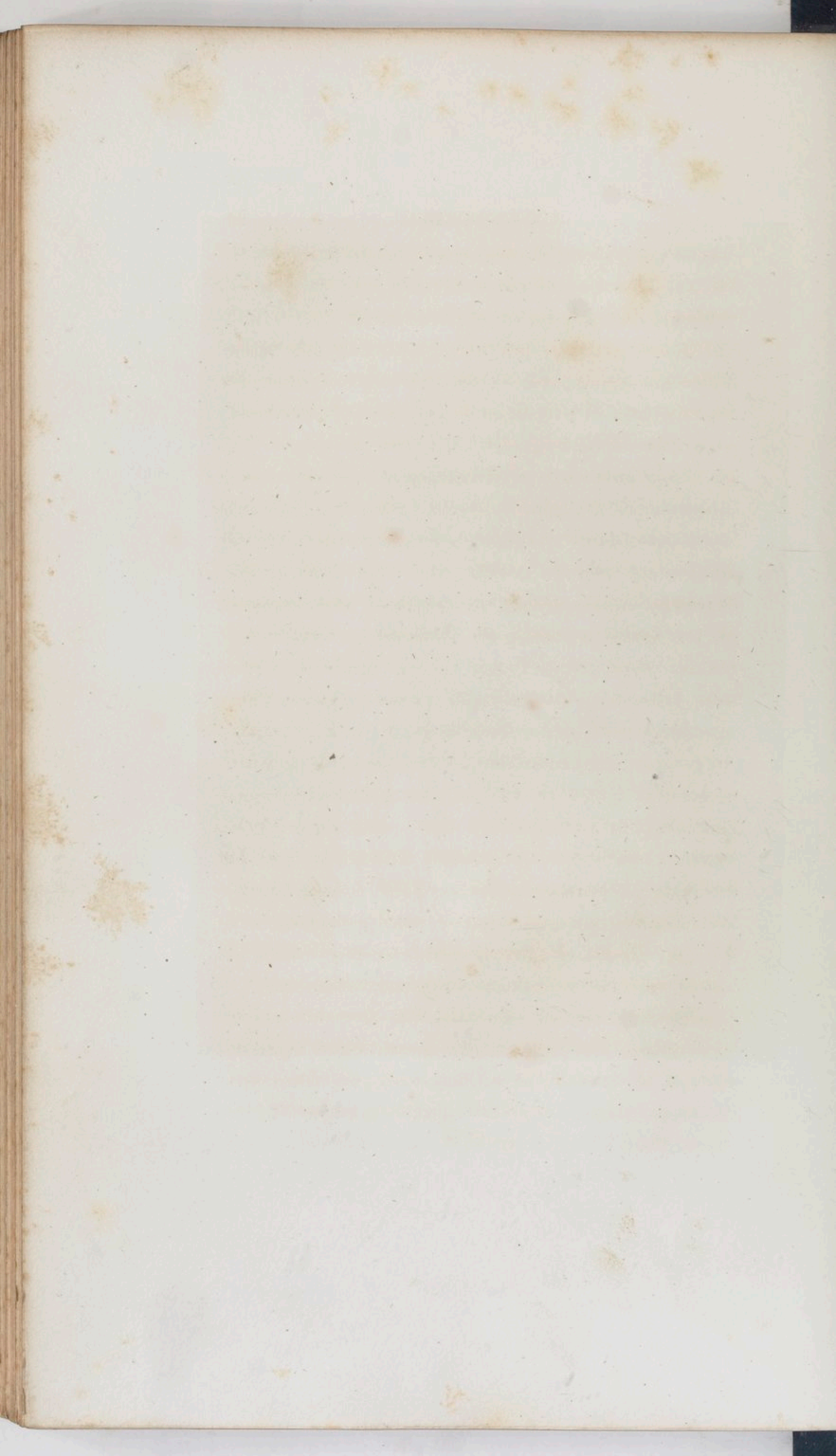
» Je compris alors ce que c'était que la mystérieuse Tarasque, et l'esprit en repos désormais, j'assistai plus tranquillement à la fin de la cérémonie. Ce vilain dragon en carton peint, toujours mené en laisse par la jeune fille et précédé et suivi de son cortége, fut conduit dans la cour intérieure du château, et là, après avoir subi divers exorcismes, livré aux flammes, à la grande jubilation et aux redoublements de cris, de bruit et de cantiques de tous les assistants.

Le Premier Secret



D'une main elle tenait une branche d'olivier, de l'autre elle menait en laisse un énorme dragon.

P. 184.



» Voici, suivant le récit que nous fit le maître de l'hôtel, où nous sommes descendus, la légende d'où provient l'origine de ce singulier usage :

» Sainte Marthe, son frère Lazare et sainte Madeleine son autre sœur, étant miraculeusement débarqués sur la côte de la Provence, se séparèrent, pour faire chacun de leur côté des prosélytes à la foi chrétienne. Sainte Marthe se construisit un ermitage dans les plaines de la Camargue. Là, elle vivait saintement, convertissant les peuples voisins et par ses pieuses prédications, et surtout par l'exemple de ses vertus. Tout à coup elle apprend qu'un monstre effroyable, affamé de chair humaine, vomi par le fleuve, en dévorait les bords; sans balancer, la sainte fille, après s'être recommandée à celui qui donne de la force aux faibles, du pouvoir aux opprimés, se mit aussitôt en route et marcha le long du Rhône, jusqu'à ce qu'elle eût rencontré la Tarasque, — c'est ainsi que les malheureux habitants nommaient le monstre qui les dévorait. — En marchant ainsi jour et nuit, Marthe arriva enfin dans une petite bourgade de pêcheurs, où elle résolut de prendre un peu de repos, ses forces ne répondant pas à son généreux courage.

» Le soir, comme elle faisait sa prière avant de se coucher, elle entendit un grand bruit dans les roseaux de la rive, et la Tarasque, les aîles étendues, les yeux ardents, la langue sanglante, s'avança jusqu'à la porte de la chaumière où elle avait

trouvé un refuge. A cette vue affreuse, que la lune éclairait de ses rayons blafards comme pour la rendre plus effrayante encore, les habitants s'enfuirent épouvantés; sainte Marthe seule marcha résolûment vers le monstre, et le regarda fixement en faisant le signe de la croix. Alors la Tarasque s'arrêta et prit peur. Marthe, sans lui donner le temps de s'enfuir, dénoua sa ceinture, l'enroula autour du cou du terrible animal, et le conduisit au milieu d'un bûcher, que les habitants construisirent à la hâte, et où ils mirent le feu en chantant des cantiques d'actions de grâces, tandis que le monstre y expirait dans les plus horribles convulsions.

. . . . »

Marseille.

« Je ne dirai rien de cette ville, que même, sans l'avoir visitée, tout le monde connaît si bien. Nous y resterons quelques jours; puis, avant de retourner à Paris, nous irons passer un mois aux îles d'Hyères, pour y terminer notre charmant voyage. — J'ai trouvé ici une lettre de Madame de Serlay; cette bonne Adrienne! elle me parle de tout, hors de ce qui m'occupe si fort! — Décidément, le forçat de Toulon est devenu le cauchemar de ma vie...

. . . . »

Hyères.

« Nous sommes arrivés enfin dans ce pays charmant; mais charmant par sa seule nature, car il n'y a de remarquable à Hyères que les magnifiques jardins d'orangers, où le même arbre, s'embellissant des trésors du printemps et de l'automne, produit à la fois et des fruits, et des fleurs. Je ne connais pas d'expression qui puisse rendre l'enivrement qu'on éprouve quand on visite pour la première fois ces jardins enchanteurs!... Le parfum pénétrant des fleurs, l'éclat doré des fruits, la verdoyante splendeur du feuillage, la moite fraîcheur que les doux murmures d'innombrables ruisseaux entretiennent dans l'air, le bourdonnement harmonieux des abeilles, le gazouillement enchanteur des oiseaux qui peuplent et égaient ces dômes de verdure, et toutes ces senteurs, toutes ces nuances, tous ces murmures se fondent en une adoration profonde envers le Créateur dont la main bienfaisante nous a donné toutes ces merveilles, si au-dessus, mille fois, des plus grands chefs-d'œuvre dont s'enorgueillissent les hommes.

» Dieu seul est grand! — » Voilà la pensée que développe dans l'âme cette luxuriante nature.

» . . . .

» Je ferme mon journal, nous partons pour Paris ; adieu, Provence, adieu !

Des semaines, des mois, s'écoulèrent pourtant encore avant le retour de Valentine et de son père dans l'aristocratique hôtel qu'ils habitaient à Paris. Au moment de quitter Hyères, le général avait fait la rencontre d'un jeune secrétaire d'ambassade, Léon d'Albigny, fils d'un de ses amis d'enfance, et auquel, dans le fond de son cœur, il caressait la pensée intime de confier le bonheur de sa fille. Il se sentait vieillir, le pauvre père. Et l'avenir de son enfant chérie occupait et ses veilles et ses rêves.

— Aujourd'hui ou demain, disait-il quelquefois à Valentine, Dieu peut me rappeler à lui, et je ne partirai tranquille que si quelqu'un me remplace auprès de toi. —

Valentine riait et pleurait tout à la fois en entendant ces paroles de son père et lui fermait la bouche par un baiser : mais la pensée n'en restait pas moins au fond du cœur du tendre père.

Léon d'Albigny allait à Florence, et par ses instances il entraîna avec lui le général et sa charmante fille. Le séjour de l'Italie vint fortifier encore la santé si bien rétablie de notre jeune héroïne ; et

la magnificence des arts qui lui apparurent dans toute leur sublime inspiration firent développer son esprit, ornèrent son imagination et élevèrent son âme; et les églises de Rome, les fresques de Florence, les palais de Venise lui laissèrent une impression si vive qu'elle n'osa même pas la confier au papier en continuant le journal qu'elle avait commencé en Provence.

» Plus positif que Valentine, le général, voyant qu'il avait atteint le seul but qu'il s'était proposé en faisant voyager son enfant, c'est-à-dire de lui rendre la santé, songea que maintenant que ses vœux les plus chers étaient exaucés, que ses inquiétudes étaient à jamais éteintes, il pouvait à son aise s'occuper d'un avenir si cher. Au déclin de la vie, affaibli par le travail et usé par la guerre, il voulait se hâter de confier à un autre le bonheur de son enfant; il prépara donc Valentine à accepter l'union qu'il avait rêvé, et fut heureux en la trouvant disposée à aider l'accomplissement de son désir.

Léon d'Albigny, d'ailleurs, avait en lui tout ce qui peut plaire et attacher; âgé de vingt-cinq ans à peine, son allure était noble et aisée tout à la fois, et ses grands yeux noirs reflétaient une âme pure et droite qui pouvait promettre le bonheur à la femme choisie par lui pour être sa compagne.

» Habitué dès son enfance à vivre parmi les grands, Léon avait acquis aussi cette urbanité, ce savoir-vivre, cet esprit des convenances qui séduit

et provoque la confiance, tout à la fois. Les fonctions qu'il remplissait, quoiqu'il fût très-jeune encore, attestaient en lui l'homme de mérite; l'influence dont il pouvait disposer, les services importants qu'avait rendus le comte d'Albigny son père, ancien ambassadeur, lui formaient un cercle d'amis, et lui faisaient obtenir l'estime et l'appui de tous ceux qui le connaissaient.

Dès ce moment, le jeune secrétaire d'ambassade se vit reçu dans l'intimité du général et de sa fille, et quand le mariage fut complétement décidé, tous trois reprirent leur vol vers Paris, afin d'en hâter l'exécution.

A peine arrivée dans notre brillante capitale, Valentine voulut revoir ses jeunes amies, d'abord pour leur faire part de sa prochaine union, puis aussi pour leur distribuer les petites curiosités qu'elle leur avait rapportées de son bien long voyage. Adrienne de Serlay fut la mieux partagée dans le choix de ces cadeaux divers, et ce fut aussi par elle que Valentine se promit de commencer sa tournée.

Cette jeune et charmante femme, mariée depuis quelque temps seulement, avait été sa plus intime amie au couvent du Sacré-Cœur où toutes deux avaient été élevées ; compagne de tous ses plaisirs, elle était aussi la confidente de toutes ses petites peines; en un mot, jeunes filles, elles s'aimaient comme de tendres sœurs. Nous devons avouer pourtant que cette fois, dans l'empressement de Valentine de

revoir Adrienne, la curiosité surpassait encore tout autre sentiment. Depuis sa visite au bagne de Toulon, notre héroïne avait toujours présentes à la mémoire les quelques paroles mystérieuses échappées au galérien qui lui avait vendu les jolis petits ouvrages, produit de son industrie; et, malgré toutes les distractions qu'elle avait rencontrées sur sa route, ce souvenir l'avait poursuivie avec une ténacité désespérante, car elle ne savait quel sens donner aux paroles prononcées par le forçat, ni à quelle conjecture s'arrêter pour établir un lien quelconque entre ce condamné criminel et sa jeune et pure amie.

En effet, il eût été difficile au plus habile de trouver une relation, un rapprochement entre l'existence dégradée d'un galérien et la position et la vie tout aristocratique d'Adrienne de Serlay.

Maintes fois le général avait surpris Valentine en proie à cette préoccupation; mais, quand elle voulait le questionner sur l'impression que lui avait causée à lui-même la scène étrange du bagne, le vieux soldat l'arrêtait avec sévérité, et lui rappelait toute l'indiscrétion qu'il pouvait y avoir à vouloir extorquer un secret à une amie. Malgré la raison, la curiosité était la plus forte, et, maintenant qu'elle allait revoir Adrienne, le moment lui parut arrivé enfin d'éclaircir ce mystère.

Un matin, accompagnée d'une vieille gouvernante, notre jeune héroïne se présenta chez ma-

dame de Serlay. Le premier moment fut donné tout entier au bonheur de se revoir, et les deux amies ne se lassaient pas de se le dire.

— Que te voilà belle et vermeille, Valentine! s'écriait Adrienne en redoublant de caresses, et que j'éprouve de plaisir de te revoir!

— Eh moi, amie! interrompait Valentine, il me semble que ta présence éclaircit mon avenir encore!... C'est bien long un voyage de trois mois, n'est-ce pas?...

— Trois mois, dites-vous? vilaine ingrate! il y en a cinq, et cinq mois éternels encore!... Mais te voilà! le passé est oublié, et pardonné aussi... Maintenant parle-moi de toi; mon Dieu! que tu dois avoir de choses à me raconter!...

— Oh oui! j'ai bien des choses à te dire!... fit Valentine avec importance; mais n'osant pas encore se risquer à parler de ce qui la préoccupait uniquement, et qui lui semblait, maintenant qu'elle était en présence de son amie, bien difficile à demander! Et d'abord je veux t'offrir quelques petits souvenirs de mon voyage, en attendant mon cadeau de noces; car moi aussi je me marie, Madame!...

— Ce dont je te fais mon bien sincère compliment! interrompit Adrienne en embrassant de nouveau Valentine; car pour mon compte je désirais depuis longtemps cette union si bien assortie, ajouta la jeune femme; aussi je suis vraiment heureuse de la voir s'accomplir. Depuis longtemps d'ailleurs je con-

sidérais M. Léon d'Albigny comme faisant partie de ta famille ; c'est un homme charmant, distingué par les qualités les plus précieuses, ce qui me donne la certitude que ton bonheur est assuré. Mais voyons donc les petites merveilles que tu m'apportes, et dont j'étais reconnaissante d'avance, puisque je me suis occupée pour vous, Mesdemoiselles, des toilettes du retour ; Alexandrine et madame de Baisieux se sont distinguées, c'est tout dire, et jamais tu n'as pu rêver de chapeau si coquet, de robe si gracieuse ; enfin ce sont les vraies modes du jour. Elles n'ont pas été te chercher, ingrate ! dans tes courses vagabondes ; car loin de Paris, ce théâtre de la frivolité et du goût, elles fussent arrivées peut-être, mais le trajet eût pu en ternir la fraîcheur, et, en un mot, comme le fidèle pigeon de la fable, elles t'ont attendue au retour.

— Oh ! voyons cela !... voyons cela !... s'écria Valentine en frappant joyeusement ses petites mains l'une contre l'autre. Mais d'abord il faut que je te remercie du bonheur que j'éprouve à te retrouver aussi bonne, aussi affectueuse que lorsque je t'ai quittée ; pourtant on dit que l'absence est funeste à l'amitié.

— Ce sont les indifférents qui font courir ce bruit-là, fit gaîment madame de Serlay en se levant pour sonner sa femme de chambre. — Celle-ci se rendit aussitôt aux ordres de sa maîtresse, et bientôt, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu, étala sous les

yeux de Valentine ravie des toilettes si légères qu'on eût pu les croire l'ouvrage de quelque fée protectrice.

Notre jeune amie ne se lassait pas d'admirer ces choses charmantes, et surtout de remercier Adrienne des soins qu'elle avait pris.

— Bien pour mes soins, dit en riant l'aimable femme, car je n'y suis que pour cela, et c'est à ton père qu'appartient tout le reste, puisque c'est lui qui a pensé à m'écrire avant ton retour pour que je te fisse préparer cette foule de jolies choses. Je me suis acquittée de ma commission à ta guise, je le vois ; tout est donc pour le mieux, ma très-chère ! —

Quand Valentine fut lasse de tourner et de retourner ses chapeaux et ses robes, afin de les admirer dans tous les sens, elle se prit à dire à Adrienne, et cela moitié en riant, moitié en rougissant, car elle sentait instinctivement qu'elle commettait une vilaine action, et c'était bien mal remercier son amie de ses peines !... Mais le mauvais instinct l'emporta malgré elle, ou du moins elle le pensait ainsi pour s'excuser devant sa conscience !

— Oh ! moi, je ne suis pas si brillante que toi dans mes emplettes ! voici tout simplement un flacon et un petit panier en coco que j'ai achetés à quelqu'un de ta connaissance ; — et Valentine accentuait ces paroles d'un sourire fort significatif.

— A quelqu'un de ma connaissance !... et à qui donc, je te prie ? — fit Adrienne avec surprise et gaîté tout à la fois.

— A qui ?... tu vas le savoir ;... et, comme je suis très-curieuse de connaître le mot de l'énigme, je vais te parler sans charade. Je visitais avec mon père le bagne de Toulon, moitié pour voir ce triste séjour, mais plus encore pour rapporter à Paris quelques souvenirs de l'industrie de ces malheureux galériens, et je m'arrêtai naturellement devant la boutique qui me paraissait réunir le plus de merveilles; tout en achetant, tout en regardant, je ne sais comment, je ne sais pourquoi, ton nom s'est échappé de mes lèvres. Madame de Serlay !... s'écrie avec stupeur et attendrissement l'homme au bonnet rouge ;... et à cet endroit coup de théâtre imprévu... Mais tu ne m'écoutes pas !... tu pâlis !... ta femme de chambre Denise chancelle !... qu'ai-je fait?... qu'ai-je dit?...—

En effet, madame de Serlay était émue et tremblante, et Denise, la malheureuse fille, occupée, pendant toute la conversation des deux amies, à ranger dans des cartons les toilettes qu'Adrienne venait de montrer à Valentine, en entendant la dernière partie du discours de la jeune voyageuse, s'était redressée comme un spectre, et venait de tomber évanouie sur le parquet en jetant un cri déchirant.

—O Valentine !... Valentine !... qu'as-tu fait?... s'écria la jeune femme en lançant un regard de douloureux reproche à son amie atterrée; vois comme tu fais payer cher ta curiosité indiscrète,.. et jouis de ton ouvrage !...

Sans répondre à ces paroles trop méritées, Valentine s'empresse d'aider Adrienne dans les soins qu'elle donne à la jeune fille évanouie, et ne sent son cœur soulagé que lorsqu'un léger soupir et une faible couleur répandue sur les joues annoncent le retour de la pauvre Denise à la vie. Mais lorsque celle-ci ouvre les yeux, qu'elle aperçoit Valentine qui la soutient encore, elle la repousse avec horreur, et se cache la tête entre ses mains en murmurant à travers les plus douloureux sanglots :

— O mon père!... mon pauvre père!... un galérien!... le bagne!... je suis la fille d'un forçat!...

Valentine a tout compris!... et le mal qu'elle a fait... et l'indiscrétion qu'elle a commise; car, pour secourir Denise, plusieurs domestiques s'empressaient dans l'appartement, et tous ont entendu ces paroles fatales... Atterrée,... elle sent avec effroi la portée du mystère terrible que son indiscrète curiosité vient de dévoiler à tous; elle a perdu une jeune fille honnête, pure et sage, pour le seul plaisir de connaître un secret!... La douleur de Denise l'éclaire... et le remords déchire son âme!... Mais que faire? et comment réparer sa faute irréparable?...

Quand Denise fut plus calme, sa maîtresse l'engagea doucement à aller prendre un peu de repos, et les deux amies restèrent seules. Alors madame de Serlay raconta à Valentine qu'elle, mais elle seule et son mari connaissaient la triste histoire de la

pauvre fille qu'elle avait prise à son service, histoire que voici en peu de mots.

« Son père, honnête et brave charpentier d'un petit pays situé aux environs d'une terre appartenant à M. de Serlay, avait pour unique défaut une tête trop vive, surtout après le repas. Le soir d'une fête, par une fatalité terrible, à la suite d'une rixe où il était l'offensé, il tua son adversaire. Les témoins l'accablèrent, les preuves ne parlaient que trop haut contre lui, et il fut condamné à cinq ans de travaux forcés. Le malheureux avait une fille, bonne et douce enfant, que la condamnation de son père allait laisser sans secours et sans asile. A ce moment-là, justement, madame de Serlay avait besoin d'une femme de chambre pour emmener à Paris, et le bon curé Michaud, apôtre protecteur de la contrée, lui parla de la triste Denise à qui il avait donné l'hospitalité au presbytère, en attendant de pouvoir la placer, chose bien difficile, vu les cruelles circonstances qui déshonoraient la pauvre enfant. »

Madame de Serlay était bonne, son mari bienfaisant, et tous deux furent touchés du malheur de la jeune fille; d'ailleurs ils devaient s'éloigner du pays, ils pensèrent qu'à Paris tout le monde ignorerait cette fatale aventure ; et, forts de la recommandation du brave curé, ils attachèrent Denise à leur maison, ce dont ils eurent lieu de se louer, car la pauvre enfant paya la générosité de ses maîtres par un dévouement complet, par une affection sans bornes.

— Et pourvu, maintenant, ajouta Adrienne, que la pauvre malheureuse ne souffre pas de ta terrible indiscrétion, Valentine.

Hélas! madame de Serlay n'avait que trop cruellement raison...

Une fois son secret connu, l'infortunée Denise se vit en butte au mépris cruel des autres domestiques; abandonnée par tous et même insultée par plusieurs, qui l'appelaient en ricanant la *fille du forçat*, elle se décida à quitter le doux service de la maison hospitalière de madame de Serlay. La curiosité de Valentine venait de porter ses fruits amers en troublant, peut-être pour toujours, le repos d'une pauvre fille honnête et pure. Jusque là Denise avait caché dans les replis de sa pensée, enseveli au plus profond de son cœur, ce secret plein de honte et de déshonneur pour elle. Nul ne pouvait le soupçonner, le lire sur sa douce figure, où semblaient respirer le calme et le bonheur! Mais sous ce masque trompeur sa douleur n'en était pas moins cruelle! son désespoir moins violent! Quand elle se trouvait seule, elle donnait un libre cours à ses larmes. Ses yeux laissaient échapper des torrents de pleurs, en un mot son cœur débordait sous le poids de son affreux désespoir! Mais quand elle retournait auprès de sa maîtresse, quand elle se voyait entourée par tant de considération et d'amitié, sa reconnaissance était la plus forte, et sa chaste figure n'en exprimait que le bonheur! Ne fallait-il pas

dissimuler son affreux secret, pour elle d'abord, mais aussi pour ses généreux maîtres ?...

Un affreux pressentiment, pourtant, l'agitait sans cesse ; il lui semblait, dans ces moments d'angoisse, qu'une voix cruelle, inexorable comme la fatale destinée qui l'accablait, lui criait devant tous : — Pas de bonheur pour toi, pas de repos pour la fille du galérien !...— Et cette vision terrible, qui la nuit s'asseyait à son chevet, le jour partageait sa solitude, était une réalité aujourd'hui. La légèreté indiscrète de Valentine l'avait souffletée publiquement de cette vérité infamante, que la malheureuse enfant eut voulu se cacher à elle-même... Aussi son désespoir éteignant sa raison, un matin elle s'échappa de la maison hospitalière où elle avait été reçue, et personne ne put en retrouver les traces...

Adrienne et Valentine, douloureusement affectées de ce départ, firent inutilement les recherches, les plus actives, et la coupable indiscrète sentit un remords profond se fixer dans son cœur...

Quelque temps après cet événement, une réunion aussi brillante que choisie se pressait dans les salons du général comte de Vaudancourt ; parents et amis, tous voulaient assister à la signature du contrat de mariage de la belle Valentine et de M. Léon d'Albigny, le jeune attaché d'ambassade. La joie, le bonheur, le plaisir, embellissaient tous les visages ; chacun félicitait à l'envi le général sur le choix qu'il avait fait ; chacun présageait aux ai-

mables fiancés le plus heureux avenir. Valentine recevait tous ces compliments avec modestie et reconnaissance. Le bon goût de sa parure, riche dans sa simplicité, faisait ressortir encore sa grâce et sa beauté. En un mot, elle était charmante!... Pourtant, un observateur attentif eût trouvé sur ses traits le reflet d'un chagrin ou d'un remords. En effet, au milieu de toutes ces joies, elle pensait à Denise...

Elle se demandait ce que la pauvre enfant était devenue,... si le chagrin ne l'avait pas conduite à la mort... Elle pleurait, avec les larmes de l'âme, sur le souvenir de la scène déchirante dont la maison de madame de Serlay avait été le théâtre par sa faute,... par son indiscrétion funeste; et la douce figure de la pauvre Denise, comme un spectre terrible, lui semblait couvrir d'un linceul funèbre tout le bonheur que lui promettait son avenir!

M. d'Albigny, son fiancé, connaissait la faute et le chagrin de Valentine, et jusque là il s'était associé à elle, et pour les démarches, et pour les regrets; mais, ce soir-là, il paraissait avoir tout à fait oublié cette peine, ou s'être complétement dérobé à une impression qui le gênait. Valentine remarquait cette indifférence avec une surprise douloureuse, et, malgré elle, des larmes d'inquiétude vinrent humecter ses yeux.

— Léon serait-il léger, se demandait-elle, et la douleur de celle qui va être sa compagne serait-elle déjà effacée de son cœur?...

Tout à coup le général s'approcha d'elle et l'arracha à ses tristes réflexions.

— Viens, ma fille, lui dit-il, viens admirer les jolies parures, les toilettes merveilleuses que renferme ta corbeille de noces; la jeune fille qui doit être ta femme de chambre t'attend dans ton boudoir, afin de ne la remettre qu'à toi seule! Elle obéit, en cela, aux ordres de ton nouveau maître. —

Valentine, heureuse d'être distraite de ses tristes pensées, se prit à sourire et suivit son père; mais tout à coup elle s'arrête comme frappée de la foudre; elle se croit le jouet d'une hallucination,... d'un rêve... Mais non,... c'est bien elle,... c'est Denise qui est devant ses yeux... A cette vue, la joie s'infiltre dans son âme, la certitude du bonheur s'empare de tous ses sens, car Denise ne peut être là, ne peut venir chez elle que pour lui pardonner, que pour lui dire que le passé n'existe plus pour elle.

Valentine s'avance alors rapidement, et tend une main tremblante à la jeune fille; mais celle-ci s'incline respectueusement, et, offrant un papier à la belle fiancée, elle lui dit d'une voix tremblante d'émotion :

— De tous les dons précieux que M. Léon d'Albigny a réunis dans cette corbeille, il m'a assuré qu'il n'en sera pas de plus agréable pour vous, Mademoiselle, que celui que renferme ce papier. Agréez-le donc comme un gage de bonheur pour

vous, qui méritez si bien d'être heureuse; et pour moi, à qui le Ciel veut bien encore accorder de beaux jours. —

En entendant ces mots, Valentine s'empare vivement du papier qui lui était offert, elle l'ouvre, et à peine l'a-t-elle parcouru, qu'un cri de joie s'échappe de son cœur; puis elle le relit encore, pour bien s'assurer de la réalité de cette douce surprise... C'est la grâce du père de Denise, du forçat de Toulon!... Dans l'attendrissement de son bonheur, Valentine ouvre les bras à la pauvre fille dont elle vient de sauver le seul appui; mais Denise se jette à ses genoux, qu'elle couvre de baisers et de larmes, et toutes deux, en voyant entrer celui d'où découle cette grâce, le noble cœur qui leur a ménagé cette douce surprise, elles veulent l'associer à leur joie, et lui faire comprendre ce qu'il a fait pour elles.

Ces premiers épanchements de bonheur terminés, Valentine, avant de rentrer au salon, où l'attendait la société joyeuse, tendit la main à Denise.

— Désormais, vous ne me quitterez plus, lui dit-elle avec une grâce charmante, je succède à ma bonne Adrienne, et j'en prends et toutes les charges, et tous les droits. C'est donc à moi seule que vous obéirez maintenant.

— Hélas! Mademoiselle, ce bonheur n'est pas fait pour moi, répondit la pauvre fille avec résignation... Dieu le veut ainsi, que son saint nom soit

béni ! Je pars demain pour Toulon, afin de rejoindre mon père, et de lui apprendre moi-même son heureuse délivrance ; de là nous passerons tous les deux en Algérie, où M. d'Albigny, pour ne pas laisser sa bienfaisante action incomplète, a obtenu pour nous une concession importante dans les environs de Blidah. Là, nous vivrons inconnus, ignorés... Le monde n'est pas indulgent pour un nom déshonoré!... Je ne l'ai que trop appris, hélas!... Et, sous un autre ciel, tous deux nous oublierons, lui ses souffrances cruelles, et moi mes espérances bien chères !...

Le lendemain, Valentine épousa en grande pompe son noble et bienfaisant fiancé.

Peu de temps après, si un touriste, parcourant l'aristocratique promenade de Florence, sentait ses regards sympathiquement attirés par une élégante calèche où l'on admire une jolie femme aux cheveux blonds comme de mûrs épis, à la taille frêle comme une liane, la figure ombragée par de légères boucles tombant en spirales, et assise auprès d'un beau jeune homme à la noire chevelure, à la figure franche et ouverte ; il voit sans doute M. d'Albigny et sa jeune compagne C'est un ménage modèle, le plus joli couple possible, la Providence du malheur, la consolation de ceux qui souffrent, et, dit-on surtout, la prudence et la discrétion sur la terre.

bent! Je pars demain pour Toulon, afin de rejoindre mon père, et de lui apprendre moi-même son heureuse délivrance : de là nous passerons tous les deux en Algérie, où M. d'Albigny, pour ne pas laisser sa bienfaisante action incomplète, a obtenu pour nous une concession importante dans les environs de Blidah. Là, nous serons inconnus, ignorés... Le monde n'est pas indulgent pour un nom déshonoré!... Je ne l'ai que trop appris, hélas!... Là, sous un autre ciel, tous deux nous oublierons, lui ses souffrances cruelles, et moi mes espérances bien chères!...

Le lendemain, Valentine épousa en grande pompe son noble et bienfaisant fiancé.

Peu de temps après, si un touriste, parcourant l'aristocratique promenade de Florence, sentait ses regards sympathiquement attirés par une élégante calèche où l'on admire une jolie femme aux cheveux blonds comme de mûrs épis, à la taille frêle comme une liane, la figure ombragée par de légères boucles tombant en spirales, et assise auprès d'un beau jeune homme à la noire chevelure, à la figure franche et ouverte ; il voit sans doute M. d'Albigny et sa jeune compagne. C'est un ménage modèle, le plus joli couple possible, la Providence du malheur, la consolation de ceux qui souffrent, et, dit-on surtout, la prudence et la discrétion sur la terre.

LA PREMIÈRE PARTIE DE CHASSE.

OU

ÉTOURDERIE ET REPENTIR.

LA PREMIÈRE PARTIE DE CHASSE.

Dans ma jeunesse, il y a bien longtemps de cela ! mais on aime toujours à se rappeler les doux loisirs de son enfance ; dans ma jeunesse donc, nous allions passer l'automne en famille, mes frères, mes sœurs et moi, chez une vieille tante, sœur de notre grand'mère, qui habitait un antique et immense château situé aux environs du mont d'Or, magnifique pays où les montagnes se lient les unes aux autres, puis où l'on trouve des lacs, des cascades et des ruines, le tout orné ou couvert de ces beaux sapins qui font rêver aux glaciales forêts du Nord.

Le château de notre tante était un vieux manoir du temps au moins du saint roi Louis IX et qui avait su conserver tout le caractère gothique de cette époque, il n'y manquait pas un créneau ! Ses murs, taillés en pointes de diamants, semblaient aussi

solides qu'ils pouvaient le paraître le premier jour qu'ils avaient été bâtis; quant au toit pointu qui surmontait l'édifice, il datait évidemment du siècle de François Ier, comme l'indiquaient les cheminées de briques à écusson qu'on avait élevées au-dessus. Mais c'était l'intérieur qu'il fallait voir! Je me rappelle surtout un vaste salon où se faisaient chaque soir nos veillées; ses murailles tendues en brocatelle d'un vert triste et foncé, les rideaux et les meubles pareils, tout cela était mortellement sombre. Puis la cheminée de la hauteur d'un homme, dont la tablette était soutenue de chaque côté par deux Templiers en pied qui lui servaient de pilastres et dont les figures atroces nous faisaient frissonner, mes sœurs et moi, lorsque nous nous trouvions seules dans cette pièce immense; car pour mes frères, en véritables collégiens qu'ils étaient, ils se riaient de nos terreurs, et cela avec une si grande exagération de bravoure, que, depuis, la mauvaise pensée que tout ce bruit cachait aussi un peu de malaise, sinon de peur de leur part, m'a souvent passé par l'esprit.

Mais à cela près de la frayeur que nous inspirait le vieux castel de notre vénérable tante, nous y passions fort joyeusement notre temps! Le parc était immense et rempli des fleurs les plus belles, des fruits les plus exquis, dont nous pouvions disposer à notre aise; puis la châtelaine était si bonne et sa vieille gouvernante, madame Germain, l'aidait si bien

à nous gâter, que notre séjour dans ce château était vraiment, pour nous, l'époque de l'année la plus heureuse !

Tous les soirs, après la joyeuse récréation qui suivait le dîner, nous nous réunissions dans le sombre salon des Templiers; on faisait un feu immense dans la colossale cheminée soutenue par ces chevaliers belliqueux, et là, rangés autour d'une table, les jeunes filles avec leur ouvrage, les jeunes garçons avec un dessin ou toute autre occupation ; d'abord nous écoutions en silence une lecture pieuse que la bonne madame Germain nous faisait à haute voix ; puis ensuite, soit notre vénérable tante, femme d'esprit encore et d'une conversation charmante, ou quelques-uns de ses vieux amis, qui venaient passer la soirée avec nous, racontaient des histoires pour terminer la veillée ; et comme elles étaient toujours aussi intéressantes qu'instructives, petit à petit nous oubliions nos ouvrages, puis ouvrant de grands yeux pour mieux entendre, nous rapprochions doucement nos chaises du narrateur, dans la crainte de perdre, par la distance, quelques-unes de ses paroles.

Un soir que nous étions rangés comme de coutume autour de la table du salon aux brocatelles, mon frère Georges, l'aîné de tous — il avait seize ans — qui ne s'était pas joint à nous pendant nos joyeux ébats de l'après-dîner, entra bruyamment pour nous rejoindre en tenant un élégant fusil de

chasse entre les mains : c'était un charmant cadeau que venait de lui faire notre excellente tante, dont il était de plus le filleul.

— Ah ! ah ! mon jeune ami, je vois que vous vous disposez à aller faire vos premières armes contre les très-inoffensifs lièvres de nos contrées, dit, en le voyant, le bon vieux curé du village, commensal journalier du château.

— Contre les lièvres !... fit Georges d'un air dédaigneux, vous vous trompez, monsieur l'abbé, je ne me dérangerais pas pour si peu ; mais je suis engagé par M. le marquis de Germond, notre voisin, à venir me joindre à la troupe de chasseurs qui se réunit demain chez lui, afin de poursuivre un sanglier des plus voleurs !

— Mais c'est la première fois que vous chasserez, il me semble ?... demanda le vieux prêtre d'un air inquiet, comme s'il eût répondu à une triste pensée secrète.

— Oui, Monsieur, c'est la première fois, mais qu'importe !... Je sais tenir un fusil, il me semble... et je suis d'une certaine force au pistolet, — reprit Georges en se rengorgeant d'un air tout à fait capable.

— Pauvre orgueilleux !... fit alors le curé avec un triste sourire ; puis il ajouta plus sévèrement : Vous demandez qu'importe !... enfant !... Mais il importe non-seulement pour votre existence, mais encore pour celle de vos semblables !... Oh ! c'est

un bien cruel jeu que la chasse ! Croyez-moi !... n'y allez jamais légèrement, et surtout jamais n'y manquez de prudence ; car vous pourriez vous y créer des remords éternels !... Écoutez-moi, c'est à mon tour de raconter une histoire. Eh bien ! je vais vous dire pourquoi j'ai embrassé le sacerdoce, pourquoi je suis prêtre enfin,... et vous verrez que c'est ma première partie de chasse qui a décidé de ma vie entière...

« J'étais jeune comme vous, mon enfant, et je ne connaissais guère alors que mon village, lorsqu'un ami de ma famille parla de m'emmener faire avec lui un voyage en Suisse où l'appelaient des affaires de succession. Un voyage en Suisse était alors un grand voyage ; mais on pensa qu'avant de me lâcher dans la vie, il ne serait pas mal de me faire un peu courir le monde. Aussi, malgré le désespoir de ma mère, mon père, après force recommandations, me confia à son obligeant ami.

» Je partis donc par une belle matinée de mai, en compagnie de M. Jérôme, dans une petite carriole qui jouait la chaise de poste à s'y méprendre, et qui était attelée d'une petite jument, à jarrets de fer, que son maître appelait Bergerette. Vous jugez quel voyage enchanté !... le printemps partout, en moi, autour de moi !... tout fleurissait, bruissait, verdissait dans mon cœur comme sur la terre, et mes seize ans mêlaient leur doux ramage aux gazouillements des oiseaux dans les bois.

» Nous allions à petites journées, à la façon des *vetturini*, partant le matin au soleil levant, prenant nos repas au hasard, couchant à la grâce de Dieu. Notre ami Jérôme parlait peu, dormait pendant tout le jour; Bergerette faisait de six à huit lieues par jour, plus ou moins, suivant les endroits où nous espérions trouver un gîte; mais je n'avais pas un moment d'ennui, au contraire; tout me semblait nouveau, aussi tout me ravissait.

» Cependant plus nous approchions de la Suisse, plus les villes prenaient une tournure coquette, un aspect propre et élégant; c'était toujours moins beau que la patrie, et certes j'aurais donné de bon cœur toutes les cités se mirant orgueilleusement dans le Rhin pour mon humble village qui baigne modestement ses pieds dans les eaux de la Lyce; mais c'était bien beau pourtant, et j'en convenais.

» Enfin, par une soirée chaude et dorée du mois de mai, nous vînmes nous heurter, l'ami Jérôme, sa carriole et moi, contre cette longue montagne de rochers qui couvre, comme un rempart naturel, une partie de la frontière de la France. Nous étions à Soligny. Nous nous y reposâmes plusieurs jours; puis, y déposant Bergerette et la carriole, nous entrâmes résolûment en Suisse.

» Mais, comme il serait trop long de vous parler d'un pays que tout le monde connaît aujourd'hui, même sans y être allé, nous allons sauter à pieds joints sur Genève et les autres lieux que nous visi-

tâmes, pour tomber dans la longue et lourde barque qui devait nous conduire à Lausanne, d'où nous devions gagner Fribourg, but de notre voyage, barque qui avait une analogie touchante avec l'arche de Noé.

» Comme c'était jour de marché à Genève, une foule d'habitants des villages qui bordent le lac profitaient de ce moyen de transport pour revenir chez eux avec leurs emplettes vivantes ; aussi le bateau était-il littéralement encombré de poules, de canards, de lapins, de moutons et de chèvres ; tout cela piaillait, caquetait et bêlait sur un rhythme assourdissant. Joignez à cette aimable société une trentaine de Français qui parlaient tous ensemble et une foule de Vaudois qui ne parlaient pas du tout, et vous aurez le catalogue exact de nos compagnons de voyage.

» L'ami Jérôme, selon son habitude, dormait, étendu sur un sac de grain, aussi paisiblement qu'il eût pu le faire sur le lit le plus douillet, tandis que, pour mon compte, j'ouvrais les yeux autant que cela m'était possible pour admirer le paysage magique qui se déroulait devant nous ; car, à mesure qu'on s'éloigne de Genève, la perspective s'étend, le lac s'élargit, les montagnes s'élèvent. C'est, d'un côté, le riche canton de Vaud, déployant jusqu'au pied du Jura ses beaux vignobles et ses prairies verdoyantes ; de l'autre, les Alpes, tantôt à demi cachées derrière un voile de vapeurs blanches, tantôt resplen-

dissantes comme des palais de fées, et déchirant capricieusement le ciel de leurs cimes neigeuses et de leurs pics aigus.

» Appuyé sur le bord de la barque, je me livrais sans réserve à toutes les impressions qui agissaient sur mon âme, quand mes yeux furent frappés et presque éblouis par une énorme gerbe d'éclairs qui jaillissaient de la montagne. Un cri d'admiration s'échappa de ma poitrine, et presque en même temps un coup frappé sur mon épaule me fit retourner précipitamment, et je vis devant moi un brave Helvétien qui jouissait de ma surprise et de mon enthousiasme en donnant à sa figure l'expression du monde la plus burlesque.

» — Eh bien! c'est le Grindelwald!... fit-il en répondant à ma pensée, et c'est, mon jeune ami, un méchant voisin qui a fait bien du mal à cette vallée que vous voyez là-bas, entre la Jung-Frau et le Wingenalp et qui la comblera au premier jour.

» — Mais ce glacier se déplace donc quelquefois? demandai-je avec surprise.

» — Quand il lui en prend la fantaisie, il descend de deux ou trois cents pieds, répondit mon officieux cicerone; aussi, depuis qu'il s'est mis en route, il a dévoré bien des champs, bien des forêts, bien des villages, et ce ne sera pas, je vous l'assure, une petite besogne pour l'ange du jugement dernier, quand il lui faudra appeler par leur nom tous les cadavres qui dorment au fond de ses abîmes.

» — Ainsi, fis-je avec étonnement, cette solitude glacée était jadis habitée par des hommes?

» — Oui, mon jeune ami, oui, et par les plus beaux, les plus braves et les plus forts de tout le pays encore ! dit en se redressant l'honnête Vaudois. Il y a bien longtemps que le malheur est arrivé ; et on s'en souvient encore comme si c'était hier : une triste histoire, allez, que je vous raconterais si j'en avais le temps ; mais j'approche du but de mon voyage et je ne voudrais pas vous laisser en route. —

» Je me pris à sourire en entendant ces dernières phrases qui me prouvaient que le brave homme avait autant de désir de me dire sa légende que je me sentais disposé à l'écouter avec plaisir, et j'insistai assez vivement pour qu'il ait l'air de céder à mes seules prières. Il me raconta donc ce qui suit :

» — Il y a cent ans à peu près, tout l'espace occupé aujourd'hui par le glacier du Grindelwald était une belle et riche vallée habitée par des pâtres et des chasseurs de chamois. Le plus habile, le plus intrépide de ces derniers, se nommait Ulrich; c'était un garçon qui ne craignait ni Dieu ni Satan, ni soleil ni neige ; pour lui le Schreckorn n'avait pas de glaces, la Jung-Frau n'avait pas de précipices. Nuit et jour, hiver comme été, il courait la montagne sans souci de la bise ni des avalanches, et il dormait aussi bien sur une couche de neige que sur une couche de thym et de bruyère.

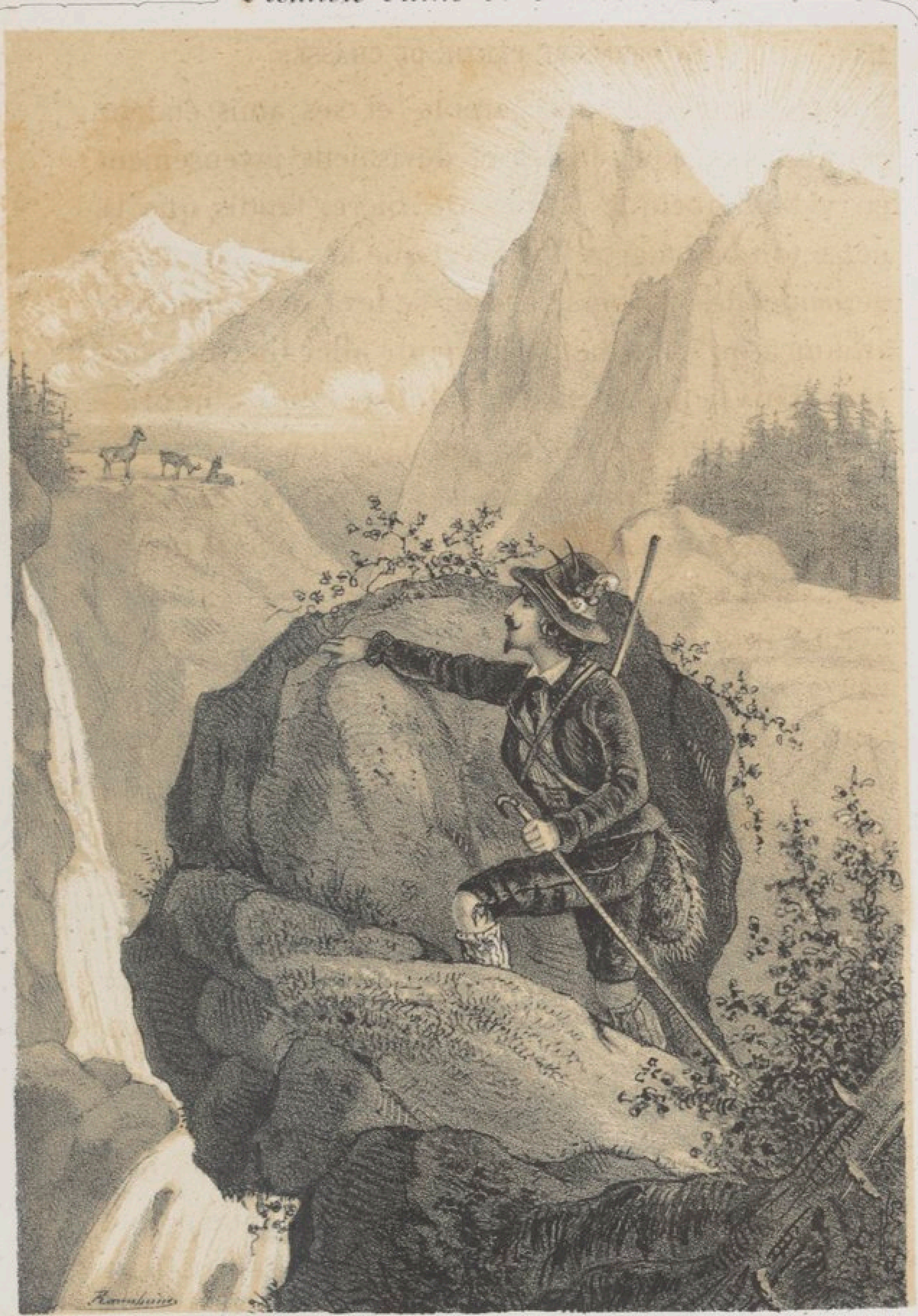
» Un soir que ses parents et ses amis étaient réunis dans son chalet et devisaient joyeusement en vidant quelques brocs de bière, tandis que la neige tombait à gros flocons et que le vent soufflait à déraciner les rochers, Ulrich se leva brusquement, annonça qu'il voulait sortir pour aller tuer un chamois dans la montagne, et ni observations, ni prières, ni railleries, rien ne put l'arrêter. Il prit son hoyau fraîchement aiguisé, ses courroies, ses crampons, son bâton ferré et sa carabine, puis il ouvrit la porte et se dirigea vers le Schreckorn.

» La nuit était sombre et une bise glacée soulevait à chaque instant d'épais tourbillons de neige; tout autre qu'Ulrich eût reculé vingt fois en pensant qu'il pouvait périr sous les avalanches qui se succédaient avec une rapidité effrayante, ou rouler au fond de quelque précipice caché sous le linceul qui couvrait la terre; mais lui ne pensait seulement pas au danger et continuait sa route tout en sifflant un air de chasse.

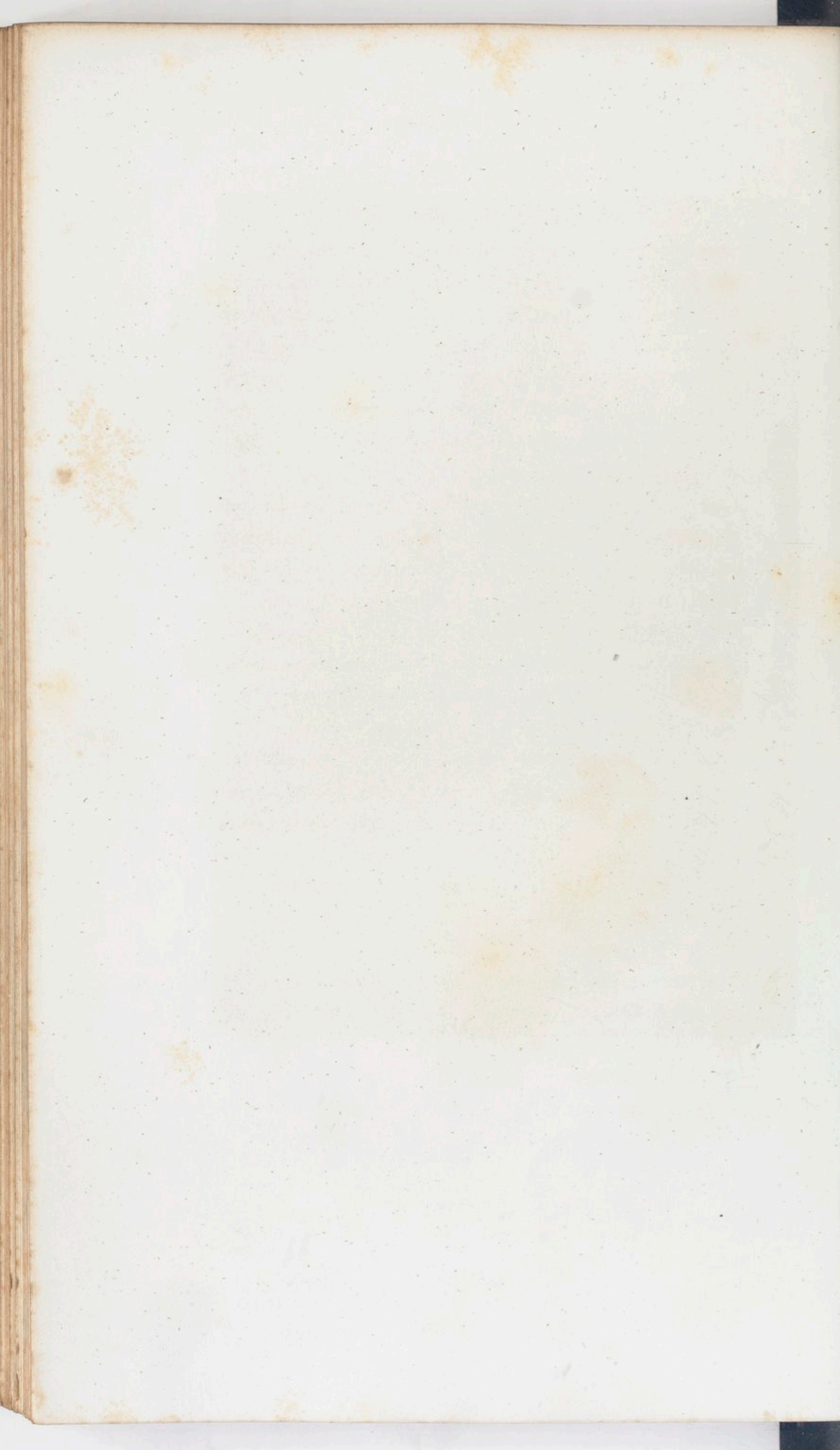
» Au point du jour, comme il commençait à gravir l'aiguille du Lerchenfalke, il aperçut à cent pas devant lui deux chamois occupés à brouter quelques brins de lichen qui serpentaient sur une pointe de rocher. Il abaisse sa carabine... presse la détente... le coup part... au même instant un second coup de feu ébranle la montagne, et les deux chamois tombent frappés de mort.

» Ulrich étonné jette les yeux autour de lui; mais

Première Partie de Chasse.



Comme il commençait à gravir l'aiguille du Lerchmfalke, il aperçut à cent pas deux Chamois occupés à brouter.......



il ne voit rien qu'un grand nuage blanc qui flottait sur les flancs du Lerchenfalke. Pensant alors qu'il avait mis par mégarde deux balles dans sa carabine et que c'était la détonation qui avait fait écho, il s'élance pour s'emparer de sa double proie ; mais à mesure qu'il avance, le nuage se condense, se ramasse et prend enfin la forme d'un homme ; mais de quel homme, grand Dieu !... d'un géant grand comme les plus hauts pins des montagnes et blanc et diaphane comme de la neige. A cette vue effrayante un frisson de terreur parcourut Ulrich depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais ce ne fut que l'affaire d'un instant, car, reprenant tout son courage, il jeta au fantôme un regard de défi et continua résolûment sa route. Comme il se baissait pour ramasser sa proie, le géant poussa un cri terrible.

» — Téméraire, dit-il d'une voix qui fit trembler les montagnes jusque dans leurs fondements, oses-tu donc chasser dans les domaines du roi des glaciers ?...

» A ces paroles Ulrich leva les épaules d'un air de dédain.

» — Ne vous mêlez pas de mes affaires, et occupez-vous mieux des vôtres, je vous le conseille, fit-il en même temps d'un air railleur, car voilà le soleil qui se lève, et Votre Majesté pourrait fondre si elle ne rentrait pas chez elle au plus tôt. —

» L'imprudent eut à peine achevé ces paroles, que le fantôme le saisit dans ses bras glacés, et le

lança avec force au fond d'un effroyable précipice. Ulrich se crut mort. Alors, pour la première fois de sa vie, il recommanda son âme à Dieu; et, quoiqu'il ne le méritât guère, car le malheureux n'avait pas fait acte de religion depuis bien des années, sa prière fut entendue de Celui qui pardonne au pécheur repentant : il tomba sur un épais lit de neige, et en fut quitte pour un évanouissement de quelques heures.

» Dès qu'il fut revenu à lui, il se mit à genoux pour remercier le Ciel de l'avoir pris en pitié, puis il songea à sortir de ce gouffre. Son hoyau, heureusement, l'avait accompagné dans sa chute. A l'aide de cet instrument, il pratiqua dans la montagne de glace, qui se dressait devant lui, des entailles successives, et il parvint ainsi à regagner la plate-forme du haut de laquelle il était tombé. Le fantôme avait disparu; mais les deux chamois étaient encore étendus sur le roc. Ulrich les chargea sur ses épaules, et, fier de ce trophée, il redescendit triomphalement dans la vallée. Toutefois, malgré ce dernier succès, notre chasseur gardait une profonde rancune contre le roi des glaciers, et rêvait jour et nuit au moyen de prendre sur lui une glorieuse revanche. Il en trouva une enfin !

» Un matin, il se lève plus tôt que de coutume, et, armé d'une hache tranchante, il se dirige vers une forêt de sapins qui couronnait à cette époque le sommet du Wingenalp, et il faut vous dire, mon

jeune ami, que nul être humain, si ce n'est peut-être quelque sorcière du Reikenberg, n'avait encore pénétré dans cette forêt, tant les flancs de la montagne étaient, à cet endroit, escarpés et ardus. Ulrich y parvint pourtant. Comment s'y prit-il pour cela? — C'est ce que personne n'a jamais su; — mais toujours est-il qu'il y arriva, et qu'une fois sur le sommet de la montagne, il s'escrima si bravement avec sa hache, qu'au bout d'une heure il avait entassé autour de lui un immense abattis de sapins. Cela fait, il tira un briquet de sa poche, mit le feu au bûcher, et s'enfuit à toutes jambes.

» Ce fut, à ce qu'on dit, un incendie horrible! car on assure que les flammes se voyaient de Berne à Unterwald; aussi, avant la fin du jour, la forêt tout entière fut réduite en cendres. — Vous pensez bien, jeune homme, fit en m'interpellant gravement mon narrateur, que cette œuvre de destruction n'était pas le but que se proposait Ulrich, et qu'en brûlant la forêt, c'était son ennemi qu'il voulait atteindre? — Et comme je me contentais de m'incliner en signe d'assentiment, il continua ainsi :

» En effet, au plus fort de l'incendie, au moment où la montagne tout entière s'embrasait comme une torche ardente, un cri terrible, un cri de douleur et d'angoisse s'éleva du fond des abîmes. — C'était le dernier soupir du roi des glaciers, qui fondait à l'ardeur de cette fournaise ardente. — Mais malheureusement le despote ne fondit pas seul; une

partie de ses domaines subit le même sort, et s'écoula en mugissant dans la vallée du Grindelwald, qui, en quelques minutes, vit ses villages renversés et ses prairies changées en lacs.

» Bientôt, sous le souffle de la bise, que n'arrêtait plus la forêt du Wingenalp, ces lacs se glacèrent de nouveau; mais comme le sol qu'ils recouvrent a été profondément détrempé par les eaux, il s'affaisse quelquefois, et alors le glacier descend dans les vallées inférieures, et les engloutit silencieusement sous ses vagues solidifiées. — Et voici comment une partie de chasse inopportune en arriva à bouleverser ce pays, ajouta, comme morale de sa légende, le bon Helvétien, en me serrant la main en signe d'adieu; car le bateau venait d'aborder à l'endroit où il devait nous quitter. — Je lui exprimai vivement le plaisir que sa narration m'avait causé, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. —

» Peu de jours après, l'ami Jérôme et moi nous étions tous deux installés de la façon la plus intime et la plus charmante chez un riche négociant de Fribourg, qui devait s'occuper des affaires de mon compagnon. La famille de M. Gerbert, — c'était le nom de notre hôte, — était aussi nombreuse que complétement unie. Il régnait entre tous ses membres un air de quiétude, de joie, de bien-être, que le bonheur du foyer domestique peut seul apporter avec lui ; l'aïeule, la mère, les enfants, tout cela vivait

ensemble avec une respectueuse intimité qui faisait plaisir au cœur. On les aimait et on les estimait tous également, car chacun était à sa place, chacun gardait son rôle, et cela sans morgue, sans souplesse, sans effort; en un mot, cela était parce que ça devait être ainsi, et rien de moins, rien de plus.

» Chaque matin, les jeunes fils du logis, chargés de faire les honneurs de leur pays, m'entraînaient dans des endroits divers, me racontaient des légendes, me montraient des ruines, et ce n'était qu'à demi morts de faim et de fatigue que nous rentrions au bercail. Les premiers jours se passèrent ainsi; mais peu à peu nous commençâmes, mes jeunes compagnons et moi, à reprendre la vie régulière du reste de la famille.

» Un jour que nous étions tous réunis pour le dîner; M Gerbert s'adressant à moi :

» — Mon jeune ami, me dit-il, je vous réserve pour demain un plaisir bien vif pour tout étranger qui nous vient visiter, et cela parce qu'il est nouveau; c'est une chasse au chamois.

» — Une chasse !... m'écriai-je en rougissant moitié de bonheur, moitié d'embarras, car, ainsi que vous, Georges, c'était mon début dans cette sorte de petite guerre.

» Sans doute M. Gerbert devina ma pensée, puisqu'il reprit aussitôt :

» — Est-ce que vous n'auriez jamais chassé, par hasard ?..

» — Non, Monsieur, fis-je légèrement ; mais ne vous inquiétez pas de cela, je sais parfaitement manier un fusil ; et je vous réponds de moi comme vous pouvez le faire de vous-même. —

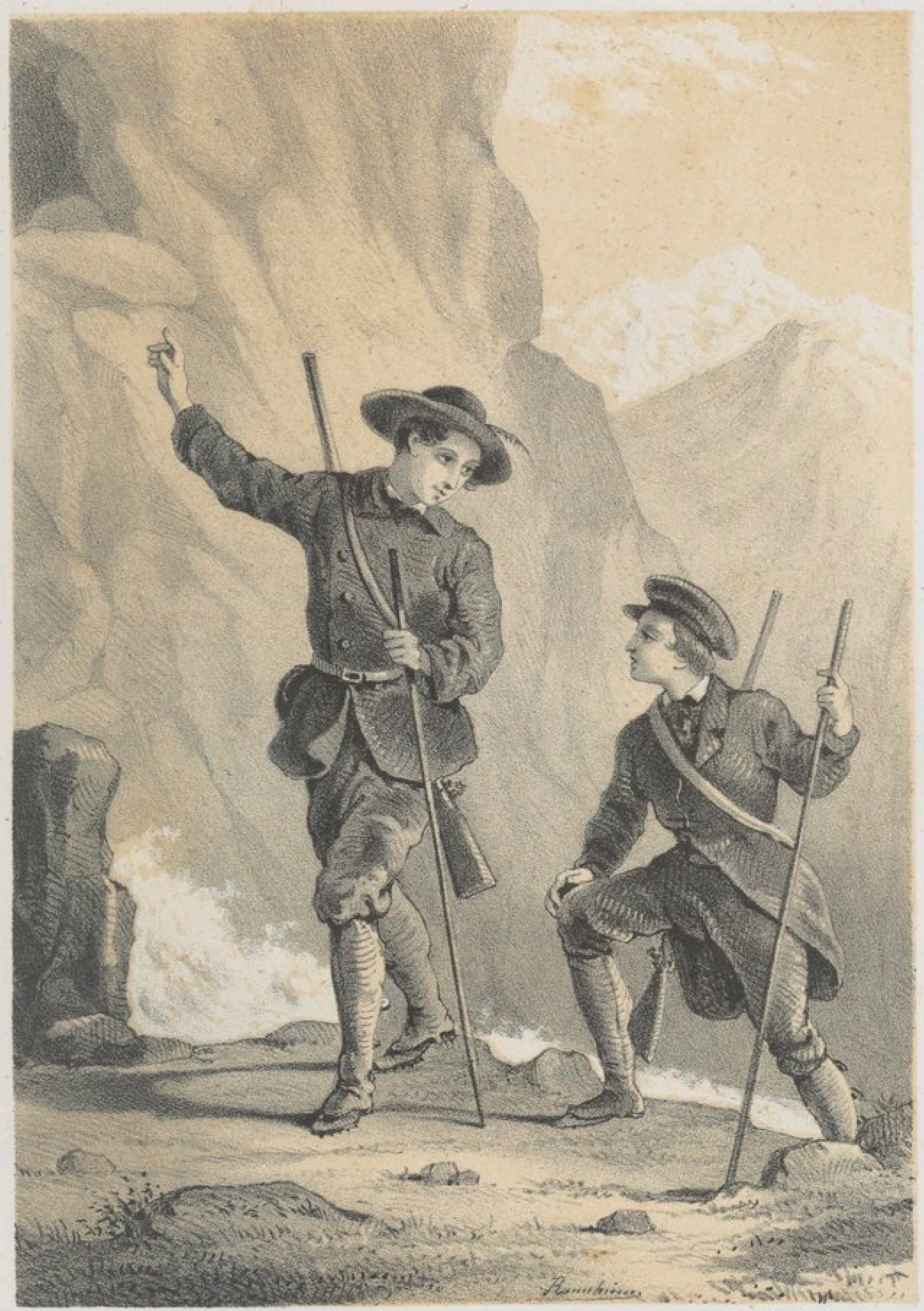
» M. Gerbert leva légèrement les épaules, garda quelques instants le silence, puis reprit ainsi, comme s'il se fût répondu à lui-même :

» — La jeunesse est imprudente et présomptueuse ; elle regarde la chasse comme un plaisir d'enfant, tandis que c'est le délassement des hommes ; — tenez, ajouta-t-il en s'adressant à moi de rechef, prenez que je n'aie rien dit et remettons la partie projetée à un autre jour, après enfin que je vous aurai fait essayer, sous mes yeux seulement, de quoi vous êtes capable.

» — Oh, Monsieur ! m'écriai-je avec douleur et confusion, tant mon orgueil était blessé, me prenez-vous donc pour un petit garçon turbulent et mal élevé qui n'aime que le bruit et veut chasser pour tirer de la poudre, absolument comme il fait partir des pétards?... Vous seriez dans l'erreur alors ; j'ai seize ans !— et en prononçant ces mots je me redressai de toutes mes forces, afin de ne pas perdre une ligne de ma taille, — et si je vous ai dit que j'étais capable de partager le plaisir dangereux que vous voulez bien m'offrir, c'est que je le suis, Monsieur....

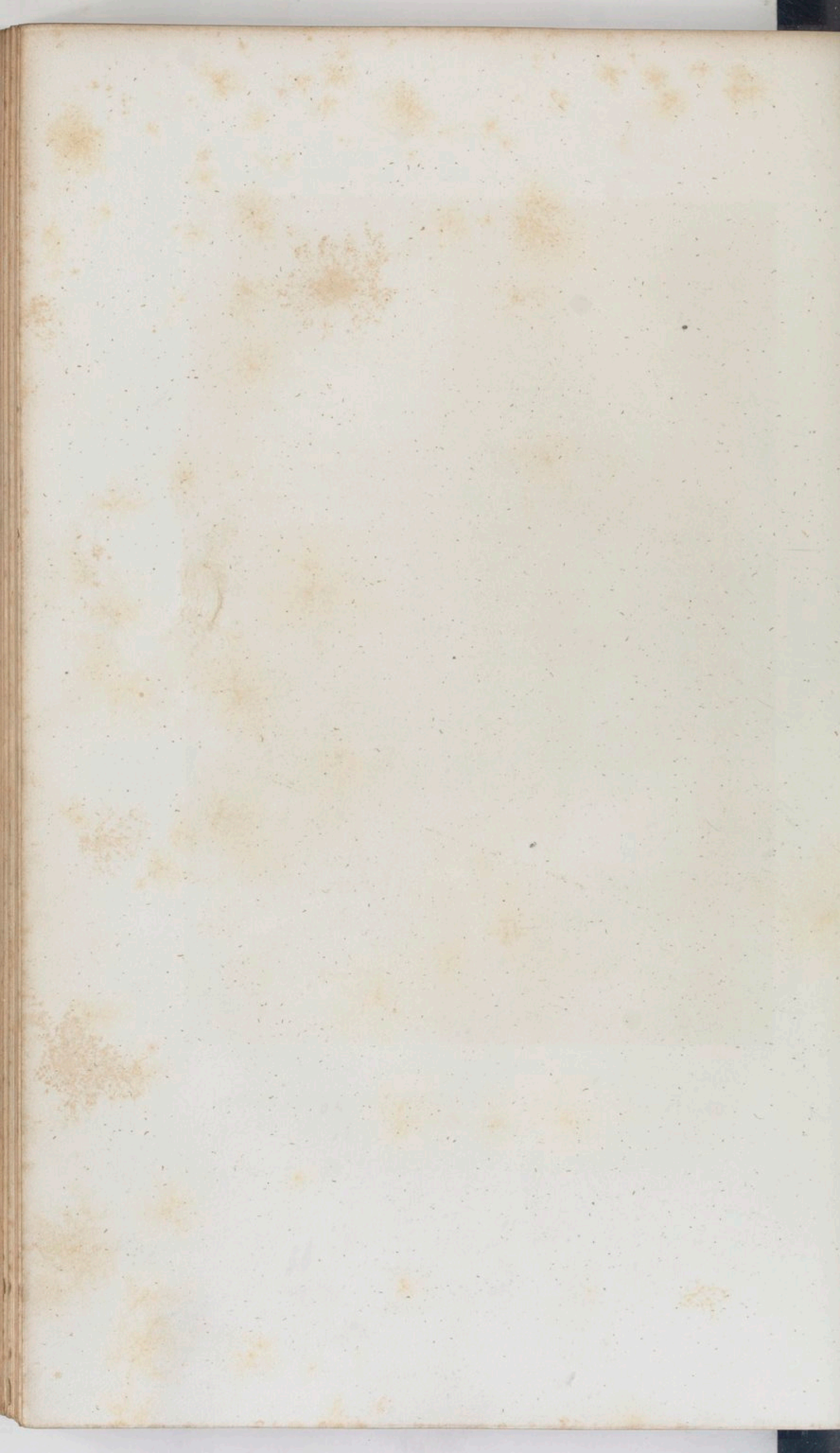
» Monsieur Gerbert fut-il convaincu par mon aplomb que j'étais plus habile qu'il ne l'avait d'abord pensé, ou céda-t-il par faiblesse,.. voilà ce que j'i-

Première Partie de Chasse.



Imp. Lemercier, Paris.

Voilà l'endroit ou nous devons attendre pour nous embusquer à notre aise



gnore ; mais ce que je ne sais que trop, c'est qu'il céda, et cette partie de chasse au chamois qui m'avait d'abord été offerte, puis reprise, me fut accordée de nouveau. Toute la journée on ne parla que de cela absolument ; car, je ne sais comment je m'y pris, mais je trouvais toujours le moyen de ramener la conversation sur ce chapitre. L'orgueil et le bonheur me débordaient par tous les pores.... je me croyais un homme important, en un mot je rêvais les plus étranges chimères.

» Le lendemain, avant le jour, j'étais sur pied et armé de toutes pièces, on n'avait pas eu besoin de me réveiller , ainsi que vous pouvez le croire. J'étais trop heureux pour dormir ! aussi quand mes compagnons vinrent me chercher, ils me firent les plus grands compliments sur mon exactitude. Nous étions une douzaine : M. Gerbert, ses fils et plusieurs de leurs amis. On me mit sous la direction de Tomy, l'aîné de tous.

» Nous sortîmes de Fribourg par la route de Berne ; et, au bout d'une demi-heure de marche environ, nous arrivâmes au sommet d'une colline baignée par la Sarine ; de l'autre côté du torrent se dressait un rocher perpendiculaire, haut de deux cents pieds au moins, au milieu duquel s'ouvrait une grotte qu'un ours bien certainement n'eût pas dédaignée pour tanière. Tomy étendit le bras vers ce trou et me dit en souriant :

» — Voilà l'endroit où nous devons atteindre pour nous embusquer à notre aise.

» — Mais je ne vois point d'échelle pour monter à ce pic, — fis-je, croyant répondre à une plaisanterie de mon jeune camarade.

» — Une échelle ! reprit celui-ci, en partant d'un joyeux éclat de rire ; nous n'avons pas ainsi nos aises dans ce pays, continua-t-il, ce qui ne nous empêche pourtant pas d'arriver à notre but ; voyez plutôt, et suivez-moi. —

» Et en achevant cette boutade semi-philosophique, Tomy commença à bondir sur les pierres jetées çà et là dans le lit de la Sarine afin de traverser le torrent à pied sec ; je fis comme lui, et nous arrivâmes bientôt au pied de la falaise où tous nos compagnons se trouvaient déjà réunis. Nous avions pris chacun des routes différentes.

» Une fois au pied du rocher, je remarquai que de distance en distance, on avait pratiqué dans la pierre des entailles profondes, qui, avec de la bonne volonté, pouvaient à peu près tenir lieu de l'échelle, dont, quelques instants auparavant, j'avais déploré l'absence. D'abord M. Gerbert, puis les autres et enfin Tomy, tous se mirent à faire l'escalade de la falaise avec une facilité qui faisait le plus grand honneur à la souplesse de leurs membres ; je les imitai en tremblant, et au bout d'un quart d'heure nous nous étions hissés, sans accident, jusqu'à une petite plate-forme sur laquelle s'ouvrait l'antre que j'avais aperçu lorsque j'étais sur l'autre bord de la Sarine. J'étais essoufflé, la

sueur ruisselait sur mon front, mais j'oubliai bientôt et fatigue et danger en face du plus magnifique spectacle qui se puisse voir. Ces paysages suisses sont vraiment d'un effet magique !

» Quand je fus un peu remis de mes émotions diverses, Tomy m'indiqua la place que je devais prendre, en y joignant les instructions et les recommandations les plus précises : — Car, me disait-il, à la chasse, non-seulement votre existence, mais aussi celle de vos compagnons dépend de votre prudence.

» J'écoutai avec une impatience marquée les justes observations que me faisait mon jeune ami, et même je fredonnai entre mes dents un air de bravoure, comme pour lui faire comprendre l'inopportunité de ses discours ; aussi les cessa-t-il promptement. Seulement, pour me surveiller, je le suppose, il se plaça tout à côté de moi.

» A qui n'a pas chassé, il est impossible de comprendre l'émotion agitée que fait éprouver ce plaisir. Hélas ! pour moi, je m'y livrai si complétement, qu'oubliant et prudence et raison, je tombai dans une espèce de vertige qui tenait du délire.

» Un cri déchirant !... un cri terrible ! poussé auprès de moi ne me fit sortir que trop tôt de cet état fébrile ; mais ce fut pour me jeter dans le plus profond désespoir !... Tirant à l'étourdie, à la légère, sans direction aucune, toute la charge de mon fusil avait porté en plein au milieu de la poitrine du

pauvre Tomy, qui tomba ensanglanté sur le sol.

» A cette vue, vous dépeindre ce qui se passa en moi est une chose impossible!... car je fus pris tout à la fois et d'une douleur et d'une terreur si grandes, qu'oubliant de porter des soins au malheureux blessé, je brisai mon fusil avec rage, et m'élançai comme un fou à travers la montagne, courant à l'aventure, là où le Ciel voudrait me conduire.

» Quand je commençai à rassembler mes idées, je me trouvais dans une église rustique éclairée par deux fenêtres à peu près carrées, et meublée d'un autel couvert de fleurs, de quelques images enluminées, et d'un grand nombre de bancs de bois. A cette vue, je me frottai les yeux comme pour chasser un songe; car j'étais assuré de ne pas avoir quitté la montagne, je ne pouvais donc pas être entré dans une église! Puis je tâtai les murs; mais mes yeux, mes mains me montrèrent tous deux la même vérité. Alors, je crus à l'intervention du Ciel dans mon malheur, et, me précipitant à genoux sur les marches de l'autel, je m'écriai, à travers un torrent de larmes :

» — Sauve la vie du malheureux Tomy, ô mon Dieu!... Prends mon existence pour la sienne, si tu veux ma mort;... ou je me lie à tes autels, si tu me laisses sur la terre.

» Puis, surexcité sans doute et par ma course, et par mon émotion, je tombai évanoui au pied du Christ.

» Combien de temps je restai ainsi.... je l'ignore, et ce furent des cris, au milieu desquels je distinguai mon nom, qui me tirèrent de ma torpeur morbide; je répondis instinctivement, et bientôt je vis apparaître à mes côtés M. Gerbert, et quelques-uns de mes compagnons de chasse. En me trouvant en présence du père de ma victime, je me cachai la tête entre mes mains et éclatai en sanglots en prononçant des paroles sans suite, au milieu desquelles les mots pardon!... grâce!... se retrouvaient sans cesse répétés. Le brave homme eut pitié de mon désespoir.

» — La position de Tomy n'est point aussi dangereuse que vous le croyez, me dit-il avec une paternelle bonté, et heureusement, grâce à ma prudence, nous en sommes quittes pour la peur!... Votre fusil n'était chargé qu'à poudre... C'est mon fils qui a fait cette substitution à votre insu; et bien lui en a pris, n'est-ce pas? d'y mettre autant d'adresse...

» M. Gerbert aurait pu parler longtemps encore sans que la pensée de l'interrompre me vînt un seul instant, tellement les événements étranges qui depuis le matin se succédaient si rapidement pour moi, me troublaient les idées. Il s'aperçut sans doute de cette prostration morale, et pour m'en sortir : — Comment trouvez-vous cette église? — me demanda-t-il tout à coup.

» — Est-ce donc bien réellement une église qui

se trouve au milieu des rochers?... fis-je avec étonnement.

» — Ne le voyez-vous pas?... répondit-il en souriant; et ce qu'il y a de plus merveilleux encore, ajouta-t-il, c'est que cette église est l'ouvrage d'un seul homme; il y a usé trente ans de sa vie, ne mangeant que du pain, ne buvant que de l'eau, et couchant sur la dure. C'était un paysan de Gruyère, qui avait sans doute commis quelque grand crime, car on ne s'impose pas ainsi, de gaîté de cœur, une expiation aussi pénible. Examinez ce rocher, mon enfant, essayez avec votre couteau d'en détacher quelques parcelles, et vous comprendrez, après cela, quelle patience, quelle force de volonté il a fallu à ce pauvre homme pour creuser toute la montagne.

» Ce fut en changeant ainsi le cours de mes idées que M. Gerbert me rappela complétement à moi-même; et quand il me vit plus calme, il me ramena à sa maison.

» Tout en ne l'ayant pas grièvement blessé, la commotion qu'avait éprouvée le pauvre Tomy, ainsi que la chute qui s'en était suivie, avaient déterminé chez lui un accès de fièvre assez violent; aussi ce fut auprès de son lit que je trouvai toute la famille réunie. J'y vins à mon tour, et, comme je voulais lui témoigner mes regrets et ma douleur, le brave garçon m'ouvrit ses bras et me serra tendrement sur son cœur. Je compris qu'il n'y avait pas besoin

de pardon dans une âme aussi généreuse, aussi de ce moment je devins son ami pour toujours ; et ce fut sa mort qui détacha ce lien, mais il dura bien des années, et cela sans un jour d'orage.

» Le bon Jérôme et moi nous restâmes encore quelque temps dans la respectable famille dont nous étions les commensaux ; puis il fallut se séparer, et nous rentrâmes en France. Mais quel changement s'était opéré en moi depuis le jour où j'avais quitté ma patrie ! J'étais parti fou, léger, étourdi ; je revenais grave, sérieux, réfléchi. C'est qu'entre ces deux époques le remords m'avait frappé, et, quoiqu'il fût illusoire, jamais je n'avais pu me remettre de la commotion terrible que la crainte de mon crime m'avait fait éprouver.

» Puis, ne m'étais-je pas lié à Dieu ?... Tomy vivait ; donc je lui appartenais, suivant ma promesse... Mon père combattit vainement cette résolution ; mais ma mère, pieuse et résignée, me soutint de toutes ses forces. Aussi, après les études et la préparation nécessaires, je prononçai mes vœux et devins prêtre.

» — Voilà, mon jeune ami, ajouta le bon curé en souriant, où peut conduire une première partie de chasse. »

Georges lui serra affectueusement la main pour le remercier de son intéressant récit ; puis souriant à son tour :

— Je profiterai, dit-il, de votre exemple, et je

renonce à mes projets pour demain, du moins en nombreuse compagnie ; car je prierai Justin, le garde-chasse, de me donner une leçon, afin de vous envoyer un lièvre, comme ambassadeur, pour vous témoigner toute ma reconnaissance.

Le curé accepta avec émotion la promesse qui lui était faite ; ce qu'il désirait avant tout, c'était d'éloigner Georges de ces parties si dangereuses pour un chasseur inexpérimenté ; et le lendemain matin, à peine fit-il jour, que mon frère, accompagné du garde-chasse du château, partait résolûment pour battre la campagne. La pluie tombait par raffales, le vent grondait avec force ; et pourtant il s'en allait le nez en l'air, sifflant au vent comme pour le narguer. Et ce fut bien autre chose quand il revint portant triomphalement le lièvre qu'il avait promis et qu'il avait tué *lui-même*, à ce que nous assura aussi Justin ; mais cela avec un sourire qui nous laissa quelque doute sur la véracité du fait. Pourtant il y eut fète complète au château pour célébrer la gloire du conquérant en herbe, et grâce au bon curé, cette première partie de chasse ne nous apporta à tous que du plaisir.

LE PREMIER BAL

OU

LES DANGERS D'UNE MAUVAISE ÉDUCATION.

LE PREMIER BAL.

C'était un soir d'hiver. Le salon de M. Gallois, avoué, était éclairé comme pour un bal, et un buffet élégamment servi venait confirmer ce que l'éclairage ne faisait qu'indiquer seulement. Pourtant il était dix heures, et personne n'était encore arrivé.

Madame Gallois, maîtresse de la maison, femme d'une quarantaine d'années, de bonne mine , de bonne tournure et d'une parure fort simple, allait et venait d'un air affairé, comme pour s'assurer de la complète exécution de ses ordres, tandis qu'une jeune fille assise devant le piano répétait nonchalamment quelques contredanses. De temps en temps elle laissait échapper un léger bâillement, et à cha-

que fois qu'elle retournait un des feuillets de la musique placée devant elle, elle jetait un regard dédaigneux dans le salon et murmurait, d'un air de princesse mal élevée, ces mots malsonnants :

— Quel ennui !... mon Dieu, quel ennui !...

Cette jeune fille était habillée d'une façon remarquable, en ce sens qu'elle joignait, à la toilette la plus simple, les bijoux les plus riches ; bijoux complétement en opposition avec une personne de son âge, et par leur antiquité, et par leur valeur.

C'était une jeune fille de seize ans. — Elle portait une robe de mousseline blanche tout unie, sans garniture ni broderie, le corsage fait modestement à la vierge, les manches descendant au coude, absolument comme l'eût portée une modeste pensionnaire sortant à peine du couvent ; seulement une fleur naturelle ornait ses beaux cheveux noirs relevés avec grâce, et pour compléter cette toilette plus que simple, notre jeune héroïne portait au cou une rivière de brillants, digne de payer la rançon d'une reine ; et enfin elle avait, attaché à son bras gauche, un bracelet dont l'unique diamant, monté avec la plus extrême simplicité, eût fait la fortune d'une honnête famille. — On l'estimait valoir cinquante mille francs au moins.

Cette toilette, dans son contraste bizarre, était le reflet complet du caractère de celle qui l'avait choisie. Orgueilleuse et simple, timide et hardie, véritable opposition dans ses qualités comme dans ses dé-

fauts, mais par-dessus tout céla fière d'une immense fortune dont la mort de ses parents l'avait rendue l'unique possesseur : telle était Germaine Sauny.

Du reste, si l'on pouvait trouver à critiquer dans la toilette de Germaine, il eût été difficile d'en faire autant pour sa personne.

Elle était admirablement belle ! car elle l'était à la fois de cette beauté qui vient de l'exacte pureté des lignes, et de cette beauté qui tient de la fraîcheur et de la physionomie ; pourtant un observateur eût découvert dans l'ensemble de son visage quelque chose de relevé et d'intelligent sans doute, mais aussi de résolu et d'entier : signe qui toujours, et à juste titre, effraie les gens sensés qui s'alarment de la liberté d'esprit à laquelle prétendent certaines femmes.

Cependant les exclamations de notre jeune amie, dites d'abord d'une voix étouffée, s'étaient peu à peu, et sans qu'elle s'en fût aperçue, élevées à un diapason tel qu'elles frappèrent l'oreille de madame Gallois. Celle-ci s'arrêta d'abord au milieu du salon, puis s'approchant du piano :

— Tu t'ennuies, ma pauvre Germaine ! dit-elle d'un ton doux et indulgent, mais qui n'avait rien de cette tendresse alarmée qui fait reconnaître une mère à sa première parole.

— Moi ?... fit Germaine en rougissant d'avoir été ainsi surprise ; non vraiment.

— Que disais-tu donc alors !... que mes méchan-

tes oreilles ont si mal entendu tes paroles?... —

Germaine se prit à sourire pour cacher un mouvement d'humeur.

— Je m'impatientais, dit-elle, contre un passage de cette contredanse que je ne puis jouer en mesure, et que j'ai déjà recommencé plus de dix fois.

— Ce n'est pas cela, mon enfant, fit l'excellente femme avec indulgence, tu joues supérieurement et cette musique et beaucoup d'autres plus difficiles encore! mais tu es blessée de faire ici tes débuts dans le monde; en un mot, il t'est désagréable que le premier bal où tu dois paraître soit, tout modestement, un bal donné par un avoué...

— Oh! Madame..... Madame..... interrompit la jeune fille en se levant vivement et jetant ses deux bras autour du cou de madame Gallois, vous me croyez donc bien ingrate, que vous me supposez de pareils sentiments?...

— Ingrate! ma bonne Germaine, interrompit l'excellente femme en scellant ses paroles par un doux baiser, non certes, je ne te crois pas atteinte de cet odieux vice du cœur;... mais tu vis trop dans le pays des chimères, et malgré tout notre désir de te voir heureuse, ton tuteur et moi, soit notre faute, soit la tienne, nos efforts n'aboutissent à rien.

Germaine baissa tristement la tête sans répondre; alors madame Gallois l'attira sur une causeuse, et là, moitié triste, moitié riant de l'embarras de sa pupille, elle lui dit en l'embrassant :

— Allons, mon enfant, dis-moi franchement ce qui t'ennuie, et nous verrons à t'amuser une autre fois.

La jeune fille détourna la tête sans répondre. Alors madame Gallois reprit plus sévèrement :

— Vous ne voulez pas parler, Germaine ? eh bien, je vais le faire pour vous : Vous êtes orpheline, et c'est là un bien grand malheur ! je le sais, car quelque affection que des étrangers aient pour nous, rien ne remplace une mère !... Mais il y a pour vous un plus grand malheur encore... c'est que de fausses amies vous ont gâté, sinon le cœur, je me plais à le croire, au moins l'esprit, en vous disant sans cesse que l'argent est le premier des mérites de ce monde... Vous êtes riche... fort riche même ; et à travers ce prisme vous rêvez le succès, la domination, la puissance peut-être. Par vous, les gens ne sont pas estimés ce qu'ils valent pour eux-mêmes, mais ce que vaut leur fortune ou leur noblesse ; en un mot, vous êtes humiliée que votre père vous ait donné pour tuteur M. Gallois, honnête homme c'est vrai, mais tout modestement un avoué à la Cour, au lieu de M. le duc D*** ou M. X... riche banquier de Paris.

En entendant les dures vérités que lui disait sa tutrice, Germaine devint rouge jusqu'au blanc des yeux, et elle comprimait ses lèvres tremblantes, pendant que de grosses larmes s'échappaient de ses paupières pour glisser rapidement le long de ses joues. Alors l'excellente femme, croyant au regret

et non à la honte d'être devinée ainsi, eut pitié de la douleur de sa pupille ; et l'attirant sur son cœur afin d'effacer ses pleurs sous ses baisers, elle lui dit doucement :

— Pardonne-moi, ma pauvre enfant, le chagrin que je te cause, mais c'est pour ton bien que je t'éclaire... La modestie et la simplicité sont les premières vertus des femmes... Prends garde surtout que ta vanité te soit funeste... Ce que je te demande avant tout, c'est ton bonheur.

Madame Gallois fut interrompue par l'annonce de plusieurs de ses invités, et une heure s'était écoulée à peine, depuis la petite scène d'intérieur à laquelle nous venons de vous faire assister, que le salon, qui était alors froid et désert, offrait l'aspect le plus charmant et le plus animé. Germaine elle-même semblait avoir oublié que son premier bal n'était point à la Cour, et paraissait se livrer si entièrement au plaisir, que sa bonne tutrice avait cessé toute surveillance sur elle, quand un bruit étrange qui se fit entendre tout à coup arrêta les joyeux élans et répandit l'inquiétude la plus vive parmi les assistants. — Ce bruit était une querelle. — Madame Gallois quitta aussitôt le petit salon de jeu où elle s'était refugiée avec quelques dames de ses amies, afin de laisser plus de place aux danseuses, et accourut pour s'enquérir du motif qui pouvait avoir entraîné un incident aussi étrange. Et elle n'eut pas plus tôt jeté un coup d'œil rapide sur le groupe

d'où partait ce scandale qu'elle devina ou du moins pressentit la vérité.

Germaine était assise sur une chaise, pâle et tremblante, les yeux baissés, les lèvres frémissantes, les joues couvertes de larmes, et effeuillant, d'une façon convulsive, le bouquet qu'elle tenait dans les mains, tandis que deux jeunes gens placés devant elle se défiaient de la parole et du regard.

— Eh! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?..... quelle maladresse as-tu commise?... demanda madame Gallois, en dissimulant sous un sourire le vif mécontentement quelle éprouvait.

En l'entendant parler ainsi, la pauvre jeune fille jeta sur elle un regard suppliant.

— J'ai fait une erreur dans l'engagement de mes contredanses, répondit-elle en balbutiant; alors chacun de ces Messieurs prétend que je lui dois celle-ci et exige que je la lui donne.

— Voilà bien certainement une querelle qui n'est pas digne de courtois chevaliers comme vous, messieurs, fit la maîtresse de maison, espérant calmer par une plaisanterie la colère qu'elle voyait luire dans le regard des deux adversaires. — *Exiger* d'une dame... fi donc!... mais c'est un crime qui demande pénitence... Que le plus coupable de vous s'exécute... Voici ma main, je ferai vis-à-vis à Germaine.

Les deux jeunes gens saluèrent respectueusement madame Gallois et s'avançaient en même temps pour lui offrir d'être son cavalier, quand Ger-

maine poussa un grand cri et tomba évanouie sur sa chaise.

Chacun alors s'élança vers la malade, s'empressa autour d'elle, et, quand elle eut repris ses sens, l'interrogea sur ce qui l'avait ainsi troublée ; mais Germaine prétexta la fatigue, la danse, l'émotion que lui avait causée la légère discussion de ses danseurs ; puis après avoir jeté autour du salon un regard de désespoir et de terreur, elle supplia madame Gallois de la laisser rentrer dans sa chambre.

L'excellente femme y consentit avec d'autant plus de plaisir qu'elle espérait encore pouvoir ranimer la gaîté et l'entrain de son bal ; mais c'était à tort, car le coup avait porté : aussi peu à peu chacun s'esquiva-t-il sans bruit ; et quand, une heure après, minuit vint à sonner, ces salons, tout à l'heure si joyeux, étaient complétement déserts. Alors, aussitôt qu'elle se vit libre, madame Gallois songea à sa pupille, et pressentant qu'elle pouvait avoir besoin d'elle, elle s'empressa d'aller la trouver ; mais à peine eut-elle ouvert la porte de la chambre, qu'elle resta terrifiée d'inquiétude et de surprise.

Germaine, à genoux devant une image du Christ, se tordait les bras dans le paroxysme du plus violent désespoir ; et le contraste de cette charmante retraite si calme, si élégante et si coquette, faisait bien mieux ressortir encore l'intensité de la douleur de celle qui l'habitait.

Ainsi, dans la blanche alcôve où veille une douce

lumière, la tenture de velours gros bleu qui l'enveloppe semble un cadre préparé pour faire paraître plus blanche encore la blancheur aérienne de la fine mousseline qui s'épand en plis nombreux autour de la couche.

Au milieu de la chambre, une table couverte d'un riche tapis à frange d'or, table toute chargée de livres magnifiquement reliés, avec leurs fermoirs garnis de pierres précieuses. — Sur la cheminée sont les bronzes les plus achevés; dessus, une riche glace de Venise; en face, une console du temps de Louis XV, toute couverte de ces fantaisies ravissantes qui faisaient les délices de nos grand'mères; puis, quelques siéges bas, soyeux, souples, roulant lourdement sur un tapis moelleux; tandis qu'au plafond pend, à sa chaîne dorée, la lampe d'albâtre qui éclaire cet étroit et somptueux réduit.

Quel pouvait donc être le sujet du désespoir de cette jeune fille, qui, sans avoir un regard pour toutes ces richesses, veillait ainsi, absorbée dans la plus profonde douleur?...

Le bruit qu'avait fait la porte en s'ouvrant ne fut même pas entendu de Germaine, et madame Gallois put s'avancer vers elle sans que le moindre mouvement de la pauvre affligée vînt montrer qu'elle sentait une personne amie auprès d'elle.

M. Gallois, tuteur de notre héroïne, ne l'avait pas élevée en *Bartolo* de comédie, et il ne s'était point borné à lui faire donner cette instruction dan-

gereuse qui fait de beaucoup de jeunes filles des peintres médiocres ou des musiciennes prétentieuses, quand elle ne les pousse pas jusqu'à écrire leurs impressions de cœur, assaisonnées de rêves creux de leur esprit; mais il avait veillé sur l'éducation morale de cette enfant, et, après lui avoir fait enseigner cette noble pudeur, ce sévère respect d'elle-même qui est le premier charme d'une femme; lui avoir bien appris que la vertu est la reine de l'âme, il avait cherché à lui faire inculquer aussi une grande fermeté de caractère: malheureusement, l'excès de cette qualité poussée trop loin l'avait conduite à l'entêtement et à l'orgueil, qu'à l'endroit de ses richesses, ses compagnes de pension, envieuses d'elle sans doute, avaient fait naître dans son cœur; tout cela pouvait détruire en partie, ou du moins couvrir d'un nuage sombre le bel avenir de bonheur que la Providence généreuse semblait avoir préparé pour Germaine.

— Qu'as-tu, ma bien chère enfant?... fit madame Gallois en mettant doucement sa main sur la tête de la pauvre désolée. Mais celle-ci, au lieu de répondre, laissa redoubler ses sanglots.

— C'est donc une chose bien grave et bien mystérieuse qui te fait pleurer ainsi? puisque tu n'oses pas même me la dire, reprit l'excellente femme, en commençant à pressentir un malheur.

— Mon Dieu!..... mon Dieu!..... ayez pitié de moi!... s'écria Germaine pour toute réponse.

— Voyons, Germaine... voyons, mon enfant, du courage!..... fit madame Gallois, sérieusement inquiète et attirant la jeune fille sur son cœur. — Tu as fait une grande faute ce soir... Mais tout est réparable, crois-moi. C'est ton entrée dans le monde, et le monde sera indulgent. Tu manques d'expérience... Eh bien! la sottise que tu as faite ce soir te servira de leçon... Tu sauras que, dans la bonne compagnie, la politesse oblige à traiter également tout le monde... Reçu dans votre salon, chacun a le même droit à votre politesse... Et, je l'ai deviné, n'est-ce pas, la querelle qui s'est élevée ce soir, entre ce jeune clerc de notaire et un bel officier de hussards, provient de ce que tu as *oublié* l'invitation du futur tabellion pour accepter celle du gentil cavalier? —

L'indulgence toute maternelle qui régnait dans les paroles de l'excellente femme aurait dû calmer, sinon apaiser tout à coup la douleur de Germaine; mais elle n'en resta pas moins intense, et ce fut en se jetant de nouveau à genoux devant le Christ que la malheureuse enfant s'écria :

— Mais vous ne connaissez pas toute l'étendue de mon crime, Madame; je suis cause que tous deux vont se battre demain matin!...

— Se battre!.. tu en es sûre, Germaine!.. s'écria à son tour madame Gallois en se levant pâle et tremblante, et serrant de ses mains le bras de Germaine comme pour la forcer à se rétracter.

— Hélas ! oui, Madame, je n'en suis que trop sûre, fit la pauvre enfant avec douleur ; j'ai entendu le rendez-vous qu'ils ont pris tout bas, quand vous leur avez offert de danser avec eux et qu'ils se sont inclinés devant vous.

— O malheur !.. malheur !... murmura sourdement madame Gallois... mais, ma pauvre enfant, ne sais-tu pas que s'ils donnent suite à leur odieux projet, tu es perdue pour jamais !...

— Ce n'est pas pour moi, mais pour eux que je m'afflige... dit avec dignité Germaine. Mon sot orgeuil est puni.. je le mérite.... Dieu est juste ; mais être cause de la mort d'un homme !.. se sentir le remords d'un assassin !.. ô ma mère !.. ma mère!.. Je ne survivrai pas à cette affreuse douleur... — Puis surmontant cet accès de désespoir, — Prions, Madame, dit-elle, prions ; la prière n'est-elle pas le seul refuge du condamné ?

— Oh ! tu as raison, Germaine, s'écria madame Gallois ; il y a un baume dans la prière... c'est le tertre vert où l'on s'assied après une route fatigante, et où l'on se repose ; c'est le ruisseau que l'on trouve au milieu des sables du désert et où l'on se rafraîchit ; prions, ma fille, Dieu aura pitié de nous. —

Et toutes deux élevèrent leurs mains et leurs cœurs vers le Christ divin mort pour nous sauver, afin d'implorer son secours. Plus calme effectivement après cette pieuse action, Germaine consentit à se jeter sur son lit, et madame Gallois lui ayant

promis d'envoyer, avec le jour, son tuteur chez les deux adversaires pour chercher à arranger les choses, rentra dans son appartement.

Mais, malgré tous ses efforts, le sommeil ne vint pas un seul instant fermer les paupières gonflées de larmes de la triste coupable; elle entendit, toute la nuit, le vent et la pluie battre à ses fenêtres, tandis que ses pensées déchiraient son cœur; aussi le matin quand elle se leva, la nature sombre, échevelée, glaciale, lui semblait porter le deuil de son âme.....

Une lettre adressée par Germaine à une de ses amies peu de temps après cette triste scène, nous apprendra quel en fut le dénouement.

« . . . .

» Mon sort est fixé, Marguerite! adieu mes beaux voyages dans le bleu du ciel, c'est-à-dire dans le pays des chimères!.. Je me marie la semaine prochaine... et j'épouse M. Jules Lefort, ex-clerc de notaire pour tout blason!.. Oh! mes chères rêveries, » que sont-elles devenues ?..

» Combien notre directrice était sage quand elle nous disait que tout devait être grave dans la vie d'une jeune fille! et que nous étions folles de rire de cette triste vérité!.. car c'est une étourderie commise dans un bal qui fixe mon sort à jamais! Ne suis pas mon triste exemple, Marguerite, réfléchis à toutes tes actions, parce que le monde est implacable pour ce qui le blesse, et apprends au moins dans ma triste histoire à être heureuse...

» Mon excellente tutrice, tu le sais, avait eu la charmante attention de donner un bal pour fêter le jour de ma sortie du couvent, bal où tu n'as point assisté, méchante ! et cela sous je ne sais quel prétexte; et, le croirais-tu, Marguerite, au lieu de savoir gré à madame Gallois de cette attention toute maternelle, je me sentais blessée, sotte orgueilleuse que je suis ! que mon entrée dans le monde, mon premier bal enfin, n'eût pas lieu dans un salon plus aristocratique... à la cour, peut-être !... La vanité d'une sotte ne peut jamais aller trop loin !...

» C'est donc sous cette impression que j'acceptais fort majestueusement, et comme une reine qui daigne accorder ses faveurs, les danseurs qui se pressaient en foule autour de moi. Au moment où je venais de m'engager avec M. Jules Lefort pour la polka prochaine, j'entendis chuchotter quelques femmes qui m'entouraient.

» — Comment ! disaient-elles, M. Gallois connaît l'élégant vicomte de Guébrian, le bel officier de hussards, et celui-ci *daigne* venir à cette modeste soirée !... Quelle étoile l'attire donc parmi nous ?... Nous allons voir qui il invitera... Curieuse de connaître le beau vicomte qui préoccupait ainsi mes voisines, je suivis le regard de ces dames, et aperçus, arrêté à quelques pas devant moi, un jeune homme blond qui me regardait avec beaucoup d'impertinence; mais, sans écouter ma dignité, qui pouvait

m'apprendre que c'étaient mes cent mille livres de rente qui attiraient cet élégant papillon, je fus dupe de ma vanité, et me sentis heureuse de ce que je regardais comme un triomphe ; aussi quand le charmant vicomte s'approcha de moi et vint m'engager pour la première polka, j'oubliai la promesse que j'avais faite au modeste clerc et j'acceptai avec empressement ;... ou plutôt, car je veux être franche avec toi, Marguerite, je n'oubliai rien, mais je fis litière de ma parole, croyant que ma haute fortune me donnait le droit d'être impertinente et mal élevée... Hélas ! je n'appris que trop tôt quelle était mon erreur !...

» Comme les premiers accords de cette malheureuse polka se firent entendre, mes deux *promis* accoururent en même temps vers moi en me tendant une main triomphante; je pris celle du vicomte, et saluant légèrement M. Jules Lefort :

» — Pardonnez-moi, fis-je, mais j'étais déjà engagée avec Monsieur quand je vous ai accepté par erreur.

» En entendant ces paroles, les yeux du jeune homme lancèrent des éclairs, et s'emparant de la main qui me restait libre :

» — Vous vous trompez, Mademoiselle, me dit-il résolûment, car Monsieur n'était pas encore arrivé quand vous vous êtes engagée avec moi ; c'est donc une autre polka que vous lui avez promise, et je réclame mon droit pour celle-ci.

» — Votre droit, mon petit Monsieur ! s'écria en ricanant le vicomte en voulant m'entraîner, vous n'en avez pas d'autre ici que de ne pas ennuyer davantage Mademoiselle de votre stupide réclamation ! —

» Je m'aperçus alors, Marguerite, de la faute que j'avais commise ; mais que j'étais loin encore, grand Dieu ! d'en pressentir les funestes conséquences !... Pourtant, voulant réparer, autant que cela m'était possible, mon absurde maladresse :

» — Pardonnez-moi donc tous les deux, Messieurs, fis-je en me remettant sur ma chaise ; car, pour me punir de mon étourderie involontaire, je ne danserai cette polka avec personne ; — et, comme un enfant boudeur, je portai mon bouquet à mes lèvres et me pris à le mordre avec impatience.

» Mais, loin d'apaiser les deux rivaux, mon action parut, au contraire, rallumer encore plus leur fureur, et les mots échangés entre eux devenaient très-vifs, quand la bonne madame Gallois, mon excellente providence, accourut à mon secours... Un moment je me crus sauvée ; mais, hélas ! c'était encore une erreur !... J'entendis M. Jules Lefort et le vicomte prendre rendez-vous pour le lendemain matin... Tu juges, amie, et de mon effroi et de ma douleur !...

» Te dire la nuit cruelle qui succéda à ce bal odieux est une chose impossible !...

» Dès qu'il fut jour, mon bon tuteur, prévenu par sa femme et par moi de l'événement terrible que

nous redoutions, courut pour s'interposer entre les deux adversaires; mais il était trop tard !... le duel avait eu lieu !... Jules Lefort, percé d'un coup d'épée, était mourant chez sa mère !... et moi, Marguerite !... moi,... j'étais perdue !... Le monde est inexorable !... pour lui, une tache de sang ne s'efface jamais !...

» Tous les jours madame Gallois ou son mari allaient chez la mère du pauvre Jules demander des nouvelles du blessé, et ce fut avec un vrai bonheur qu'ils apprirent enfin que les médecins répondaient de sa vie ; mais à quelles conditions, mon Dieu !... Il devait renoncer à tout travail, aller habiter les pays chauds, éviter toute émotion, toute secousse, tout plaisir,... mener l'existence d'un vieillard enfin, tandis que l'infortuné a vingt-cinq ans à peine... Sa seule fortune était son humble travail ;... et c'est moi qui l'ai privé des deux seuls véritables bonheurs de ce monde, le travail et la jeunesse !...

» Voilà l'unique pensée, Marguerite, qui poursuivit mes jours, qui vint s'asseoir à mon chevet durant la triste longueur des nuits... Je luttai d'abord, puis ensuite mon parti fut pris irrévocablement. Je demandai à mon tuteur de me faire épouser Jules Lefort, à qui je voulais apporter ma fortune comme faible dédommagement des biens mille fois plus grands que je lui avais ravis.

» Ce fut le tour de M. Gallois, alors, à combattre ma résolution; mais tu connais la fermeté de mon

caractère, je fus inébranlable, et l'excellent homme dut céder ; d'autant mieux qu'il comprit que par là je réparais ma faute aux yeux du monde, puisque je m'offrais ainsi en victime sur ses autels. Il fit donc les démarches nécessaires auprès de la famille du blessé, qui accepta, comme tu le penses, l'*héritière* avec reconnaissance ; le mourant lui-même en a presque ressuscité de joie ; et, comme je te l'ai dit plus haut, la semaine prochaine je me marie.

» Adieu, Marguerite ; prie pour moi avec ferveur, car l'avenir semble bien sombre à ta pauvre

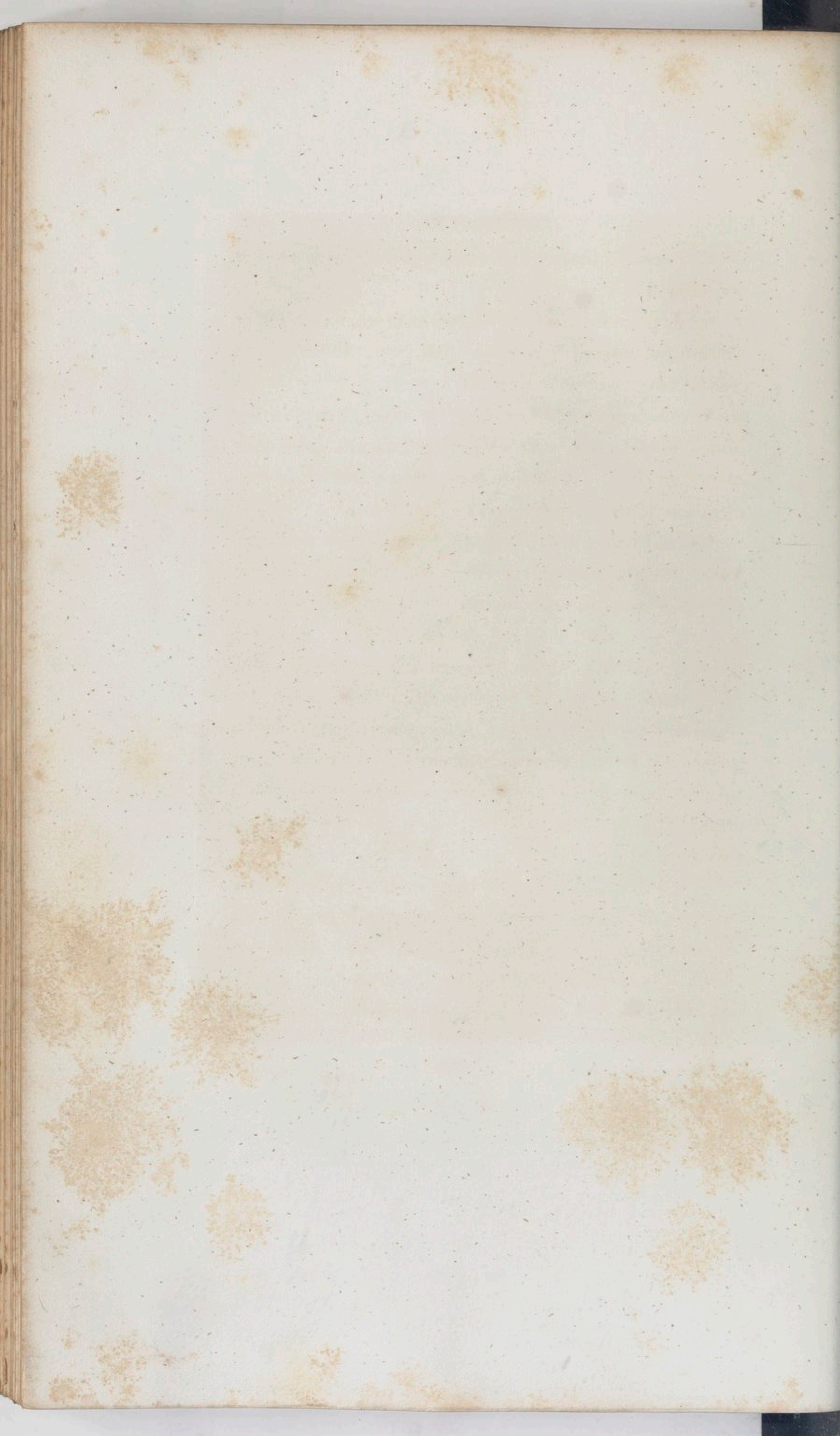
» GERMAINE. »

Plus d'une année s'était écoulée depuis que cette lettre avait été écrite, quand, par une belle matinée du mois de juillet, un jeune homme et une jeune femme descendaient lentement le sentier embaumé qui conduit dans la vallée délicieuse de Campan, ce paradis terrestre si voisin de Bagnères. Tous deux se traînaient en silence, et, pour un observateur intelligent, leurs figures pâles et étiolées eussent plutôt montré de l'ennui que de la souffrance.

— Voulez-vous que nous nous reposions un moment ici ?... fit tout à coup la jeune femme en se laissant tomber avec nonchalance sur un tertre moussu ; il me serait impossible de marcher plus longtemps encore !... En vérité, Jules, vous me ferez mourir avec votre amour extravagant pour la promenade !...



— Voulez-vous que nous nous reposions un moment ici?... fit tout-à-coup la jeune femme........



Le jeune homme fit un mouvement d'épaules fort significatif.

— Reposons-nous si cela vous plaît, — dit-il en marchant encore quelques pas pour trouver une place convenable à s'asseoir ; puis, une fois qu'il l'eut rencontrée, il se coucha nonchalamment à son tour, et, ainsi que sa jeune compagne, retomba dans ce silence qui est causé bien moins par la rêverie que par le découragement et l'apathie.

— En vérité, dit-il au bout de quelques instants, et un long bâillement précéda ses paroles, les médecins sont d'infâmes menteurs quand ils vous assurent que l'air pur de ces montagnes, que ces riantes vallées, que ce beau soleil, vous donnent la santé et la joie, qu'ils vous rendent la jeunesse et le bonheur ;... car, malgré mon amour extravagant pour ces lieux, je suis toujours aussi triste, aussi malade que je l'étais à mon arrivée ici, et vous, vous l'êtes encore un peu plus, il me semble, Germaine ?...

— Que voulez-vous faire à cela, Jules ? murmura Germaine en laissant échapper un soupir, nous sommes condamnés par le sort,... il faut donc se soumettre et attendre ;... d'ailleurs ma vie est si triste, que mourir ne m'effraie pas, je vous assure !...

— Vous êtes, je vous le jure, aussi gaie qu'un fossoyeur,... ma très-chère ! s'écria Jules en se relevant et venant se placer devant sa femme ; et si

votre existence est triste, à qui en est la faute, je vous le demande?... Est-ce moi qui suis venu détruire votre santé quand vous étiez dans toute la force de l'existence?... qui ai pris votre jeunesse au moment où elle voyait fleurir à peine son vingt-cinquième printemps?... qui vous ai enlevé le travail, cet enfant béni du Ciel?... Dites, Madame, est-ce à moi que vous devez votre malheur?...

— Toujours des reproches, mon Dieu! murmura la jeune femme en laissant tomber sa tête sur sa poitrine avec découragement; j'ai fait pourtant tout ce que j'ai pu pour réparer le malheur que j'ai causé!... Vous n'êtes pas juste, Jules!...

— Vous m'avez apporté votre fortune;... c'est cela que vous voulez dire, Madame, et vous croyez avec de l'or avoir payé les dons heureux que vous m'avez ravis!... Détrompez-vous;... car vous n'avez fait peut-être qu'aggraver mes maux encore, en ajoutant à mes penchants tous les défauts de la richesse oisive!... et c'est votre affreux orgueil qui nous a perdus tous les deux!...

Comme Germaine se redressait pour répondre à son mari, elle resta saisie de surprise en voyant apparaître à quelques pas d'elle un étranger d'une figure vénérable et douce, dont l'habillement sévère annonçait un ecclésiastique, et qui, par le rapprochement où il était d'eux, avait dû entendre toute la conversation qui venait d'avoir lieu entre elle et Jules. Elle baissa les yeux avec embarras, et M. Le-

fort fit un profond salut pour cacher le sien. L'étranger y répondit de la façon la plus courtoise.

— Que je suis heureux de vous rencontrer ! dit-il sans paraître s'apercevoir de la honte que sa présence avait apportée à ses auditeurs; car vous voudrez bien venir m'aider, j'en suis certain, à donner des secours à une pauvre femme qui se meurt tout à côté d'ici ?... Vous êtes jeunes, vous êtes forts ; n'est-ce pas pour servir vos semblables que Dieu vous a donné la force et la jeunesse ?...

Et, tout en parlant ainsi, il s'empara, avec un sourire, du bras de Germaine pour l'aider à se relever.

—Nous sommes jeunes, mais malades, Monsieur, et pourtant complétement à votre service, fit Jules entraîné par l'accent paternel du vieillard, et nous serons toujours heureux si nous pouvons vous aider à répandre vos bonnes œuvres...

— Mes bonnes œuvres ne sont que des bonnes paroles, interrompit avec son doux sourire le vieillard ; car je suis un pauvre curé des environs, à qui le bon Dieu n'a donné que le désir d'être utile. Mais croyez-le, mes enfants, pour les malheureux, une main amie dans la douleur vaut souvent une main dorée... Allons, venez vite, ajouta-t-il en montrant le chemin, il ne faut jamais laisser attendre le malade à qui vous apportez des consolations, ces remèdes de l'âme !... et des tisanes !... — ajouta-t-il en sortant des paquets de sa poche.

Jules et Germaine, enchantés de la bonhomie touchante du pauvre curé et émus par ses paroles, le suivirent avec empressement. Quoiqu'il les fît grimper, à travers les montagnes, jusqu'à un petit village très-pittoresque, moitié français et moitié espagnol, et malgré la longueur de leur course, ni l'un ni l'autre ne se plaignirent de leur fatigue; et ce fut les joues animées, les lèvres souriantes, qu'ils arrivèrent enfin au but de leur voyage. Le bon vieillard les regarda en les bénissant de son doux regard; puis, leur désignant de la main une humble hutte :

— Finissons notre œuvre, dit-il; — et ils entrèrent tous les trois auprès de la malade. L'aspect misérable de cette pauvre demeure, où s'entassaient pêle-mêle, et mourant presque de faim, des petits enfants demi-nus et quelques poules à peu près étiques, glaça douloureusement le cœur de Germaine, et sa pitié augmenta encore quand ses yeux, s'étant habitués à la vapeur sombre qui régnait dans ce bouge, lui permirent de découvrir sur un affreux grabat une pauvre femme jeune encore, mais si pâle, mais si maigre, mais si diaphane, qu'elle semblait une statue de pierre préparée pour orner un tombeau. Ses yeux seuls avaient conservé un peu de vie, et les tristes regards qu'elle jetait sur ses petits enfants montraient que le fil qui la liait encore à l'existence était la douleur.

— Me voici, Martha, dit doucement l'excellent curé en s'approchant de la malade, et je t'apporte

des bonnes choses qui te feront grand bien, ma chère fille, j'en suis certain.

La malade secoua tristement la tête, comme pour faire comprendre que rien ne pouvait la soulager, car tout était fini pour elle.

— Puis, continua le vénérable vieillard, qui ne comprit que trop bien ce signe de son profond découragement, puis je t'ai amené des amis qui auront bien soin de tes enfants, si tu le veux !...

En entendant ces mots, la malade se souleva sur son grabat, et, joignant les mains avec une joie convulsive, elle s'écria :

— Merci, mon Dieu !... oh ! mon Dieu, merci !...

Germaine et Jules, attendris par cet élan d'amour maternel, amour si tendre qu'il lutte même avec la mort, s'avancèrent à leur tour vers la pauvre Martha, et lui renouvelèrent la promesse que leur excellent guide venait de faire en leur nom ; puis, au moment de la quitter, Jules voulut laisser à la pauvre famille tout l'argent qu'il avait sur lui, tandis que sa jeune femme s'engageait à revenir le lendemain pour leur apporter des objets de première nécessité ; et ce fut gaîment et l'âme heureuse que, malgré le triste spectacle qu'ils venaient d'avoir sous les yeux, nos riches malades quittèrent la pauvre chaumière pour suivre le bon curé.

— Quel heureux hasard vous a mis sur notre route ! s'écria Jules vivement en offrant son bras au curé, comme pour lui apporter un appui.

— Il n'y a pas de hasard pour un chrétien, mon enfant!... et nous devons rapporter tout à Dieu, pour la majesté duquel un passereau qui tombe est l'égal d'un empire qui croule; il a pensé, dans sa divine sagesse, que nous pouvions tous deux nous servir, et il m'a placé sur votre chemin, voilà tout, — fit simplement le bon vieillard en acceptant l'aide inutile qui lui était offerte et prenant la main de Germaine pour la soutenir à son tour, car le chemin qu'ils devaient suivre pour rentrer à la ville était roide et glissant. Puis, une fois arrivés, en se séparant, le curé et ses nouveaux amis se renouvelèrent avec joie la promesse de se revoir le lendemain matin pour remonter ensemble à la cabane de Martha.

Une fois seuls, nos jeunes époux firent mille projets pour leurs petits protégés, et, ainsi occupés, la soirée s'écoula si rapidement qu'ils n'eurent pas un moment pour songer à leurs souffrances; aussi leur nuit fut-elle calme et paisible, et le lendemain matin ils se levèrent mourant de faim et se sentant gais et dispos; ils déjeûnèrent donc au plus vite, afin d'avoir le temps d'aller courir le pays pour y acheter les objets qu'ils devaient apporter à la pauvre famille, et ils rentraient à peine quand le bon curé arriva. En les voyant, celui-ci leur tendit la main avec tendresse :

— Avouez, leur dit-il en riant, que je suis un excellent médecin; car depuis longtemps, n'est-ce pas,

vous ne vous êtes pas aussi bien portés qu'aujourd'hui?... Pour preuve, regardez-vous;... —et, tout en parlant ainsi, il les entraîna en face d'une grande glace... Effectivement cette mate pâleur, qui la veille couvrait leurs traits, avait fait place à une teinte légèrement rosée; leurs yeux étaient brillants, leur bouche joyeusement entr'ouverte : en un mot, la métamorphose était complète.

— C'est que j'ai su aller à la source du mal, ajouta l'honnête ecclésiastique avec affection; vous étiez attaqués de l'ennui, cette lèpre odieuse du siècle!... et je vous ai apporté le remède que conseille notre grand et sublime saint Paul pour guérir toutes les plaies de l'âme : la charité!... Hier, enfants, continuait-il d'une voix plus douce encore, j'ai entendu vos plaintes,... j'ai gémi pour vous de vos sanglants reproches, et j'ai voulu, moi pauvre et obscur prêtre de village, vous apporter le bonheur, à vous les enfants heureux de Dieu suivant le monde, puisqu'il vous a donné les richesses. Pour cela, il me fallait d'abord étudier vos cœurs, et je vous ai conduits au grabat du pauvre. Vous avez été attendris,... vous étiez sauvés!... Aussi, suivez cette voie divine,... faites le bien pour employer vos richesses,... songez aux malheureux pour occuper votre temps,... et la force, la santé et le bonheur viendront vous payer de vos peines.

— Ah! mon père, soyez béni! car vous avez

changé nos cœurs par votre éloquence, s'écrièrent Jules et Germaine avec attendrissement.

— Ce n'est pas moi qui parle bien, mes enfants, interrompit avec modestie le bon prêtre, ce sont les choses elles-mêmes qui sont éloquentes... On est toujours sûr d'être grandiose en obéissant à Dieu,... en imitant Jésus-Christ autant que notre nature infime nous le permet, aidés par la foi !... Mais voyez un peu, mes amis, ce que c'est que l'orgueil, fit-il tout-à-coup en laissant échapper un franc éclat de rire, vous vantez mon éloquence et vous me mettez en veine d'un sermon... Allons,... allons,... tentateurs !... les malheureux nous attendent, partons bien vite, nous prêcherons après...

Et le bon curé, suivi du jeune couple et d'un mulet chargé d'un énorme bagage, reprit gaîment la route de la charmante vallée de Campan.

LES PREMIÈRES DOULEURS

OU

LES DÉBUTS DANS LA VIE.

LES PREMIÈRES DOULEURS.

I.

Par une belle matinée de septembre, aux balsamiques et pénétrantes émanations, je suivais à pied la côte qui borde la Méditerranée, quelques lieues avant Toulon, m'arrêtant à chaque pas pour me confondre en extase devant la majesté de cette vaste plaine liquide, qui semble le miroir de Dieu sur la terre, et perdu, malgré moi, dans les mille pensées que faisait naître dans mon esprit et dans mon cœur cette mer superbe dont les vagues bordent tant de rivages. Tout à coup je découvris une petite cabane qu'abritait un toit de paille couvert de

mousse et de fleurs, et près de laquelle une légère barque était amarrée.

— Un pêcheur doit habiter là, me dis-je en sentant mon estomac réclamer sa pâture et mes jambes du repos ; l'hospitalité est familière à qui lutte tous les jours contre les éléments ; entrons.

J'entrai en effet.

Un vieillard, dont la tête vénérable conservait encore quelques rares cheveux blancs, était assis dans un coin et occupé à raccommoder des filets. Il était tellement absorbé par son travail qu'il ne m'entendit pas marcher vers lui, ce qui me permit de contempler à mon aise une belle et noble figure pour laquelle je me sentais saisi d'un saint respect.

— La barque qui est amarrée à votre porte est sans doute à vous ? — lui demandai-je en le saluant.

— Oui, Monsieur, — me répondit-il en levant lentement la tête et jetant sur moi un regard empreint de tant de dignité et de noblesse, que je crus aussitôt m'être trompé en supposant que le vieillard, que j'avais devant les yeux, était l'humble propriétaire de cette pauvre cabane.

— Pardon... Monsieur, fis-je en balbutiant avec embarras, le jour est faible ici et je croyais parler au pêcheur, voulant faire une petite promenade sur la mer. —

Le vieillard se prit à sourire, déposa ses filets, se leva, et après avoir regardé attentivement par la fenêtre durant quelques instants :

— Vous aviez raison, en croyant vous adresser au pêcheur, Monsieur, me dit-il, mais la promenade que vous désirez faire me semble fort aventurée; car ce petit nuage qui s'avance là-bas à l'horizon n'annonce rien d'agréable; pourtant si vous n'avez pas peur, eh bien, je vais tout préparer.

— Non!... non!... m'écriai-je, plus désireux de causer avec ce singulier pêcheur que curieux d'aller risquer quelque noyade; bien que le ciel soit pur et la mer calme comme un miroir, puisque vous n'êtes pas sûr du temps, je renonce à ma promenade; seulement, ajoutai-je en saluant derechef, je vous demanderai la permission de me reposer durant quelques instants dans votre gentille demeure.

— A votre service, et je crois d'ailleurs que c'est le plus prudent... fit le pêcheur en m'offrant le meilleur siége de son logis; puis devinant sans doute mon appétit, il dressa devant moi une petite table qu'il couvrit de fruits, de poissons et de coquillages.

— Avec le repos l'appétit vient toujours, me dit-il d'un air de la plus aimable courtoisie; permettez-moi donc de vous offrir les produits de ma pêche et de mon jardin. —

J'acceptai avec empressement et reconnaissance, et je priai vainement mon hôte de me tenir compagnie dans mon frugal repas.

— Non, me répondit-il, mes heures sont réglées et je crois qu'il est sage de ne jamais rien déranger ni

dans la règle de sa conduite, ni dans celle de ses repas.

— Mais, Monsieur, vous êtes philosophe en même temps que pêcheur!... m'écriai-je en riant.

— Non, mon jeune ami, fit-il de même, seulement je suis vieux et je me rappelle la leçon que m'a donnée la longue vie que je viens de parcourir.

— Vie qui doit avoir été bien accidentée?... fis-je avec curiosité.

— Sans doute, dit le vieillard en poussant un soupir, comme s'il se fût répondu à lui-même, un homme de mon âge a vu tant de choses!... de si tristes!... de si glorieuses!... de si imprévues!... S'il est permis aux fous de douter de Dieu, ce n'est certainement pas à notre époque! convenez-en, mon jeune ami?...

La douce familiarité dont avaient fini par être empreintes les dernières paroles du vieillard me donna plus de confiance pour risquer quelques questions afin de le mettre en humeur de causer sur lui-même.

— Vous n'avez pas toujours été l'humble pêcheur de cette côte? lui demandai-je tout à coup.

— Non, fit-il en secouant doucement la tête, pourtant n'allez pas rêver quelque grandeur déchue cachée sous mes pauvres habits, ajouta-t-il avec son doux sourire; si je n'étais pas un pêcheur, j'étais un paysan, et les deux se valent, n'est-ce pas?...

— Mais alors, dis-je, de plus en plus intrigué de

ce que je regardais comme un mystère, comment se fait-il que vous ayez des manières si nobles, un langage aussi pur, tant de dignité en vous-même, pour tout dire en un mot?...

— Parce que j'ai beaucoup voyagé; que j'ai vu beaucoup de gens, appris beaucoup de choses... et qu'enfin, malgré l'orgueil qui vous fait ainsi parler, jeune homme, un fils de paysan peut avoir été doué par le Ciel d'aussi bons, d'aussi nobles instincts que l'enfant né sous les lambris dorés d'un palais. C'est l'éducation qui les développe; car c'est elle qui fait l'homme et c'est l'étude qui l'ennoblit. —

Je m'inclinai en silence.

— Quel âge avez-vous?... dis-je pour reprendre la conversation interrompue.

— Soixante-quatre ans passés.

— Soixante-quatre ans... m'écriai-je, je vous aurais cru bien plus âgé que cela, Monsieur...

— C'est que j'ai beaucoup souffert!... fit le vieillard en levant vers le ciel un regard de douce résignation. Aussi, fatigué des hommes, j'ai bâti mon humble cabane dans ce lieu solitaire, j'y vis tranquille, attendant la mort comme la fin de mon exil sur cette terre où je vis seul; car le temps dans sa marche terrible a tout emporté avec lui : la modeste chaumière où je suis né, la tombe de mes pères; tout est rasé sous sa faux cruelle, tout, hors les œuvres de Dieu, qui restent debout, comme pour prouver éternellement à l'homme sa faiblesse et son

néant devant le Créateur! Hélas! je n'ai retrouvé de mes premières amours que le ciel bleu du doux pays où je suis né, et les divines merveilles de la nature.

— Vous êtes né sur ces bords? demandai-je avec intérêt.

— Pas précisément, répondit le vieillard; pourtant c'est sur le sol de la Provence qu'a été mon premier berceau. Mais, je le vois, vous voulez connaître ma vie, eh bien, je vais vous en ouvrir un chapitre : c'est le premier et aussi le plus cher à mon cœur, puisque je vais vous parler de ma jeunesse!..

« Je suis né dans le premier mois de l'année 1790; époque fatale car déjà la tourmente révolutionnaire commençait à gronder sourdement sur notre beau pays de France; mais encore calme et heureuse pour nous, puisque ces symptômes effrayants ne se faisaient pas sentir dans l'humble hameau où je reçus le jour. Quelques chaumières situées à mi-côte sur une colline toute plantée de vignes et d'oliviers le formaient tout entier, mais que sa position était charmante! car la colline verdoyante qui lui servait de base et d'ornement s'étendait en pentes douces, en ondulations insensibles, entre la grande route de Nîmes qui en dessinait les angles et les accidents, et la jolie ville de Villeneuve dont elle domine les jardins aux blancs amandiers, les maisons aux toits bruns, les clochers aux noires nervures. En face, le Rhône étend ses deux grands bras, dont il étreint avec une tendresse perfide l'île

de Barthelasse, véritable corbeille de verdure qui penche incessamment sur les eaux turbulentes ou rapides du fleuve la fine chevelure de ses saules ou la tête souple de ses peupliers.

» Notre chaumière était dépendante du château de Mont-Sabran, château qui se dessinait sur le haut de la colline avec ses tours et ses formidables bastions, comme pour montrer au loin que le châtelain de cette féodale demeure était le seigneur suzerain du riche et beau pays qui s'étendait à l'horizon. Mais si le marquis de Mont-Sabran était le maître de notre hameau, il en était aussi le père et nous vivions de ses bienfaits.

» Mon père, un des journaliers du château, s'était tué en émondant un arbre peu de temps après ma naissance, et pourtant depuis ce triste jour, chaque samedi l'intendant du marquis payait à ma mère les journées entières de la semaine, comme si mon pauvre père eût toujours vécu.

» Mais laissez-moi m'arrêter un moment dans mon récit pour vous parler de ma bonne, de ma pieuse, de ma sainte mère !...

» Ma mère n'était plus jeune quand je vins au monde, d'abord elle se maria tard, puis pendant longtemps le Ciel se refusa de bénir son union. Aussi sa tendresse pour moi semblait-elle s'être augmentée encore de toute cette longue attente ; c'était plus que de l'amour, c'était un culte qu'elle portait à son enfant. Nuit et jour appuyée sur mon berceau, ses bou-

cles déjà argentées mêlées à mes boucles blondes, elle épiait mon réveil pour me sourire, et elle me rendormait doucement dans ses bras... Bonne et vénérable mère ! son image est inséparable de celle de Dieu dans mon cœur !

» Ma première enfance se passa donc douce et heureuse ; puis vinrent les mauvais jours : la famille de Mont-Sabran quitta la France, et je vis des pleurs de douleur dans les yeux chéris où jusque là je n'avais vu que des larmes de joie ou des regards d'amour ; ma pauvre mère pleurait sur eux, pleurait sur nous ; car avec nos maîtres partait la modeste aisance dont nous jouissions, et, malgré son travail assidu de chaque jour, peu à peu la misère se fit sentir dans notre pauvre chaumière.

» J'étais bien enfant pour comprendre tout cela alors ; pourtant quand ma mère pleurait, je venais m'asseoir à ses pieds, et, la tête cachée dans ses genoux, je pleurais avec elle, et ma douleur enfantine semblait calmer sa peine, car elle caressait doucement mes cheveux ; lorsqu'elle me relevait la tête pour m'embrasser, un sourire brillait à travers ses larmes, de même qu'un joyeux rayon de soleil vient en avril fondre la gelée légère qui souvent diamante les feuilles des arbres au lever de l'aurore.

» Une nuit, ou du moins un matin de très-bonne heure, il pouvait être trois heures à peine, je vis ma mère se lever doucement, s'habiller avec la plus grande précaution pour ne pas me réveiller, sans

doute, et, après avoir pris un petit panier caché sous la table, sortir mystérieusement de notre chaumière. Piqué, moitié par la curiosité, moitié par la crainte, je me glissai dehors de mon lit à mon tour, m'habillai promptement et me mis à suivre ma mère. Le jour ne faisait que poindre; il n'y avait au levant qu'une légère bande d'un jaune pâle; mais déjà au couchant, les nuées reflétaient les premiers rayons du soleil qui ne paraissait pas encore, se colorant, les nuées claires de rose, les nuées sombres de lilas; pourtant il faisait bien assez jour pour que les objets me fussent parfaitement distincts. Aussi en me glissant le long des haies, en marchant avec précaution, j'arrivai presque en même temps que ma mère, et sans qu'elle m'eût aperçu, sur le bord du Rhône en face de l'île de Barthelasse. Elle semblait être attendue, car à peine eut-elle fait un signe de la main, qu'une petite barque légère, cachée parmi les branchages, se montra aussitôt; elle y entra promptement, et comme elle regardait autour d'elle afin de s'assurer qu'elle n'avait été vue de personne, elle m'aperçut.

» — Jean !... s'écria-t-elle, mon cher Jean, que fais-tu donc là, grand Dieu ?...

» — Je venais avec vous, ma mère, — répondis-je en sautant bravement dans la barque à mon tour. Nous y étions seuls tous deux et je ne songeais même pas à me préoccuper de l'absence d'un batelier, car rien n'étonne la jeunesse.

» Ma mère donna un vigoureux coup d'aviron et bientôt nous débarquâmes sur le bord de l'île; mais notre traversée s'était faite dans le plus profond silence ; ma mère paraissait inquiète et préoccupée, et pour ma part je n'étais pas sans un peu de souci en croyant lire dans ses yeux chéris un mécontentement profond pour ma méchante curiosité.

» Quand nous fûmes débarqués dans l'île, elle tira la barque et la cacha dans les branchages le mieux que cela lui fut possible. Je l'aidai de toutes mes faibles forces, puis, quand toutes ses précautions furent parfaitement prises, elle m'emmena dans un endroit bien fourrée, bien ombré, et me faisant mettre à genoux :

» — Jean, me dit-elle, jurez au bon Dieu qui punit les enfants méchants en leur ôtant leur mère, que jamais, ni à vos petits camarades, ni aux grands, ni à personne, vous ne direz ce que vous allez voir. Si vous tenez votre promesse, votre maman sera heureuse; mais si vous parlez, elle mourra !...

» — O maman! maman.... m'écriai-je en me jetant dans ses bras tout en larmes, je te promets d'être bien sage et de ne jamais rien dire que ce que tu voudras. —

» Ma mère scella mon serment par un tendre baiser, essuya mes pleurs avec ses lèvres, et, me prenant par la main, m'entraîna avec elle à travers les endroits les plus touffus de l'île, au milieu desquels la pauvre femme marchait quelquefois en rampant

sur les genoux. Pour moi, ma petite taille me permettait de la suivre avec facilité; aussi nous arrivâmes promptement à l'entrée d'une grotte de verdure, but de notre voyage; alors ma mère déposa son fardeau, et, s'étant agenouillée de nouveau, elle pénétra dans le fourré.

» — Jean, me dit-elle, prends le panier que je viens de quitter, et suis-moi. —

» J'obéis aussitôt, et, rampant comme ma mère, je parvins en même temps qu'elle à un endroit très-sombre, au milieu duquel, sur un lit de mousse, un vieillard était couché.

» — Bénissez-moi, mon père, dit ma mère en s'inclinant pieusement devant lui, bénissez-moi pour que Dieu protége nos efforts et qu'il nous permette de vous sauver. —

» Le vieillard accueillit cette prière par un sourire plein de douceur et de résignation.

» — Dieu est le maître de ses serviteurs, répondit-il simplement, que sa sainte volonté soit faite. —

» Je regardais tout cela avec un grand étonnement, et j'avais une idée confuse de connaître celui que nous étions venus trouver avec tant de mystère.

— » Ah! te voilà, petit Jean, fit le vieillard en m'attirant à lui et me faisant paternellement asseoir sur ses genoux : tu as donc été bien sage, mon enfant, pour que ta bonne mère t'ait ainsi conduit auprès de moi?

» En entendant ces paroles, ma mère devint rouge et embarrassée.

— » Monsieur le Curé, balbutia-t-elle, Jean m'a suivie, et j'ai cru qu'il était plus prudent de lui faire tout connaître que de le laisser bavarder sur ce qu'il aurait pu découvrir. D'ailleurs, je lui ai dit que Dieu le punira bien fort s'il parle. —

» A peine ma mère eut-elle prononcé ces premiers mots : *Monsieur le Curé,* que la mémoire me revint aussitôt. Je reconnus le pasteur de notre village, l'abbé Michel, que depuis longtemps en effet je n'avais pas vu, et cela tout naturellement, sans m'en expliquer la raison : l'heureuse enfance est si insoucieuse pour tout ce qui ne peut pas détruire ses jeux et ses plaisirs!...

» J'ignorais donc que notre pauvre et vénérable pasteur avait été chassé par le débordement du flot révolutionnaire, flot sanglant par lequel un miracle seul l'avait empêché d'être emporté; que blessé, traqué, poursuivi, il se cacha de ferme en ferme, de buissons en buissons, jusqu'au moment où, recueilli par des êtres pieux et dévoués, il fut apporté mourant dans l'île de Barthelasse, et que là ses amis, chacun à son tour, venaient pendant la nuit lui apporter des aliments et des secours, et assistaient comme récompense au saint sacrifice de la messe : pour lequel l'autel était un banc de mousse, le calice un mauvais vase de bois, et les vêtements pontificaux de méchants habits en gue-

nille; et pourtant rien n'était plus touchant, rien n'était plus recueilli que cette cérémonie pieuse accompagnée du gazouillement des oiseaux dans la verdure, du murmure des eaux du fleuve, du petit cri des insectes dans l'herbe, enfin de ces mille bruits que la nature fait entendre à son réveil comme un doux chant d'amour pour remercier le Créateur.

» J'ai assisté pendant ma vie à bien des cérémonies brillantes; j'ai, je le crois, vu toutes les pompes de la terre, eh bien! jamais rien ne m'a fait oublier, rien n'est venu détruire dans mon cœur l'impression vive que j'ai ressentie en assistant à la messe dite mystérieuse sous les branchages de l'île de Barthelasse.

» Quand nous quittâmes cette île, le grand jour avait paru et avec lui la vie était revenue à toutes choses : ainsi, imaginez-vous la campagne égayée, dorée, réchauffée par un joyeux soleil de printemps qui tamise ses rayons à travers les lointains bleus, l'air humide, la jeune feuillée, l'eau transparente; de grandes barques descendant rapidement le Rhône, ou le remontant à grand renfort de chevaux énormes et de robustes mariniers dont les cris font tressaillir les deux rives; de petits bateaux dont les patrons chantent de vieux *noëls* patois en ajustant leurs filets; en un mot, partout le mouvement, la lumière, la végétation et la vie. — Heureusement nous ne fûmes remarqués de personne, chacun pensait à ses occupations sans se préoccuper de ce qui pouvait

18

se passer plus loin ; pourtant ma mère fut si inquiète, si agitée en voyant tant de monde déjà levé, qu'elle se promit de commencer bien plus tôt dans la nuit ses pérégrinations pieuses ; et elle tint fidèlement sa parole, car depuis elle rentrait toujours chez elle avant le jour. Je l'accompagnais souvent, et jamais, il faut me rendre cette justice, je ne laissai connaître à personne l'important secret que j'avais découvert.

» Une nuit, je dormais tranquillement dans mon petit lit, quand la porte ouverte brusquement me réveilla en sursaut : c'était ma mère qui rentrait, mais émue, palpitante et remplie de terreur.

» — O mon Dieu !.. mon Dieu !.. s'écria-t-elle en se jetant sur une chaise avec découragement et joignant les mains comme dans une prière, est-ce que je serais découverte ?... car on m'a suivie, j'en suis sûre.... Mon Dieu, me faut-il donc rester ici, tandis que votre pauvre ministre meurt de besoin loin de tous secours ! —

» En entendant ma mère parler ainsi, je sautai en bas de mon lit, et me glissant sur ses genoux et passant mes bras autour de son cou en entremêlant mes paroles de baisers :

» — Eh bien, mère, veux-tu que j'aille porter tout seul le panier ? on ne me le prendra pas, je te le promets, lui dis-je.

» — Pauvre enfant ! fit l'excellente femme en me couvrant de caresses... — Puis ayant réfléchi quelques instants elle ajouta : — Mais comment ferais-tu

pour conduire la barque? tu es si petit, Jean!..

» A ces mots je me redressai comme un jeune cheval blessé par le mors, et montrant mes bras à ma mère : — Je suis petit, mais je suis fort, dis-je avec orgueil, et quand je vais à la pêche avec Sagicou ou avec le grand Janron, c'est toujours moi qui rame, ainsi, tu le vois, je pourrais bien mener la petite barque de là-bas.

» Ma mère s'agenouilla, éleva vers le ciel une pieuse prière, puis elle se releva, et me voyant tout habillé et prêt à partir elle me donna le petit panier.

» — Que Dieu te conduise et te garde, mon cher petit! — me dit-elle, sans m'embrasser comme pour conserver tout son courage; puis elle m'ouvrit la porte et je me mis en route. — Je ne sais pas si c'est ma mère seule que l'on guettait cette nuit-là, ou si la terreur qu'elle avait prise était uniquement l'effet de son imagination; mais j'arrivai sans encontre au but de mon voyage; le passage du fleuve même ne me gêna pas; d'abord, fort heureusement, à cette époque les eaux étaient extrêmement basses, puis, ainsi que je l'avais dit à ma mère, je manœuvrais une barque avec une grande facilité.

» En me voyant m'avancer ainsi tout seul, le bon abbé Michel fut profondément touché.

» — Dieu te le rendra, mon enfant, me dit-il; c'est lui qui se charge de récompenser les bonnes actions; sois tranquille, il ne t'oubliera pas. —

» A mon retour, je trouvai ma mère agenouillée

sur le seuil de la porte; quand elle me vit, elle se précipita sur moi sans avoir la force de me parler, et, me couvrant de baisers et de larmes, elle paraissait comme frappée de folie. Elle avait tant souffert pendant mon absence, la pauvre mère!...

» Durant quelque temps, je continuai sans encombre mes promenades nocturnes, et mon petit orgueil était grandement flatté de me sentir un important personnage; mais, hélas! rien n'est stable ici-bas, et moins encore le bonheur que toute autre chose! Je fus découvert, traqué, poursuivi, sans en avoir eu le moindre éveil; et heureusement pour le bon abbé Michel, soupçonné de toute autre chose que de lui apporter des secours.

» Le grand Janron, un des pêcheurs avec lequel j'avais fait mon apprentissage de marinier, tendait tous les soirs ses filets presque à l'endroit où était cachée la petite barque qui me passait à l'île, et depuis quelque temps, chaque matin, quand il venait pour recueillir le produit de sa pêche, ses filets étaient vides; et cela, on le voyait facilement, était dû, non à la mauvaise volonté du poisson à se laisser prendre, mais à la dextérité de quelque maraudeur qui arrivait le premier et enlevait la prise.

» Furieux de se voir ainsi la victime d'un vol manifeste, et voulant faire cesser au plus vite cet état de choses, Janron se mit une nuit en sentinelle auprès de ses filets et se cacha derrière un saule; malheureusement un pâle reflet de lune n'eclairait

que très-imparfaitement les objets ; il me vit venir courant avec toutes les précautions que l'on prend quand on est en défaut et que l'on craint d'être découvert, il me vit me pencher sur le bord du fleuve pour attirer ma barque : alors, ne calculant pas bien la distance, et croyant que c'étaient ses filets que je cherchais à faire venir à moi, il me tira un coup de fusil dont je reçus toute la charge dans les reins. La douleur me fit pousser un cri terrible ! mais avec toute l'énergie et le courage que donnent la douleur et la terreur, je me précipitai dans la barque, la poussai vivement sur l'autre bord, et ce ne fut qu'arrivé au but de mon voyage, que, perdant mes forces avec mon sang, je tombai évanoui aux pieds du vénérable pasteur.

» Quand je revins à moi, j'étais couché dans mon lit, ayant à mes côtés ma mère et le bon abbé Michel. Voilà ce qui s'était passé durant mon évanouissement.

» En me voyant défaillir ainsi en lui apportant ses provisions de chaque jour, le curé crut d'abord que la fatigue était la seule cause de ma faiblesse ; mais s'étant approché pour me secourir, et s'apercevant que j'étais couvert de sang, il s'était empressé de me déshabiller pour connaître d'où provenait ma blessure ; alors il découvrit avec douleur la plaie béante qui laissait s'échapper mon courage avec ma vie.

» Le désespoir qu'éprouva alors le pauvre homme

fut affreux ! puisqu'il ne pouvait pas douter que c'était mon dévouement pour lui qui avait causé ma perte; mais, conservant sa présence d'esprit, il lava à grande eau ma blessure, la banda avec ma chemise et mon mouchoir, puis me prenant dans ses bras, et sans songer que pour moi il exposait sa vie à son tour, il entra dans la barque, traversa le fleuve, et m'apporta ainsi jusque dans la chaumière de ma mère ; Dieu sans doute veillait sur son élu, car il ne rencontra personne pendant ce long trajet.

» Ma maladie fut longue et douloureuse, puis ma convalescence s'écoula lentement, et, quand je fus tout à fait guéri, une douleur bien vive était réservée à ma pauvre mère, car elle s'aperçut que ma blessure avait dérangé mon épine dorsale, qu'en un mot je devenais bossu !... Elle me cacha tant qu'elle le put cette affreuse découverte ; mais je ne l'appris que trop tôt, car lorsque j'allais jouer avec mes petits camarades, ils se moquaient de moi en m'appelant le petit Esope ou Jean le Bossu ; oh ! comme il a eu raison, le *bonhomme :* « L'enfance est sans pitié !... »

» Blessé, froissé, malheureux de ces sarcasmes, je renonçai alors aux jeux de mon âge et je me renfermai avec ma mère et aussi avec un ami bien dévoué que le temps et surtout mon malheur m'avaient donné. C'était le bon abbé Michel qui partageait tout à fait notre modeste logis.—Ceci demande quelques explications.

» Quand le vénérable pasteur m'eut ramené à ma mère, il voulut retourner dans l'île; mais celle-ci s'y opposa, et deux sentiments aussi forts que divers la firent tenir résolûment à conserver l'abbé auprès d'elle : d'abord son amour pour moi, puis sa vénération pour son pasteur; elle sentait que l'abbé, qui était un homme instruit, me soignerait avec plus d'efficacité qu'elle-même, ensuite elle ne voulait pas compromettre la liberté et la vie d'un être qui lui coûtait si cher pour l'avoir sauvé jusque là.

» L'abbé Michel devint donc notre commensal. Les premiers temps il se cachait tout le jour, puis peu à peu il s'habitua à rester avec nous durant la matinée, d'autant que la Terreur avait cessé et avec elle la persécution contre les prêtres. Enfin graduellement notre curé avait repris ses fonctions, et comme tout le hameau s'en trouvait heureux, personne n'y faisant opposition, les choses étaient revenues comme elles étaient par le passé. Seulement, au lieu de retourner au presbytère, notre bon pasteur demeurait avec nous, et avait fait de notre chaumière une école où il instruisait les enfants à peu de frais, mais où cependant il gagnait assez pour vivre et nous faire vivre avec lui en y joignant, toutefois, les offrandes que quelques familles plus aisées que les autres nous envoyaient chaque semaine. Aussi, sans mon accident, nous eussions été tous heureux !...

» Quand le bon curé me vit ainsi triste et soucieux des moqueries de mes petits camarades, il me prit

en pitié et se promit de guérir mon âme en développant mon esprit ; et, pour y arriver, il sut se faire enfant comme moi, il inventa des jeux qu'il pouvait partager, m'apprit ainsi à bien lire et à bien écrire, me donna le goût des choses sérieuses, en un mot transforma tout mon être.

» — Jean, me disait-il souvent, peut-être ton infirmité est-elle un bonheur pour toi, qui peut connaître les décrets de Dieu ?... Voici la guerre qui déchire l'Europe, tous les jeune gens de notre village partent et aucun ne revient... toi, tu resteras auprès de ta mère, tu embelliras ses derniers jours, les miens aussi, mon enfant ; puis, lorsque je ne serai plus, tu prendras ma place d'instituteur. Maître d'école, sais-tu, Jean, que c'est une position à envier, et que peu d'hommes en sont dignes !... — Reportez-vous, mon cher monsieur, au temps où ces paroles étaient prononcées, et vous comprendrez que ces consolations pouvaient faire une grande impression sur moi.

» Aussi je redoublai d'efforts, et devenir savant fut l'unique pensée de ma vie. Quand je dis l'unique, ce n'est pas tout à fait la vérité, car j'avais une autre affection encore ! C'était la petite Salonne, la fille d'une pauvre femme voisine de ma mère. Bonne et espiègle enfant, qui toujours prenait bravement mon parti quand les quolibets pleuvaient sur moi ; et même aujourd'hui, malgré mes cheveux blancs et mes vieilles années, je me rappelle toujours avec

émotion ses regards longs et sauvages, habitués à regarder courir l'éclair dans le ciel, à mesurer la hauteur des montagnes avant de les descendre à la course, et sa chevelure d'ébène roulant ses boucles dénouées autour de son visage, importunant, quand le vent soufflait, ses lèvres rouges comme le corail, et voilant ses joues roses comme pour les rendre plus roses encore; puis je songe en souriant à sa vivacité sans bornes, à ses mouvements sans repos qui la faisaient courir le jour et la nuit de chaumière en chaumière, pour éteindre le feu de l'un ou pour rallumer celui de l'autre; embrouillant le rouet des vieilles voisines, mettant le coq d'une basse-cour dans une autre; enfin, je rêve encore avec bonheur au gentil lutin, à la bonne fée de mes jeunes années; car elle fut pour moi bien affectueuse et bien tendre ! Et pourtant, sans le vouloir souvent, elle me causait de cruelles douleurs; car, lorsque nous fûmes plus grands et que, dans mes moments d'abandon, je me prenais à lui dire :

» — Quand j'aurai vingt ans et que je serai maître d'école du village, nous nous marierons, n'est-ce pas, Salonne?

» — Nous marier? faisait Salonne, laissant glisser une petite moue dédaigneuse sur ses lèvres de cerises, tu n'y songes pas, mon pauvre Jean, car quelle est la jeune fille qui voudrait prendre un mari tourné comme toi? tu seras toujours mon frère, mon ami, mais voilà tout. —

» Et quoique ces cruelles paroles fussent entourées de tendres marques d'amitié, le trait n'en entrait pas moins acéré dans mon cœur : et pourtant, explique qui pourra la bizarrerie du genre humain, je m'exposai plusieurs fois à recevoir la même blessure en renouvelant les mêmes offres ; mais cela, j'en conviens, dans des circonstances différentes et à de très-longs intervalles.

» Malgré les légers nuages venant de loin à loin assombrir mon ciel bleu, je vivais heureux et calme au milieu de ces êtres si chéris : ma mère, le bon abbé et Salonne ; et j'en étais presque arrivé à bénir l'infirmité dont m'avait frappé le sort, en voyant la conscription enlever autour de moi tous les jeunes gens de mon village. D'ailleurs on s'habitue à tout, et il y avait des moments où j'oubliais complétement le triste fardeau qui pesait sur mes épaules ; d'autant que, sans doute, parce que, mon infirmité étant la suite d'un accident, j'étais aussi grand et aussi fort que mes autres camarades ayant atteint mon âge, et que rien de disgracieux ne venait se joindre à elle comme pour la rappeler sans cesse. Ce fut ainsi que j'atteignis dix-huit ans ; partageant les occupations du curé, qui, à ma très-grande gloire et sous prétexte de se reposer, m'avait fait recevoir officiellement maître d'école à sa place par toute la commune rassemblée ; partageant aussi les espiègleries et la gaîté de Salonne, que ses beaux dix-huit ans ne rendaient pas moins étourdie ; enfin partageant

encore les trésors de tendresse de ma bonne et sainte mère, dont les années diminuaient les forces, mais augmentaient les chers instincts du cœur. Hélas !.. tout-à-coup le Ciel se lassa de me protéger, et des malheurs aussi cruels qu'imprévus, qui vinrent me frapper l'un sur l'autre, changèrent, par les conséquences dont ils furent suivis, ma vie tout entière.

» D'abord ce fut le bon abbé Michel qui tomba gravement malade et que, malgré nos soins et nos prières, nous eûmes le malheur de perdre. Il mourut dans mes bras en me montrant le ciel avec un doux sourire, comme pour essuyer mes larmes, en me faisant comprendre que son exil était fini. Mais nous qui restions sur la terre, notre douleur fut immense comme la perte que nous venions de faire; car alors, bien mieux encore que durant sa vie, nous savions reconnaître et apprécier toutes les vertus et la sainte bonté de celui qui venait de nous être ravi. Tristes et malheureux, nous nous étions renfermés, ma mère et moi, pour pouvoir pleurer durant quelques jours en liberté, et, ne voulant pas être distrait de notre douleur par le bruit fatigant de l'école, j'avais donné un congé de huit jours à la grande satisfaction des bambins, qui, douleur ou joie, ne voient jamais qu'un plaisir dans l'accident qui les prive du travail. Aussi, loin de sentir qu'on partageait mes peines, j'entendais le village retentir sans cesse des éclats de rire les plus bruyants. J'errais donc dans la campagne pour donner l'essor à

mon désespoir, ou je me renfermais sous triple verroux pour partager celui de ma mère.

» Mais si bien enfermés que nous fussions tous deux, je m'étonnais que Salonne ne fût pas venue tenter de se faire ouvrir la porte. Le premier jour je ne fus que surpris ; mais le jour suivant je devins inquiet, et avant que la semaine de réclusion que j'avais prise fût achevée, je me mis à sa recherche.

» La première personne que j'avisai en sortant du logis fut un de nos voisins nommé Lebon, et surnommé le Mauvais à cause de sa méchante langue. Par instinct je voulus l'éviter ; mais il se prit à me sourire amicalement et à s'avancer vers moi comme pour me consoler de ma peine ; ce qui me rendit sa dupe.

» — Eh bonjour, mon pauvre gars, fit-il en serrant la main que machinalement je tendais vers lui, comme te voilà pâlot ! tu n'as donc pas le cœur d'un homme, que tu es aussi faible qu'un poulet ? —

» Je sentis, sans pouvoir me rendre compte comment, que cette consolation était une douleur nouvelle qui m'était apportée ; aussi, balbutiant quelques paroles, je me disposais à m'éloigner ; mais ce n'était pas sans doute le compte de ce méchant garçon, car il me retint vivement par le bras, et, voulant m'enfoncer sans plus tarder le couteau dans le cœur, il ajouta d'un air narquois :

» — Tu es trop bon, toi, tu étais sa dupe, à la Salonne ; mais, quant à moi, j'ai toujours très-bien

su la connaître pour une coquette, et une pas grand'chose.

» En entendant ces paroles, un brouillard passa devant mes yeux, et je me sentis défaillir; pourtant ne voulant pas faire jouir Lebon de la douleur cruelle dont il venait de me frapper, j'eus assez de courage pour reprendre mes forces et pour affecter la plus complète indifférence.

» — Qu'est-il donc arrivé à cette excellente fille? demandai-je sans sourciller, il y a quelques jours que je ne l'ai vue, et je sortais justement pour m'informer d'elle, quand ma bonne étoile m'a fait te rencontrer, toi qui sais tout ce qui se passe et même ce qui ne se passe pas dans le pays. —

» Lebon me regarda avec stupeur.

» — Ah çà, tu ne voulais donc pas épouser la Salonne, que tu n'es pas plus affligé que ça de son mariage avec le gros Janron? me demanda-t-il à son tour, tant il fut dupe de mon indifférence.— Je reçus ce second coup avec le même sang-froid que le premier.

» —Affligé! pourquoi donc? dis-je en cherchant à grimacer un sourire, il y a bien longtemps que Salonne m'a consulté sur ce projet et que je l'avais encouragée à le suivre. —

» Et en achevant ces mots je m'éloignai, car je sentais que mes forces étaient à bout. Lebon, n'ayant plus à me faire souffrir, ne chercha pas à me retenir davantage; je regagnai donc au plus vite ma

triste demeure. Peu d'heures après je me mis au lit avec une fièvre violente; et le soir même je fus entre la vie et la mort. Ma maladie dura longtemps, ma mère et Salonne me soignèrent toutes les deux avec le plus grand dévouement, car, ainsi qu'elle me l'avait dit jadis, Salonne était demeurée pour moi une amie, une sœur; et elle en remplissait avec conscience les devoirs, la pauvre enfant! puisqu'elle avait obtenu de son mari la permission de partager, avec ma mère, non-seulement ses soins pour son pauvre malade, mais encore le travail devenu beaucoup trop lourd pour ses forces chancelantes. Grâce à leur dévouement je fus donc sauvé; mais si ma maladie avait été longue, ma convalescence fut bien plus longue encore : faible et brisé ainsi qu'un roseau battu par l'orage, je ne me sentais aucune force, aucun courage et, courbé en deux comme un vieillard, donnant le bras à ma mère et à Salonne pour me soutenir, les seuls moments qui pussent me sembler heureux étaient ceux où j'allais chercher dans la campagne les doux rayons du soleil, sentant que par eux la vie semblait se rallumer dans tout mon être.

» Une chose encore qui me rendait la solitude plus précieuse était l'air de curiosité inquiète avec laquelle tous les gens du village me regardaient quand je traversais leur unique rue pour gagner le versant de la colline; on se mettait à la fenêtre, on se chuchotait à l'oreille, enfin je lisais sur tous les visages un sourire étrange qui me blessait.

» — Je suis donc bien changé ! que je cause ainsi une hilarité générale?... — demandais-je quelquefois d'un air fort mécontent, et mes bonnes gardemalades, qui, loin de chercher à amoindrir ma maussaderie, semblaient vouloir l'augmenter encore par le regard qu'elles échangeaient entre elles tout en balbutiant des mots sans suite, comme pour me faire comprendre qu'elles n'avaient pas le courage de me répondre directement : alors je boudais ainsi qu'un enfant grognon, et je leur faisais souffrir mille petits coups d'épingle pour les punir de m'épargner. Mais leur patience était sans bornes comme leur dévouement et leur affection pour moi.

» Un moment arriva pourtant où mes forces me revinrent ; mes joues reprirent la fraîcheur de la santé ; mes yeux s'éclairèrent de la vie brillante ; ma taille se redressa, et, miracle admirable qui me fit comprendre la curiosité dont j'avais été l'objet pendant toute ma convalescence, mon infirmité avait disparu, et j'étais aussi bien fait que tous. Quand je m'aperçus de ce bonheur, je me jetai dans les bras de ma mère, la figure inondée des plus douces larmes et sans avoir la force de parler, tant le bonheur débordait de mon cœur.

» Elle me serra tendrement contre sa poitrine, et un douloureux sanglot répondit seul à mon élan joyeux.

» — Tu pleures,... tu soupires,... ma mère !... tu n'es donc pas heureuse du bonheur de ton en-

fant ?... — dis-je avec une surprise presque mécontente.

» La pauvre femme secoua tristement la tête :

» — N'étais-tu pas toujours aussi beau et aussi bien fait à mes yeux, mon pauvre Jean ? dit-elle ; qu'avais-tu besoin d'être de même pour eux ?... par vanité !... par orgueil !... Mais n'entends-tu donc pas le canon qui tonne sur le monde ?... ne sais-tu pas que les fils que l'on enlève ne renvoient que des crêpes funèbres à leurs mères au désespoir ?... O Jean !... Jean !... pourquoi Dieu a-t-il donc voulu te montrer à tous comme je t'ai toujours vu, moi !...

» Et, au milieu de ses larmes, un sourire d'orgueil éclairait malgré elle sa chère figure en me regardant.

» — Mais pourquoi, lui demandai-je, Salonne et vous ne me disiez-vous pas la transformation qui se faisait en moi lorsque je m'inquiétais de la curiosité de tous ?

» — Parce que nous devinions la joie que tu devais en éprouver, fit-elle, et que nous craignions de te la donner à tort, pensant que ce pouvait n'être qu'un mirage trompeur, un fait dû seulement à ta convalescence maladive, devant se détruire avec tes forces ; mais maintenant que le miracle est assuré, tu peux t'en réjouir tout à ton aise. —

» Et ce que ma mère et moi, dans notre simplicité primitive, nous regardions comme un miracle, était tout simplement un fait fort naturel : je n'étais

devenu bossu que par un accident, et un accident nouveau avait sans doute rétabli les choses comme elles devaient l'être.

» Malgré les tristes prévisions de ma mère, un long temps s'écoula sans que le fatal tambour vînt faire résonner son glas funèbre dans les chaumières de notre village; aussi elle s'habituait à mon bonheur et jouissait de mon triomphe, quand un jour, jour à tout jamais néfaste et cruel pour moi! le mot terrible de réquisition circula dans le pays. En l'entendant, ma mère accourut au logis pâle et tremblante, elle me serra dans ses bras et resta évanouie sur mon cœur.

» Quand elle revint à elle, elle me dit d'une voix brisée :

» — Jean, mon pauvre enfant!... j'ai toujours demandé au bon Dieu la grâce de mourir au moment où il me faudrait te voir partir, et je sens qu'il m'a exaucée!... Qu'il en soit béni!... Je n'ai plus que quelques instants à rester avec toi, mon fils bien-aimé; profitons-en pour nous faire de doux adieux, et jure-moi de rester toujours fidèle à la religion et à la vertu, et cela quoi qu'il arrive!... quoi qu'il advienne!...

» Ce que je dis, ce que je fis, je l'ignore!... car encore aujourd'hui, que tant d'années ont passé sur ma douleur, je ne vois ce moment qu'à travers un nuage de deuil et d'affreux désespoir; mais ce dont je me souviens seulement, c'est qu'hélas!...

quelques heures après je n'avais plus de mère !... sa dépouille mortelle était couchée sur un lit funèbre, entouré de cierges, et le curé et tous les habitants du village agenouillés priaient en silence autour d'elle.

» Ce tableau me déchirait le cœur; aussi je sortis comme un fou de notre chaumière, et courant vers le Rhône, oubliant mon serment, je voulus éteindre ma douleur dans ses eaux mortelles. A ce moment un orage terrible grondait au ciel, le vent soulevait des torrents de pluie qui tombaient par rafales, et ses sifflements, la lueur des éclairs et les éclats de la foudre qui déchirait les nues, tout répandait dans l'âme une terreur mystérieuse; mais j'en étais arrivé à ce point de douleur où l'on brave tout, parce que l'on croit avoir épuisé le malheur.

» Pâle, haletant, couvert de pluie et de sueur, je touchai les bords du fleuve et j'allais m'y précipiter, quand en ce moment un éclair prolongé répandit une lueur blafarde autour de moi, la foudre éclata avec un bruit terrible presque au-dessus de ma tête, et devant moi, les jambes dans le Rhône, les mains levées vers le ciel, je crus voir ma mère me jetant un regard d'amour en murmurant :

» — Mon fils, souviens-toi de ton serment !...

» L'esprit du mal était vaincu; je tombai à genoux pour supplier Dieu de me pardonner la pensée criminelle qui m'avait conduit au bord de l'abîme, je renouvelai le serment que j'avais fait à ma

sainte mère, et je rentrai brisé et mourant, mais résigné.

» Deux jours après j'étais soldat ! »

En achevant ce triste récit, le vieillard laissa tomber sa tête entre ses mains et resta plongé dans une méditation profonde.

— Combien je suis affligé, lui dis-je avec intérêt, d'avoir rappelé à votre souvenir ces premières douleurs de la vie qui se cicatrisent, c'est vrai, mais qui ne se guérissent jamais entièrement. —

Le vieillard secoua la tête.

— Ce n'est plus la douleur qui surgit de ces pensées lointaines, me répondit-il; c'est une mélancolie douce, qui n'est pas sans charme, je vous assure.

— Alors, fis-je avec empressement, vous ne me trouverez donc pas indiscret, si je sollicite de votre obligeance la suite de cette vie aventureuse qui vous a conduit où je vous trouve aujourd'hui? —

Le vieillard se prit à sourire.

— La jeunesse est insatiable! dit-il; présentez-lui un vase pour se rafraîchir les lèvres, et elle le penchera aussitôt de façon à le vider entièrement, y eût-il même de la lie tout au fond du verre. —

Je me mis à sourire à mon tour.

— Eh bien! j'accepte la métaphore! m'écriai-je, et je suis convaincu que votre existence est trop limpide, c'est-à-dire trop honorable et trop pure pour que je puisse risquer de trouver de la vase au fond de vos discours.

— Vous avez raison, jeune homme, je peux, sans rougir, ouvrir le livre de ma vie ; et je le ferai de nouveau pour vous, puisque mes récits vous amusent ; mais ce ne sera pas aujourd'hui, ajouta-t-il en poussant un profond soupir, car voici l'heure où je vais prier là ; — et il me montra de la main, dans un jardin placé derrière sa maison, un petit tertre couvert de fleurs et surmonté d'une croix funéraire.

Je me levai aussitôt, et, lui serrant affectueusement cette main sans oser lui faire une question qui pouvait rouvrir une plaie saignante :

— Adieu, lui dis-je, à demain. — Et je quittai lentement, et le cœur rempli d'émotion, la cabane du pêcheur.

II

Le lendemain, de très-bonne heure, j'arrivai à la maisonnette, où je devais entendre un intéressant récit. Le pêcheur et sa barque étaient absents; en les attendant je me promenai impatiemment sur le bord de la mer pendant plusieurs heures qui me parurent des siècles; enfin je les vis arriver.

— Vous êtes plus qu'exact, me dit le bon vieillard en souriant.

— Vous voulez dire que je suis curieux : eh bien! soit... — fis-je en allant lui serrer la main.

Nous entrâmes tous les deux dans la cabane, et, après avoir pris ensemble une légère collation, comme la veille, il commença le récit suivant :

« Il est inutile que j'entre avec vous dans les détails trop connus de cette guerre célèbre où s'immortalisa l'armée française; et je ne veux vous ra-

conter que les tristes souvenirs de la malheureuse affaire où je fus fait prisonnier.

» En quittant, sur les neuf heures du soir, les hauteurs de Studzianka, qu'il avait défendues pendant toute la journée du 28 novembre 1812, le maréchal Victor y laissa un millier d'hommes chargés de protéger jusqu'au dernier moment celui des deux ponts construits sur la Bérésina qui subsistait encore. Cette arrière-garde se dévoua pour tâcher de sauver une effroyable multitude de traînards engourdis par le froid, qui refusaient obstinément d'abandonner les équipages de l'armée. Mais l'héroïsme des hommes qui composèrent cette généreuse arrière-garde devait être inutile!

» Les soldats qui affluaient par masses sur les bords de la Bérésina y trouvaient, par malheur, l'immense quantité de voitures, de caissons et de meubles de toute espèce que l'armée avait été obligée de laisser en effectuant son passage pendant les journées des 27 et 28 novembre. Héritiers de richesses inespérées, ces malheureux, abrutis par le froid, se logeaient dans les bivouacs vides, s'emparaient de tous les débris pour se construire des cabanes, faisaient du feu avec tout ce qui leur tombait sous la main, mangeaient des chevaux, arrachaient, pour se vêtir, le drap, le cuir, les toiles des voitures ou des fourgons, et dormaient au lieu de continuer leur route; en un mot, s'arrêtaient, comme arrivés au but, devant cette Bérésina, qu'une

fatalité incroyable avait déjà rendue si funeste à l'armée.

» Notre apathie au milieu de ce danger cruel ne peut être comprise que par ceux qui ont traversé ces vastes déserts couverts de neige, sans autre boisson que la neige, sans autre lit que la neige, sans autre perspective qu'un horizon de neige, sans autre aliment que la neige ou quelques betteraves gelées, quelques restes d'animaux glacés, quelques poignées de farine ou de la chair de cheval. Nous arrivions donc mourant de faim, de soif, de fatigue et de sommeil, sur une plage où nous apercevions du bois, du feu, des vivres, d'innombrables équipages abandonnés, des bivouacs au feu à peine éteint, puisque la cendre en était encore chaude; enfin, dans une ville improvisée; car le village de Studzianka avait été entièrement dépecé, partagé et transporté des hauteurs dans la plaine. Aussi, quoique ce fût une cité fausse et périlleuse, elle nous parut un lieu de délices, un paradis pour nous; car, en un mot, c'était une cité, et nous sortions des inexorables déserts de la froide Russie.

» A chaque instant, les traînards arrivaient par groupes nous rejoindre, et ces espèces de cadavres se divisaient aussitôt pour aller mendier une place de foyer en foyer; mais, comme rien ne rend égoïste comme le malheur, ils se voyaient repoussés de partout sans pitié; alors ils se réunissaient de nouveau, et, sourds à la voix de quelques officiers qui

leur prédisaient la mort pour le lendemain, ils dépensaient la somme de courage nécessaire pour traverser la Bérésina à se construire un asile pour la nuit, à manger et à dormir. Cette mort qui les attendait n'était plus un mal, puisque ce mal leur laissait une heure de sommeil. Ils ne donnaient le nom de *mal* qu'à la faim, à la soif ou au froid. Quand il ne se trouva plus ni bois, ni feu, ni toiles, ni abris, des luttes s'établirent entre ceux qui survenaient dénués de tout et ceux qui possédaient une demeure; naturellement, les plus faibles succombèrent. Alors ces malheureux, n'ayant plus que la neige pour bivouaquer, s'y couchèrent pour ne pas se relever!

» Durant ce temps, l'artillerie des Russes tirait sans relâche sur nous, et flamboyait au milieu de la neige, comme pour en mieux éclairer les horreurs! Mais pour nous, pauvres êtres engourdis, sans forces et sans pensées, ces infatigables boulets ne nous semblaient qu'une incommodité de plus; c'était comme un orage dont la foudre était dédaignée par tout le monde, parce qu'elle devait n'atteindre çà et là que des mourants, des malades, et, le plus souvent, des cadavres.

» Insensiblement, cette masse d'êtres presque anéantis devint si compacte, si sourde, si stupide ou si heureuse, peut-être, car le bonheur gît souvent dans l'absence de la souffrance, que le maréchal duc de Bellune, qui en avait été l'héroïque

défenseur, en tenant pendant deux jours avec six mille hommes devant Witgenstein, défendue par vingt mille Russes, fut obligé de s'ouvrir un passage de vive force à travers cette forêt d'hommes, afin de faire franchir la Bérésina aux cinq mille braves qu'il ramenait à l'Empereur. Et mes malheureux compagnons se laissaient écraser plutôt que de bouger, ils périssaient en silence, souriant à leurs feux, mourant sans songer à la France, et à leur famille qu'ils allaient mettre en deuil!

» Mais avant de s'éloigner de nous pour toujours, le maréchal Victor nous jeta un regard de désespoir.

» — Il faut sauver ces hommes, dit-il au général qui l'accompagnait, il le faut à tout prix; demain les Russes seront sur les bords de la Bérésina, il faudra donc brûler le pont qui traverse le fleuve, et alors comment viendront-ils nous rejoindre, nos malheureux compagnons?... Nous devons donc profiter de la nuit pour les forcer à nous suivre... Pour cela il n'y a qu'un moyen, il est cruel! mais c'est le seul qui nous reste. Aidé de quelques hommes valides, vous brûlerez sans pitié tous les bivouacs, les équipages, les caissons, les voitures, tout enfin!... et à mesure que vous détruirez leurs refuges, que vous incendierez impitoyablement leurs dernières ressources, vous les chasserez vers le pont, afin de les contraindre à se réfugier sur l'autre rive. Je vous le répète, général, soyez sans pitié, car le

feu est maintenant notre dernière, notre seule ressource pour sauver ces malheureux!...

» Après avoir reçu ces ordres, le général s'éloigna, alla réveiller une douzaine de pontonniers encore valides, et commença son œuvre de charité terrible en brûlant les bivouacs établis autour du pont, et obligeant ainsi les dormeurs les plus voisins à passer la Bérésina. Alors il s'éleva une mer de feu, une flamme capricieuse qui montait en se jouant vers le ciel dans l'ombre de la nuit, en dévorant les bivouacs et toutes les cabanes, et montrant une foule d'hommes, des milliers de figures désolées, des faces furieuses, tantôt poussant des cris déchirants, des cris sauvages, tantôt gardant le silence morne du désespoir, et au milieu de cet enfer une colonne de soldats qui se faisait un chemin vers le pont entre deux haies de cadavres.

» Hélas! je me trouvais à l'arrière-garde! et j'étais encore à cinq cents pas du pont quand le canon des Russes annonça le jour! Maîtres de Studzianka, ils foudroyaient la plaine, et aux premières lueurs du matin, nous vîmes leurs colonnes se former et s'étendre sur les hauteurs. Alors un cri d'alarme s'éleva de la multitude! chacun comprit instinctivement le péril, tous se précipitèrent sur le pont par un mouvement de vague; hommes, femmes, enfants, chevaux, tous nous avions retrouvé des forces pour nous éloigner des Russes qui descendaient sur nous avec la rapidité de l'incendie.

» Alors le pont fut défendu pour éviter sa ruine; mais malgré les avertissements donnés à ceux qui envahissaient cette planche de salut, personne ne voulut reculer, et non-seulement il s'abîma chargé de monde, mais encore l'impétuosité du flot d'hommes qui arrivait sur cette fatale berge était si furieuse, qu'une masse humaine fut précipitée dans les flots comme une avalanche, comme un quartier de roc compact : des têtes, des corps; pas un cri, mais le bruit sourd d'une pierre qui tombe dans l'eau; et la Bérésina fut couverte de cadavres !...

» Cet horrible événement eut pour résultat de rendre immédiatement déserts les bords du fleuve, car la multitude s'était rejetée dans la plaine. J'étais du nombre, et, au bout de quelques instants, je tombai sur le sol accablé de fatigue, de faim, de soif et de froid !...

» . . . .

» J'ignore au bout de combien temps je repris mes sens, et en me réveillant je me crus le jouet d'un songe bizarre : j'étais étendu par terre couché sur une peau d'ours, dans une vaste chambre dont les murs et les poutres en bois de sapin avaient gardé leur teinte grisâtre naturelle. Au milieu s'élevait une sorte de chevalet en fer, sur lequel était ajustée une gaule enflammée, seule lumière qui éclairât l'immensité de cette pièce, ornée tout autour d'un banc de bois sur lequel étaient assises plusieurs femmes tenant chacune une quenouille et filant du

lin, en laissant s'échapper de leurs lèvres un chant lent et monotone ressemblant à une psalmodie.

» Pour m'assurer si cette vision était songe ou réalité, je fis un mouvement. Aussitôt une de ces femmes se leva, vint vers moi, approcha de ma bouche une sorte de boisson détestable, en prononçant des paroles dans une langue gutturale et étrange dont je n'avais aucune idée. Sans doute elle me disait de rester tranquille, mais les douleurs que je ressentais me l'ordonnaient bien plus impérieusement encore! aussi je me soumis, et, fermant les yeux, je me confiai à la Providence et me résolus à attendre ma guérison pour connaître quelle était ma position nouvelle. Rien ne rend indifférent comme la souffrance!

» Je restai fort longtemps malade; mais enfin je finis par me guérir, et par découvrir ce que chaque jour de convalescence me rendait plus anxieux à apprendre, c'est-à-dire où et chez qui j'étais. J'étais en Russie, et j'avais été trouvé sur le champ de bataille par un pauvre diable de paysan chargé de ramasser après le combat, non les cadavres, mais les habits qui les couvraient; il avait voulu me dépouiller, et trouvant encore en moi quelque reste de chaleur, il m'emporta, me soigna, et dans l'espoir de me vendre avantageusement dans son pays si j'étais pauvre, ou d'obtenir de moi une forte rançon si j'étais riche, il ne voulut pas me livrer comme prisonnier de guerre, et, m'enveloppant de vête-

ments russes, il me fit passer pour son frère blessé, me coucha sur de la paille dans sa charrette, et me ramena à petites journées jusque chez lui, ayant pour ma triste personne tous les soins que l'on prend pour un objet précieux. Ne lui représentai-je point une mine qu'il comptait exploiter?...

» J'étais donc à trois cents lieues de Saint-Pétersbourg, dans l'humble logis de Peterkoff, serf appartenant à la vaste propriété du prince ***, propriété formée de quatre-vingt mille arpents en terre, prés, jardins, vergers, parcs, étangs, lacs, bois séculaires, etc., et à travers tout cela deux cents villages avec leurs habitants, leurs maisons de bois bigarrées de rouge et de vert, leurs églises aux blancs clochers, aux portiques ornés de peintures et aux riches madones.

» La maison de Peterkoff était une des plus jolies de l'un de ces villages ; ce qui, au reste, n'était pas fort difficile, car tous ces petits bourgs étaient on ne peut plus mal construits. Généralement les maisons des paysans russes sont peu éloignées les unes des autres, et quelquefois placées deux à deux, avec une petite cour de chaque côté. La façade qui donne sur la rue n'a point de porte. On entre par la cour où se trouve attaché au mur, comme dans les chalets suisses, un escalier qui conduit dans l'intérieur de l'habitation. Quoique les maisons à plusieurs étages ne soient point dans le goût national, le payan russe laisse toujours un espace vide de huit à dix

pieds de hauteur entre les planchers et les chambres. Cet espace vide est réservé au menu bétail.

» La pièce principale de la maison, éclairée ordinairement par trois fenêtres, occupe tout le côté qui donne sur la rue. Au-dessus se trouve quelquefois une petite chambre à une fenêtre, ouvrant sur un balcon ; elle est habituellement destinée à servir de chambre à coucher aux jeunes filles, et semble le sanctuaire de la maison : c'est cette chambre qui, sous le nom de *téréna*, revient sans cesse dans les chansons russes, comme un lieu de mystère et de poésie.

» Derrière les maisons sont établies les diverses dépendances : l'étable, la remise, la cave, le magasin à farine et le bain. On trouve aussi dans les villages russes des dépôts de grains appartenant à la commune ; ces dépôts, respectés de tous, sont renfermés ordinairement dans des corps de bâtiment isolés, afin qu'ils soient à l'abri des incendies.

» Les paysans russes font seulement peindre extérieurement leurs maisons ; les couleurs qu'ils préfèrent sont le vert pour les murs, le rouge pour les toits ; mais la plupart des habitations ne présentent que des poutres superposées, sans écorces et noircies par le temps : d'où il résulte qu'un village russe apparaît de loin, comme une masse grisâtre et monotone, sans nul effet pittoresque. Si les maisons étaient d'une teinte claire, avec les gracieuses découpures qui les décorent, avec leurs volets peints

de couleurs éclatantes, leurs balcons et leurs galeries soutenus par de légères colonnes, elles feraient de ces villages un paysage vraiment délicieux ! Ainsi les ornements et les découpures qui ornent les toits, les galeries et l'escalier extérieur font rêver aux coquettes habitations des Alpes, ou à ces jolis chalets du Valais ou des bords du lac de Genève ; mais la maudite teinte grise dont les maisons sont couvertes gâte tout, et donne un aspect sombre et monotone qui malgré soi plonge l'âme dans la mélancolie.

» Vous comprenez que, vivant ainsi au milieu de gens qui m'étaient complétement inconnus, dont je comprenais à peine, non la langue, mais seulement les mots les plus indispensables, dont encore je ne connaissais ni les mœurs, ni les goûts, ni quoi que ce soit enfin, la vie devait me paraître d'une tristesse mortelle ! d'autant plus que, d'après ce que j'avais pu deviner, mon hôte me regardait comme sa propriété, comme son bien, comme sa chose en un mot, et que non-seulement par le manque d'argent, mais encore par conquête, je me trouvais prisonnier dans cet horrible pays. Mes journées se passaient donc à errer tristement dans la campagne, qui m'offrait pour seul aspect un large et épais tapis de neige, la couvrant tout entière comme sous un vaste linceul.

» Parmi les habitants du pays, ceux que je rencontrais le plus ordinairement dans ma promenade

solitaire, étaient une jeune femme tenant un enfant dans ses bras et suivie d'une jolie chèvre blanche. Son air égaré, ses cheveux en désordre et surtout le respect avec lequel lui parlaient tous ceux qui passaient auprès d'elle, paroles que je devinais devoir être ou une prière ou une bénédiction, tout cela enfin me parut si étrange que je devinai une tragique et mystérieuse histoire, dont je me préoccupais d'autant qu'il m'était plus difficile, pour ne pas dire impossible, de la connaître. Plus d'une fois j'attirai vers moi la pauvre folle, car sa folie était à mes yeux une chose avérée, et je me complaisais à ses petits cris joyeux, à ses retours mélancoliques, à toutes ses extravagances, enfin, et je restais ainsi, malgré le froid, des heures entières à lui parler, à écouter des mots bizarres et des sourires étranges, qui, l'un après l'autre et sans suite, semblaient glisser ou s'échapper de ses lèvres. Ce ne fut que bien plus tard que j'appris la triste histoire de cette pauvre fille, histoire que je vais vous dire dans toute son odieuse naïveté.

» Depuis peu d'années, une révolte de la colonie militaire avait eu lieu dans le pays où je me trouvais. Les soldats, exaspérés par la tyrannie d'un de leurs chefs, résolurent, pour se venger, de massacrer tous les officiers avec leurs femmes, leurs enfants, en un mot toute leur famille. Ils s'étaient engagés à ce crime sur la foi des plus violents serments, et ils tinrent fidèlement et cruellement parole en tuant ceux qu'ils aimaient comme ceux

dont les mauvais traitements les en avaient fait haïr. Ainsi, ayant cerné l'habitation d'un de ces malheureux condamnés, ils firent passer devant lui sa femme, ses enfants, qu'ils égorgèrent lentement et un à un sous ses yeux, puis ils se saisirent de lui.

» — Vous avez assassiné tous les miens, leur dit-il avec désespoir, et la vie devrait m'être à charge!... mais il me reste encore une fille qui, le Ciel en soit béni, est loin d'ici et à l'abri de vos cruelles atteintes. Laissez-moi vivre pour elle... Vous avez tué mon bonheur.... N'êtes-vous pas satisfaits ?... Que vous ai-je fait, d'ailleurs?... N'ai-je pas toujours été pour vous un ami, un doux maître, un bon père?...

» — C'est vrai, répondirent ces bourreaux en répandant des larmes, tu es un brave homme; nous t'avons aimé, nous t'aimons encore; mais nous avons fait un serment, et Dieu et tous les saints nous puniraient si nous y manquions : adieu donc, notre bon père, les portes du ciel vont s'ouvrir pour toi.... prie chaque jour que nous venions bientôt t'y rejoindre. —

» Et aussitôt, en raison de ce qu'ils croyaient un esprit d'équité, les misérables lui firent subir le même sort qu'à ses camarades.

» Comme ils venaient d'achever leur tâche cruelle... — Arrêtez!... Arrêtez!... s'écria une voix de femme, dont l'accent déchirant retentit dans tous les cœurs, laissez-moi passer... C'est mon père, ma

mère, ce sont mes frères que vous avez massacrés... Vous ne m'empêcherez pas de mourir avec eux ! Et une jeune fille échevelée et sanglante vient tomber expirante aux pieds d'un de ces farouches soldats...

» Le malheureux reconnaît alors la fille de son seigneur, sa sœur de lait, la compagne de son enfance, l'enfant bien-aimée de sa mère....

» — Achevons notre tâche, dit un des malheureux assassins ; — et il s'approcha pour saisir la jeune fille par les beaux cheveux épars qui flottaient sur ses blanches épaules, comme un manteau doré ; mais ils glissèrent entre ses mains, et elle tomba roide et froide sur le sol ensanglanté.

» En face du danger terrible qui menace celle que, malgré son affreux serment, son cœur lui ordonne de sauver, le jeune soldat retrouve toute sa présence d'esprit, et se précipitant vers l'infortunée, il la prend dans ses bras, l'enlève de terre, la serre avec tendresse sur sa poitrine, puis s'adressant à ses camarades, il leur dit d'une voix lente et calme :

» — Vous ne la toucherez pas... Dieu a étendu sa main sur elle... elle est folle !...

» — Folle !... s'écria la foule superstitieuse en s'éloignant avec un respect involontaire : qu'elle vive alors, et que Dieu ait pitié de nous !...

» Puis, sans songer davantage à leur victoire, les soldats se mirent en devoir d'enterrer les cadavres qui gisaient devant eux ; et à ce moment le frère de

lait de la jeune fille put se convaincre que ce qu'il avait cru n'être qu'un prétexte pour la sauver était au contraire une cruelle réalité; car il la vit se relever pâle, froide et silencieuse, chercher parmi les corps mutilés de sa famille, puis prendre dans ses bras le cadavre de son plus jeune frère, pauvre petit enfant comptant de la vie quelques mois à peine, jouer avec cette dépouille glacée en lui donnant les soins les plus ingénieux et les plus tendres, et le bercer sur son cœur comme pour l'endormir doucement.

» — Elle le ressuscitera,... — disaient les témoins de cette horrible scène, et cette prédiction fut accomplie. Les soins, les baisers et les prières de la pauvre insensée rendirent la vie au joli petit ange que les bourreaux n'avaient sans doute pas achevé.

» Depuis ce moment, le miracle de tendresse et de piété que semble lui avoir accordé le Ciel la fait vénérer comme une sainte, et personne n'a jamais songé à lui enlever l'enfant de son cœur, la proie si récieusement ravie à la mort. La chèvre qui la suit fut la nourrice et est devenue l'amie du cher petit être que le village regarde comme son ange gardien.

» Quelquefois, vivant et touchant tableau de la Vierge mère, on voit la jeune fille assise sur les débris du château où elle est née, souriant tendrement au fils de son âme, pendant qu'elle le berce sur ses genoux avec une grâce charmante, et que le

gentil ressuscité lui rend ses caresses avec une joie tout angélique!...

» Cette triste et touchante histoire doit vous faire connaître mieux que je ne pourrais vous le dépeindre le caractère du peuple russe quand il est livré à ses instincts de sauvage férocité.

» Il y avait plus d'un an que j'étais ainsi prisonnier de Peterkoff, quand le seigneur vint visiter ses domaines.

» Aussitôt que le bruit des cloches eut annoncé son retour, tous les habitants de l'endroit se préparèrent avec empressement à aller lui souhaiter la bienvenue ; et le lendemain matin, avec le jour, une foule compacte et bigarrée de divers costumes tous brillants, si ce n'est également riches, se pressaient aux entours du château, mais sans bruit, sans agitation, sans tapage, en un mot comme des enfants soumis respectant le sommeil de leur père.

» Après quelques heures d'attente qui se passèrent dans le silence du recueillement, la grille du château ayant été ouverte et le réveil du prince annoncé, c'est-à-dire le moment où il consentait à recevoir ses vassaux, l'air retentit tout à coup des plus bruyants *hurrahs!* et l'on se mit en marche dans le plus grand ordre. A la tête du cortége marchaient les *starotes* (anciens) de chaque village, escortés par l'intendant général du domaine, chargé de représenter le prince pendant les absences prolongées de celui-ci. J'avais eu la curiosité de me mêler à ces

braves gens, et, assez bizarrement costumé, moitié avec les restes quelque peu fanés de mon uniforme, moitié avec des vêtements qui m'avaient été prêtés par mes hôtes, j'accompagnai Peterkoff et sa famille.

» Arrivés dans la cour d'honneur du château seigneurial, nous vîmes hisser le pavillon du maître au-dessus de la tour, aux applaudissements répétés de la multitude; après quoi, les portes d'un grand vestibule furent enlevées, et nous aperçûmes sur une espèce de trône le prince assis entre ses deux enfants, ou plutôt entre ses deux anges; car il est impossible de rien rêver de plus délicieusement suave et pur que le regard de tendresse protectrice qui tombaient des doux yeux d'Olga et de son frère sur les vassaux qui se pressaient à leurs pieds... Après une nouvelle salve de *hurrahs!* plus bruyante et plus prolongée encore, les adresses commencèrent. D'abord ce fut le tour de l'intendant, puis des *starostes*, puis des simples paysans; et tous récitèrent à peu près le même thème et excitèrent le même enthousiasme! Après quoi le prince se leva, remercia les orateurs des bons sentiments qu'ils lui témoignaient, et leur promit d'ajouter encore à leur satisfaction s'il avait lieu, comme il l'espérait, d'être content d'eux pendant le séjour qu'il venait faire dans ses terres.

» Aux discours succédèrent le baise-main et l'accolade, et vieillards et jeunes gens se précipitèrent à

l'envi dans les bras du prince, qui les serra avec effusion contre son cœur. Pierre aidait son père dans cette cérémonie, et la charmante Olga tendait sa petite main blanche aux jeunes filles avec une grâce tout angélique. Enfin le prince et ses enfants rentrèrent dans leurs appartements, et la foule joyeuse organisa autour du château un bal immense, qui se prolongea jusqu'au soir; puis on tira le canon, on chanta, on mangea, on but de l'eau-de-vie, on s'enivra : c'est ainsi que se termina la fête de la bienvenue.

» Cette fête se célèbre de la même manière dans presque toutes les terres seigneuriales de la Russie, surtout dans celles qui appartiennent aux anciennes familles de l'empire; et ils ont raison d'être joyeux, car c'est une heureuse époque en effet pour les serfs russes que celle où les propriétaires viennent momentanément s'établir au milieu d'eux : c'est le retour du père parmi ses enfants, c'est l'allégement aux souffrances des malheureux, c'est la fin de la punition, des abus commis par des intendants coupables; en un mot, c'est l'ère nouvelle de la régénération et du bonheur.

» Pendant toute la cérémonie du baise-main et des discours, j'avais suivi pas à pas Peterkoff, à qui littéralement je servais d'ombre; car, tous les usages de ces gens-là m'étant complétement inconnus, je craignais toujours de me laisser prendre par eux en flagrant délit de gaucherie ou de sottise ;

mais une fois que le bal commença, je me sentis libre de mon être, et me mis à errer curieusement autour du château. A plusieurs reprises, je crus voir la figure riante d'une jeune fille me suivre du regard à travers les vitres d'une croisée derrière laquelle elle se trouvait placée; mais comme mon costume prêtait peu au développement de mon amour-propre, j'allais m'éloigner, dans l'idée que ma promenade ainsi rapprochée des maîtres pouvait être inconvenante ou indiscrète, quand la fenètre s'étant ouverte tout à coup, un petit minois chiffonné s'y présenta résolûment, et un geste fort expressif m'intima l'ordre d'avancer.

» Je me présentai à portée de la voix; alors la jeune fille prononça quelques mots russes accompagnés d'une sorte de sourire tenant le milieu entre la moquerie et l'amabilité.

» Fut-ce parce que j'étais peu versé encore dans la langue du pays, ou parce qu'il y a en Russie, comme en France, une différence complète entre le parler des gens des villes et le patois de ceux de la campagne?... Mais je ne compris rien à ce qui m'était dit, et je m'inclinai de façon à faire voir mon ignorance. Sans doute la jeune fille la devina, car elle se retira de la fenêtre, parla à quelqu'un qui se trouvait avec elle dans l'appartement, et peu de minutes après, à sa place, je vis apparaître la suave vision de la princesse Olga. Elle me fit un geste des plus gracieux; puis, s'étant penchée vers moi :

» — Seriez-vous Français, par hasard?... me demanda-t-elle avec une de ces voix mélodieuses qui vont à l'âme, et avec l'accent le plus pur de notre doux pays.

» En l'entendant parler ainsi, deux grosses larmes s'échappèrent de mes yeux, et glissèrent lentement le long de mes joues; mais ces larmes étaient des larmes de joie; ces paroles me semblaient un doux reflet de la patrie absente : il y avait si longtemps que je n'avais entendu parler français!... Sans doute la jeune princesse comprit le sujet de mon émotion; car, avant que j'eusse eu le temps de lui répondre, elle ajouta avec empressement :

» — Attendez un moment, Diryka va vous aller chercher pour vous conduire auprès de moi, et nous parlerons français ensemble; — puis elle se retira de la fenêtre.

» Quelques minutes après, j'étais effectivement entré dans l'antique château du prince, et mon guide, qui n'était autre que le petit lutin à la mine joyeuse, me conduisit avec rapidité à l'appartement de sa maîtresse où se trouvaient réunis et le boyard souverain dont j'habitais momentanément les terres, et ses deux enfants.

» Il me serait impossible de vous dépeindre la richesse et le goût qui se disputaient les honneurs de la décoration de la pièce où je fus introduit. Tout ce que le règne de Louis XV a pu former de plus coquet, de plus gracieux, de plus doré, de plus

aristocratique enfin, semblait avoir émigré de France pour venir embellir la demeure de cette charmante fille du Nord, qui elle-même, enveloppée de fourrures et couchée sur un large et moelleux divan, roulée sur elle-même comme une jolie chatte frileuse, complétait ce délicieux tableau.

» A mon entrée, le prince se leva, ainsi que son fils, et vinrent tous deux au-devant de moi.

» — Vous êtes Français ! Vous semblez malheureux, que puis-je pour vous servir ? — fit le premier en me tendant la main, tandis que Pierre, tout en gardant le silence, me disait les mêmes paroles par ses expressifs regards.

» Je les remerciai respectueusement tous les deux ; puis, m'étant approché du divan où se reposait la jeune fille, sur un signe qu'elle me fit je m'assis, et au bout de quelques instants j'eus achevé de raconter ma courte, mais, hélas ! bien triste histoire !... Quand je rappelai la mort encore récente de ma mère, mes auditeurs furent attendris ; la douce Olga pleura avec moi ; et quand je parlai de la Provence, de son ciel bleu, de ses rives embaumées, elle releva vivement la tête comme pour aspirer une senteur inconnue, ses yeux s'animèrent, ses lèvres s'entr'ouvrirent.

» — Oh ! que ce doit être beau la Provence ! s'écria-t-elle ; là se trouve la santé, n'est-ce pas ?... Là doit être la vie !... Allons-y, mon père ; allons-y promptement, et votre Olga sera enfin heureuse !...

» Le prince prit tendrement entre les siennes les blanches mains de la jeune enthousiaste, et lui promit, aussitôt que la permission de l'empereur lui permettrait d'entreprendre ce voyage, chose, dit-il, qu'il allait s'occuper au plus vite d'obtenir, afin de la conduire vers nos doux climats. Il fut en outre décidé que je devais être du voyage. La pauvre enfant pensait sans doute se rendre le Ciel propice en faisant ainsi retrouver une patrie à l'exilé !...

« En attendant ce moment heureux, je me vis installé au château ; le prince envoya une indemnité à Peterkoff, pour le payer de l'hospitalité que j'avais reçue chez lui, et je devins son hôte ! D'abord je fus embarrassé de la position que je devais prendre vis-à-vis d'un homme aussi haut placé sur l'échelle sociale que l'était le prince, et je me demandais avec inquiétude s'il faudrait me rendre à l'antichambre avec les valets, chose dont mon orgueil de Français se révoltait au fond de mon âme ! car loin de son pays, toute distance paraît facile à combler; les rangs semblent aplanis, et le mérite seul fait, à ce que l'on pense, le plus ou moins d'élévation où l'on peut se permettre de monter ; mais heureusement je ne restai pas longtemps dans cette incertitude.

» D'abord le premier jour que je fus admis au château, était celui de la bienvenue du seigneur : c'était, comme je viens de vous le dire, une très-grande fête où tous se trouvaient confondus ; je m'as-

sis donc au banquet général. Mais le soir, après que les divertissements furent terminés, un domestique, sorte d'intendant, me conduisit à la chambre qui m'était destinée, petite pièce fort propre, fort gentille même, où je trouvai tout ce qui pouvait m'être utile, jusqu'à du linge et des habits, précaution bien nécessaire pour me transformer avantageusement! et le lendemain matin le prince me fit dire de me rendre auprès de lui. J'obéis au plus vîte à cet ordre et trouvai le maître dans le salon d'audience. J'avais eu le temps de faire une toilette qui me changeait sans doute d'une manière agréable, car en m'apercevant il se prit à sourire et me tendit affectueusement la main.

» — Monsieur Jean, me dit-il, j'ai pensé que notre rencontre pouvait être une bonne fortune pour tous les deux : pour vous, puisque vous devez espérer ainsi revoir plus promptement la France; pour nous, puisque nous allons vous garder en attendant. D'après vos paroles j'ai jugé que votre instruction devait être beaucoup plus profonde, votre éducation infiniment plus sérieuse que ne semblent le comporter vos fonctions d'humble magister de village; voulez-vous, tant que nous resterons ensemble, remplir les fonctions de gouverneur auprès de mon fils Pierre?... Le sien est demeuré malade à Saint-Pétersbourg; ainsi vous ferez partie de la famille et nous serons tous heureux! —

» Je voulus me précipiter aux genoux du prince

afin de lui témoigner toute ma reconnaissance pour une offre si fort au-dessus de mes mérites et de mon ambition même ; mais l'excellent homme m'ouvrit ses bras pour m'embrasser et paraissait profondément touché de l'émotion vive qu'il lut sur mon visage.

» — Vous m'aiderez à aimer mes enfants, me dit-il, et alors la reconnaissance ne sera pas de votre côté, je vous l'assure ! —

» L'entrée du jeune homme dont je devenais le directeur interrompit ces doux épanchements. Pierre s'approcha de son père, lui baisa respectueusement la main et lui demanda ses ordres. — En Russie, il n'existe pas, comme en France, cette familiarité qui quelquefois peut dégénérer en mauvais goût entre les enfants et leurs parents ! là, l'autorité du père est souveraine, et chacun s'en trouve infiniment mieux, soyez en convaincu ! — Le prince lui dit ce qu'il avait décidé pour moi. Alors l'aimable enfant m'en remercia comme si c'était une faveur que je lui accordais, tandis qu'au contraire je recevais un bienfait inespéré ! la charmante Olga me fit le même accueil que son frère, et bientôt je me trouvai l'homme le plus heureux du monde !

» La vie du seigneur russe dans ses terres ne ressemble en rien à la vie qu'il mène dans les cités ou à la cour. Là-bas, il est esclave ; ici, il est maître. Dès le matin, assis dans un grand fauteuil, enveloppé de sa robe de chambre, sa longue pipe à la

bouche, il donne ses audiences. Vous y voyez arriver successivement l'intendant du domaine, les anciens du pays, les employés du comptoir, tous chapeau bas et leurs dossiers à la main. Ils rendent compte de leur gestion, exposent les résultats des travaux passés, et discutent leurs projets pour l'avenir. Amélioration de la culture des terres, de la coupe des bois, de l'entretien des prairies, des vergers, des jardins, des serres; plans de réformes pour la vie des serfs et toutes choses du même genre, sont les questions à l'ordre du jour. Le seigneur prend l'avis de chacun, et décide ensuite en dernier ressort. Puis vient le moment des suppliques; ceux qui ont à en présenter se mettent à genoux devant le seigneur, leurs pétitions posées sur la tête, et restent les yeux baissés et dans le plus respectueux recueillement jusqu'à ce que leur maître ait pris le papier qui lui est si singulièrement offert.

» Cette coutume de présenter ainsi une supplique sur sa tête remonte aux temps les plus reculés; et bien que la plupart des seigneurs russes, plus familiarisés que leurs pères avec les mœurs européennes, cherchent à l'abroger, elle n'en subsiste pas moins dans presque toutes les anciennes familles. Ceci tient à la routine du paysan moscovite et à son attachement inviolable aux anciennes traditions de ses pères.

» A neuf heures invariablement, le seigneur russe prend son thé, mais toujours en fumant sa longue

pipe et sans interrompre ses audiences. A onze heures tout travail est fini, il déjeune, puis il fait une tournée sur ses terres soit à cheval, soit en voiture ; à quatre heures il dîne, et à huit heures il prend son second thé. Voilà la vie de tous les jours ; puis viennent les chasses, les pêches, les visites, les fêtes, les excursions lointaines, tous plaisirs, en un mot, qui en brisent l'uniformité et qui abrégent la durée de la saison.

» C'est là vraiment, jeune homme, une splendide existence ! fit le vieillard avec exaltation, et un roi sur son trône est bien moins puissant et mille fois moins heureux qu'un boyard dans son château. Mais je ne parle que de ces boyards traditionnels qui, jouissant d'une autorité séculaire, se sont naturellement familiarisés avec le pouvoir, et ne songent qu'à le rendre doux et paternel à leurs nombreux vassaux ; et non de ces petits nobles parvenus qui ne croient faire de l'autorité qu'en faisant de l'oppression et de la violence. Le prince de la maison duquel j'avais l'honneur de faire partie, était de ces boyards antiques, solides soutiens du trône et protecteurs de leurs sujets ; aussi était-il adoré sur ses terres, et son séjour béni par tous ceux qui l'entouraient. Je le suivais, ainsi que ses sujets, dans toutes ses excursions rapprochées et lointaines, et, pour ma part, je jouissais avec orgueil de tout l'amour qu'on lui portait.

» Depuis mon séjour au château, Olga paraissait

beaucoup mieux portante ; on parlait bien encore de loin en loin du projet d'un voyage en Provence, mais ce n'était que pour mémoire, et je m'en inquiétais peu, car je me trouvais si heureux dans ma position nouvelle que tout changement me semblait devoir y porter un coup funeste. Chaque matin, pendant les audiences du prince, je donnais des leçons de français à ses enfants. Olga avait voulu partager le travail de son frère. Puis, après le déjeuner, nous allions, le panier au bras, herboriser dans la prairie. Je devais au bon abbé Michel la science charmante de la botanique, science qui est si agréable et si utile quand on habite la campagne !

» Le prince venait souvent nous rejoindre dans ces promenades champêtres, et alors les discussions à perte de vue s'élevaient entre nous sur le plus ou le moins de valeur de la fleur la plus petite : le prince possédait une instruction profonde sur toutes choses, et avait pour principe que discuter était un travail nécessaire à l'esprit.

» — C'est le feu qui jaillit du choc des pierres, disait-il en riant, et une idée que l'on défend à la pointe de la langue se développe bien mieux dans la cervelle que celle qui y entre sans dangers. —

» Après le dîner nous faisions de la musique. J'avais appris à Pierre et à Olga les chants mélodieux de ma belle Provence. Aussi souvent pour me faire plaisir ils mariaient leurs douces voix et entonnaient ces refrains nationaux : alors, la tête

cachée entre mes mains, je franchissais les distances, je retrouvais le passé; je revoyais ma mère, Salonne, l'abbé Michel, mon village; et mes larmes coulaient entre mes doigts; mais larmes de bonheur, larmes de joie! Puis lorsque je relevais la tête, quand je rentrais dans la réalité, Olga et Pierre, penchés auprès de moi, me comblaient de caresses en essuyant mes yeux, et me prouvaient par leur présence que Dieu m'avait rendu autant qu'il m'avait pris, puisqu'il m'avait envoyé deux de ses anges.

» L'été, entremêlé ainsi d'études et de plaisirs, passa pour tous avec une grande rapidité; mon jeune élève me témoignait une profonde affection, et voyait arriver avec regret le moment où je devais céder mes droits sur lui à mon prédécesseur; le prince lui-même semblait me regarder comme de la famille, et me donnait à faire mille petits travaux qui me prouvaient que son intention était de m'attacher à sa personne lorsque j'aurais rendu à un autre mes droits sur son enfant; et Olga, dont la santé nous paraissait complétement remise, me promettait tous les plaisirs de la ville pour me faire oublier le bonheur du château. L'avenir se montrait donc aussi beau que le présent était doux, quand un événement, aussi terrible qu'imprévu, vint couvrir d'un voile funèbre et notre espoir et notre joie.

» La vie que nous menions ainsi tous réunis à la campagne nous paraissait si agréable, que le

prince résolut de la prolonger aussi longtemps que cela nous serait possible ; et la bise glacée commençait déjà à menacer l'horizon, quand nous fîmes nos préparatifs de départ. Enveloppés de fourrures, munis de provisions, nous montâmes dans nos traîneaux. La première journée se passa assez bien, à l'exception cependant de quelques bourrasques qui me firent craindre que le froid ne fût trop intense pour être supporté sans danger par notre jeune convalescente ; mais elle n'en parut pas affectée ; tout au contraire, elle plaisantait sur nos craintes, et ce ne fut que pour obéir à son père qu'elle consentit à nous laisser passer la nuit dans une espèce d'auberge qui se trouvait sur la route. Nous autres hommes, nous nous étendîmes sur les poêles, comme c'est l'usage dans ce pays-là, à défaut de lit et par crainte du froid, tandis qu'Olga, bien entortillée de couvertures et de fourrures, se coucha sur une sorte de lit de camp que nous avions eu le soin d'apporter avec nous ; les gens de la suite du prince ne voyageant pas avec la même rapidité que leur maître, nous nous servions donc à peu près nous-mêmes.

» Le lendemain matin, à notre réveil, nous fûmes tous saisis de terreur en voyant la terre complétement couverte de neige. Que décider ?..... que faire ?..... Rester où nous étions était impossible ; nous ne pouvions pas laisser ainsi, manquant de tout, une jeune fille aussi délicate que notre chère

malade; retourner sur nos pas était nous confiner pour toute la saison à la campagne; il fallait donc avoir le courage de marcher en avant, et cela sans repos ni trêve, jusqu'à notre arrivée à Saint-Pétersbourg. Le prince prit en tremblant cette dernière résolution; Pierre et moi nous partageâmes ses alarmes; Olga seule resta ferme et courageuse, et pressa le départ.

» Nous nous mîmes donc en route de nouveau; mais, malgré tous les efforts que nous tentions pour faire renaître la gaîté au moins sur nos visages, les plaisanteries mouraient sur nos lèvres, et nous nous décidâmes à garder un silence aussi glacial que l'atmosphère. La route que nous suivions était assez large, malgré les arbres qui la bordaient de chaque côté, pour que les chevaux pussent voir à suivre facilement leur chemin; mais la quantité de neige qui la couvrait rendait cette route si mauvaise que nous ne pouvions pas aller aussi vite que nous l'eussions voulu, et fatiguait excessivement notre attelage. Nous devions marcher jour et nuit; il était déjà près de minuit, et rien d'extraordinaire n'avait encore interrompu notre voyage, lorsque tout à coup nos chevaux montrèrent une inquiétude inaccoutumée; ils respiraient avec difficulté et commençaient à aller beaucoup plus vite, sans que la parole ni le fouet les y engageassent. Ils paraissaient effrayés, retournaient souvent la tête, en un mot semblaient être poussés par une

puissance inconnue à redoubler de vitesse. La lune, de ses rayons blafards, éclairait assez tous les objets qui m'entouraient, pour qu'il me fût possible de les distinguer parfaitement; je jetai un regard sur les enfants, ils dormaient profondément, et le prince me parut plongé dans la plus triste méditation. Je me retournai alors pour parler à Kourskou, notre conducteur, afin de savoir ce qui excitait ainsi nos chevaux, et mon inquiétude redoubla en lisant sur sa figure un sentiment d'angoisse, en le voyant regarder plusieurs fois, et coup sur coup, derrière nous, prêter l'oreille avec une grande attention, puis tout à coup lâcher les rênes aux chevaux, et les animer encore à nous entraîner avec une épouvantable vitesse.

» J'étais naturellement assis sur le devant du traîneau; aussi, en me penchant un peu, ma bouche se trouva-t-elle près de l'oreille de notre cocher.

» — Qu'avez-vous, Kourskou? lui demandai-je assez bas pour que lui seul pût m'entendre; vous paraissez effrayé, et il me semble que vous partagez l'inquiétude de vos chevaux, inquiétude que je ne peux pas parvenir à m'expliquer?

» Le brave homme secoua la tête, regarda derechef à droite, à gauche et derrière nous, puis il me répondit aussi bas que je lui avais parlé :

» — Je crains que les loups ne soient sur nos tarces; et vous ne savez pas comme ils sont mé-

chants dans cette saison ; ils ont faim et nous dévoreront tous sans pitié, si la vitesse de nos chevaux ne nous sauve pas.

» Et tout en parlant ainsi, Kourskou pressait les chevaux sans relâche, comme pour me prouver, mieux que par ses paroles, que dans ces animaux seuls se trouvait notre salut.

» En me retournant, l'expression de la figure du prince me prouva, soit qu'il avait entendu les paroles de son cocher, soit qu'il avait deviné ses inquiétudes ; car il était pâle, ému, et jetait un regard de désespoir sur ses enfants toujours endormis à son côté. Nos yeux se croisèrent, et mon cœur se serra douloureusement ; je sentais l'impuissance de la lutte qui pouvait s'établir d'un moment à l'autre ! Toutes nos armes se composaient d'un couteau de chasse, d'un fusil et d'une paire de pistolets, et notre provision de poudre était si petite, qu'elle ne pouvait nous servir qu'à abattre quelques-uns de nos ennemis, dont malheureusement je ne savais que trop que l'habitude est d'entreprendre par centaines leurs attaques nocturnes. Aussi, après avoir invoqué du fond de mon âme le Tout-Puissant, pour qu'il daignât nous prendre en pitié, j'étais continuellement à regarder dans le lointain derrière nous et à écouter dans le silence de la nuit le moindre bruit qui pourrait me donner l'horrible certitude de notre sort.

» Sans doute le prince avait l'ouïe et la vue plus

fines que moi, car tout à coup je le vis tressaillir et porter la main sur les pistolets qui se trouvaient à sa portée, tandis qu'il me faisait signe de prendre et d'armer le fusil comme pour nous tenir prêts contre un éminent danger; mais tout cela dans un profond silence et en veillant toujours sur le doux sommeil de ses deux anges endormis.

» J'obéis au plus vite, puis, ayant recommencé mes observations, je ne reconnus que trop tôt ce que la vue perçante du boyard, ou plus encore ses angoisses paternelles lui avaient fait découvrir le premier : c'était une énorme et sombre masse qui se mouvait d'une manière singulière en approchant de plus en plus ; elle semblait voler sur la plaine de neige; on ne pouvait pas se rendre compte de sa marche, et pourtant elle avançait avec une telle rapidité, qu'elle menaçait d'atteindre et de dépasser bientôt nos chevaux, dont les forces commençaient à faillir. En peu de temps je distinguai les groupes séparés de ces monstres dévorants, dont plusieurs précédaient la grande masse et s'approchaient à la distance d'une portée de fusil de notre traîneau. Je détournai les yeux avec horreur de ce spectacle, et voulus consulter le prince sur le parti qu'il nous restait à prendre. Le malheureux père tenait Olga serrée contre son cœur, et lui expliquait, le plus doucement qu'il lui était possible, l'affreux danger qui nous menaçait, tandis que Pierre, dont les yeux brillaient de courage, brandissait entre ses

mains le couteau dont son père venait de l'armer.

» — Ne craignez rien, Jean, tirez !... tirez vite !... me cria-t-il en déposant Olga sur la banquette, pour être libre de ses mouvements.

» Je levai mon arme et tirai sur le premier de ces monstres, le coup frappa en pleine poitrine le plus grand et celui qui paraissait le plus acharné à notre poursuite ; deux autres détonations furent suivies du même résultat : ainsi trois de nos ennemis restèrent sur la place. Alors nous pûmes croire un moment que nous étions sauvés, car les chevaux, animés par ces coups de feu, s'élancèrent avec une nouvelle ardeur; tandis que les loups s'arrêtèrent autour des cadavres que nous venions de leur livrer.

» C'est alors que j'eus l'occasion d'admirer la force d'âme de la jeune princesse : elle ne s'occupait que de rassurer, d'encourager son père et de nous consoler son frère et moi.

» — Dieu nous éprouve, nous disait-elle, mais il nous protégera; je vais le prier, moi qui ne puis vous servir !...

» Et elle se jeta à genoux au fond du traîneau en levant ses mains et ses yeux vers le ciel comme pour l'implorer avec plus de ferveur. Alors sa chaste et suave figure, éclairée par les blancs rayons de la lune argentée, semblait une vision céleste que Dieu nous envoyait pour nous soutenir dans le désespoir.

» Au même instant nous entendîmes de nouveau le bruit annonçant que nos persécuteurs avaient recommencé leur poursuite, et peu à peu nous aperçûmes quelques-uns de ces monstres qui devançaient la troupe et dirigeaient contre nous leurs gueules altérées de sang. A cette vue, le prince jeta son manteau sur Olga, sans doute pour lui cacher cet affreux spectacle ; et tous deux nous déchargeâmes de nouveau nos armes sur les plus rapprochés de ces horribles animaux.

» — Tout cela ne sert à rien, chuchota Kourskou dans mon oreille, car bientôt les chevaux s'abattront, et nous serons perdus.

» En effet, on remarquait déjà un ralentissement très-sensible dans les efforts de ces pauvres animaux. Leur souffle était devenu haletant, leur course inégale ; on voyait qu'ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour nous sauver et se sauver avec nous ; mais, hélas ! on sentait aussi que leurs forces s'épuisaient de plus en plus. Plusieurs fois déjà même, l'un après l'autre s'était abattu, et alors il ne se relevait que par un effort désespéré.

» Nous nous trouvions dans une position horrible ! Le prince, debout dans le traîneau, pâle et sombre comme la statue du désespoir, tirait et chargeait sans cesse les armes qu'il s'était réservées ; il était en cela aidé par son fils, tandis que de mon côté je faisais de mon mieux avec le fusil qui m'a-

vait été donné. Nous abattions bien ainsi quelques-uns de ces monstres ; mais maintenant rien ne les arrêtait plus dans leur course effrayante, ni les cadavres que nous leur jetions en pâture, ni les détonations de nos armes, ni les cris aigus dont Pierre, Kourskou et moi nous faisions retentir la forêt. Le combat était engagé, ils savaient qu'ils seraient vainqueurs, et ils poursuivaient leur proie.

» Enfin ils étaient arrivés tout à fait derrière nous ; leurs hurlements étaient plus distincts, on pouvait reconnaître leurs dents aiguës, leurs langues pendantes et altérées, et leurs yeux qui jetaient des flammes ! A ce moment Kourskou se pencha sur mon épaule :

» — Je me rappelle, dit-il, que très-près de cet endroit il doit y avoir une cabane délaissée ; continuez le combat avec persévérance, et si nous pouvons y atteindre, nous sommes sauvés, momentanément au moins, puis nous nous fierons à Dieu pour le reste : n'avons-nous pas un de ses anges avec nous ?

» Et, tout en parlant ainsi, le vieux serviteur jeta un regard de respect sur la jeune princesse toujours agenouillée, tandis qu'une larme roulait lentement le long de ses joues ridées et pâles.

» Je fis connaître au prince ce que venait de me dire notre cocher, et d'un commun accord nous redoublâmes nos efforts ; mais, hélas ! la poudre diminuait d'une manière effrayante, tandis qu'au

contraire le nombre des animaux qui nous poursuivaient semblait croître à chaque instant. Bientôt nous n'eûmes plus, le prince et moi, qu'un seul coup à tirer.

» — Courage !... courage !... s'écria Kourskou, je vois la cabane; si vous n'avez plus de poudre, servez-vous de la crosse de vos armes, de vos couteaux, de tout ce que vous pourrez enfin ; mais, pour l'amour de Dieu, continuez la lutte encore quelques instants, et nous serons sauvés peut-être !...

» Et, tout en parlant ainsi, il fouetta ses chevaux sans miséricorde : les pauvres animaux firent encore un effort désespéré ; ils semblaient comprendre que c'était le dernier service qu'ils pourraient rendre à leurs maîtres, et qu'ils devaient y mettre leurs dernières forces. Fut-ce cette course rapide de nos chevaux qui produisit une impression inattendue sur nos persécuteurs ? Le fait est qu'ils s'arrêtèrent durant une minute, ce qui nous permit de prendre sur eux une avance qui, quoique bien minime, était inappréciable dans notre position. Alors je regardai autour de moi, et je vis au milieu d'un fourré et tout à côté de nous la cabane qui nous était promise, et dont la porte était entr'ouverte. Je poussai un cri de joie, en la montrant au prince, au moment où Kourskou arrêtait brusquement ses chevaux, qui tombèrent, les malheureux ! pour ne plus jamais se relever, pensions-nous !

» Le boyard prit Olga dans ses bras, Pierre et

moi nous le suivîmes, et aussitôt après notre entrée la porte de la cabane se referma brusquement derrière nous. Ce mystère m'effraya d'autant plus que le pauvre Kourskou n'était pas des nôtres. Quel nouveau malheur nous menaçait encore! Cependant ces réflexions ne furent pas de longue durée, et j'eus promptement la clef de ce qui me semblait inexplicable. En descendant de son siége, le brave cocher avait décroché la lanterne, et, sachant que le feu est ce qui effraie le plus les loups, il avait embrasé une touffe de bois sec qui se trouvait près de la porte, qu'il avait d'abord eu le soin de fermer pour la préserver de l'incendie; puis il avait grimpé sur le toit, et était entré dans la cabane en se laissant glisser par le trou qui sert tout à la fois de passage à la fumée quand il y a du feu, ou de fenêtre pour laisser pénétrer le jour.

» Une fois tous réunis, nous nous mîmes à genoux pour remercier Dieu de cette halte qu'il nous envoyait dans le danger; puis, avec nos manteaux et un peu de mousse et de feuilles sèches que nous trouvâmes sur le sol de la cabane, nous fîmes un lit assez douillet sur lequel nous contraignîmes Olga à s'étendre. Peu de minutes après qu'elle s'y fut mise, la fatigue l'emportant sur l'inquiétude, elle s'endormit profondément.

» J'ai omis de vous dire qu'après avoir allumé les feuilles mortes qui nous servaient pour le moment de défense, Kourskou avait apporté avec lui la lan-

terne, qui alors jetait une lueur triste et douteuse autour de nous.

» Le prince, son fils, son esclave et moi nous nous étions réunis en un groupe dans le côté de la cabane opposé à celui où le lit avait été formé, afin de ne pas déranger le sommeil de notre chère malade, et nous avisions comme des frères aux mesures qui nous restaient à prendre pour compléter notre œuvre de salut ; car devant le danger tous les rangs sont égaux ! Aussi nous parlions chacun à notre tour ou tous à la fois, suivant que nos pensées se pressaient sur nos lèvres, et cela sans embarras, ni sans croire manquer au respect que notre maître devait nous inspirer.

» Dans notre esprit, le but principal qu'il nous fallait atteindre, c'était le grand jour, car alors on pouvait espérer le secours de quelques voyageurs ; et d'ailleurs quand le soleil luit au ciel, l'homme se sent plus courageux, tandis que les animaux, au contraire, perdent beaucoup de leur valeur, que doublent les ténèbres.

» Comme à travers les fentes de la porte mal jointe nous voyions briller toujours la clarté du feu qui tenait nos ennemis en échec, nous nous étions assez calmés pour songer à prendre à notre tour quelques instants de repos, afin de réparer nos forces, quand tout à coup un cri déchirant et terrible nous glaça tous d'horreur. Olga était assise sur son lit, les yeux et les bras élevés vers le ciel,

dans l'attitude de la plus profonde terreur, tandis qu'au-dessus de sa tête, à l'ouverture du trou par lequel Kourskou était venu nous rejoindre, se montrait une apparition terrible ! C'était la tête d'un de ces monstres, la gueule encore écumante de sang, les yeux brillants, qui fascinait sous son regard la malheureuse enfant qu'il s'apprêtait à dévorer.

» Quatre cris répondirent à celui qu'avait poussé la jeune fille, et tandis que le prince s'élançait vers son enfant et qu'il l'emportait dans ses bras, Pierre, Kourskou et moi nous nous disposions à la venger de sa terreur. En un seul bond le loup tomba au milieu de la cabane ; Pierre l'attaqua bravement en face et le perça d'un coup de couteau au cœur, tandis que le cocher et moi nous l'achevions, à défaut de poudre, avec la crosse de nos armes.

» Tout cela fut l'affaire d'un instant, et aussitôt que notre ennemi fut mort, nous vînmes aider le prince dans les soins qu'il donnait à Olga. La pauvre enfant était restée évanouie sur sa poitrine, et il cherchait vainement à la rappeler à la vie. D'abord nous manquions d'air et d'eau dans cette cabane enfumée par la lampe qui nous éclairait à peine, puis toutes nos provisions étaient restées dans les coffres du traîneau que nous venions d'abandonner à nos ennemis.

» Peu à peu pourtant une légère coloration des joues et des lèvres de la malade vint nous montrer que l'existence lui revenait ; puis elle ouvrit les

yeux, et un torrent de larmes qui s'en échappa acheva la crise. Nous lui montrâmes alors son ennemi mort à ses pieds; elle s'efforça de sourire; mais il y avait tant de souffrance dans ce sourire que tous les quatre nous sentîmes nos cœurs se serrer douloureusement sous un pressentiment funeste !

» Le prince recoucha doucement la jeune fille sur le lit qu'il lui avait si précipitamment fait quitter, et, pour la rassurer, il se plaça auprès d'elle, lui tenant la main entre les siennes avec la même tendresse et la même sollicitude qu'une mère cherchant à endormir son enfant malade; aussi peu à peu notre chère Olga retomba dans une sorte d'engourdissement plutôt que de sommeil, car elle tressaillait à chaque instant comme si une vision terrible se fût de nouveau montrée à elle, et la pâleur cadavéreuse qui couvrait toujours ses traits ne faisait que trop connaître que ce n'était point au repos, mais à une sorte de défaillance nouvelle qu'elle cédait alors.

» A travers toutes ces péripéties cruelles, la nuit s'écoula enfin, et le jour se leva au ciel brillant et radieux. Nous l'aperçûmes à travers le trou qui donnait du jour et de l'air à la cabane, et notre premier mouvement fut de nous jeter à genoux pour prier Dieu ; mais, hélas ! ce n'était point un hymne de joie et d'actions de grâces qui s'échappait vers lui de nos cœurs, c'était une demande de nous prendre en pitié; car, si nous pensions être délivrés de nos

persécuteurs, nous ne pressentions que trop qu'une douleur plus vive, qu'un malheur plus réel était sur le point de nous atteindre !

» Nous n'entendions plus aucun bruit qui pût nous faire croire que les loups nous traquaient encore ; pourtant nous hésitâmes à ouvrir la porte pour nous en assurer, et Kourskou se hissa hors de la cabane comme il y était entré, c'est-à-dire par le toit. Tout le bois qui nous entourait brûlait avec ardeur, et ce n'était que par une protection providentielle que la cabane avait été épargnée : le pauvre cocher, sans s'en douter, nous avait exposés à un danger au moins aussi terrible que celui dont il voulait nous garantir!... Les loups s'étaient éloignés ; Kourskou s'approcha du traîneau, pensant avec douleur ne retrouver auprès de lui que les cadavres des malheureux animaux qu'il avait élevés et pour lesquels il avait une affection réelle ; jugez donc quelle fut sa joie en revoyant ses chevaux pleins de vie et prêts à nous servir encore ! Comme nous ils s'étaient trouvés entourés du cercle magique qui les sauvait de leurs monstrueux ennemis.

» Kourskou leur donna la provende qui se trouvait pour eux dans les coffres du traîneau, les attela de nouveau, puis nous appela, afin qu'avec nos couteaux et nos armes nous pussions l'aider à s'ouvrir un passage à travers l'incendie qu'il avait allumé. Nous y parvînmes, non sans peine; puis, ayant couché Olga, toujours assoupie, sur les genoux de son

père, nous remontâmes en voiture, et nos braves chevaux nous emportèrent avec la rapidité de l'ouragan.

» En passant à travers le plus prochain village, nous prévînmes les habitants du désastre que le feu pouvait leur causer, les engageant à aller travailler à l'éteindre. Le prince laissa une forte somme pour les indemniser de cette peine; puis nous continuâmes notre route vers Saint-Pétersbourg, où nous arrivâmes très-promptement sans éprouver d'accident nouveau.

» De la voiture notre chère malade fut portée dans son lit, d'où, malgré tous nos efforts, tous nos soins, toutes nos prières, elle ne se releva jamais. Huit jours après elle n'était plus!

» Il me serait impossible de vous dépeindre le désespoir du prince et celui de son fils quand cet horrible événement arriva. Tous deux agenouillés auprès de ce lit funèbre, se refusant à croire à l'affreuse réalité, et ne voulant pas s'éloigner même une minute de celle qui semblait leur être bien plus chère encore! il fallut employer la violence!... Le malheureux père tomba alors dans une torpeur si profonde et si noire qu'elle pouvait faire craindre la folie, tandis que Pierre, au contraire, se livra à des accès de désespoir furieux, qui bientôt entraînèrent une fièvre violente à leur suite.

» Devant le danger qui menaçait le seul enfant qui lui restait encore, le pauvre père retrouva toutes

ses forces et tout son courage, et tous deux furent sauvés ensemble !

» Pendant ces tristes événements je m'étais dévoué corps et âme à mes maîtres; auprès du lit d'Olga, auprès de celui de Pierre, j'étais toujours et arrivé le premier et le dernier parti, car je sentais l'importance de mon poste. Dans mon enfance, ayant suivi le bon abbé Michel quand il allait porter des secours aux pauvres malades de sa paroisse, j'avais appris à connaître les simples, à soigner les gens avec intelligence; aussi c'était moi qui suivais tous les symptômes divers qui se présentaient dans l'état de nos chers moribonds, et je les faisais si bien comprendre aux médecins, qu'ils semblaient ne pas s'être éloignés de nous un seul instant. Aussi, quand après la convalescence de Pierre, le repos, sinon le bonheur, revint habiter le palais du prince, je me trouvai tout à fait de la famille. — Quelque temps après je me mariai avec une jeune Française venue avec sa mère se fixer dans le pays, et de ce jour je fus parfaitement heureux

» — Voilà quelles furent mes premières douleurs ou *les débuts de ma vie*, continua le pêcheur, après avoir fini son intéressante histoire ; histoire, ajouta-t-il, dans laquelle vous pouvez trouver une utile leçon, mon jeune ami ! c'est que Dieu vous donne toujours la force nécessaire pour supporter le malheur qu'il vous envoie ; et que, dans ses décrets tout-puissants, souvent les larmes, la douleur, ne sont que

des épreuves qu'il vous fait subir avant de vous conduire au bonheur et à la joie. Soumettez-vous donc toujours sans murmurer à ses volontés saintes, et méritez par votre résignation la récompense qu'il vous destine.

» — Mais, demandai-je avec intérêt au vieillard, comment êtes-vous revenu en France?... et comment êtes-vous ici seul... avec une tombe?...

» — Hélas ! fit le pêcheur, c'est le dernier chapitre de ma vie que vous voulez connaître?... Semblables aux enfants qui feuillettent seulement le livre qu'ils tiennent entre les mains afin de courir plus vite à la dernière page, pour savoir ce que deviennent les héros de l'histoire, nous allons escalader un grand nombre d'années inutiles à dire : — le bonheur, d'ailleurs, ne se raconte pas, —et je vais vous apprendre ce que vous désirez connaître...

III

ÉPILOGUE.

« Le prince mourut peu d'années après mon mariage ; Pierre fut attaché à un ambassadeur ; je restai donc seul à Saint-Pétersbourg, où ils avaient eu le soin de m'assurer une existence indépendante ; quand je dis *seul*, c'est loin d'eux que je sous-entends ; car j'avais auprès de moi ma femme, ma belle-mère et mon fils qui avait été nommé Pierre en souvenir du fils du prince, et jamais intérieur de famille ne fut plus heureux que le nôtre !

» Mais, hélas ! le bonheur ne dure pas sur la terre !... d'abord ma belle-mère, puis ma femme me furent enlevées à quelques années de distance, et la mort de sa mère causa à Pierre une douleur tellement aiguë, qu'elle porta atteinte à sa santé.

Inquiet de ces symptômes et voulant le distraire pour les faire évanouir, je me résolus à entreprendre avec lui un voyage en France. Nous vînmes en Provence, et là Pierre reprit les belles couleurs de la vie... Il avait vingt ans alors...

» Avant de retourner en Russie, un négociant que j'avais connu à Saint-Pétersbourg m'engagea à venir passer quelques jours avec lui dans une petite maison qu'il possédait aux environs de Toulon. J'y consentis.

» Tenez, fit le vieillard en me montrant de la main à l'horizon une petite maison blanche que le noir feuillage des oliviers qui l'entouraient faisait paraître plus blanche encore, vous voyez d'ici l'endroit fatal qui m'attira... Mais Dieu l'a voulu!... que son saint nom soit béni!... »

Après avoir prononcé ces derniers mots, il tomba dans une méditation profonde, puis il reprit ainsi son récit :

« Pierre avait pris un passion démesurée pour la pêche et pour la promenade sur la mer ; et comme les plaisirs de mon fils étaient toujours les miens, chaque jour nous nous embarquions ensemble sur un léger canot qu'avait mis à notre disposition l'ami qui nous recevait chez lui ; le soir surtout nos promenades avaient un charme immense ! Tous deux, soulevés doucement par les vagues, nous parlions de celle qui nous avait si promptement quittés, et nous rêvions à notre prochain retour dans la pa-

trie qui nous avait adoptés et aux amis qui nous désiraient, sans doute...

» Une nuit, nous fûmes surpris si subitement par l'orage, que malgré, tous nos efforts, il nous fut impossible de regagner la rive; les flots soulevaient notre frêle embarcation et menaçaient à chaque instant de nous engloutir... pour la première fois de ma vie, j'eus peur !... C'est que je n'étais pas seul, Monsieur, voilà pourquoi je tremblais !... Tout à coup, à la lueur des éclairs, j'aperçus une vague immense qui s'avançait vers nous comme une montagne rapide prête à nous écraser !

» — Pierre !... Pierre !... m'écriai-je avec angoisse, jette-toi au fond du bateau, et reste là, enfant !...

» J'avais à peine fini de parler que la masse d'eau cruelle fondit sur nous comme sur sa proie, et fit presque chavirer notre barque ; — quand elle se releva, mon fils avait disparu...

» Je jetai un cri déchirant... un autre cri y répondit, mais si faible... si éteint... qu'en l'entendant je frissonnai jusqu'au fond de l'âme... et à la lueur d'un éclair je vis mon pauvre enfant luttant contre les flots en fureur et prêt à disparaître dans l'abîme ! Je me précipitai à la mer ; mais l'obscurité, dont tout à coup le ciel s'était couvert, m'empêchait de pouvoir distinguer les objets. — J'appelai Pierre avec angoisse, et l'ouragan, les hurlements de la foudre et le bruit des vagues en furie répondaient

seuls à mon appel. — Alors, perdant tout espoir, sentant mes forces près de m'abandonner, je priai Dieu et lui demandai la grâce de mourir avec mon fils !... Mais Dieu avait disposé autrement de sa créature !... la mer s'était contentée d'une seule victime, et je fus rejeté évanoui sur la plage. »

Ici le vieillard se recueillit un moment, essuya la sueur qui perlait sur son front, et après m'avoir regardé tristement, il continua ainsi :

« Lorsque j'ouvris les yeux, mon fils était à mes côtés, mais pâle et livide. Il était mort !... mort !... comprenez-vous ?... et moi je vivais !... »

A ce moment, le faible tintement d'une cloche lointaine nous fut apporté par le vent ; le vieillard se leva aussitôt.

— Adieu, me dit-il, voici l'heure où je vais trouver mon fils !

— Adieu, répondis-je, le cœur gonflé de larmes. Pauvre père, murmurai-je, qui n'a plus qu'une froide tombe pour consolation.

Le vieillard leva les yeux et la main vers le ciel.

— J'ai aussi la foi en Dieu, me dit-il, j'attends, et j'espère !... car je le sens, mon exil finira bientôt et nous nous rejoindrons alors pour ne nous quitter jamais !...

— O sainte religion, m'écriai-je, que tu es belle ! que tu es grande et que tu es consolante !... Et pressant les mains du vieillard entre les miennes, je m'éloignai aussitôt.

. . . .

Un an après, des affaires m'appelèrent à Toulon, et je ne voulus pas m'éloigner de cette ville sans aller faire une visite à la cabane du vieux pêcheur. Mais je ne trouvai plus que quelques pierres éparses, et au milieu de fleurs, de décombres et de ces plantes qui se glissent sur les ruines pour les enlacer de leurs replis tortueux, je vis deux modestes croix de bois à côté l'une de l'autre... Je levai alors les yeux vers le ciel, et du fond de mon âme je remerciai Dieu d'avoir réuni ce malheureux père aux chers objets de son amour!...

LES PREMIERS DEVOIRS

OU

HEUREUX EFFETS DU BON EXEMPLE.

LES PREMIERS DEVOIRS.

LOUISE DE CHAUNY A CLOTILDE DUPRÉ.

Du château de Chauny.

Enfin, me voici hors du couvent, ma bien-aimée Clotilde ! et ma première occupation, occupation et bien douce et bien chère, est de venir causer avec toi et te dire tout ce que mon cœur éprouve d'allégresse de ne plus se sentir oppressé entre les murs si froids et si tristes de notre prison, sainte et bien habitée, j'en conviens; mais ce n'en était pas moins à mes yeux une prison. Et voilà pourquoi, méchante grondeuse, je n'avais ni force ni courage pour répondre à tes lettres si affectueuses et si bonnes. J'en-

viais ton sort, Clotilde : depuis six mois ta chaîne était rompue, tu t'étais envolée pour vivre au milieu des tiens, et, malgré toute ma tendresse, je ne te pardonnais pas tout ton bonheur ! puis aussi je me sentais comme le pauvre oiseau qui ne chante pas quand il est en cage, et j'attendais ma liberté pour renouer notre intimité si tendre et si vraie, puisqu'elle date de l'enfance. Le couvent s'est ouvert pour nous, que nous étions si jeunes encore !

Aujourd'hui, comme toi, j'en suis dehors! alors je viens, le cœur contrit et repentant, te tendre une main amie ; et comme la colombe de l'arche, je tiens dans mon bec la branche d'olivier, doux symbole de paix et de bonheur.

Je te connais trop bien, ma douce et bonne Clotilde, pour ne pas savoir que ton front va se dérider, ta bouche me sourire, et que sans aucune hésitation tu ouvriras les bras à ta repentante amie ; aussi, sans t'ennuyer plus longtemps de mes doléances et de mon repentir, je vais te faire la narration de mon odyssée, qui ne manque ni d'événements ni d'intérêt.

Hier matin, madame la supérieure me fit dire de me présenter chez elle, et là je trouvai, fort respectueusement assise dans un coin, la vieille Gertrude, gouvernante de confiance du baron de Chauny, mon respectable grand-père. Pousser un cri de joie et m'élancer à son cou fut l'affaire d'un instant.

Madame la supérieure se prit à sourire tristement.

» — Vous êtes donc bien heureuse de nous quitter, Louise? dit-elle avec cette voix vibrante et mélodieuse que tu lui connais. Que Dieu vous fasse la grâce de ne jamais regretter notre sainte demeure, et vous épargne les douleurs qui changeraient en larmes les joies et les espérances que votre cœur renferme !

Un peu honteuse d'avoir laissé voir ainsi le plaisir que j'éprouvais à sortir du couvent, où j'ai été pourtant si bien soignée et si aimée par toutes nos vertueuses dames, je pris la main de la supérieure, et, la portant à mes lèvres pour cacher la rougeur qui couvrait mon front :

— Je ne suis point une ingrate, croyez-le, je vous en conjure, madame, dis-je en même temps; et jamais, oh! non, jamais je n'oublierai ni vos bontés ni vos conseils.

— Que le Ciel les grave dans votre âme, car la sagesse c'est le bonheur ! — fit-elle en m'ouvrant tendrement les bras, où je me précipitai avec l'affection la plus respectueuse; et, le croirais-tu, Clotilde, ce fut le cœur gros et les yeux remplis de larmes que je vis remplir le plus cher de mes vœux, — ma sortie du couvent. Faut-il donc payer toujours la joie par la douleur!... —

Peu à peu le grand air dissipa cette impression fâcheuse; et mon cœur avait repris toute son allégresse, quand je montai avec Gertrude dans le che-

min de fer qui allait nous emporter pour ***, endroit où nous devions trouver les gens et la voiture de mon grand-père; — car notre château de Chauny est fort loin de la grande route.

Pendant notre voyage le ciel s'était obscurci, non-seulement par l'approche de la nuit, mais encore par la menace d'un orage; et un bruit sourd commençait à se faire entendre, le vent à mugir et de larges gouttes à tomber, quand nous descendîmes à la station de ***.

La voiture n'était pas encore arrivée, et nous commencions à nous inquiéter sérieusement de ce retard, ne voyant autour de nous aucun abri pour nous préserver, quand elle nous apparut enfin. Nous nous y précipitâmes avec empressement, et aussitôt, comme s'il eût attendu que nous fussions à couvert pour se déclarer, l'orage éclata dans toute sa force. Le ciel devint entièrement noir, et la foudre gronda bruyamment sur nos têtes. Emue, tremblante, je me cachai dans le sein de ma bonne Gertrude, qui priait Dieu avec ferveur, tout en interrompant ses patenôtres pour chercher à me donner du courage; mais elle y perdait complétement sa peine, car rien ne me semble plus effrayant que le bruit dans l'ombre : quand le regard ne peut plus calculer le danger, le danger grandit démesurément, et l'imagination épouvantée bondit au-delà du possible.

Ce fut donc glacées d'épouvante, et après des efforts inouïs, car les chevaux, effrayés eux-mêmes,

se refusaient à marcher, que nous arrivâmes au château. Nous trouvâmes mon grand-père et tous les domestiques dans la plus vive inquiétude ; aussi je fus reçue par eux comme un enfant bien-aimé. On me porta dans ma chambre, dans laquelle avait été allumé un grand feu, quoique nous fussions au mois de mai ; mais on craignait sans doute que l'humidité n'y eût pénétré ; on me coucha, on me fit prendre un excellent potage, puis après avoir reçu un tendre baiser de mon cher grand-père, je m'endormis avec délices.

Ce matin, dès cinq heures, je me suis éveillée. Alors sautant en bas de mon lit, je passai une robe de chambre, et, libre et joyeuse, je m'élançai dans le parc. O Clotilde ! que c'était beau !.. L'orage avait balayé jusqu'au dernier nuage ; la voûte du ciel était tout entière d'un bleu calme et profond qui semble le regard de Dieu ; les fleurs, renouvelées et fertilisées par la pluie, embaumaient l'air des plus douces odeurs ; les moineaux, les fauvettes et les chardonnerets, célébrant leur joie d'avoir échappé à la tempête, faisaient de chaque branche un orchestre ; et les gouttes de pluie, que le soleil allumait pour les sécher, faisaient de chaque brin d'herbe une émeraude.

Je courus, folle et joyeuse, au milieu de ce paradis enchanté ; puis, comme tout le monde dormait encore au château, je rentrai dans ma chambre, changeai ma chaussure imbibée de rosée, et ouvrant

ma fenêtre, je m'y plaçai assise devant une petite table, et me mis à t'écrire. — Tu vois, ma Clotilde, combien j'ai eu raison de te dire que cette lettre était ma première action de liberté; aussi je compte et sur un complet oubli de ma triste paresse, et sur une prompte réponse, où tu m'apprendras bien au long tout ce qui t'intéresse; tu me diras s'il est encore question que monsieur ton père, l'honorable notaire du pays, te cède avec son étude, comme tu me le disais gaîment dans ta dernière lettre, bien ancienne de date! car il y a au moins deux mois que je l'ai reçue. Mais je n'ai pas le droit de me plaindre du passé; quant à l'avenir, il m'appartient, et je serai fort exigeante, tenez-le-vous pour dit, mademoiselle.

Adieu, on m'appelle... mon grand-père est réveillé. Encore adieu, ma Clotilde, et à bientôt.

LOUISE A CLOTILDE.

Je commencerai d'abord par vous offrir l'hommage de mes vœux respectueux pour le bonheur de votre union, *madame*, et, joignant à cela une très-profonde révérence pour votre illustre époux, je crois avoir assez bien rempli mon devoir pour pou-

voir t'embrasser de tout mon cœur, malgré l'immense respect que je te porte.

Te voilà donc la femme du notaire royal de ***. Allons ! ton père n'en a pas eu le démenti, et tu es restée attachée à l'étude comme le chat à la maison. Tout est bien qui finit bien, ai-je entendu dire à mon grand-père ; alors, Clotilde, sois heureuse, et ton père aura eu raison.

Au reste, d'après tout ce que tu me dis de ton mari, et comme je te connais, il n'en peut pas être autrement. M. Maurisse est honorable, intelligent et bon ; tu es sage, prudente et douce : voilà bien certainement de quoi faire le plus heureux ménage du monde, et ce que de tout mon cœur je te souhaite.

Tu vas, je le crains, me trouver bien phraseuse ce matin, chère Clotilde ; c'est que j'ai aussi un secret à te confier, et que je ne sais, en vérité, comment le tourner. Eh bien, j'ai fort envie de le commencer par la fin, et de te dire tout naïvement : — Et moi aussi je vais me marier !...

Ouf !... c'est fait !... aussi maintenant je me sens beaucoup plus à l'aise, et je vais te raconter cela dans tous ses détails.

Peu de temps après mon arrivée à Chauny, mon cher grand-père me fit entrer chez lui à l'issue du déjeuner, et après m'avoir prise sur ses genoux, et m'avoir embrassée tendrement :

— Ma Louise, me dit-il avec une gravité douce et aimable, te voilà grande, te voilà belle ! — Un coup

d'œil que je lançai dans une glace qui se trouvait placée justement en face de nous vint me confirmer ses paroles, et je me pris à sourire; mon grand-père s'en aperçut. — Petite coquette, fit-il en me donnant une légère tape sur la joue, vous ne le savez que trop bien! — Mais avec tout cela, ma fille, tu es riche, continua-t-il en reprenant sa gravité, et je songe à te marier.

— Déjà! m'écriai-je, à peine si j'entre dans la vie, et j'ai tant d'années encore devant moi!

En entendant ces paroles, mon grand-père me regarda avec un triste sourire; puis il reprit d'une voix émue :

— Oh! oui, la vie doit être longue et belle pour toi, ma fille; mais, hélas! il n'en est pas ainsi pour moi, et je n'ai plus que quelques jours à vivre; aussi je veux assurer ton bonheur avant d'aller rejoindre ceux qui t'ont confiée à ma tendresse!

Et comme il s'aperçut que mes yeux se remplissaient de larmes :

— Voyons, Louise, causons un peu sérieusement, me dit-il en riant. — Je me fais bien vieux pour rester le tuteur d'une jeune fille et l'administrateur d'une fortune; tu dois donc te marier, quand ce ne serait que pour me décharger de ces deux choses trop lourdes pour mes cheveux blancs.

— Ah! si c'est pour vous débarrasser de moi que vous voulez me donner un mari, je suis prête à vous obéir, — fis-je en riant à mon tour.

— Eh bien! alors puisque te voilà en si bonne disposition, reprit-il, je te conseille de te faire belle, car aujourd'hui même je te présente deux prétendus afin que tu puisses choisir. L'un est le baron Dornay, magistrat honorable et honoré de tous ceux qui le connaissent. L'autre, le comte de Mérandié, rempli d'esprit et de talents, dit-on; tous deux sont possesseurs d'une belle fortune, tous deux me sont recommandés par de bons et vieux amis en qui j'ai toute confiance; mais je t'avoue que, sans les avoir vus encore, mon cœur penche pour le premier, parce qu'il a une occupation grave, ce qui me semble une garantie de bonheur pour la femme qui doit s'unir à lui; pourtant, je te le répète, tu es libre de choisir.

Tu comprends, ma Clotilde, qu'après avoir reçu cette confidence de mon grand-père, je montai dans ma chambre fort préoccupée de ma toilette?... J'essayai dix robes, vingt fichus, et je fis refaire si souvent ma coiffure, que mes cheveux étaient fort mal arrangés, et qu'à peine ma toilette était-elle achevée, quand on vint me prévenir de descendre au salon pour y recevoir nos hôtes. — Jamais je n'ai été aussi mal fagotée de ma vie! — Aussi ce fut avec une fort maussade humeur que je me présentai devant ceux parmi lesquels je devais choisir mon futur seigneur et maître.

Ces messieurs se levèrent à mon entrée : — l'un me salua avec une dignité grave et froide; — l'autre

trouva le moyen de me faire une plaisanterie aimable sur son arrivée peu opportune au château, plaisanterie qui dissipa, en me faisant sourire, les diables bleus qui s'étaient emparés de mon esprit, et me rendit toute ma gaieté et ma bonne humeur. — Celui-là était le comte. — La conversation devint alors générale et, grâce à lui, elle ne fut ni embarrassée ni stupide, comme elle doit l'être en pareille occasion.

Enfin, que te dirai-je, ma bonne Clotilde, que tu n'aies deviné déjà sans doute ? — Ces messieurs restèrent plusieurs jours au château, et ce fut le comte de Mérandié qui emporta et ma parole et le consentement de mon grand-père.

J'étais restée très-joyeuse de m'être aussi bien conduite dans une affaire de cette importance, quand une petite aventure, qui m'est arrivée hier, est venue légèrement assombrir mon ciel bleu. — Tu sais que je suis quelque peu superstisieuse, tu comprendras alors ma vive contrariété.

Hier matin, je faisais ma promenade accoutumée, et je m'étais fort éloignée du château, quand je me vis prise par une pluie diluvienne. Je me mis d'abord à couvert sous les arbres ; mais, comme bientôt les feuilles, commençant à se mouiller, laissaient glisser les gouttes d'eau entre elles, je regardai autour de moi pour chercher un abri plus certain, et ce fut avec joie que j'avisai, dans une petite clairière, une maisonnette si couverte de guirlandes de verdure, qu'elle semblait un joli bouquet de fleurs.

Je m'élançai dans cette direction, et au bout de quelques instants, ruisselante de pluie et de sueur, j'en ouvrais précipitamment la porte ; mais je restai saisie d'admiration en apercevant devant moi la plus charmante créature qui puisse se trouver sur la terre. C'était une jeune fille dont les yeux bleus semblaient un reflet du ciel, et dont les cheveux, blonds comme de l'or pâle, étaient semés sur sa tête en une telle profusion, que son cou blanc et délié paraissait trop délicat pour les porter. Elle aussi, comme la maisonnette, était entièrement couverte de fleurs. — Elle se leva en me voyant :

— Soyez la bienvenue dans notre humble demeure ! me dit-elle avec un doux sourire ; puis elle s'approcha de moi pour m'offrir un bouquet.

— Je ne veux pas vous priver de ces fleurs charmantes, fis-je en les lui rendant, après en avoir respiré pendant quelques instants la suave odeur.

— Ne craignez pas cela, me répondit-elle en secouant doucement la tête ; jamais je ne puis être privée de fleurs, car ce sont mes sœurs, et elles viennent à mon simple appel !

En l'entendant parler ainsi, je la regardai avec surprise : mais l'expression vague de ses yeux me fit comprendre qu'elle ne devait pas avoir toute sa raison.

— Ah ! ce sont vos sœurs ? dis-je pour la suivre dans ces idées étranges.

—Oui...et ce sont aussi mes institutrices, et elles

m'apprennent ce que les hommes ne peuvent pas savoir, murmura-t-elle doucement.

Je me sentis intéressée malgré moi par ces paroles étranges, et voulant chercher et mieux comprendre les pensées de cette bizarre créature :

— Vous croyez donc, par exemple, fis-je en souriant, que les herbes et les fleurs ont le pouvoir de nous dévoiler l'avenir ?

— Je crois, me dit-elle avec une certaine gravité, que les herbes et les fleurs, n'ayant point fait de mal comme en ont fait les hommes, sont plus dignes que nous que Dieu leur parle. A cause de leur innocence, elles savent beaucoup, et, moi qui ne vis qu'avec elles, elles ont fini par me dire quelques-uns de leurs secrets.

— Voulez-vous les interroger pour moi ? demandai-je en me rapprochant de la charmante enfant ; — car, tu le sais, Clotilde, l'imagination est amie de l'avenir.

— C'est inutile ! répondit-elle en secouant la tête avec découragement ; vous ne les écouteriez pas, et d'ailleurs elles m'ont déjà dit tout ce qu'elles pouvaient me dire sur vous, puisqu'elles m'ont appris qu'en choisissant l'esprit au lieu de la droiture, vous avez préféré prendre pour appui le malheur et les regrets.

Comme j'allais la questionner afin d'éclaircir ce qu'il y avait d'obscur dans ses paroles, la porte, qui était restée ouverte, donna passage à un nouvel arri-

vant : c'était le bon Bernard, un des garde-chasses du château. Il me salua avec respect, puis il gronda sa fille, car cette charmante créature est sa fille, de ne m'avoir pas mieux fait les honneurs de son logis.

— Pardonnez-lui, mademoiselle, me dit-il ; la pauvre enfant n'est pas dans son bon sens ; Dieu me l'a donnée ainsi, que sa volonté soit faite ! mais c'est une bien grande douleur pour moi. — Et, tout en parlant ainsi, le bon Bernard s'approcha d'elle, caressa doucement ses blonds cheveux ; puis, sur un signe qu'il lui fit, elle s'élança comme une biche légère, disparut dans une chambre voisine, et revint quelques instants après, apportant des gâteaux, de la crème et des fraises, qu'elle déposa devant moi sur la table.

A cette vue, j'oubliai et les fleurs et mon destin, et après avoir engagé le bon Bernard et sa fille à partager ma collation, j'y fis honneur le plus agréablement du monde. Pendant ce temps, la pluie avait cessé ; alors, après avoir remercié mes hôtes, je me remis gaiement en route.

Mais, malgré moi, et à chaque instant, la prédiction de la jolie fille me revient à la mémoire, et je me demande avec inquiétude si les fleurs auront tort ou raison. Tu vas rire de mon enfantillage, toi Clotilde, qui es si grave et si raisonnable ! et te dire que je suis au moins aussi folle que la charmante fille de la forêt..... Alors écris-moi bien vite pour m'envoyer un peu de ton bon sens ; car, tu le

sais, j'en ai grand besoin ; mais, ce qui est inutile, c'est de m'envoyer ton souvenir, puisqu'il occupe toujours la meilleure partie de mon cœur.

Adieu, Madame, je reprends mon respect au moment de quitter la plume, et cela pour vous montrer que je sais vivre.

LOUISE A CLOTILDE.

Je suis aujourd'hui et mariée et comtesse !... à ton tour, Clotilde, de prendre le respect et de me faire la révérence, que je te rendrai du haut de ma grandeur ; car me voici une fort grande dame, je te prie de le croire !...

Nous avons quitté Chauny le jour même de mon mariage, et nous sommes à Paris. Mon excellent grand-père nous a accompagnés dans la bruyante ville ; il est ravi d'avoir assuré mon bonheur ; — c'est ce qu'il me dit sans cesse, et ce que je crois, car M. de Mérandié a l'air d'être le plus charmant homme du monde, et avec lequel il est impossible qu'une femme ne se trouve pas heureuse. Il m'a fait les plus beaux cadeaux qui se puissent voir : diamants, cachemires, plumes, dentelles, j'ai de tout

cela à profusion ; puis il ne pense uniquement qu'à mon plaisir.

— Où irons-nous aujourd'hui, Louise ? — me demande-t-il chaque matin ; — et nous discutons gravement les promenades, les théâtres et les fêtes qui doivent nous attirer. — C'est un rêve qu'une vie semblable ! et un rêve de bonheur.... Oh ! que j'étais sotte de m'affecter de la prédiction folle de cette petite fille de la forêt !

Mon excellent grand-père a rendu à mon mari ses comptes de tutelle ; et celui-ci y a mis une délicatesse si parfaite, qu'il n'a pas même voulu les examiner. Tu comprends combien je me suis sentie touchée de ce procédé délicat, et comme le comte a su faire ainsi la conquête de mon vénérable aïeul ? Aussi sommes-nous tous, je te le répète, les êtres les plus heureux du monde !

Et toi, Clotilde, es-tu heureuse dans ton ménage ? Je l'espère, et aussi je le crois, car on dit que le bonheur rend égoïste, et vous l'êtes devenue, *madame,* puisque vous m'oubliez. C'est fort mal, cela, surtout quand je te donne de si bons exemples ! tu le vois, ingrate, malgré mes joies et mes plaisirs, je pense toujours à notre bonne amitié d'enfance, et je me sauve du monde pour venir causer avec toi. — Laquelle de nous deux sait le mieux aimer ? Demande-le à ta conscience...

J'ai fait mettre hier à la diligence une petite caisse renfermant quelques souvenirs que je t'offre à l'oc-

casion du *plus beau jour de ma vie*. N'est-ce pas ainsi qu'on nomme le jour du mariage? — J'espère que tu seras contente de mon choix. Je n'ai pas même oublié M. Maurisse, avec lequel je veux faire ainsi connaissance...

Mais on vient m'interrompre... c'est mon mari... Il faut que je te quitte; car il veut m'emmener je ne sais où; et, tu le sais, le premier devoir d'une femme est l'obéissance. — Adieu donc, amie, à peine si l'on me laisse le temps de t'embrasser comme je t'aime, c'est-à-dire de tout mon cœur.

LOUISE A CLOTILDE.

Tu es fâchée contre moi, chère Clotilde, et tu as raison! — Tu vois que je n'appelle pas les excuses à mon aide pour obtenir mon pardon! — Pourtant ce n'est pas l'oubli qui a entraîné mon silence, crois-le bien, je t'en conjure! c'est le manque de temps. La vie est si remplie à Paris!... Et ma nouvelle position m'entraîne dans un tourbillon si brillant et si rapide que je n'ai pas trouvé un instant pour venir te dire que je t'aimais toujours, ma bonne et douce Clotilde! Tu m'as écrit pourtant de bien charmantes lettres! — Que je suis coupable, mon Dieu! Aussi

est-ce le cœur déchiré de remords que je t'envoie ce billet pour te faire mes adieux, car je pars ; et il m'eût été trop cruel de quitter la France avec ton mécontentement. Dis-moi donc bien vite que tu me pardonnes, et donne-moi le plaisir de recevoir encore une chère lettre de toi avant mon départ. — Nous allons en Italie et en Grèce. C'est un voyage d'une année que mon mari me fait entreprendre. — Je t'écrirai de partout. Je m'y engage formellement. — Adieu, ma Clotilde ; malgré mon apparent oubli, crois bien que tu n'auras jamais de meilleure amie que moi.

LOUISE A CLOTILDE.

Comment oserais-je te demander encore de l'affection, ma Clotilde — (car je ne veux pas croire à ton oubli, malgré les longues années qui se sont écoulées depuis que notre correspondance est brisée), — si le malheur n'était venu, de sa main terrible, détruire mes joies, mes illusions, mes espérances, et me donner le courage du désespoir qui fait tout braver, même l'humiliation, même l'oubli, cette mort du cœur mille fois plus cruelle que l'autre !

Tu ne l'as pas oubliée l'ingrate Louise, n'est-ce pas, Clotilde?... Tu la crois encore dans l'enivrement du plaisir, et si tu la délaisses, tu penses que ce n'est que justice... Mais quand tu recevras ma lettre, quand tu verras la trace de mes larmes empreintes sur ce papier qui sollicite ton pardon, tu effaceras de ta mémoire ces années cruelles qui nous séparent, tu me tendras une main chérie, et tu enverras vers moi ton cœur généreux ! J'ai tant besoin de consolation, ma pauvre amie!... Écoute, et tu jugeras si j'ai assez souffert pour être absoute !

Depuis mon départ de Paris, c'est-à-dire depuis huit ans bientôt, tu n'as plus entendu parler de moi ; il est donc nécessaire que je remonte à cette époque.

Tu sais comme j'étais heureuse alors!... et tu te rappelles sans doute avec quelles espérances joyeuses je quittais la France pour de nouveaux climats.

Mon mari me fit visiter l'Italie et la Grèce, ainsi qu'il en avait formé le projet; partout, comme à Paris, je fus entourée, recherchée, entraînée dans toutes les fêtes ; mais, hélas! presque toujours j'y allais seule, car lorsque je priais le comte de m'y conduire, il le faisait de fort mauvaise grâce, et à peine arrivé me quittait sous le plus léger prétexte. Pensant que peut-être il se lassait des plaisirs du monde, je lui offris d'y renoncer aussi ; mais il se fâcha brutalement en entendant cette demande, et

me contraignit, au contraire, de m'y montrer plus souvent que jamais.

Dès ce moment je pressentis le malheur! tout ce qui m'avait paru jusque là un plaisir me devint un supplice, et je passais toutes les soirées, et quelquefois les journées entières, les cheveux parés de pierreries ou de fleurs, et le cœur gonflé de larmes. Quelle horrible vie, ma Clotilde !.. Et pourtant le monde était devenu pour moi un refuge, car l'intérieur de notre maison était mille fois plus triste encore !... Le comte, souvent sombre et soucieux, plus souvent encore d'une humeur brusque et grondeuse, me faisait supporter cruellement ses inégalités d'humeur : d'abord il avait éloigné de moi mes deux petites filles, mes deux anges adorés ; et sous le prétexte que leur santé se trouverait mieux de l'air de la campagne que du séjour de la ville, il les avait reléguées avec leur gouvernante dans une petite maisonnette au milieu des bois. — Je m'échappais souvent pour aller les voir ; là était mon seul bonheur, mon unique consolation, et dans leurs douces caresses je retrempais mon âme et j'y puisais le courage pour continuer cette vie affreuse de luxe et de plaisir ne cachant que le désespoir !...

Un jour, dans une conversation que j'entendis par hasard, j'appris le mot de cet énigme terrible ! Mon mari était joueur !... et il me contraignait à aller ainsi dans le monde pour cacher sa conduite non-seulement à mes yeux, car, hélas ! de moi il ne

se souciait guère !... mais à ses amis et au grand nombre de Français dont nous étions entourés.

Pendant quelque temps je continuai l'existence étrange qu'il m'avait faite; mais peu à peu ma santé s'altéra de cette vie à double face, tellement qu'un jour je tombai sérieusement malade. Le médecin, me croyant perdue sans doute, n'imagina rien de mieux à m'ordonner que le changement d'air, et j'obtins du comte qu'il me fît transporter à la campagne auprès de mes enfants. Là je fus sinon heureuse, au moins tranquille. Mais, hélas! cet apparent repos fut de courte durée; car un matin, au lever du jour, mon mari arriva, la figure bouleversée, les habits en désordre, et sans nous rien dire, sans même embrasser ses enfants, il nous fit monter dans une chaise de poste, et nous quittâmes l'Italie.

Notre retour en France ne fut pas heureux pour moi, et je n'arrivai que pour recevoir le dernier soupir de mon bien-aimé grand-père. Pourtant, à ce moment, le comte, sans doute pour soulager ma douleur, parut redevenir plus affectueux pour nous qu'il ne l'était depuis longtemps; mais ce ne fut qu'un répit accordé à ma peine, et peu de mois s'étaient écoulés qu'il reprenait la même existence que par le passé. Seulement j'étais moins malheureuse : j'avais auprès de moi mes enfants!...

Je songeais souvent à toi, ma bonne Clotilde, il m'eût été doux d'avoir de tes nouvelles. Mais qu'aurais-je pu te dire? Te raconter des plaisirs et des

joies, hélas! bien loin de mon cœur, ou t'avouer la mauvaise conduite de mon mari... conduite que j'aurais voulu me cacher à moi-même...

Voilà pourquoi je gardai si longtemps le silence, et pourquoi je me serais laissé toujours oublier sans doute, quand un accident affreux, qui est venu me frapper, m'a permis de chercher des consolations dans ton cœur.

Un soir, que triste et pensive, et l'âme douloureusement émue du pressentiment vague d'un malheur nouveau, après avoir fait coucher mes petites filles, j'étais restée dans le salon, d'abord pour mettre ordre à quelques objets dérangés, puis, que sans m'en apercevoir je m'étais assise dans un fauteuil et m'étais laissé entraîner à une rêverie pénible; j'en fus brusquement réveillée par la pendule qui tintait minuit et par la porte vivement ouverte.

C'était mon mari qui rentrait.

Comme il tenait à la main une bougie qui se reflétait sur son visage, je pus voir à l'horrible bouleversement de ses traits qu'un malheur terrible venait de l'atteindre, et j'allais m'élancer vers lui pour chercher à le consoler ou du moins à partager ses peines, quand des paroles incohérentes qu'il laissa échapper de ses lèvres apportèrent la terreur dans mon âme; et, lorsque je repris mon courage et mes forces, le comte avait disparu!...

Tremblante, mais résolue, je m'élance à sa poursuite, et j'arrive au moment où le malheureux, ou-

bliant Dieu et ses enfants, portait un pistolet à son front pour se faire sauter la cervelle.

— Arrêtez !... arrêtez !... m'écriai-je. —

A mon aspect inattendu, à mes cris déchirants, mon mari surpris laisse retomber son bras; et l'arme fatale qu'il tenait à la main vint rouler auprès de moi sur le parquet. Aussitôt je m'en empare, et le Ciel m'inspirant, sans doute, je me relève calme et sévère.

— Vous alliez commettre une lâcheté, et oublier vos devoirs d'honnête homme, lui dis-je en le regardant fixement : — n'êtes-vous pas époux et père?...

Après une exaltation violente on tombe souvent dans une prostration complète; c'est ce qui arriva au comte; alors, incapable de me répondre, il se laissa glisser sur un fauteuil, se cacha la tête dans ses mains, et éclata en sanglots.

Je me mis à genoux devant lui, et détachant une des mains qu'il tenait appliquée sur son front, je la pressai tendrement entre les miennes.

—Confiez-moi vos peines, lui dis-je doucement; ne suis-je pas votre amie, votre sœur, votre compagne, celle que le Ciel a unie à vous pour toujours dans la bonne comme dans la mauvaise fortune? Dites-moi vos douleurs : un fardeau porté à deux est moins lourd, et mon cœur partagera tous les chagrins du vôtre.

Emu par mes paroles, et déchiré par ses remords, mon mari me fit alors l'aveu de sa passion fatale, et

m'avoua que sa fortune et la mienne avaient été complétement englouties pour la satisfaire.

Tu comprends, Clotilde, quel coup affreux vint me déchirer l'âme, en apprenant que la misère seule était devenue le partage de mes pauvres enfants ; mais cachant cette impression cruelle :

— Eh bien ! dis-je avec résolution, si nous sommes ruinés, nous travaillerons tous deux. Le crime seul déshonore !...

Le comte me regarda avec surprise. Puis tombant à genoux devant moi à son tour :

— Vous êtes un ange, ma belle Louise ! s'exclama-t-il avec exaltation.

— Non, mon ami, je suis mère... voilà tout, répondis-je doucement.

Ces mots lui parurent sans doute un reproche, car il baissa honteusement la tête ; mais je rappelai son courage, et, l'interrogeant dans les plus grands détails sur notre position, je vis qu'elle n'était pas complétement désespérée : alors je lui demandai de me laisser pour quelque temps la direction de ses affaires.

Il y consentit; et j'acceptai résolûment cette tâche.

N'avais-je pas d'ailleurs des torts à me faire pardonner aussi ? car si j'avais mieux suivi les conseils qui m'ont été donnés dans mon enfance, si je m'étais rappelé toujours que la mission d'une femme est d'apporter l'ordre et le bien-être chez elle, par sa bonne tenue, sa réserve et la sagesse de

sa conduite, sans doute alors, le comte, après son mariage ayant rencontré dans sa jeune compagne un caractère ferme et assuré comme le tien, et non une folle enfant que le plaisir enivre, comme je l'étais hélas ! eût, sinon triomphé de sa funeste passion, au moins su la renfermer dans des bornes qui n'auraient pas laissé compromettre notre position à tous.

Toute la nuit se passa donc en explications nécessaires à mes nouveaux projets, et le lendemain matin je donnai ordre de faire venir l'homme d'affaires que mon mari avait jusqu'ici chargé de ses intérêts. Je vis que là encore il avait été trompé ! car le désordre entraîne la fraude... Embarrassée, ne sachant comment sortir de tout ce dédale de papiers et de chicanes, j'allai trouver un vieil ami de ma famille, homme d'un grand sens et de sages conseils, pour lui demander aide et appui. Il se refusa à me servir lui même, eu égard à son âge avancé, me dit-il, mais il m'offrit son notaire, son homme de confiance, *le plus honnête homme qu'il connût*. Et sais-tu qui il m'a nommé, Clotilde ?... C'est M. Maurisse, ton mari !... J'appris alors combien tu étais heureuse et digne de l'être, et j'en éprouvai un bonheur véritable, sans envie, sans triste retour sur moi-même, je te l'assure, amie !...

Mais comme mon excellent conseiller veut écrire à M. Maurisse pour l'appeler à mon secours, j'ai pensé que je devais d'abord m'adresser à toi, ma Clotilde, pour t'apprendre moi-même et mes malheurs

et mes tourments, et te demander de donner à ton mari un peu du tendre intérêt que tu me portes et du bon attachement que tu as pour moi. Enfin, dis-lui de penser à ses enfants en cherchant à sauver les miens, et recevez tous les deux par avance les sentiments bien reconnaissants et bien affectueux de la pauvre Louise.

LOUISE A CLOTILDE.

Grâce aux bons soins de ton mari, me voici plus tranquille aujourd'hui, ma Clotilde : que le Ciel et lui en soient bénis !... Avec du temps, de la persévérance et du travail, nous en arriverons, je l'espère, à conserver une grande partie des propriétés qui composaient ma fortune particulière; pour cela il faut prendre une grande résolution, résolution contre laquelle je n'ai pas reculé un seul instant, mais qui a fait pâlir tout le courage dont mon mari s'était armé. — Il faut que nous nous fassions fermiers !...

Une ferme importante est à louer; le fermier qui l'occupe sollicite le renouvellement de son bail, que ton cher mari s'oppose formellement à lui accorder, et qu'il nous conseille de conserver pour nous-

mêmes! Est-il donc déshonorant de faire valoir ses terres, èt le travail n'est-il pas le premier de tous les devoirs? Voilà ce que je répète sans cesse au comte, que j'ai toutes les peines du monde à convaincre, mais qui cependant a cédé, avec un peu d'humeur, j'en conviens; pourtant il est irrévocablement résolu que la semaine prochaine nous nous embarquons pour aller succéder à Jean Bailly.

Quant à moi, j'ai repris toute ma gaîté, et je me promets de remplir mon rôle de fermière en conscience. J'ai fait acheter quatre volumes de la *Maison rustique*, et je les lis avec une attention extrême, pour me préparer l'esprit à mes nouvelles fonctions.

Mon mari m'a surprise, il y a quelques jours, dans cette occupation grave.

— Eh! mon Dieu! que lisez-vous donc là avec tant d'attention? me dit-il en prenant l'air d'un chat qui aurait bu du vinaigre; serait-ce un bréviaire, pour que vous y mettiez autant de recueillement?

— Oui, c'est un bréviaire, fis-je en souriant; vous ne croyiez pas dire si juste, n'est-ce pas? J'en suis, en ce moment, au chapitre où l'on apprend comment il faut planter ses choux.

Le comte fronça le sourcil.

— Vous êtes folle! dit-il en levant les épaules.

Comme je craignais de l'avoir fâché, je lui tendis humblement la main, voulant implorer son pardon.

— Mais vous êtes aussi une bonne et noble femme, ajouta-t-il en pressant affectueusement

cette main que je lui offrais ; et je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous imiter. Hélas ! que je suis loin, grand Dieu ! de votre énergie et de votre courage !...

— C'est que les hommes ont plus d'orgueil que nous, répondis-je en l'attirant doucement pour le faire asseoir auprès de moi ; et pourtant que de grands seigneurs, depuis les diverses révolutions qui sont venues successivement nous frapper, ont dû cacher leur blason sous la blouse de l'ouvrier ! Est-ce donc descendre que courber la tête pour laisser passer le vent de l'adversité ? et vous croirez-vous vraiment déshonoré, parce que, au lieu d'être un brillant gentilhomme, figurant peut-être au premier rang parmi les inutiles du monde, vous serez devenu un homme laborieux, un homme utile, en un mot, un gentilhomme campagnard ?

— Vous sermonnez à merveille, ma gentille Louise, fit le comte, dont la figure avait repris plus de sérénité, et il serait vraiment dommage de ne pas se convertir à vos paroles ; aussi tout décidément, et sans plus me révoltes contre l'adversité, qui n'est, hélas ! que mon ouvrage, je me soumets ; et si vous voulez m'accorder cet honneur, je sollicite la place du premier garçon de la ferme dont vous allez devenir la reine.

— Accordé ! répondis-je en riant. Mais en attendant que la charrue soit préparée, je vous nomme mon intendant, et dès ce moment vous allez en rem-

plir les fonctions en me déchiffrant tout ce grimoire.

Et profitant des bonnes dispositions où je le voyais, j'ouvris une armoire et j'en sortis une brassée de paperasses que je plaçai devant lui.

— Ah! mon Dieu! qu'est cela?... s'exclama-t-il, en se reculant pour éviter la poussière qui sortait de mon fardeau : seraient-ce, par hasard, les mémoires de saint Bonaventure, que cela exhale ainsi une odeur d'outre-tombe?

— Ce sont nos titres de propriété, les baux de nos fermiers, enfin tous nos papiers d'affaires; et le petit goût de moisi qui vous déplaît si fort prouve d'une façon irrécusable combien l'homme chargé de nos intérêts les laissait dans l'oubli, — dis-je en les secouant pour les rendre moins sales.

Moitié rechignant, moitié plaisantant, le comte commença la besogne dont je le chargeais, du moins en partie, car je me mis à côté de lui pour l'aider; puis ton mari vint nous rejoindre, et c'est de la compulsion de toutes ces pièces qu'il résulte qu'en faisant cesser les abus, en surveillant nous-mêmes nos fermages, en nous occupant enfin de nos intérêts, et en prenant, pour la faire valoir, la ferme de Jean Bailly, la plus importante de toutes, nous pourrons rentrer un jour, sinon dans la totalité, au moins dans la majeure partie de notre fortune, ainsi que je te l'ai déjà dit.

Tout ce travail, loin de le fatiguer, a semblé faire

grand bien à mon mari ; sa santé est meilleure, son humeur est douce et égale, et le courage paraît lui être tout à fait revenu. Comme je lui en faisais compliment hier :

— C'est à vous que je dois tout cela, ma douce et bonne Louise, me dit-il avec émotion en me serrant tendrement sur son cœur. Vous m'avez montré tant de résignation, de générosité et de noblesse, que je cherche à me rendre digne de vous. Voilà mon unique désir.

N'ai-je donc pas fait tout simplement mon devoir, en agissant ainsi, ma Clotilde ? Et combien j'en suis tendrement récompensée pourtant ! Quelle est la femme qui eût songé à des récriminations et à des reproches devant un aussi grand désespoir que celui dans lequel j'ai vu plongé mon malheureux coupable ?... N'est-ce pas pour remplacer les anges consolateurs que Dieu a créé les femmes ?... Elles doivent donc obéir à leur mission, si elles veulent conserver la protection du Ciel.

Enfin, que te dirai-je, amie, que tu ne devines maintenant aussi bien que moi? C'est que le bonheur semble me sourire, que mon ciel bleu se découvre encore dans le lointain, et que j'accepte mon nouveau titre de fermière, non seulement avec courage, mais aussi avec plaisir.

Mon mari, le tien et mes enfants, se joignent à moi pour t'embrasser du meilleur de leur cœur. Adieu, ma Clotilde !

LOUISE A CLOTILDE.

De la ferme du Pressoir.

L'endroit d'où je date ma lettre te montre que je suis entrée en fonctions. Eh! mon Dieu! oui, me voilà fermière! et cela sans regrets, sans honte, je te l'assure! D'abord, notre ferme du Pressoir est, comme position, le plus délicieux endroit du monde ; puis avant de m'y laisser installer, ton excellent mari, ordonnateur suprême de tous nos faits et gestes, l'avait fait arranger d'une façon tout à fait commode. Un petit pavillon que Jean Bailly, notre prédécesseur, employait à faire un chenil ignoble, a été transformé en coquette maison fort commode ; en vérité, nous voici aussi bien installés tous que nous l'étions jadis au château de Chauny ; seulement à la ferme la vie est bien plus douce et bien plus heureuse!

Je vais te donner les détails les plus exacts sur l'emploi d'une de nos journées, et tu connaîtras toute notre existence; car ici nous faisons opposition au dicton populaire, et les jours se suivent et se ressemblent.

D'abord il faut que tu saches que, grâce aux conseils de ton mari, à mes études dans la *Maison rustique* et à ma très-grande bonne volonté de bien faire, je règne et gouverne au Pressoir. Mon chapeau de paille est la couronne d'un roi absolu, devant la volonté duquel tout s'incline, même les ministres; car j'ai des ministres aussi!... En premier lieu, je te citerai une excellente femme appelée Marie-Jeanne, chef du cabinet, chargée de l'intérieur; c'est elle qui préside au bétail. Elle a été elle-même grosse fermière, jadis; mais des malheurs l'ont réduite à se mettre en sous-ordre, et elle se trouve très-heureuse de la position que je lui ai faite.

Son fils, brave et actif garçon s'il en fut, est mon ministre des finances; il fait porter les denrées au marché, vend, achète, traite et traite fort bien. — Mon mari s'est chargé des affaires étrangères! il surveille les moulins, y fait venir l'eau, et s'acquitte aussi on ne peut mieux et très-gaîment de son rôle.

Il y a quelques jours j'étais dans la salle basse à présider le repas des moissonneurs, car nous sommes en pleine moisson maintenant, quand il parut tout à coup à la fenêtre.

— Ah! mon Dieu! comme vous voilà fait! m'écriai-je en le voyant blanc des pieds à la tête; il y a donc beaucoup de poussière dans les champs?

— Fi! madame la fermière, s'exclama-t-il à son tour tout en riant; est-ce comme cela que vous vous connaissez en mouture? Vous ne voyez pas

que c'est de la farine dont j'ai l'honneur d'être couvert. Effectivement il revenait du moulin. — Et tous deux de plaisanter à l'envi et sur sa tournure et sur mon ignorance !

Nous surveillons donc chacun la partie administrative dont nous nous sommes chargés ; puis, à tour de rôle, nous cultivons l'éducation de nos petits anges, qui se trouvent bien enchantés, eux aussi, de notre vie nouvelle ; et le soir, quand tout est couché à la ferme, nous faisons un peu de musique ou une intéressante lecture, et nous remercions Dieu du bonheur qu'il nous a envoyé ; car nous sommes heureux ! oh ! oui, bien heureux, crois-le, ma Clotilde ! Que ton cher mari en soit béni par le ciel ! c'est à ses bons conseils et à ses bons soins que nous devons notre position nouvelle, position dont M. de Merandié lui-même apprécie maintenant tout le bonheur. J'en ai eu la preuve ces jours derniers.

Comme nous revenions ensemble de visiter nos meules, lui portant une énorme germe de blé, et moi un panier renfermant plusieurs ustensiles plus que modestes, nous fûmes rencontrés par une élégante société, composée de gens que mon mari avait, il paraît, très-intimement connus à Paris. Ils s'avancèrent gaîment vers nous, et l'un des jeunes gens de la troupe cria en riant :

— Est-ce donc une gageure, cher comte, que vous vous soyez ainsi déguisé en villageois vul-

gaire ? vous, le gentilhomme élégant par excellence. — Et pendant qu'il parlait de la sorte nous fûmes entourés par toute la bande.

Je jetai un coup d'œil inquiet sur mon mari, et je le vis pâlir et trembler; mais il secoua promptement cet embarras, et relevant la tête avec dignité :

— Ce n'est pas une gageure, c'est une transformation; car je ne suis point déguisé, mais seulement converti et changé de l'homme oisif, c'est-à-dire vicieux, en homme laborieux et utile.—Et voici mon bon ange, ajouta-t-il en me présentant à ses anciens compagnons de plaisir, qui tous se découvrirent respectueusement devant moi, tandis que, rouge et confuse, je ne savais quelle contenance tenir; — voici la vertueuse compagne, continua-t-il, à laquelle je dois le bonheur et le repos : c'est sa douceur, sa bonté, sa patience, qui m'ont conduit au bien, et maintenant je suis fier de marcher sur ses traces.

Alors mon mari engagea tout ce monde à nous accompagner à la ferme pour s'y rafraîchir. Ils acceptèrent avec beaucoup d'empressement, et un peu de curiosité, je crois, l'invitation qui leur était faite. Aussitôt arrivée, je fis préparer au plus vite une collation composée de fruits, de laitage et de fleurs; et tout cela sembla leur plaire, car ils m'en firent tous les compliments du monde. Pendant qu'ils mangeaient, mon mari leur raconta son histoire et s'accusa avec un courage et une franchise qui m'attendrirent aux larmes. Après

que le modeste repas fut terminé, nous fîmes de la musique, on causa, on rit et l'on dansa; puis, quand vint le moment de se quitter, nous en éprouvâmes tous un vif regret, surtout, il paraît, les amis du comte; et l'un d'eux, me prenant respectueusement la main, au moment des adieux, me dit d'une voix émue :

— Nous vous laissons à votre bonheur, madame la comtesse, car c'est vraiment ici que le bonheur existe! et il doit être d'autant plus grand pour vous, qu'il est votre ouvrage! Les hommes seraient meilleurs, croyez-moi, s'ils rencontraient souvent des compagnes aussi vertueuses, aussi bonnes et aussi généreuses que vous !

Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! pour qu'on m'estime tant de chose?... Mon devoir, et voilà tout.

Mais je me laisse emporter à te raconter mes joies et à te chanter mes louanges, tandis que des occupations graves m'appellent au loin. Tu le vois, ma Clotilde, le plaisir m'entraîne encore!... et je ne suis pas si sage que j'en ai l'air.

Adieu!... adieu!...

LOUISE A CLOTILDE.

C'est à moi que ton mari cède la joie de te dire l'heureuse nouvelle qui va nous réunir, ma Clotilde... Je te vois ouvrir de grands yeux étonnés!... Eh bien! oui, madame, votre mari vend son étude, achète une propriété limitrophe de la nôtre, et c'est moi qui suis chargée d'embellir cette demeure. — Sois tranquille, j'ordonne de jolis papiers, je commande des meubles aussi confortables qu'élégants, je fais confectionner les rideaux... tu n'auras plus qu'à admirer; puis, en t'attendant, le soir, quand nous sommes réunis, nous faisons les plus charmants châteaux en Espagne du monde.

— Vous avez bien fait de prendre du bleu pour la chambre de Clotilde, Louise, me dit ton mari, car cela lui siéra à merveille; elle est si blanche et si blonde!

— J'ai reçu de Paris une jolie bibliothèque que je lui destine, dit le mien; et les livres ont été choisis de main de maître.

Alors nous chevauchons à travers champs. Nous songeons un jour à racheter notre château de

Chauny.—Un autre, nous songeons que tu as deux fils, moi deux filles, et que tes fils sont les aînés... et nous rions... Qu'en dis-tu, Clotilde ?...

Allons, vite, fais tes paquets, tiens-toi prête, car ton mari part demain pour aller te chercher, et comme nous comptons les heures et les minutes qui nous séparent, nous ne te pardonnerons pas un quart d'heure de perdu...

Adieu ! j'envoie tout de suite ce billet, comme si par lui je pouvais pousser le temps par les épaules pour le faire marcher plus vite... Tu vois comme on te désire ici !

FIN.

